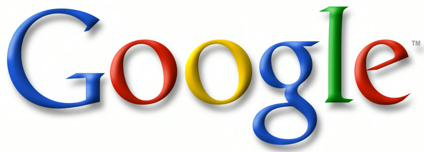
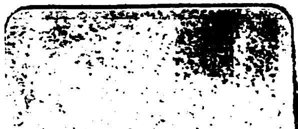
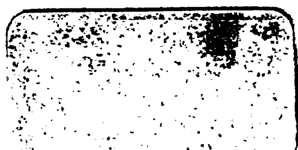


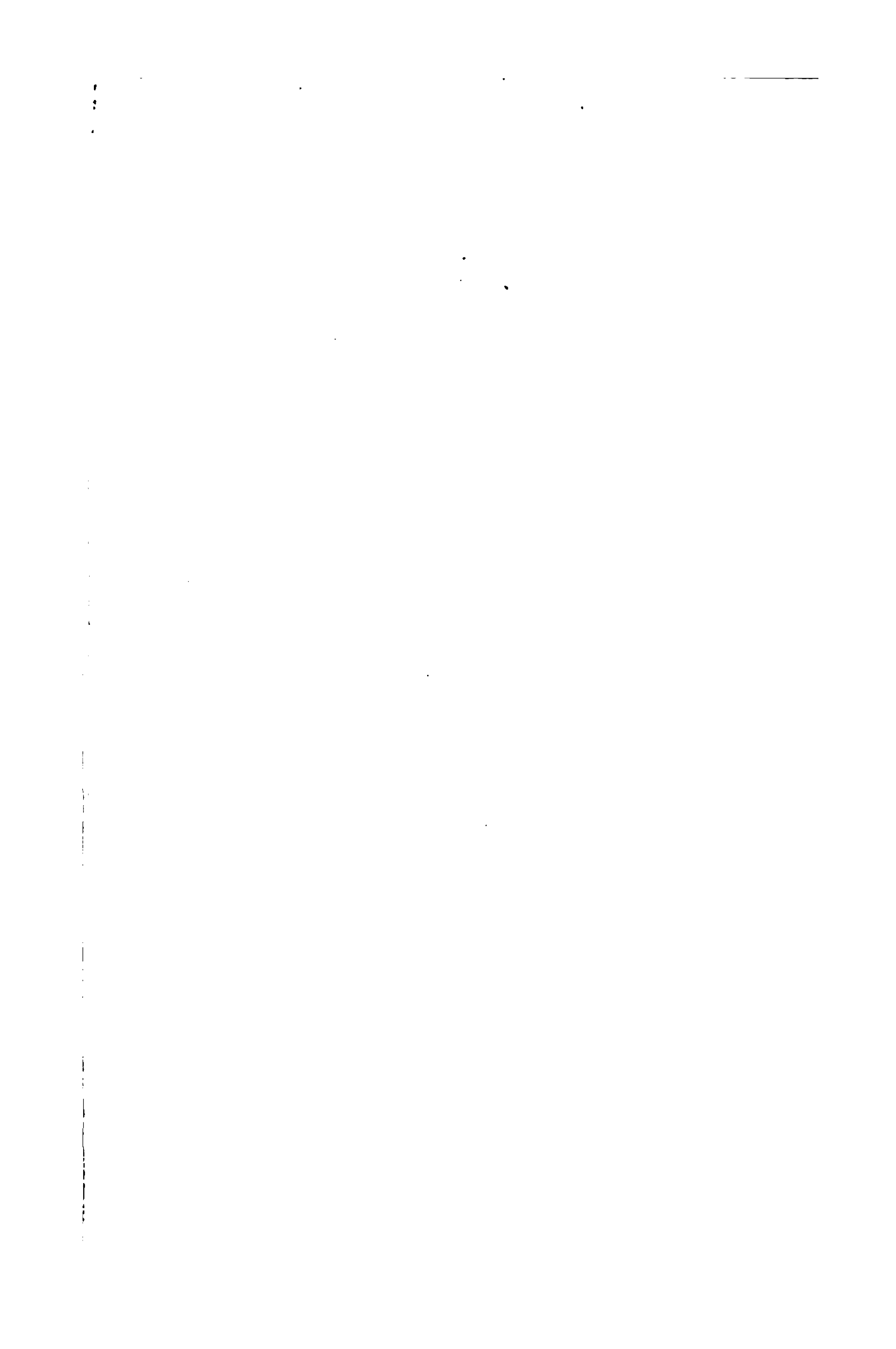



x LIBRARY
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT




K LIBRARY
UCTOR PRETIOSA FACIT





LES

PROPOS DE TABLE

DE

MARTIN LUTHER.

INTRODUCTION.

La vie de Luther, envisagée sous le point de vue catholique ou protestant, a été écrite maintes et maintes fois : nous n'avons point l'intention de raconter de nouveau l'histoire de ce réformateur célèbre ; il occupe incontestablement une des premières places dans les annales des quatre derniers siècles ; sa fougueuse et puissante parole n'a-t-elle pas secoué l'Europe jusque dans ses fondements?

Quel que soit le jugement porté sur ce grand agitateur du seizième siècle, il faut reconnaître en lui, ainsi que l'a heureusement exprimé certain de ses biographes, un homme qui a été homme à la plus haute puissance, un homme complet de pensée et d'action. Nul, depuis une longue série de générations, n'a rempli, dans les annales de l'esprit humain, un rôle aussi important.

Luther s'est lui-même dépeint dans l'immense collection de ses œuvres ; on possède encore sa volumineuse correspondance. Mais il existe, en outre, un livre qui nous introduit dans l'intérieur de son ménage, qui nous fait asseoir auprès de son foyer domestique : à l'aide de ce livre nous pouvons, après avoir suivi à la promenade le docteur de Wittemberg, le voir auprès de ses enfants et de sa femme ; nous nous mettons à table avec lui et avec ses amis ; il discute, il prie, il s'emporte, il rit, et pas une syllabe tombée de sa bouche ne nous échappe.

Les paroles de Luther ont été saisies par des disciples trop empressés, leur zèle n'a pas toujours été selon la science. Le

grave, le trivial, l'insignifiant, ils prenaient tout; ils étaient là, tablettes en main, lorsque leur maître quittait ou reprenait la plume; par-dessus son épaule, ils venaient lire ses lettres; une exclamation de tristesse ou de joie venait-elle à lui échapper, aussitôt elle était recueillie. Ce que le docteur Martin, pensant tout haut, se disait à lui-même, ils l'ont entendu [1]. Il ne pouvait parler dans son lit, dans son sommeil, sans rencontrer un écho. Il était épié jusqu'en ses moindres gestes. Les secrets les plus murés de la vie privée, les arcanes du foyer étaient enregistrés avec édification.

« Un homme observé et suivi de si près », observe fort judicieusement M. Michelet, « a dû, à chaque instant, laisser « tomber des mots qu'il eût voulu ravoir. Plus tard les luthé- « riens y ont eu regret. Ils auraient bien voulu rayer telle « ligne, arracher telle page. *Quod scriptum est scriptum* « *est* [2]. »

Il ne saurait s'élever aucun doute sur l'authenticité des paroles de Luther, telles que les ont rapportées les compilateurs des *Propos de table* (*Tischreden*). Témoins auriculaires, pé-

[1] Voici une anecdote que raconte W. Zinegreff, et qui montre avec quel soin était recueillie la moindre des paroles qui passaient par les lèvres de Luther. A la suite d'une longue conversation où il s'était montré tout aussi animé, tout aussi joyeux que de coutume, il aperçut un étudiant, assis à une table voisine, prenant note de ses propos et les enregistrant sur un carnet. Luther s'avance vers lui, sans lui laisser le temps de fermer le livre; il jette à la figure du scribe une poignée de gruau : « Tiens, dit-il en riant, tu peux aussi y mettre cela. »

[2] Quelques théologiens de la Germanie ont refusé, mais sans alléguer de preuves, de reconnaître dans les *Propos de table* l'expression de la pensée de Luther; consultez notamment Amman de Polansdorf (*Syntagma theologiæ christianæ*, I, 292), Gisbert Voet (*Selectæ disput. theolog.*, I, 997), Jean Gerhard, *Exeges. articulor. de Scriptura sacra*, p. 51), J. A. Schertzer (*Breviar. theolog.*, p. 576), Osiander, L. Hutter, Zeamann, et plusieurs autres qu'il serait sans intérêt de nommer. Seckendorf, dans son *Historia Lutherana* (lib. III, p. 634), qualifie l'ouvrage qui nous occupe de *librum minus caute compositum aut vulgatum*. Heumann (*Pœcil.*, t. II, p. 6) reste convaincu que Luther n'aurait jamais permis que l'on imprimât sous son nom tout ce qu'il disait dans l'intimité. « *Sæpe*

nétrés du respect le plus profond pour celui qu'ils nomment sans cesse le vénérable homme de Dieu, ils auraient cru commettre un sacrilége en supprimant une seule phrase sortie de la bouche de leur maître, en la modifiant, en y ajoutant. L'oracle avait parlé; ils mettaient leur orgueil et leur gloire à transcrire fidèlement ses décisions.

Nous dirons tout à l'heure avec quelle rapidité se succédèrent les éditions des *Tischreden*; l'Allemagne protestante les lut avec le plus vif empressement, elle ne put s'en rassasier. Lors de leur apparition, nulle voix ne réclama contre leur authenticité.

Cet ouvrage si curieux n'est guère connu que de nom; l'édition latine ne se trouve nulle part dans le commerce, et il est douteux qu'il y en ait quatre exemplaires en France; les anciennes éditions allemandes sont également devenues d'une rareté excessive, et pour les bien comprendre, il faut que les personnes, même les mieux versées dans la connaissance de l'idiome germanique, aient fait une étude particulière de ce style vieilli, familier, traitant habituellement d'objets dont s'écartent les études contemporaines.

M. Michelet, dans le travail remarquable auquel il a donné le titre de *Mémoires de Luther* (1835, 2 vol. in-8°), a fait passer dans notre langue un certain nombre des *Propos de table*, mais il entrait dans son plan de se borner à quelques

quidquid in buccam venit loquitur. Aurifaber autem Lutherum habebat pro oraculo quodam, atque etiam sputa ejus omnia putabat esse lingenda. » Christophe Berold a dit de même (et nous sommes de son avis) que Luther n'eut jamais l'intention de publier des propos échappés dans une demi-ivresse et en des lieux où l'on peut tout se permettre, tout si ce n'est de montrer de la piété. *Ubi omnia cum liceant, non licet esse pium.* Un pasteur hollandais, J. Verheyden, observait qu'il eût été à désirer que les *Propos de table* n'eussent jamais vu le jour, parce qu'il s'y trouvait beaucoup de choses qui excédaient la licence accordée même aux faiseurs de comédies. *Plurima quæ piæ castigatæque aures etiam in ludis atque theatris comicorum non ferrent.*

fragments de peu d'étendue. Jusqu'ici c'était à l'aide de ces lambeaux (choisis d'ailleurs avec pénétration, avec un tact digne de l'éloquent auteur de l'*Histoire de France*), c'était en consultant quelques pages de cette vigoureuse attaque contre le moine saxon, que M. Audin a intitulée *Histoire de la Vie et des Écrits de Luther*, que le public français a pu se former quelque idée d'un livre dont il n'y avait pas de modèles, dont il n'y a eu que des imitations incomplètes, et qui, mieux que personne, vient nous dévoiler tous les secrets de bonhomie et de dureté, de foi et de doute, d'égoïsme et de dévouement, d'originalité et de bizarrerie, d'enthousiasme et de prostration, de bon sens et de superstition, d'éloquence et de trivialité, de grandeur et de petitesse du père de la réforme. On retrouvera ses défauts et ses qualités dans l'ouvrage que nous avons essayé de traduire; il se montrera derechef avec cette imagination rapide qui lui servit à remuer les masses; ayant d'ailleurs, comme tout controversiste, l'habitude de se vanter et le besoin de prodiguer à ses adversaires les plus virulentes injures; intolérant, fougueux, toujours prêt à s'exalter, tombant aussi par moments dans l'abattement, et doué de poumons de fer. Visitez-le tant qu'il a le verre à la main, écoutez aux portes; vous le trouverez parfois éloquent et touchant; parfois vous lui entendrez dire les choses les plus étranges: après avoir effrayé ses auditeurs en leur faisant des contes de sorciers, après leur avoir dépeint le diable rôdant sans cesse autour d'eux, il leur débite des contes grivois que saluent les plus bruyants éclats de rire.

Les discussions théologiques tenaient une grande place dans sa conversation, c'est tout simple; mais il était également nécessaire pour nous de laisser de côté tant de pages consacrées aux abstruses questions du libre arbitre, de l'inamissibilité de la justice, de la volonté divine et de la prédestination.

Aucun lecteur catholique ne devra se scandaliser de voir

les déclamations auxquelles se livre Luther chaque fois que le mot de Rome sort de sa bouche; seuls au monde, quelques méthodistes anglais vont encore affirmant que le pape et l'antechrist c'est tout un. De nos jours, il est peut-être en Europe quelques habitations souveraines où fermentent des vues de cupidité et d'ambition capables d'agiter les peuples, mais ce n'est pas au Vatican. Les jours d'Alexandre VI et de Léon X sont passés pour ne plus revenir.

Arrivons à quelques détails assez peu connus et nécessaires sur les diverses éditions des *Tischreden*.

Ce fut Jean Aurifaber qui, le premier, rédigea les *Propos de table*, en se servant des notes prises par les commensaux et les amis les plus intimes de Luther; il désigne spécialement Antoine Lauterbach, Veit Dietrich, Jérôme Besoldi, Jean Schlagenhauffen, Jean Mathesius, George Rörer, Jean Stols et Jacques Weber[1]. L'un de ces personnages, Jean Mathesius, dit en effet, dans son douzième sermon sur l'histoire de Luther (p. 131), que, admis en 1540 à la table du docteur Martin, il avait noté avec soin tout ce qu'il y avait entendu, et il nomme diverses personnes qui l'avaient secondé dans ce travail.

Luther était depuis vingt ans descendu dans la tombe, lorsque ces notes furent mises en ordre et publiées. L'édition originale parut en 1566, in-folio, à Eisleben, par les soins de J. Aurifaber; il mit en tête un avis adressé aux conseils de Strasbourg, Augsbourg, Ulm, Lubeck, Francfort-sur-Mein, Ratisbonne, Lunebourg et Brunswick[2]. En 1567, deux nouvelles éditions, l'une in-8°, l'autre in-folio, virent le jour

[1] Un théologien de Lubeck, George Henry Goize, a écrit une dissertation spéciale sur les familiers du père de la réforme: *De domesticis Lutheri singularia*, 1707, in-4°.

[2] Dans cette très-longue épître dédicatoire, Aurifaber se plaint de ce que la doctrine de son maître est tombée dans l'oubli et le mépris; l'Allemagne en est lasse, le nom de Luther sonne désagréablement aux

à Francfort, et l'année suivante, une quatrième réimpression in-folio parut dans la même ville. Cette dernière est précédée d'un avis d'Aurifaber, qui commence par annoncer que son travail a été fort bien accueilli du public, mais qu'il a à se plaindre du docteur Kugling, qui se permet des changements et des suppressions dans le texte des *Propos de table;* il est bien triste pour lui Aurifaber, de voir gâter un livre, fruit de tant de soins et de peines.

L'on doit croire que la révision contre laquelle il s'élevait ainsi n'a point été livrée à l'impression, du moins elle est restée inconnue aux bibliographes; les quatre éditions que je viens de signaler, ont été faites les unes sur les autres et avec une trop scrupuleuse fidélité, car des leçons évidemment vicieuses de l'in-folio de 1566 sont reproduites dans celui de 1567.

En 1569, nouvelle édition in-folio, publiée à Franfort: celle-ci renferme un appendice intitulé « *Colloquia* ou « Propos de table du docteur Martin Luther, ou Conversations « que le vénérable homme de Dieu a, peu de temps avant sa « mort et son heureux départ de ce monde, tenues avec di- « vers savants théologiens et ecclésiastiques, avec beaucoup « de lettres de consolation, d'avis, histoires, réponses à des « questions sur différents objets, etc. » La dédicace au conseil de la ville de Rauschembourg est datée du 24 mars 1568; Jean Fink, qui l'a signée, annonce qu'il a tiré ses conversations de Luther, de divers livres et écrits. A la suite on trouve: *Propheceyungen*....... « Prophéties du docteur Martin Luther, pour rappeler et exhorter à la pénitence

oreilles, *Seine Lehre ist jetzt abso verachtet, man ist ihrer auch also überdrüssig, müde und satt worden im Deutschen Lande dass man seines Namens schier nicht gerne horet gedenken.* Il appelle les *Propos* un trésor; ces miettes tombées de la table de cet homme de Dieu seront bien utiles pour apaiser, étancher la faim et la soif des fidèles.

chrétienne, réunies avec ordre et avec grand soin par maître George Walther, prédicateur à Halle, en Saxe. »

Deux autres éditions in-folio parurent à Eisleben, en 1569 et 1577; Fabricius les signale (*Centifolium Lutheranum*, p. 301); elles sont devenues introuvables, et, même au delà du Rhin, les dépôts littéraires les plus riches ne les possèdent plus.

André Stangwald, né en Prusse, et l'un des continuateurs de l'ouvrage historique connu sous le nom des *Centuries de Magdebourg*, s'occupa de son côté des *Propos de table ;* il se plaint de ce que les premières éditions étaient défectueuses et très-incorrectement imprimées ; il dit avoir revu le texte de nombre des conversations de Luther sur les copies manuscrites en son pouvoir ; d'ailleurs il a fait usage des corrections et additions qu'un des amis du docteur, Joachim Merlinus, avait déposées sur les marges d'un exemplaire de l'édition originale. Le travail de Stangwald fut imprimé en 1571, à Francfort, chez les héritiers de Thomas Rebart; vingt ans plus tard, en 1590, on le voit reparaître imprimé avec une dédicace au conseil de Mulhouse. Dans sa préface, Stangwald promettait, sous le bon plaisir de Dieu, de donner une autre partie des colloques et apophthegmes de Luther. Cette suite n'a pas paru.

Le texte donné par Stangwald fut publié derechef à Jena, en 1603, à Leipzig, en 1621, in-folio; mais la préface de cet éditeur fut supprimée et remplacée par celle que Aurifaber avait mise en tête du volume de 1566.

La faveur publique à laquelle l'on devait cette rapide succession d'éditions nouvelles se ralentit, il se passa quatre-vingts ans avant que les *Propos de table* fussent remis sous presse ; ils reparurent enfin, en 1700, à Leipzig, chez André Zeidler, in-folio. Cette édition donne les deux préfaces de Aurifaber (1566), et de Staingwald (1591) ; elle reproduit

le texte de ce dernier, en y ajoutant les Prophéties qu'avait recueillies George Walther, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Il en fut donné, en 1723, une réimpression fidèle, sous la rubrique de Dresde et Leipzig, chez J.-C. Zimmermann et J.-N. Gerlach.

Un autre contemporain de Luther, Nicolas Selneuer[1], avait de son côté recueilli les propos de son maître ; il s'occupa, lui, troisième, à les rédiger. Ce travail parut en 1577 ; il reparut en 1580, in-folio. Il est précédé d'un discours historique sur la vie du vénérable maître et homme de Dieu, Martin Luther. Selneuer a suivi l'ordre adopté par Stangwald, dont il reproduit le plus souvent le texte, se permettant toutefois de temps à autre quelques additions et quelques changements. Dans la préface de son édition de 1591, Stangwald blâme le travail de Selneuer; il dit que le discours sur la vie de Luther renferme beaucoup d'inexactitudes, et il s'engage, s'il en trouve le temps, à donner une relation étendue de la vie et des écrits du réformateur.

La plupart des théologiens allemands du dix-septième siècle ont regardé les éditions de Stangwald et de Selneuer comme préférables à celle d'Aurifaber, et c'est au travail de Selneuer qu'ils décernaient la palme[2]. Quant à nous, nous regardons au contraire le travail d'Aurifaber comme le plus digne de foi, comme celui qui reproduit le mieux les paroles

[1] Né en 1530 à Hersbruck, en Franconie, ce théologien, assez célèbre de son temps, fut un des disciples les plus assidus de Mélanchton ; il mourut à Leipzig en 1592. G. H. Goëtz a publié une notice étendue et rédigée avec soin sur sa vie et sur ses écrits.

[2] Citons entre autres travaux spéciaux le *Schediasma historicum de beati Lutheri colloquiis mensalibus* d'Adam Rechenberg (Leipzig, 1698 ; réimprimé à la suite des *Exercitationes in Novum Testamentum, historiam ecclesiasticam et litterariam* du même auteur, 1707, in-8°) et la dissertation de J. G. Moller : *De auctoritate scripti sub titulo : Lutheri colloquiorum mensalium in germanico, anglico et latino idiomate editi* (Rostock 1693).

de l'intraitable ennemi de la papauté, du propagateur de cette dissolvante liberté plénière d'examen en matière de religion, qui, au sein des communions réformées, n'a peut-être pas encore confessé, au moins hautement, son dernier mot. D'ailleurs, la connaissance bibliographique de ces diverses éditions est restée longtemps fort incomplète, et le docte J. A. Fabricius, si exact d'ordinaire, est tombé dans diverses méprises à cet égard.

Les *Propos de table*, après avoir été écartés des diverses éditions allemandes des œuvres de Luther, furent admis dans celle de Halle, 1743, 24 vol. in-4°, due aux soins de Jean George Walch; ils forment le vingt-deuxième volume de cette trop lourde collection. Ils n'ont pas été admis dans les différentes éditions in-folio, où les écrits latins ont été réunis.

Ils parurent séparément en cette langue presqu'en même temps qu'en allemand.

La première édition a pour titre : *Silvula sententiarum, exemplorum, historiarum, allegoriarum, similitudinum, facetiarum, partim ex reverendi viri D. Martini Lutheri ac Philippi Melanchtonis cum privatis tum publicis relationibus, partim ex aliorum veterum atque recentium doctorum monumentis observata;* elle est due à Nicolas Etriccus, et elle parut à Francfort en 1566, in-8°. Ce mince volume, très-incorrectement imprimé, est fort loin de contenir tout ce qu'a donné Aurifaber; mais parfois il renferme des choses que ne donne pas l'in-folio allemand, mis au jour la même année, ou bien il les présente différemment. C'est un recueil de *dits* de Luther, de Melanchton et de quelques autres docteurs sur toutes sortes de sujets; le compilateur les dispose dans l'ordre alphabétique. On y trouve aussi quelques lettres de Luther, une entre autres, pag. 42, à un habitant de Grimma, sur cette question : Peut-on baptiser un enfant qui est encore dans le sein de sa mère? I, pag. 45,

une lettre à Melchior Frentzel, pasteur à Ranneberg, sur cette autre question : Peut-on employer de l'eau chaude dans la cérémonie du baptême?

Plus tard, Henri Pierre Rebenstok, pasteur à Eschersheim, mit au jour, à Francfort-sur-Mein, deux tomes petit in-8°, sous le titre de *Colloquia, meditationes, consolationes, consilia, judicia, sententiæ, narrationes, responsa, facetiæ, D. Martini Lutheri, piæ et sanctæ memoriæ in mensa prandii et cœnæ et in peregrinationibus observata et fideliter transcripta*. Le premier tome est daté de 1558, le deuxième de 1571, et le frontispice annonce que ce n'est pas d'après Aurifaber, mais d'après un autre collecteur que ces propos ont été réunis. Bien que cette édition latine s'écarte parfois du texte allemand de 1566, elle y est cependant presque toujours conforme, et l'annonce du premier feuillet promet en fait de nouveauté plus qu'elle ne tient[1].

C'est d'après cette édition, écrite en un latin barbare, riche en solécismes de toute espèce et en fautes d'impression des plus énormes, que Bayle et les anciens critiques ont mentionné ou cité les *Propos de table*; elle est devenue d'une extrême rareté; nous l'avons inutilement cherchée à la Bibliothèque du Roi; M. le marquis Du Roure, heureux possesseur

[1] Rebenstock affirme, dans la dédicace de son recueil à Philippe Louis, comte de Hanau, que ce fut à table que Luther enseigna fidèlement la parole de Dieu, ce fut là qu'il fit la distribution de cet inestimable trésor. *Lutherus in mensa Dei verbum, thesaurum pretiosissimum, fideliter docuit suisque distribuit.* Après avoir dit que déjà un partisan de la vérité évangélique (N. Ericeus) avait fait passer en latin ces pieux et salutaires propos, dans le but de contribuer à la louange de Dieu et à l'utilité de l'Église, il ajoute que cette rédaction laissant à désirer, il en a entrepris une nouvelle, d'après l'avis de quelques hommes doctes et pieux; bien qu'il se regardât comme indigne de cet emploi, il n'a pu s'en défendre *ut verbum Dei omnibus notum fieret, Deisque in omnibus linguis celebraretur*; il finit par dire que c'est dans les *Propos* de Luther qu'il faut puiser, comme à une source sacrée, le fondement de la vraie piété.

de l'exemplaire du comte d'Hoym, en a parlé dans **son *Analectabiblion*** (Techener, 1840, 2 vol. in-8°), t. II, pag. 3.

Nous ne nous sommes astreint à aucune édition spéciale, mais nous les avons toutes consultées : à force de peines et de démarches non interrompues durant deux ans, nous avons pu réunir sous nos yeux les diverses éditions primitives du seizième siècle, celles auxquelles il était d'autant plus nécessaire de recourir, que les réimpressions moins anciennes sont singulièrement adoucies ou modifiées [1]. C'est en comparant, en rapprochant les textes latins et allemands, que nous avons formé celui dont nous présentons une traduction fidèle. Nous avons reproduit dans toute leur incohérence, parfois dans toute leur crudité, certains propos qui ne choquaient nullement une époque moins sévère sur les bienséances; nous avons cru toutefois devoir laisser en latin quelques passages qu'il nous aurait paru difficile de faire passer dans notre langue sans mériter le reproche de manquer de respect au lecteur.

Les diverses éditions des ***Tischreden*** ou des ***Colloquia*** suivent chacune un ordre différent; nous avons réuni en chapitres distincts les divers propos relatifs au même sujet.

Il existe une traduction anglaise sous le titre de ***D*r *Martin Luther's divine Discourses at his table***, etc. Londres, 1652, in-folio. Cette version fut l'œuvre d'un officier, le capitaine Henry Bell ; il raconte, dans sa préface, les circonstances plus ou moins authentiques qui le décidèrent à entreprendre cette besogne. Selon lui, presque tous les exemplaires

[1] C'est ainsi que l'on chercherait inutilement dans l'in-4° de Halle, 1743, quelques historiettes contenues dans l'in-8° de Francfort, 1571 ; « Nobilis quidam uxori suæ, t. I, f° 52, verso ; In inferiori Germania fertur sponsus.... f° 230, recto ; M. L. dicebat de Flandris.... 231 recto, etc., etc. Par contre, l'histoire du démon qui prend les traits d'une femme morte, est bien plus détaillée dans l'in-4° (colonne 1169) que dans l'in-8° (f° 114).

de l'édition originale furent détruits par ordre du pape Grégoire XIII. En 1652, un gentilhomme allemand, nommé Gaspard von Sparr, était occupé à faire creuser les fondements d'une maison sur un terrain près duquel avaient séjourné ses ancêtres; il trouva, enfoui à une grande profondeur, un volume plié avec soin dans une toile grossière ; ce paquet était cacheté ; on l'ouvrit, on trouva les ***Propos de table*** de Luther ; le grand-père de von Sparr les avait enterrés afin de les soustraire aux agents de Rome. A cette époque, Ferdinand II était assis sur le trône impérial; il manifestait la plus vive inimitié contre les protestants, et von Sparr, n'osant pas garder le livre si inopinément découvert, ne voulant pas le détruire, était dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avait en Angleterre un ami intime, le capitaine Bell, fort versé dans la connaissance de l'idiome germanique; il lui fit passer l'œuvre de Luther comme un dépôt sacré; il lui recommanda de la manière la plus expresse de la traduire, afin que l'Église réformée profitât de ce travail. Le capitaine négligea d'abord de se mettre à l'ouvrage; une circonstance surnaturelle vint lui révéler l'importance de cette tâche. Laissons-le parler.

« Six semaines après avoir reçu ce livre, je me trouvais dans mon lit, encore éveillé, entre minuit et une heure du matin ; j'aperçus près de moi, au côté du lit, un vieillard, revêtu d'une robe blanche, ayant une longue barbe blanche et touffue qui lui venait jusqu'à la ceinture ; il me tira l'oreille droite et me dit : « Drôle, ne prendrez-vous pas le temps de traduire « ce livre qui vous est envoyé d'Allemagne? Je vous pro- « curerai bientôt le temps et la demeure qu'il vous faudra « pour cela. » Et à ces mots il disparut. »

Quinze jours plus tard, le capitaine était enfermé dans une des prisons de Londres (à ***Gate-House***, Westminster) ; il y resta captif, et il employa cinq années à traduire l'ouvrage

en question. L'archevêque Laud vint à apprendre qu'il s'occupait de ce travail, et ce prélat envoya son chapelain auprès du capitaine pour le prier de prêter son manuscrit. Après l'avoir gardé deux ans, Laud déclara que cette lecture lui avait causé la plus vive satisfaction, et il promit d'intervenir en faveur du prisonnier qui avait fait un si bon usage de ses loisirs. Il tint parole, et, peu de temps après, non content d'avoir fait remettre Bell en liberté, il lui donna une gratification.

En 1646, la Chambre des Communes, informée que la traduction dont il s'agit était terminée, ordonna de la publier : mais l'on sait avec quelle promptitude s'exécutent les travaux littéraires votés par les assemblées législatives; l'impression ne fut terminée que six ans plus tard, et le traducteur avait cessé de vivre. L'ordonnance de la Chambre s'exprimait ainsi : « Comme le capitaine Henry Bell a étrangement découvert et trouvé un livre de Martin Luther, intitulé : *Divins Discours*, lequel a longtemps été miraculeusement conservé en Allemagne, et comme ledit Bell a, avec beaucoup de peine et de dépense, traduit ce livre de l'allemand en anglais, la Chambre ordonne, etc. »

Cette ordonnance avait été rendue sur le rapport de deux commissaires, Ch. Herle et W. Corbet, rapport qui s'exprimait ainsi : « Nous trouvons que beaucoup de choses divines et excellentes sont contenues dans ce livre et qu'elles sont dignes d'être mises en lumière et présentées au public; mais nous y trouvons aussi beaucoup de choses impertinentes (*many impertinent things*), quelques-unes qui auront besoin d'un grain ou deux de sel, et quelques autres qui requerront une note marginale ou une préface.

L'in-folio de 1652 est devenu rare; il en a été rendu compte dans une publication périodique digne d'estime, mais qui n'a vécu que peu d'années (*Retrospective Review*, Lon-

don, 1822, tom. V, pag. 283). Après une courte préface, où sont relatés les faits que nous mentionnons, le traducteur anglais a translaté exactement la préface d'Aurifaber; mais il s'écarte souvent du texte de cet éditeur, et il nous paraît avoir introduit dans son travail des modifications arbitraires. Il a traduit les *Prophéties* qu'avait recueillies Walther.

Les bibliographes anglais mentionnent une autre édition in-folio, sous la date de 1791.

En 1832, il a paru à Londres un *Choix de propos de table* (Luther's select table talk; 1 vol. in-12 de 323 pag.); mais le compilateur de ce volume, protestant zélé et sans critique, n'a pris chez le réformateur que des discussions théologiques et des controverses contre Rome. Il a supprimé avec le plus grand soin tout ce qui montre dans son intérieur le père de la réforme; il a voulu le peindre en beau; il en a fait un prébendier anglican, poli, bien élevé, à la parole grave, et dont la place est toute marquée dans les cercles aristocratiques du dix-neuvième siècle. Ce Luther-là, c'est celui de Wittemberg, c'est l'adversaire de Léon X, tout comme Orosmane est musulman, tout comme Alzire est Péruvienne.

Si nous n'avons pas trop présumé de notre audace en engageant ce duel dangereux avec la phrase et la pensée d'un homme tel que Luther; si cette traduction faite, refaite, revue, corrigée durant deux fois douze mois, obtient les suffrages de quelques juges irrécusables dont nous attendons l'arrêt, nous donnerons pour pendant aux *Propos de table* un volume qui en sera le complément nécessaire, un choix de ces lettres où le docteur Martin a retracé si vivement la part immense qu'il a prise aux grandes crises de l'époque qu'il a soulevée, où il parle *de omnibus rebus et multis aliis*, des Turcs, du baptême, des moines, de la communion sous les deux espèces, de la critique biblique, des femmes, de l'antechrist, des auteurs classiques, du diable, des princes

de l'Allemagne, de ses enfants, de ses amis, de ses ennemis, lettres [1] qui nous font entrer en plein dans l'existence agitée, dans le drame saisissant de la vie de ce moine audacieux, fils d'un pauvre mineur, ne possédant rien au monde [2], et que l'on vit en quelques années remuer l'Europe, en arracher une grande moitié à la puissance papale alors si redoutable, tenir en échec un empereur tel que Charles-Quint, et réunir en lui tous les contrastes.

G. B.

[1] Un célèbre penseur anglais, Coleridge, affirmait qu'une portion de la correspondance de Luther formerait le plus délicieux des volumes : *I can scarcely conceive a more deligthful volume than might be made from Luther's letters, especially those that were written from the Wartburg*. (Coleridge's Table-Talk, 1836, p. 167.)

[2] *Nihil timeo quare nihil habeo*, écrivait le docteur de Wittemberg.

LES
PROPOS DE TABLE
DE
MARTIN LUTHER.

LE DIABLE, LES SORCIERS, LES INCUBES, ETC.

La plus grande punition qu'on puisse infliger aux impies, c'est lorsque l'Eglise, pour les châtier, les livre à Satan [1], qui avec la

[1] On sait quel rôle important joue le diable dans la vie de Luther; nous aurons occasion d'en reparler; la vie du père de la réforme, telle qu'il la raconte lui-même, n'aurait été qu'une suite de combats toujours terminés au désavantage du malin. Nous ne traduirons pas toutes les *horrifiques* histoires que Luther racontait à ses commensaux épouvantés, nous ne répéterons pas tout ce qu'il a dit sur un sujet qu'il trouvait inépuisable: dans l'édition de Walch, le chapitre consacré au diable (et il est loin de renfermer tout ce qui se rencontre dans d'autres éditions) ne remplit pas moins de 65 colonnes. Un critique distingué nous semble avoir fort bien apprécié ce côté curieux de la vie du terrible antagoniste de la papauté, et nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ses paroles : « Le diable commente avec Luther la Bible et les conciles; on dirait que les sympathies de l'orgueil et de la révolte rapprochent le réformateur et le démon. Que Luther écrive ou médite, qu'il veille ou qu'il dorme, le diable est près de lui qui l'encourage, le gourmande, l'approuve ou le désapprouve par des arguments tirés de saint Thomas, de Scott ou de saint Paul. Tantôt il encourage Luther à la guerre; tantôt, comme effrayé des ruines qu'il prépare, il lui conseille la paix et lui demande avec des reproches amers : « Luther, qu'as-tu fait de l'autorité? » Et par ces reproches il jette dans l'âme du réformateur cette souffrance du doute, cette tristesse de l'incertitude, que le réformateur avait jetées dans la conscience du monde catholique. C'était bien la peine de nier le pape et les saints, pour affirmer Satan; c'était bien la peine d'évoquer l'esprit des temps modernes, pour se replonger dans les ténèbres du passé et se montrer plus crédule encore que ces docteurs du moyen âge dont l'hérésie insultait la foi! Pour Lu-

permission de Dieu les tue, ou qui leur fait subir de grandes calamités. Il y a dans beaucoup de pays des lieux qui servent de demeure aux démons. La Prusse est pleine de démons; la basse Allemagne renferme une foule de sorciers. Dans la Suisse, près de Lucerne, sur une montagne très-élevée, il y a un lac que l'on nomme le lac de Pilate, et Satan y déploie sa fureur. Dans mon pays, ajouta le docteur Luther, sur la haute montagne de Procknesberg, il y a un lac : si l'on y jette une pierre, il s'élève une grande tempête et tout le pays tremble aux environs. C'est un lieu qui sert de demeure à des démons qui y sont retenus prisonniers.



Un pasteur, près de Torgau, vint trouver le docteur Luther, se plaignant que le diable le tourmentait sans relâche. Le docteur lui dit : Il me vexe et me tracasse aussi, mais je lui résiste avec les armes de la foi, et je lui oppose ce verset : « Mon Dieu est celui qui a créé l'homme, et toutes choses sont sous ses pieds. » Il lui raconta ensuite l'histoire d'une dame de Magdebourg qui avait mis Satan en déroute en faisant un pet [1]. Ces exemples ne conviennent pas à tous les hommes; ils sont dangereux; car le diable est un esprit de présomption, et il ne cède pas facilement. On s'expose à bien des périls lorsqu'on veut faire plus qu'on ne peut; il en est des exemples. Un homme se glorifiait de son baptême, et le diable s'étant présenté à lui, la tête munie de cornes, il lui arracha une de ses cornes; un autre voulut en faire autant, et le diable le tua.



Henning le Bohémien demanda au docteur Luther pourquoi le

ther, le diable est le maître absolu, le prince de la terre; il est partout, dans l'air que nous respirons, dans le pain que nous mangeons. On dirait que Satan s'est relevé de son antique déchéance, et qu'il vient de conquérir l'ubiquité qui n'appartient qu'à Dieu. Ainsi se confondent souvent dans un même homme, dans un même temps, toutes les grandeurs, toutes les misères. Luther croit reconnaître le diable dans les mouches qui se posent sur sa Bible et sur son nez, et le retrouver même dans des noisettes.» (Ch. Louandre, *Revue des Deux-Mondes*, t. XXXI, p. 579.)

[1] *Sathanam crepitu ventris fugavit.*

diable portait au genre humain une haine si furieuse; le docteur répondit : « Cela ne doit pas te surprendre ; vois quelle haine a contre moi le duc George [1], qui ne peut rester en repos et qui songe, jour et nuit, aux moyens de me nuire. Le plus grand plaisir qu'il pourrait avoir serait de m'infliger des milliers de supplices. Si telle est la haine de l'homme, que ne doit pas être celle du diable ! »—Henning dit alors : « Je voudrais bien connaître le diable. »—Le docteur Luther répondit : « Prends le Décalogue au rebours, et tu auras la véritable image de Satan, car ses ordres sont précisément l'opposé des ordres de Dieu. »



Le diable séduit d'abord par l'attrait du péché, afin de nous pousser ensuite dans le désespoir; il réjouit la chair, afin d'attrister l'esprit. L'on n'éprouve aucune douleur en péchant, mais ensuite l'esprit demeure triste et la conscience reste troublée.



Celui qui veut avoir pour maître et pour roi Jésus-Christ qui est né d'une vierge, et qui a pris notre chair et notre sang, celui-là aura le diable pour ennemi.



Le docteur Luther dit : Le diable est un esprit plein d'orgueil, aussi ne peut-il souffrir d'être humilié; lorsqu'il se targue le plus, un pauvre prédicateur peut venir et rabaisser toute sa superbe. Nous lisons dans les *Vies des Pères*, qu'un jour un vieil anachorète était en prière; le diable vint derrière lui et fit un grand bruit, de sorte que l'anachorète croyait entendre une troupe de cochons qui l'entouraient en grognant et en faisant hou ! hou ! hou ! et le diable en usait ainsi pour effrayer le solitaire et pour le détourner de son oraison. L'anachorète dit alors : « Tu es bien ravalé, démon ; tu étais jadis un ange



[1] Le duc George, souverain de Misnie et de Thuringe ; il montra toujours un grand zèle contre les luthériens.

puissant, et voici que tu es devenu un cochon [1]. » Alors le bruit cessa immédiatement, car le diable est tout hors de lui lorsqu'on lui témoigne du mépris. Et lorsqu'il s'attaque à un véritable chrétien, il est toujours repoussé avec humiliation, car il ne peut rien gagner là où il y a foi et confiance dans le Seigneur.



Le ministre du village de Supz, près de Torgau, vint trouver le docteur Luther, se plaignit à lui que le diable faisait dans la nuit un grand vacarme dans sa maison, brisant toute sa vaisselle et tous les vases de bois, ne lui laissant aucun repos ; il dit que le diable lui jetait à la tête les assiettes et la vaisselle, et souvent il l'entendait rire, mais il ne le voyait pas. Ce manége durait depuis un an, et la femme ainsi que les enfants du pasteur ne voulaient plus rester dans la maison, mais bien en sortir sans délai. Le docteur Luther parla ainsi à ce ministre : « Cher frère, sois ferme dans le Seigneur et sois certain de ta foi en Jésus-Christ ; ne t'inquiète pas de ce meurtrier, le diable ; souffre avec patience ses passe-temps, et résigne-toi au dégât qu'il peut occasionner à ta vaisselle et à tes assiettes, car il ne peut rien entreprendre contre ton corps ni contre ton âme. Tu l'as éprouvé jusqu'ici ; l'ange du Seigneur se tient à tes côtés ; il te protége et veille sur toi. Laisse donc le diable s'amuser, s'il le veut, avec des plats et des assiettes ; pour toi, adresse tes prières au Seigneur

[1] Le porc, ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Alfred Maury, dans son *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (Paris, 1843), le porc, animal impur frappé de réprobation par les Juifs et par les Égyptiens, le porc dans le corps duquel l'Évangile nous montre le démon allant chercher un refuge au sortir du corps du possédé, devait naturellement devenir un symbole du diable. Chez les Orientaux, le démon est désigné par le nom de porc ; saint Jean Chrysostôme dit que le diable qui occupait par intervalles le corps du religieux Stagyrus, paraissait sous la forme d'un pourceau couvert d'ordures. Dans les récits des légendaires, le diable se montre sans cesse transformé en ours, en cerf, en âne, en veau, en crapaud, en corbeau ; il s'est même changé, ce qui est plus bizarre, en queue de veau. (*Alio tempore transformat se dæmon in caudam vituli.*— Tissier, *Bibliotheca Cisterciensis*, II, 129.)

ainsi que ta femme et tes enfants, et dis : « Retire-toi, Satan ; ce n'est pas toi qui es le maître dans cette maison ; c'est moi. »



Le diable ne peut être que notre ennemi, car nous combattons contre lui avec la parole de Dieu ; nous jetons le trouble dans son empire, etc. Il est le maître et le dieu du monde, et il a un pouvoir supérieur à celui de tous les rois, princes et seigneurs de la terre ; aussi veut-il se venger de nous, ce qu'il tente sans relâche et ce que nous voyons et sentons.



Nous avons contre le diable un grand avantage ; car, quelque méchant, puissant et rusé qu'il soit, il ne peut nous nuire, puisque ce n'est pas contre lui que nous avons péché, mais contre Dieu seul, ainsi que le dit David (psaume 51, v. 6) : « J'ai péché contre toi seul. » Dieu est plein de bonté, de miséricorde et de douceur pour ceux qui sont fidèles à Jésus-Christ, car il leur a donné le salut.



Quelqu'un dit un jour : « Maître N... a dit en chaire que le diable ne connaissait pas les pensées des hommes » ; le docteur Luther répondit : « Je ne pense pas qu'il ait pu s'exprimer ainsi, car l'Ecriture montre clairement que le diable inspire aux hommes de mauvaises pensées et qu'il suggère les projets des méchants. Il est écrit dans l'Evangile de saint Jean que le diable entra dans le cœur de Judas et lui inspira la volonté de trahir Notre-Seigneur. Et ce fut à son instigation que Caïn non-seulement conçut une haine violente contre Abel, mais encore qu'il le tua. Mais Satan ne connaît pas les pensées des justes ; il ne pouvait savoir ce que Jésus-Christ pensait en son cœur, et il ne peut savoir non plus ce qui se passe dans le cœur des fidèles où habite Jésus-Christ. C'est un esprit puissant déchu, car Jésus-Christ l'appelle le prince du monde (saint Jean, ch. XIV, v. 30); il décoche jusque dans le cœur des justes des flèches ardentes, c'est-à-dire de mauvaises pensées, des sentiments de désespoir, de haine

contre Dieu, de colère, etc. Saint Paul a bien ressenti ses assauts et il s'en plaint amèrement. »



Il est très-certain que quant aux hommes qui se sont pendus ou se sont donné la mort de quelque autre façon, c'est le diable qui a pris la corde et qui l'a mise à leur cou ou à leurs mains ; divers exemples le prouvent. Un nommé Muschanz fut ainsi tenté jusqu'au désespoir, et, allant à cheval dans la campagne, il se pendit à un licou de dessus son cheval, ses pieds touchant la terre. Un jeune homme de Goldberg, un étudiant, fut trouvé dans sa chambre pendu à une poutre bien peu forte ; il s'y était attaché, se tenant debout sur la terre.—Un homme avait coutume, toutes les fois qu'il tombait, de dire : « Voilà qui s'est fait au nom du diable. » On lui conseilla de renoncer à cette mauvaise habitude, de peur que le diable, ainsi appelé, ne vînt. Il promit de le faire et d'employer d'autres expressions ; mais un jour, ayant fait une chute, il invoqua, selon sa coutume, le nom du diable, et il fut tué sur-le-champ, étant tombé sur un morceau de bois qui le perça.



Un ministre écrivit à maître Georges Rorer, à Wittemberg, pour lui dire qu'une femme étant morte dans un village et ayant été enterrée, elle s'était dévorée elle-même dans son tombeau, et que tous les hommes qui habitaient ce village étaient morts[1] ;

[1] C'est une histoire de vampires. Il est rare d'en trouver ailleurs que dans les provinces qui arrosent le bas Danube ; là, ils se sont multipliés outre mesure. En 1725 notamment, la Servie se plaignit d'en être infestée, et la question de l'existence de ces hideux fantômes donna lieu à grand nombre d'écrits publiés en Allemagne ; maints érudits de Francfort, de Vienne, de Leipzig, de Nuremberg, prirent part à une vive controverse qui s'éleva à ce sujet. On trouvera de fort curieuses particularités dans le recueil de G. C. Horst, *Zauber-Bibliothek* (Mayence, 1821, in-8°), t. I, p. 251-278 ; t. V, p. 381-394. Voici l'indication de quelques écrits spéciaux bons à consulter à l'égard des vampires :

Dissertatio physica de cadaveribus sanguisugis ; Jenæ, 1732.

J. H. Zopff, *Dissertatio de Vampiris Serviensibus* ; Hallæ, 1733.

il le priait en même temps de demander au docteur Luther son opinion à cet égard. Le docteur Luther dit : « C'est l'effet de la malice et de l'imposture du diable ; s'ils n'avaient pas cru et n'avaient pas été effrayés, ils n'auraient eu aucun mal. Leur mort a été la suite de leur superstition. On n'aurait pas dû tellement se presser d'enterrer ces gens ; il fallait dire : « Tiens, diable, mange, voilà de la viande pour toi ; tu ne nous tromperas plus. » — Et le docteur Luther ajouta : « Avant peu, le diable sera redouté, honoré et adoré comme Dieu. Il faut écrire à ce ministre de se tenir pour convaincu que tout cela est l'ouvrage de Satan. Qu'ils aillent tous ensemble à l'église et qu'ils prient Dieu de leur pardonner leurs péchés au nom de Jésus-Christ et de terrasser le diable. »



Le docteur Luther dit qu'il tenait de l'électeur de Saxe, Jean Frédéric, qu'une puissante famille d'Allemagne avait le diable pour ancêtre, ayant été engendrée par un succube [1]. Voici ce qui était également arrivé ailleurs : « Un gentilhomme avait une femme jeune et belle qui mourut et qu'il fit ensevelir. Peu de temps après, ce gentilhomme et un de ses valets étant couchés dans la même chambre, la femme qui était morte vient dans la nuit et se penche sur le lit du gentilhomme comme si elle s'entretenait avec lui. Le valet ayant vu semblable chose arriver deux fois, demanda à son maître s'il savait que toutes les nuits

J. M. Rantff, *Dissert. I et II de Vampiris et de masticatione mortuorum in tumulis*; Lipsiæ, 1739.

J. C. Pohl, *Dissert. de hominibus post mortem sanguisugis*; Lipsiæ, 1742.

H. C. Haremberg, *Von Vampyren*, 1728.

Pour l'indication d'autres ouvrages de *vampirologie*, nous renvoyons à la *Bibliotheca magica* de Grasse (Leipzig, 1843, in-8°), p. 21.

[1] C'est également un démon succube ou une fée qui, d'après la légende, est la souche de la maison de Haro ; elle avait un pied de biche d'où elle tira son nom. Plus d'un arbre généalogique célèbre dans le monde idéal ou dans le monde réel, a ses racines dans l'enfer. La vanité féodale s'est emparée de cette croyance pour ennoblir ses blasons, et la famille des Jagellons se vantait de descendre des fées, qui sont elles-mêmes les collatérales du diable ; elle portait sur ses armes les emblèmes de l'ange des ténèbres.

une femme vêtue de blanc venait se placer à côté de son lit. Le maître répondit qu'il dormait la nuit entière et qu'il ne s'apercevait de rien. La nuit suivante, cependant, il se tint sur ses gardes et il resta éveillé dans son lit; la femme revint et le gentilhomme lui demanda qui elle était et ce qu'elle voulait. Elle répondit qu'elle était sa femme. Il lui répliqua : « Tu es morte et tu as été enterrée. » Elle répondit qu'elle avait voulu mourir à cause de ses péchés, mais que s'il consentait à la recevoir de nouveau, elle redeviendrait sa femme. Il dit que si la chose était possible il en serait bien aise, et elle l'avertit de bien se garder à l'avenir de jurer comme il en avait l'habitude, car elle mourrait bientôt derechef s'il jurait. Il le promit, et la morte habita dans sa maison, coucha avec lui, but et mangea avec lui, prit soin du ménage et eut des enfants. Un jour qu'il avait des convives à dîner, la femme alla chercher des épiceries qui étaient renfermées dans une boîte dans un autre appartement, et elle resta longtemps absente. Le gentilhomme s'impatienta et lâcha son ancien juron, et la femme disparut. On fut étonné de voir qu'elle ne revenait point; on alla dans l'appartement où elle avait passé, et l'on trouva par terre les vêtements qu'elle portait. On ne la revit jamais depuis. C'est l'œuvre du diable, qui peut revêtir la figure d'un homme ou d'une femme. Il fabrique un fantôme qui trompe les yeux, de sorte que l'on croit coucher avec une femme véritable et il n'en est rien. De même quand il prend les traits d'un homme; car le diable est puissant auprès des enfants de l'incrédulité, ainsi que le dit saint Paul. Quant aux enfants qui résultent de ces unions, je crois que ce sont aussi des diables. C'est une chose bien horrible et effroyable que le diable ait le pouvoir d'engendrer des enfants. Il en est de même des *nixes* dans l'eau [1]; ils attirent les vierges et les jeunes filles et ils ont commerce avec elles, et ils engendrent des diablotins. Engendrer des enfants est une œuvre divine, et là Notre-Sei-

[1] Il existe sur les nixes une dissertation spéciale de J. V. Merbitz, *de nymphis germanis Wassernixen*; Lips., 1678, in-4°; Jenæ, 1744, in-8°. Consultez surtout à l'égard du *nichus* le savant travail de Jacob Grimm sur la mythologie allemande (Gottingue, 1835, p. 275-281), et Keightley, *Fairy Mythology*, t. I, p. 224 et suiv.

gneur Jésus-Christ joue le rôle de créateur, car nous lui donnons le nom de père de tous les hommes.



Tout ce que Dieu fait, il le fait dans le but de la vie, comme dit le prophète Jérémie. Mais le diable s'appelle le père de la mort; car, que fait-il sinon éloigner les hommes de la vraie et pure religion, causer des séditions, des pestes et autres fléaux?



Lorsque je n'étais encore qu'un jeune garçon, quelqu'un me raconta cette histoire : « Satan avait en vain mis toutes ses ruses en jeu pour séparer deux époux qui vivaient ensemble dans une grande union, et qui s'aimaient cordialement; alors il vint auprès d'eux sous la figure d'une vieille femme et il cacha un rasoir sous leur oreiller; il parla ensuite à chacun en particulier, lui disant que l'autre avait formé le projet de le tuer, et alléguant pour preuve que l'on trouverait un rasoir sous le traversin. Le mari le trouva le premier, et dans sa colère il coupa la gorge à sa femme. » On voit ainsi combien le diable est puissant dans sa malice.



Le docteur Luther raconta l'histoire suivante : « Un lansquenet avait déposé de l'argent dans les mains d'un homme chez lequel il logeait, dans le Brandebourg. L'hôte, quand le lansquenet lui redemanda cet argent, prétendit n'avoir rien reçu. Le lansquenet, irrité, se jeta sur lui et le maltraita; mais le fripon le fit arrêter par les magistrats et l'accusa d'avoir violé la paix domestique. Or, tandis que le lansquenet était en prison, le diable vint le trouver et lui dit : « Tu seras demain condamné et exécuté; mais je puis te délivrer, pourvu que tu veuilles me vendre ton corps et ton âme. » Le lansquenet s'y refusa, et le diable lui dit : « Si tu ne veux pas m'écouter, écoute du moins le conseil que je te donne. Demain, lorsque tu seras en présence des juges, je me tiendrai auprès de toi, la tête couverte

d'un bonnet bleu avec une plume blanche. Dis alors aux juges qu'ils me laissent plaider pour toi, et je te tirerai d'affaire. » Le lansquenet dit au diable qu'il suivrait son conseil; et comme l'hôte continuait de nier, l'avocat au bonnet bleu lui dit : « Mon ami, comment as-tu l'audace de te parjurer ainsi? l'argent que tu prétends ne pas avoir reçu est caché sous le traversin de ton lit. Si les juges y envoient, ils verront que j'ai dit la vérité. » L'hôte entendant cela, s'écria en jurant : « Si j'ai reçu l'argent, je veux que le diable m'emporte aussitôt. » Mais les gens envoyés chez lui trouvèrent l'argent à l'endroit désigné, et ils l'apportèrent devant le tribunal. Alors l'homme au bonnet bleu se mit à rire et il dit : « Je savais bien que j'aurais le lansquenet ou l'aubergiste, un des deux devait me revenir. » Et il tordit le cou à l'homme qui s'était parjuré et l'emporta à travers les airs. » Il faut bien se garder de jurer de par le diable, comme font beaucoup de gens; ce coquin-là n'est pas loin de nous; pour qu'il soit présent, point n'est besoin de peindre son image sur les murailles.



Une servante avait eu, durant plusieurs années, un esprit familier et invisible qui s'asseyait près d'elle au foyer, où elle lui avait fait une petite place, et ils conversaient ensemble familièrement durant les longues soirées de l'hiver. Un jour elle demanda à Heinzchen (c'est ainsi qu'elle nommait l'esprit) de se laisser voir sous sa forme véritable. Heinzchen refusa d'abord de le faire; enfin, après de longues instances, il y consentit, et il dit à la servante de descendre à la cave, où il se montrerait à elle. La servante prit un flambeau et descendit à la cave, et là, dans un tonneau ouvert, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang, et plusieurs années auparavant, elle était en secret accouchée d'un enfant qu'elle avait égorgé et qu'elle avait caché dans un tonneau [1].

[1] Heinzchen rappelle, à certains égards, et sauf l'horreur du dénoûment, la charmante nouvelle de Ch. Nodier : *Trilby* ou le *Lutin d'Argail*. La croyance en ces esprits follets, serviables et espiègles, a fait le tour du monde; elle se retrouve partout.

On raconta un jour que des gentilshommes allant de compagnie à cheval, l'un d'eux s'était écrié en piquant sa monture : « Au diable le dernier! » Il avait deux chevaux et il en lâcha un, celui-ci resta en arrière et le diable l'emporta dans les airs. Le docteur Luther dit : « N'appelons pas Satan à notre table, il vient sans être invité ; tout est plein de diables autour de nous ; nous veillons et prions continuellement, et cependant nous avons bien affaire avec lui. »



Le docteur Luther trouva une chenille, et il dit : « Voilà bien la manière de marcher ou de ramper du diable ; cette bête présente des couleurs variées comme si elle portait la livrée de Satan ; elle voit et marche comme lui. »



Cerbère en grec, Scorphur en hébreu, signifie le chien infernal à trois gueules [1]. Ce sont le péché, le jugement et la mort.



Job a décrit dans deux chapitres (le XL[e] et le XLI[e]), le Behemoth ou baleine devant laquelle nul n'est en sûreté. Que feras-tu du Leviathan? dit-il ; penses-tu qu'il tombera à tes pieds et te suppliera? — Ce sont des figures, des images qui désignent le diable.



Le diable couche beaucoup plus souvent avec moi que Ketha [2]. Il m'a causé plus de tourments qu'elle ne m'a donné de joies.



Le docteur Luther raconta ceci : « Un jeune homme impie et corrompu buvait et faisait bombance dans un cabaret avec quel-

[1] Synesius, évêque de Ptolémaïs, qui florissait au commencement du cinquième siècle, place encore, dans son hymne IX, le chien à la garde de l'enfer chrétien.

[2] Ketha, c'est-à-dire, Catherine Borra, la femme de Luther.

ques-uns de ses compagnons. Lorsqu'il n'eut plus d'argent il dit : « Si quelqu'un voulait m'en donner, je lui vendrais bien volontiers mon âme. » Il vint alors un autre voyageur qui se mit à table avec eux et qui dit au jeune homme : « Etes-vous disposé, comme vous le disiez tout à l'heure, à vendre votre âme? » — Le jeune homme répliqua que oui, et l'inconnu paya pour lui à boire durant toute la journée. Le soir, le jeune homme étant ivre, le voyageur dit à ceux qui se trouvaient là : « Mes amis, lorsqu'on achète un cheval, est-ce que la selle et la bride ne font pas partie du marché? » Les assistants furent d'abord fort effrayés, et ils n'osaient pas répondre ; mais l'inconnu les interrogeant de nouveau, ils répondirent : « Oui, la selle et la bride appartiennent à l'acheteur. » Aussitôt le diable (car c'était lui) emporta le jeune homme à travers le plancher, et jamais l'on n'a eu depuis nulle nouvelle de ce malheureux.



Le docteur Luther parla beaucoup de la sorcellerie et des fascinations ; il dit que sa mère avait eu beaucoup à souffrir d'une de ses voisines qui était sorcière, et pour laquelle elle était forcée de montrer beaucoup d'égards et d'attentions, car cette sorcière jetait un sort sur les enfants, et ils criaient jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Un prédicateur l'ayant punie un jour, elle fit un charme qui lui occasionna une maladie mortelle, sans qu'aucun remède pût le soulager, car elle avait pris de la terre sur laquelle il avait marché et elle l'avait jetée à l'eau.



On demanda si les bons chrétiens et gens craignant Dieu pouvaient aussi être ensorcelés. Le docteur Luther répondit : « Oui, car notre corps est toujours exposé aux attaques de Satan. Je crois que les maladies que j'éprouve ne sont point naturelles, c'est ce coquin de Satan qui m'assaille par les ressources de la sorcellerie ; mais Dieu sauve ses élus de pareils malheurs. »



Il y avait à N. un magicien nommé Wildferer, qui avala un paysan avec un cheval et une charrette, et quelques heures plus tard, le cheval, la charrette et le paysan furent retrouvés dans un bourbier à quelque distance de là. Il y eut aussi un moine qui demanda à un paysan, lequel conduisait au marché une charrette chargée de foin, combien il demanderait pour laisser manger son foin. Le paysan demanda un kreuzer. Le moine se mit à l'œuvre, et il avait déjà avalé presque tout le foin, lorsque le paysan le chassa.



Un habitant de Berlin était en butte à l'inimitié de quelques sorcières, et elles avaient jeté un sort, de sorte que ses moissons périssaient et qu'il était réduit à la misère. Il s'adressa au diable pour savoir ce qu'il avait à faire, mais sa conscience n'était pas tranquille. Le docteur Luther, consulté à cet égard, dit : « Il a agi d'une manière répréhensible et contraire à la loi de Dieu ; pourquoi n'a-t-il pas suivi l'exemple du saint patriarche Job, en prenant patience et en implorant l'assistance du Seigneur ? Donc, qu'il fasse pénitence et qu'il ne s'adresse plus à Satan, mais qu'il se résigne au bon plaisir de Dieu. »



Le 25 août 1538 on parla beaucoup des sorcières qui volaient des œufs dans les poulaillers, du lait et du beurre. Le docteur Luther dit : « Je n'aurais aucune compassion à leur égard, je voudrais les faire brûler. On lit dans l'ancienne loi que les prêtres étaient les premiers à lapider les malfaiteurs. On dit que ce beurre volé est très-puant et qu'il tombe par terre lorsqu'on veut en manger. Celui qui veut s'opposer à ces sorcières et les châtier, est lui-même tourmenté corporellement par le diable. Des maîtres d'école et des curés de village en ont fait l'expérience. Nos péchés irritent et offensent Dieu ; quel doit donc être son courroux contre la sorcellerie, que l'on peut nommer à juste titre un crime de lèse-majesté divine, une révolte contre la puissance infinie de Dieu ! Les jurisconsultes qui ont si doctement et pertinemment traité de la rébellion, affirment que le

sujet qui se révolte contre son souverain est digne de mort. La sorcellerie ne mérite-t-elle donc pas la mort, puisqu'elle est une révolte de la créature contre le Créateur, puisqu'elle refuse à Dieu une autorité qu'elle accorde au démon?



On parla à la table du docteur Luther de deux sorcières qui, étant dans une auberge, avaient, le soir, déposé en un certain coin deux vases remplis d'eau, et qui discutaient ensuite l'une avec l'autre si elles en feraient du grain ou du vin. L'aubergiste, qui s'était caché dans un coin et qui les entendait, se saisit des deux vases, et, lorsque ces femmes se furent couchées, il leur jeta cette eau dessus et elles expirèrent sur l'heure. Le docteur Luther dit : « Le diable a un grand empire sur les sorcières. »



L'empereur Frédéric, père de Maximilien, invita à dîner un nécromancien, et, par ses connaissances en magie, il fit que les mains de ce nécromancien se changèrent en pieds de bœuf avec des griffes. L'empereur lui dit alors de manger, mais il avait honte et il cachait ses pattes sous la table. Cependant, lorsqu'il ne put plus les cacher plus longtemps, il fut obligé de les laisser voir. Alors il dit à l'empereur : « Je ferai aussi quelque chose à Votre Majesté, si elle le permet. » L'empereur répondit qu'oui, et le magicien fit par son art qu'un grand bruit se fit entendre dans la cour; l'empereur mit la tête à une croisée pour voir ce que c'était, et aussitôt il lui poussa à la tête de grandes cornes de cerf, de sorte qu'il ne pouvait retirer la tête de la fenêtre. Le docteur Luther dit : « Je suis charmé lorsqu'un diable en vexe et en tourmente un autre; ils ne sont pas tous de force égale. »



En 1538, le docteur Luther dit : « Le diable a emporté à Suwen, le jour du vendredri saint, trois écuyers qui s'étaient donnés à lui. »



Le diable a juré de nous tourmenter sans relâche, mais il mordra dans une noix creuse.



Voici ce qui s'est passé à Erfurt; il y avait deux étudiants, et l'un d'eux conçut pour une jeune fille une si violente passion qu'il en était devenu comme fou. L'autre, qui était magicien, lui dit : « Si tu promets de ne point l'embrasser, je ferai en sorte qu'elle vienne te trouver. » Son camarade le promit, et le sorcier fit que la jeune fille vint en effet dans la chambre de son ami; il était un fort beau garçon; il la reçut avec une extrême joie, et ils eurent une conversation fort tendre, et le nécromancien craignait toujours qu'il ne l'embrassât. Et ne pouvant résister à l'amour qui le pressait, l'étudiant embrassa enfin la jeune fille, et elle tomba aussitôt par terre et mourut. En la voyant privée de vie, ils furent saisis d'effroi. Le nécromancien dit alors : « Nous devons avoir recours aux moyens extrêmes. » Et il fit que le diable rapporta la jeune fille chez elle, et elle continua de faire tout ce qu'elle faisait auparavant dans la maison; mais elle était extrêmement pâle et ne parlait pas. Au bout de trois jours, les parents allèrent trouver les théologiens et leur demandèrent leur conseil sur ce qu'il convenait de faire. Et ceux-ci ayant parlé à la jeune fille avec autorité, le diable s'enfuit et l'abandonna, et le cadavre tomba par terre en répandant une odeur extrêmement infecte. Car le sang est ce qui donne une bonne couleur, et quant à l'esprit qui l'anime, il n'est pas au pouvoir du diable de le produire; c'est Dieu seul qui en est l'auteur.



Il y a quelques années, dans le pays de Thuringe, le diable voulut emporter un jeune homme; mais il se défendit vaillamment et lutta si longtemps que le diable dut céder. Le jeune homme fit pénitence et s'amenda, et il n'eut pas de mal.



Vraiment, ce ne sont pas des histoires oiseuses et inventées à plaisir pour faire peur aux gens; ce sont des récits effroyables et non des enfantillages, comme les appellent les épicuriens. Prions donc, mettons notre confiance en Dieu, et craignons d'avoir le diable pour hôte; il est beaucoup plus près de nous que nous ne l'imaginons. Souvenons-nous aussi de ce qu'a dit saint Jean : « Le Fils de Dieu est venu afin de détruire les œuvres du diable. »



Le docteur Luther raconta une histoire qu'il tenait de maître Nicolas d'Amsdorf, qui lui en avait garanti l'exactitude. Il s'était arrêté durant une nuit dans une auberge, et il vit entrer dans sa chambre deux nobles qui étaient morts depuis quelque temps, et que suivaient deux valets munis de flambeaux; ils allèrent vers lui, le réveillèrent, lui dirent de se lever, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Quand il se fut levé, ils lui firent écrire une lettre qu'ils lui dictèrent et qu'ils lui recommandèrent de remettre au vieux M.; ils disparurent ensuite: il remit fidèlement la lettre au Prince. Amsdorf m'a rapporté cela comme lui étant arrivé. L'on voit aussi dans beaucoup d'histoires et de récits, que le diable ne se repose pas; il est souvent à nos côtés sans que nous l'imaginions, et puisqu'il peut troubler et vexer nos âmes, à plus forte raison a-t-il pouvoir sur le corps.



Dans les mines, le diable tourmente et tracasse les ouvriers; il leur présente des fantômes, de sorte qu'ils croient trouver de riches filons d'argent et il n'y a rien du tout. Il peut en plein jour, sur la terre et à la clarté du soleil, faire croire aux gens qu'ils voient ce qui n'existe pas, et il trompe ainsi leurs sens; dans les mines il agit bien souvent de la sorte. Parfois il a été trouvé de véritables trésors; c'est un effet de la grâce de Dieu, mais ce n'est pas donné à chacun. Je sais bien que je n'ai eu aucun succès dans les mines, mais puisque telle a été la volonté de Dieu, j'en suis content.

J'aime mieux que ce soit le diable plutôt que l'empereur qui me fasse périr ; si je succombe, ce sera du moins sous un puissant seigneur. Le diable me mord, mais je prendrai bien ma revanche quand viendra le jugement dernier.



Aucune maladie ne vient de Dieu, qui est bon et qui veut le bien de tous; elles viennent du diable, qui cause et produit tous maux et qui est l'auteur de la peste, de la vérole, de la fièvre, etc. Lorsqu'il se mêle parmi les jurisconsultes il enfante toutes sortes de discordes et de trames; il change la justice en injustice et l'injustice en justice. S'approche-t-il des grands seigneurs, des princes, des rois, il enfante des guerres et des massacres. A-t-il accès auprès des théologiens, il en résulte des maux qu'aucune expression ne peut rendre; de fausses doctrines séduisent et corrompent les âmes. Il n'y a que Dieu qui puisse mettre une digue à tant de calamités.



Le diable a deux occupations auxquelles il s'applique sans relâche, et qui sont les bases de son empire : le mensonge et l'homicide. Dieu a dit : « Tu ne tueras pas, tu n'auras pas d'autres dieux. » Satan agit de toutes ses forces contre ces deux préceptes. Il n'a d'autre but que celui de tromper les hommes en les attirant dans l'idolâtrie et de les faire périr.



Le 6 novembre 1538, le docteur Luther dit : « Je tiens d'un exorciste qu'un jour il demanda au diable dans quel endroit se trouvait un objet qui avait été perdu; le diable lui désigna la ville, mais sommé de désigner la maison, il répondit : « Je ne le peux, car un brouillard épais me la cache. » Mais Dieu voit bien ce que le diable fait et ce qu'il projette, tandis que le diable ne peut connaître les pensées de Dieu et des saints. »



Le docteur Grégoire Bruck, chancelier de Saxe, raconta au docteur Luther l'histoire que voici : « Deux nobles, de la cour de l'empereur Maximilien, étaient ennemis déclarés et avaient juré de se tuer l'un l'autre. Il arriva que durant la nuit, le diable tua l'un d'eux avec l'épée de l'autre, et cependant on la retrouva rentrée dans le fourreau et suspendue au chevet du lit, mais tachée de sang. Le survivant fut mis en prison comme véhémentement soupçonné d'être l'assassin, mais il put prouver par des témoignages irrécusables, qu'il n'était pas, cette nuit-là, sorti de son auberge; on pensa alors que c'était le diable qui avait commis le meurtre, et le survivant fut condamné à mort; mais sa peine fut mitigée de la manière suivante : on le mena sur la place publique, on enleva la terre que couvrait son ombre et on le bannit du pays. C'est ce qu'on appelle la mort civile, et il la méritait, parce qu'il avait eu l'intention de tuer son ennemi. » — Le docteur Luther répondit : « Il en arrive toujours mal à ceux qui font alliance avec le diable et qui se laissent induire à péché par lui ; il fait d'abord semblant de les flatter et de les seconder, puis il les fait tomber dans l'abîme. »



On demanda au docteur Martin, si Samuel, qui apparut au roi Saül à l'invocation de la Pythonisse[1], ainsi qu'il est rapporté au 1er livre des *Rois* (ch. XXVIII, v. 14), était véritablement le prophète. Il répondit : Non, c'était un spectre et un mauvais esprit qui avait revêtu cette forme. Ce qui le prouve, c'est que

[1] On formerait une collection considérable si l'on parvenait à rassembler une partie des écrits qui ont eu pour but de discuter le problème que soulève l'apparition de Samuel. Indiquons les principaux d'entre eux.

G. Lesseus, *Solutio quæstionis : quomodo venefica Endorea Saülem regem viso Samuele agnoscere potuerit?* Jenæ, 1754.

W. Chrysander, *De vero Samuele post mortem suam cum Saüle loquente.* Welmst., 1749.

A. G. Waener, *De Endorensi præstigiatrice.* Gotting., 1738.

Nous laissons de côté diverses dissertations en allemand de Bieber (Wittemberg, 1752), de Kleberg (Brême, 1754), de Schroer (Leipzig, 1756).

Dieu avait défendu, dans la loi de Moïse, que l'on interrogeât les morts; ce fut donc un démon qui se montra sous la forme de l'homme de Dieu. De même un abbé de Spanheim, qui était sorcier et nécromancien, fit apparaître devant l'empereur Maximilien tous les empereurs ses prédécesseurs et les héros célèbres, et ils défilèrent devant lui avec les traits et le costume qui les caractérisaient de leur vivant, et parmi eux il y avait Alexandre le Grand, Jules-César, ainsi que la fiancée de l'empereur que le roi de France, Charles, lui avait enlevée; mais toutes ces apparitions étaient l'œuvre du démon.



Le 15 janvier 1539, on parla de la grande sécurité dont on jouissait dans ces derniers temps. Et le docteur Martin dit: « Ah! l'on ne doit pas se regarder comme si tranquille, car nous avons un grand nombre d'ennemis et d'antagonistes déchaînés contre nous; ce sont les diables, dont la multitude est telle qu'il n'y a pas moyen de les compter; et ce ne sont pas seulement des diables enchaînés dans l'enfer, mais des diables qui résident sur la terre, des diables qui sont à la cour et auprès des princes, et qui, depuis très-longtemps, sont bien habiles; ils ont une pratique et expérience de cinq mille ans. Satan a mis sans relâche tout son pouvoir en œuvre pour tenter et tromper Adam, Mathusalem, Enoch, Noé, Abraham, David, Salomon, les prophètes, les apôtres, notre Seigneur Jésus-Christ lui-même et tous les fidèles. »



Le diable est un esprit triste, et il afflige les hommes; aussi ne peut-il souffrir que l'on soit joyeux. De là vient qu'il fuit au plus vite lorsqu'il entend la musique, et qu'il ne reste jamais lorsque l'on chante surtout de pieux cantiques. C'est ainsi que David délivra, avec sa harpe, Saül qui était en proie aux attaques de Satan.



Le docteur Luther dit, en 1541, que la musique était un don de Dieu qui était tout à fait en opposition avec le diable, et qu'on

pouvait s'en servir pour éloigner les pensées et les tentations dont il nous assaille, car le diable ne peut souffrir la musique. Et le docteur, se tournant vers un de ceux qui étaient à table avec lui, lui dit : « Gardez-vous bien d'entrer en contestation et en controverse avec le diable ; ne disputez pas avec lui sur la loi, car il a plus de mille tours de passe-passe, et il peut tromper les hommes de la façon la plus merveilleuse.»



Là-dessus, maître Leonhard, le ministre de Guben, dit que lorsqu'il était prisonnier, le diable l'avait bien tourmenté, et que plus d'une fois, lorsqu'il avait pris un couteau à la main, Satan lui avait dit : « Allons, frappe-toi, » mais qu'il avait jeté le couteau loin de lui. Et il ajouta que le diable l'avait tracassé au point qu'il ne pouvait plus réciter l'oraison dominicale ni dire des psaumes, bien qu'il les sût parfaitement. — Le docteur Luther répondit qu'il lui en était arrivé de même, et que le diable lui avait souvent troublé la mémoire au point qu'il ne se souvenait plus de ses prières.



Le docteur Luther dit un jour : «Le diable met à la place des enfants d'autres enfants, que les savants appellent *suppositi*, et les Allemands des *killecroffs*. Il vient parfois trouver de jeunes filles dans l'eau ; il les engrosse, et il est près d'elles lorsqu'elles accouchent ; alors il emporte ces enfants et il les substitue à d'autres qu'il dérobe à leurs mères dans les six premières semaines de leur naissance. Mais, à ce que l'on assure, ces enfants du diable ne peuvent vivre au delà de dix-huit ou dix-neuf ans.



Il y a huit ans, à Dessau, je vis et touchai un enfant qui avait été changé en nourrice par les esprits, et qui avait douze ans ; il avait les yeux et tous les membres comme un autre enfant : il ne faisait que manger, et il consommait chaque jour autant qu'auraient pu le faire deux paysans ou deux batteurs en grange. Si quelqu'un venait à le toucher, il criait ; lorsque quelque malheur

survenait dans la maison, il riait et était joyeux; mais lorsque tout allait bien, il pleurait et il manifestait une grande tristesse. Je dis au prince d'Anhalt que si j'étais souverain du pays, je me hasarderais à être homicide en pareil cas, et que je jetterais l'enfant dans la Moldau. J'exhortai les habitants de l'endroit à prier Dieu avec ferveur pour qu'il les débarrassât du diable; ce qui fut fait, et la seconde année après, l'enfant mourut. Les enfants de cette espèce ne sont, à mon avis, que des masses de chair privées d'âme.



En Saxe, près d'Halberstadt, était un homme qui avait aussi un de ces killecroffs ou enfants changés. Il tétait au point qu'il ne laissa pas une goutte de lait à la mère et à cinq autres femmes, et, en outre, il mangeait énormément. On conseilla à cet homme d'aller en pèlerinage à Halberstadt, de vouer l'enfant à la vierge Marie et de le faire bercer en cet endroit. L'homme suivit ce conseil et il apporta l'enfant dans un panier; et comme il passait une rivière sur un pont, un autre diable qui était dans l'eau se mit à crier : « Killecroff! killecroff! » L'enfant qui était dans le panier, et qui jusqu'alors n'avait pas proféré un mot, répondit : « Oh! oh! oh! »—Le diable qui était dans la rivière lui cria : « Où vas-tu? » et l'enfant répliqua : « Je vais à Halberstadt, vers notre mère chérie, pour m'y faire bercer. » Le paysan, saisi d'épouvante, jeta enfant et panier dans la rivière; et alors les diables se mirent à crier ensemble : « Oh! oh! oh! » puis, après avoir fait quelques cabrioles, ils disparurent.



Un gentilhomme alla voir un paysan qui était possédé du diable, et il dit au démon : « Pourquoi tourmentes-tu ainsi ce pauvre homme? que ne vas-tu plutôt t'en prendre aux grands seigneurs de la cour? Laisse ce malheureux tranquille. » Le diable répondit : « Je le ferai bien volontiers, pourvu que tu me laisses passer en toi. » Le gentilhomme répondit : « Garde-t'en bien! » Alors le diable dit : « Permets-moi du moins de demeurer dans la doublure de ton habit; tu n'en ressentiras aucun inconvénient, et

dans tous les tournois et exercices tu remporteras la victoire. » Le gentilhomme le lui permit; et en effet, dans tous les tournois et rencontres il fut vainqueur, et il s'acquit beaucoup de gloire. Lorsque cela eut duré quelque temps, il se dit à lui-même : « Cela va bien en ce moment, mais je prévois bien ce qui m'attendrait après ma mort; il faut donc changer de vie. » Et il donna congé au diable; puis, quittant la cour, il se retira dans un hôpital et s'y voua au service des pauvres.



On dit au docteur Luther que N. [1] voyait le diable qui se montrait à lui sous la forme d'un homme. — Il répondit : «Tant pis pour celui qui reçoit le diable chez lui. Le docteur Luc Gauric, le magicien qu'il a fait venir d'Italie, m'a souvent dit sans détour que N. avait des intelligences avec le diable. »



On demanda à table, au docteur Luther, si l'on baptisait les *killecrofs*. Il répondit : « Oui, puisque d'abord on ne peut les reconnaître pour ce qu'ils sont; mais l'on s'en aperçoit bientôt, parce qu'ils épuisent leurs nourrices. »



Un jeune ouvrier, qui exerçait la profession de maréchal ferrant, était poursuivi par un spectre qui le suivait de çà et de là dans toutes les rues de la ville. Il fut amené chez le docteur Luther qui l'examina depuis six jusqu'à huit heures du matin, en présence de plusieurs personnes doctes, et qui lui demanda s'il savait le catéchisme. L'ouvrier répliqua que le spectre lui avait reproché d'avoir péché contre Dieu en recevant la communion sous les deux espèces, et qu'il avait fini par lui dire : « Si tu retournes dans la maison de ton maître, je te tordrai le cou. » C'est pourquoi il n'était pas rentré depuis plusieurs jours. — Le

[1] Il est probable qu'il s'agit ici du duc George de Saxe, adversaire décidé de Luther.

docteur Luther nous dit : « Il ne faut pas ajouter légèrement foi à chacun, car il y a beaucoup d'imposteurs ; et d'ailleurs, quelle que fût l'injonction donnée par le spectre à ce jeune homme, il ne devait pas cesser son travail. » — Et il lui dit : « Garde-toi bien de mentir ; crains Dieu ; écoute avec assiduité la parole de Dieu ; retourne chez ton maître, et vaque aux travaux de ta profession ; si le diable revient, dis-lui : Je ne t'écoute pas, je fais la volonté de Dieu, qui m'a appelé à ce métier, et un ange viendrait du ciel pour m'en détourner que je ne lui obéirais point. »



L'apôtre donne au diable le titre de possesseur de la puissance et de la force de la mort (*Epître aux Hébreux*, ch. II, v. 15), et Jésus-Christ l'appelle un meurtrier (saint Jean, ch. VIII, v. 44). Il est si habile, que d'une petite feuille d'arbre il peut tirer la mort. Il a plus de vases et de flacons remplis de poisons avec lesquels il tue les hommes, qu'il ne s'en trouve chez tous les apothicaires de l'univers entier. Si un poison ne lui réussit pas, il essaye d'un autre. En somme, le pouvoir du diable est plus grand que nous ne pouvons nous l'imaginer ; il n'y a que le doigt de Dieu qui puisse le surmonter.



Je maintiens que Satan produit toutes les maladies qui affligent les hommes [1], car il est le prince de la mort. Saint Pierre a dit : « Le Christ a guéri tous ceux qui étaient au pouvoir du diable. » Jésus-Christ ne guérit pas seulement ceux qui étaient possédés, mais encore rendit-il la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la force aux paralytiques ; aussi je pense que toutes les graves infirmités sont des coups et des plaies, œuvre de Satan. Il les emploie comme des instruments naturels, tout comme un assassin se sert d'une épée ou de toute autre arme. De même Dieu emploie des moyens naturels pour maintenir la

[1] *Itaque*, dit Tertullien en parlant des démons (*Apolog.*, c. 22), *corporibus quidem et valetudines infligunt et aliquos casus acerbos.*

vie et la santé de l'homme, tels que le sommeil, le boire, le manger, etc. Le diable nuit aussi à l'homme et le tue par des moyens qui lui sont propres; il empoisonne l'air, etc.



Un médecin répare l'ouvrage de Dieu, il assiste le corps; nous autres théologiens, nous venons au secours de l'âme que le diable a endommagée. Le diable donne du poison pour tuer les hommes, un médecin donne de la thériaque ou toute autre drogue; il emploie la créature pour assister la créature, c'est-à-dire le remède pour soulager le malade.



Il est surprenant que des remèdes que donnent et appliquent de grands princes et seigneurs soient efficaces et salutaires, et qu'ils demeurent sans effet lorsqu'un médecin les emploie. J'ai appris que les deux électeurs de Saxe, le duc Frédéric et le duc Jean, ont une eau qui guérit les maux d'yeux lorsqu'ils la donnent, que le mal vienne du chaud ou du froid. Aucun médecin ne saurait l'employer. C'est ainsi que dans les matières spirituelles, un prédicateur a plus d'onction, remue plus les consciences qu'un autre. Nous pouvons donc employer les remèdes pour le corps comme une bonne chose que Dieu a créée.

Notre bourgmestre me demanda un jour s'il était contre la volonté de Dieu d'employer des remèdes. Car le docteur Carlstadt avait publiquement prêché que celui qui était malade ne devait employer aucun remède, mais offrir son mal à Dieu et prier le Seigneur que sa volonté s'accomplisse. Je lui demandai s'il mangeait lorsqu'il avait faim; il me répondit qu'oui. Alors, je lui dis : «Vous devez de même avoir recours aux remèdes qui ont été créés par la puissance de Dieu, aussi bien que ce qu'on mange, ce qu'on boit, etc., et que toutes les autres choses que nous employons aux usages de la vie. »

Dieu emploie le diable pour châtier les hommes de leurs péchés et de leur ingratitude par beaucoup de maladies, de maux, de fléaux, tels que la peste, la guerre ; de sorte que c'est le dia-

ble, et non pas Dieu, qui est l'auteur de toutes les calamités que nous éprouvons. Tout ce qui donne la mort, sous quelque nom qu'on l'appelle, est un instrument dont le diable fait usage et qu'il emploie sans cesse contre le monde. Par contre, tout ce qui sert à la vie est un don, une grâce et un bienfait de Dieu. Il tue quelquefois, mais c'est pour donner la vie, ainsi que le dit sainte Anne dans son cantique: « Le Seigneur tue et fait revivre »; mais lorsque l'impiété et les péchés de tout genre prévalent partout, alors le diable est le bourreau du Seigneur. Dans les temps de peste, il souffle sur une maison et il y répand la désolation.



Satan trouble et poursuit les hommes de toute manière : durant leur sommeil, il les vexe et les effraye avec des songes pénibles et des apparitions, et le corps tout entier est en sueur par suite de l'extrême anxiété du cœur. Il conduit parfois les gens endormis hors de leur lit et de leur chambre, dans des lieux élevés et dangereux ; et, si ce n'était à cause de l'assistance et de la protection des saints anges qui sont auprès d'eux, il les précipiterait en bas afin de les tuer.



Le diable est non-seulement un habile docteur, mais encore plein d'expérience et d'habileté ; voici six mille ans qu'il est à l'œuvre, qu'il exerce son métier et qu'il déploie son savoir-faire. Personne ne l'emporte sur lui, si ce n'est Jésus-Christ. Il a aussi tenté d'employer son habileté vis-à-vis du Sauveur, puisqu'il lui dit, ainsi que le rapporte saint Matthieu (ch. IV, v. 9): « Si tu te prosternes devant moi, et si tu m'adores, je te donnerai tous les royaumes du monde. » Il ne disait plus, comme précédemment : « Es-tu le fils de Dieu? » mais il disait: « Je suis Dieu, tu es ma créature, car toutes les puissances et souverainetés du monde sont à moi, et j'en dispose ainsi que je l'entends; si tu veux m'adorer, je te les donnerai. » Jésus-Christ ne put souffrir ce blasphème; il appela le tentateur par son véritable nom, et il le chassa : « Retire-toi, Satan. »



A Mohlbourg, dans le pays de Thuringe, non loin d'Erfurt, il y avait un musicien qui allait jouer aux noces pour de l'argent: il se plaignit au ministre de sa paroisse d'être tous les jours attaqué par le diable qui l'avait menacé de l'enlever, parce qu'un jour il avait bu dans un grand verre où quelques gens avaient mêlé, par espiéglerie, du crotin de cheval avec du vin. Le ministre le consola, pria pour lui et l'instruisit, lui exposant beaucoup de passages de l'Écriture sainte qui sont dirigés contre le diable. Le musicien fut tellement rassuré qu'il ne douta plus du salut de son âme et qu'il dit : « Le diable ne peut faire aucun mal à mon âme, mais il emportera mon corps. » Il reçut donc le saint sacrement du véritable corps et du sang de Jésus-Christ. Le diable lui annonça à l'avance quand il viendrait et l'emporterait. Alors on lui donna des gardiens pour veiller avec lui dans cette crise; ils priaient avec lui et lisaient la parole de Dieu. Cela dura pendant quelques jours. Un samedi, à minuit, les gardiens étant à leur poste et quelques-uns se tenant auprès du musicien avec des lumières, il vint un grand ouragan qui éteignit toutes les lumières, et il enleva le musicien et le mena, en traversant des chambres qui étaient cependant fermées, jusqu'à une petite et étroite croisée d'où il tomba dans la rue. Et l'on entendit un grand bruit, un vacarme comme celui que feraient un grand nombre de gens armés de pied en cap qui combattraient ensemble. Et le musicien avait disparu, si bien que personne ne savait où il était. Le matin on le chercha de çà et de là, et on le trouva gisant les bras étendus, mort et noir comme du charbon, dans un petit ruisseau qui coule près de Mohlbourg. Cette histoire est très-certaine, dit le docteur Martin; c'est ainsi que me l'a racontée Frédéric Mecum, pasteur à Gotha; et il la tenait de Jean Becken, qui était alors ministre à Mohlbourg.



Le docteur Luther dit en 1543 : « Il y a vingt ou vingt-sept ans que vivait à Eisenach un musicien qui était aux prises avec diable; Satan voulait l'enlever parce qu'il avait joué à la noce

d'une mariée qui avait été promise à un autre homme que celui qu'elle épousa. Dans son angoisse, ce musicien s'adressa à Juste Menius et à plusieurs pasteurs, qui tous le consolèrent avec des sentences tirées de l'Écriture sainte, lui donnèrent le sacrement et l'absolution, veillèrent nuit et jour auprès de lui et scellèrent les fenêtres et les portes afin qu'il ne fût pas emporté. Enfin il dit : « Il ne peut faire aucun mal à mon âme, mais il emportera mon corps aujourd'hui à huit heures. » L'on redoubla de surveillance, mais le diable vint et il fracassa deux ou trois des carreaux du poêle et il enleva le musicien. Le matin on le chercha de tous côtés, et on le trouva, non loin de la ville, roide mort et accroché à un coudrier. »



Un noble, non loin de Torgau, alla un jour se promener, et il rencontra un homme auquel il demanda s'il voulait se mettre à son service, car il avait besoin d'un serviteur. Celui-ci lui répondit qu'oui et qu'il le servirait. Le noble lui demanda comment il s'appelait, et l'homme répondit qu'en bohémien on l'appelait N. N. « Eh bien! dit le noble, viens avec moi. » Et il le mena à ses écuries, et il lui montra les chevaux qu'il avait à soigner.

Ce noble était un homme sans pitié et adonné à la rapine. Il s'absenta un jour et il ordonna à son serviteur d'avoir grand soin d'un cheval auquel il était fort attaché. Dès qu'il se fut éloigné, le serviteur conduisit le cheval au sommet d'une tour élevée ; quand le noble revint, le cheval l'aperçut et le reconnut, et il se mit à hennir et étendre la tête. Le noble demanda où était son cheval, et le valet répondit qu'il avait agi de la sorte pour mieux accomplir les intentions de son maître. On ne put jamais faire repasser le cheval par où il était monté, et il fallut le descendre du haut de la tour par le moyen de cordes et de poulies. — Quelque temps après, ce noble ayant été fait prisonnier et étant retenu en prison, demanda à son valet s'il ne pouvait pas le secourir. Celui-ci lui répondit : « C'est en mon pouvoir; mais n'étends pas ainsi les bras devant toi, car je ne peux le

souffrir. » Il parlait ainsi parce que le noble avait étendu ses bras en forme de croix. Puis il le prit et l'emporta à travers les airs avec toutes ses chaînes et ses fers. Le noble épouvanté s'écria : « Bon Dieu, où suis-je ? » Aussitôt le valet le laissa tomber dans une mare ; il alla ensuite trouver la femme de ce gentilhomme et lui dit : « Ton mari est en tel endroit. » Elle ne voulut pas d'abord y croire, mais il lui dit : « Eh bien ! vas-y voir. » Elle y fut, et elle trouva son mari enfoncé dans le bourbier ; elle le débarassa de ses liens et le ramena à son château.



Satan essaya de faire périr notre prieur, il fit tomber sur lui un pan de mur; mais Dieu le préserva miraculeusement de ce danger.



Le diable fait courir certaines gens, durant leur sommeil, de côté et d'autre; on dirait, à les voir agir, qu'ils veillent. Les papistes prétendaient, dans leur superstition, que ces gens-là n'avaient pas été bien baptisés, ou que le prêtre était ivre lorsqu'il leur administra ce sacrement.



Nous ne pouvons aujourd'hui chasser les démons avec certaines cérémonies et certaines paroles, comme le faisaient les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres. Nous devons prier, au nom de Jésus-Christ, pour que le Seigneur veuille bien, dans sa miséricorde, délivrer les possédés. Et si cette prière est faite avec foi, ainsi que l'assure Jésus-Christ (Saint Jean, ch. XVI, v. 23), elle est si puissante et si efficace que le diable ne peut y résister, ainsi que je pourrais en rapporter des exemples. Mais nous ne pouvons nous-mêmes chasser les mauvais esprits, nous ne pouvons même l'entreprendre.



Les hommes sont possédés de deux manières, les uns en

corps, les autres en esprit, comme tous les impies. Quant aux furieux qu'il possède corporellement, il a, par la permission de Dieu, puissance sur le corps qu'il agite et qu'il vexe, mais il ne peut rien sur l'âme, qu'il est forcé d'épargner. Les impies qui persécutent la doctrine divine et qui traitent la vérité de mensonge, ceux-là sont malheureusement bien nombreux de nos jours, et ils sont en esprit possédés du diable; ils ne peuvent en être délivrés, mais ils demeurent (c'est horrible à entendre) ses prisonniers, comme, du temps de Jésus-Christ, Anne, Caïphe et tous les Juifs impies que Jésus-Christ lui-même ne pouvait délivrer du diable, et tel qu'est aujourd'hui le pape avec ses évêques, ses partisans, ses satellites et ses tyrans cruels.



Le diable peut être expulsé par les prières de l'Église entière, lorsque tous les chrétiens se mettent de concert à genoux et adressent à Dieu une oraison fervente, laquelle est si puissante qu'elle s'élève au-delà des nues et qu'elle est exaucée, ou bien celui qui veut expulser le diable doit être très-éclairé en esprit et avoir une ferme et constante résolution, et alors il est certain d'être entendu, ainsi qu'il est arrivé à Élie, Élisée, Pierre, Paul, etc.



Un moine était en voyage, et il rencontra un homme qui était bien armé et qui portait une arquebuse. Le moine fut bien content d'avoir rencontré un compagnon de voyage, car la route n'était pas sûre. Lorsqu'ils eurent fait une partie du chemin, le moine demanda à son compagnon s'ils étaient dans la bonne voie, et celui-ci répondit: « Non. » Le moine, se voyant sur une route qui lui était tout tout à fait inconnue, commença à avoir grand peur. Son compagnon lui dit : « Moine, donne-moi ton manteau. » Et il lui sembla alors qu'un tourbillon de vent furieux lui enlevait son manteau. Il prit la fuite à toute jambe et il courut jusqu'au village le plus proche, où il arriva à demi mort et i raconta ce qui lui était arrivé.



Le prieur d'un monastère se mit en voyage avec un autre frère, et quand ils furent arrivés à une auberge, l'hôte leur dit qu'ils étaient les bienvenus et qu'ils lui porteraient bonheur, car il avait dans une chambre un malin esprit que personne ne pouvait chasser, et ceux qui logeaient là étaient battus et tourmentés de toutes façons. Et il ajouta qu'il ferait placer, pour les respectables pères, un bon lit dans cette chambre, car le diable n'aurait aucune prise sur d'aussi saints personnages. La nuit, lorsqu'ils se furent couchés et qu'ils voulaient dormir, l'esprit commença à faire du bruit et à les tourmenter; les moines se dirent alors l'un à l'autre : « Mon frère, demeure en repos et laisse-moi dormir. » Le diable revint une seconde fois et il prit le prieur par la tête, et celui-ci s'écria : « Retire-toi, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et reviens nous trouver dans le couvent. » Et après qu'il eut ainsi parlé ils restèrent en repos et ils s'endormirent. Lorsqu'ils revinrent dans le couvent, le diable était assis sur le seuil de la porte et il se mit à crier : « Sois le bienvenu, père prieur. » Ils ne furent point troublés, car ils voyaient qu'il était en leur puissance et en leurs mains, et ils lui demandèrent ce qu'il voulait. Il répondit qu'il désirait les servir dans le couvent, et il demanda qu'on lui indiquât un endroit où ils pourraient le trouver lorsqu'ils auraient besoin de son service. Et ils lui assignèrent un coin de la cuisine; et afin qu'on pût le reconnaître, ils lui donnèrent un froc auquel ils attachèrent une petite clochette, comme un signe auquel on le distinguât. Ensuite ils l'appelèrent pour qu'il leur apportât de la bière. Alors ils l'entendirent courir et dire : « Donnez-moi de la bonne bière, et je vous apporterai de bons écus. » Il fut connu dans la ville entière. Lorsqu'il allait chez un débitant et qu'on ne lui donnait pas la quantité convenable, il disait : « Donnez-moi pleine mesure et bonne bière, je vous ai donné de bon argent. » Ces papistes pensaient qu'il y avait de bons esprits qui pouvaient obtenir le salut et qui servaient les hommes; c'est ainsi que les païens envisageaient leurs dieux lares, ignorant qu'ils n'adoraient que des démons. Un cuisinier du couvent se plut à tourmenter cet esprit en jetant des plats et des débris dans le coin où il était, et ayant continué, quoique averti plu-

sieurs fois de cesser, l'esprit le blessa en faisant tomber sur lui une poutre de la cuisine; alors le prieur le força de partir.



Le docteur Luther raconta un jour que le diable était, en un certain village, entré dans le corps d'un paysan. Un moine avait voulu le chasser, et il s'était réuni à d'autres moines, et tous ensemble s'acheminèrent processionnellement et en grande pompe vers la maison du possédé, et quand ils y entrèrent, le diable s'écria par la bouche du paysan : « O mon peuple, que t'ai-je fait ? »



Le docteur Luther dit que l'on pouvait singulièrement fâcher les sorcières qui volent du lait et du beurre, en s'emparant de ces objets et en les mettant sur des charbons ardents; alors Satan tourmente tellement les sorcières qu'elles sont forcées de venir; mais le moyen qu'employait Pomeranus était le meilleur de tous : il satisfaisait ses besoins dans le chaudron et mêlait ses excréments au lait [1], de sorte que ces coquines ne pouvaient tirer aucun parti de ce qu'elles avaient dérobé.

Quant aux possédés, je pense que tous les blasphémateurs et les usuriers sont tourmentés par le diable. Les médecins attribuent beaucoup de ces cas à des causes naturelles, et parfois leurs remèdes apportent quelque soulagement, mais ils ignorent quelle est la puissance et la force des démons. Est-ce que Satan ne pourrait pas rendre les hommes frénétiques et insensés, lui qui remplit les cœurs de fornication, de meurtre, de rapine et de tout penchant déréglé ?



L'on a brûlé, à Erfurt, un magicien qui, durant quelques années, était en proie à la tristesse, parce qu'il se trouvait dans une grande pauvreté. Satan lui apparut sous une forme visible, et lui promit de le combler de biens s'il voulait renoncer au

[1] *Cacabat enim in ollam et immiscebat lac et stercus.*

baptême et à la rédemption par Jésus-Christ, et promettre de ne jamais faire pénitence. Le malheureux souscrivit à ces conditions; Satan lui donna aussitôt un miroir avec lequel il pouvait deviner l'avenir, et il devint renommé et riche, car l'on s'adressait beaucoup à lui. Enfin le diable le poussa à déclarer, par l'inspection de son miroir, coupables d'un vol des gens qui étaient innocents, ce qui le fit mettre en prison; et là, violant l'engagement qu'il avait pris envers Satan, il fit appeler un ministre de l'Évangile, et il fit une pénitence sérieuse, exhortant ensuite le peuple à profiter de son exemple pour ne pas s'écarter de l'obéissance due à Dieu; il subit son supplice avec joie.



Lors de la messe que l'on célèbre le matin de la fête de Noël [1], les sorciers et les sorcières emploient bien des sortiléges, et en voici un entre autres : Un sorcier s'asseoit, après le coucher du soleil, dans un endroit où quatre chemins se croisent; il prend trente florins et trace un cercle autour de lui, et il ne regarde point derrière lui, autrement le diable lui tordrait le cou sur-le-champ. Il se met ensuite à compter cet argent jusqu'à ce que sonne l'heure de la messe, comptant d'abord dans l'ordre régulier, et ensuite à rebours 30, 29, 28, 27, etc. S'il se trompe dans l'énonciation de ces chiffres, le diable lui tord aussitôt le cou. Ensuite le diable s'approche de lui, et lui montre beaucoup de gens décapités, pendus et des supplices horribles. Il reçoit enfin du diable un florin magique qui, chaque nuit, en produit un autre. L'on a eu la preuve de cela dans le village de Pantzsch-

[1] La nuit de Noël joue un grand rôle dans l'histoire de la sorcellerie; c'est une tradition que l'on rencontre dans toute l'Europe, en Italie comme en Suède. Bornons-nous à un seul exemple que nous fournit la France et que nous empruntons aux savantes et curieuses *Recherches* de M. Alfred Maury *sur les Fées du moyen âge* (1843, p. 59). En allant d'Alluyes à Dampierre, deux ou trois cents pas environ avant d'arriver à la montée qui conduit de Chartres à Tours, on remarque, à gauche sur le gazon, une pierre plate d'environ trois pieds; c'est le fameux perron de Carême-prenant, où, d'après le dire des gens du pays, tous les chats des hameaux voisins ou plutôt les diables, sous cette forme qu'ils aiment à revêtir, viennent faire le sabat la nuit de Noël.

dorff, où notre sénat a fait arrêter une vieille femme qui possédait un semblable florin. Voici comment elle a été découverte. Elle allait s'absenter pour quelque temps, et elle avait recommandé à sa servante, lorsqu'elle aurait trait sa première vache, de faire bouillir le lait et de le verser dans un pot, et de le serrer ensuite dans un coffre. La servante, pensant que la chose ne pressait pas, trait toutes les vaches; elle apporte ensuite le lait, et ouvrant le coffre, elle aperçoit un veau tout noir qui ouvre une gueule effroyable; saisie de surprise et d'épouvante, elle lui jette à travers le poêlon plein de lait. Le diable, caché sous la figure de ce veau, s'enfuit alors, et le feu prit à cette maison, mais ce fut la seule qui fut brûlée. La vieille et la servante ayant été arrêtées, cette dernière raconta tout ce qui s'était passé. Le juge promit à la vieille qu'elle aurait la vie sauve si elle avouait tout; et dans sa confession, elle raconta ce qui concernait le florin magique.



CONTES, APOLOGUES ET JOYEUX DEVIS [1].

Quoiqu'un chrétien doive être circonspect dans ses propos, afin de n'offenser personne, cependant, pour délasser l'esprit, une conversation enjouée est permise entre amis.

On raconta divers exemples de procès singuliers. L'âne d'un

[1] Parmi les joyeusetés dites à la table de Luther, il s'en rencontre qui rendent la tâche d'un traducteur bien difficile; il court le risque d'être beaucoup trop clair, ou de ne donner qu'une bien fausse idée du texte qu'il a sous les yeux. Nous prenons le parti de laisser en latin le récit suivant, qui a tout l'air d'une page des *Facéties* de Pogge ou des *Nouvelles* de Morlino égarée au milieu des *Tischreden*.

« Deinde dicebant de quodam magistro, quem Erasmus Roterodamus filio ducis Georgii pædagogum ex Flandria miserat : Is cum in balnea publica ivisset, sine femorali, cui cum ancilla obviasset, femorale offerens, induit, ita tamen ut testes tegerentur, priapo eminente ; ibi secunda ancilla consueto more, ei femorale induit. Respondit D. Martinus Lutherus : Majoremne industriam habere deberet qûam dux Johannes suus discipulus, qui cum semel in mensa sedisset, ejusque priapus ex tibialibus prodisset nec eum tegeret, ibi admonuit eum suus architriclinus his verbis :

meunier était entré dans une vigne au moment de la vendange, et il avala une bonne gorgée dans un vaisseau plein de vin nouveau. Le propriétaire de la vigne cita le meunier en justice, réclamant de lui des dommages. Sentence fut rendue, portant que l'âne n'ayant fait que boire une gorgée en passant, et sans s'asseoir, le meunier n'était tenu de rien payer. — L'âne d'un autre meunier entra dans la barque d'un pêcheur, et la barque se détachant du rivage s'en fut, avec l'âne, entraînée par le courant. Les deux propriétaires s'accusèrent mutuellement; l'un dit : L'âne a fait perdre ma barque; l'autre réplique : La barque a emporté mon âne ; et l'affaire n'est pas encore jugée ; *adhuc sub judice lis est.*—On cita aussi l'exemple d'un avare qui, lorsqu'il envoyait son serviteur chercher du vin à la cave, exigeait qu'il s'y rendît la bouche pleine d'eau et qu'il crachât cette eau à son retour, afin de démontrer ainsi son abstinence. Mais le serviteur mit à la cave une cruche pleine d'eau, et après avoir rejeté celle qu'il avait prise avant de descendre, il buvait le vin qu'il voulait et il se remplissait de nouveau la bouche ; et il avoua depuis qu'il n'aurait jamais songé à boire du vin, s'il n'y avait été excité par la ladrerie de son maître.



Un Allemand était sur le point de partir pour l'Italie ; mais ayant entendu dire qu'il n'y trouverait pas de bière de Torgau, il changea aussitôt d'avis, disant : « Je ne puis ni vivre, ni habiter là où je n'aurai pas de cette bière, et je ne visiterai jamais les pays étrangers. »



Un étudiant d'Erfurt n'était jamais sorti de cette ville, et ayant le désir de voir Nuremberg, il fit marché avec un cavalier pour l'y conduire. S'étant mis en route, et ayant à peine fait un demi-

Domine clementissime, quale erat animal quod hodie emptum est a patre tuo? Respondit illi : Taurus erat. Alter e contra baculo illius priapum tangens, dixit : Credo Clementiam magnam partem de carne tauri comedisse. — Tales sunt principum mores, qui ingenio et virtute aliis anteire debent.»

mille, l'étudiant demanda à son compagnon s'ils arriveraient bientôt à Nuremberg; l'autre lui répondit: « Nous en sommes encore bien loin, puisque nous venons à peine de quitter Erfurt. » L'étudiant ayant plusieurs fois répété sa question et recevant toujours semblable réponse, dit enfin : « Renonçons à notre voyage, et revenons chez nous, puisque le monde est si vaste et si grand. »



Le docteur Gomeranus raconta qu'un moine avait secrètement introduit une p..... dans sa chambre pendant la nuit, et se rendant à matines, il se frottait le visage d'eau parfumée. La p..... voulut en faire autant, mais dans l'obscurité elle prit une bouteille d'encre et se barbouilla toute la face. Le moine, trouvant à son retour ce visage tout noir, crut que le diable était là en personne, et, agité par la peur et par les reproches de sa conscience, il se mit à pousser de grands cris. Sa p..... voulut le rassurer, mais il n'en fut que plus épouvanté et il voulut s'enfuir. A ce bruit tout le couvent accourut, et l'intrigue du moine fut découverte.



Il n'y a rien de ridicule comme l'arrogance de certains êtres sans force. Une mouche s'était posée sur une charrette chargée de foin; et comme cette charrette, en cheminant, faisait lever de la poussière, la mouche dit avec orgueil: « Oh! diable, comme une mouche peut soulever de poussière!... » C'est comme un moucheron qui, s'étant posé sur un chameau, lui dit en s'envolant : « Je pense que tu t'aperçois de quel poids tu es allégé?» C'est ainsi que Cochlœus croit avoir fait de grands exploits et avoir donné de l'embarras à Luther.



Le docteur Luther raconta une histoire facétieuse : Un gentilhomme ayant été interrogé par sa femme sur la vivacité de l'attachement qu'il avait pour elle, lui répondit : « Je t'aime autant qu'une bonne décharge de ventre. » Elle fut courroucée de

cette réponse; mais le lendemain il la fit monter à cheval et il l'y retint toute la journée sans qu'elle pût satisfaire ses besoins; alors elle lui dit : « O seigneur, je sais maintenant à quel point tu m'aimes; je te conjure de t'en tenir là dans l'attachement que tu me portes. »



Il y a des poëtes qui veulent passer pour hors d'eux-mêmes, et qui feignent des transports d'enthousiasme. Je me rappelle que Richius en agissait ainsi : il était assis sur une croisée, et il appelait le diable avec force malédictions et imprécations. Stiegel passait par là par hasard; il prit le poëte par le pied, et le tirant à lui, il le fit tomber; Richius eut une peur effroyable, croyant que le diable venait en effet le saisir, et ce fut pour toute la ville un grand sujet de risée.



Un étudiant étant revenu de l'université chez son père, quand vint l'heure de souper, la mère posa trois œufs sur la table; le mari dit : « Pourqui sers-tu si peu de chose, lorsque notre fils est de retour chez nous ? tu aurais dû lui faire faire meilleure chaire. » Le fils répondit : « Nous n'avons pas à nous plaindre; il y a six œufs. » Le père repartit : « Comment cela ? » Et le fils dit : « Est-ce qu'un, deux, trois, ne font pas six ? » Le père réplique : « C'est juste; aussi, je donne un œuf à ta mère, j'en prends deux pour moi et je te laisse les trois autres. »



Maître Forstheim dit qu'un Vaudois, nommé Laurent, s'était châtré dans sa jeunesse, mais que dans sa vieillesse il s'en repentit; et il avoua qu'il était plus enflammé qu'auparavant. Le docteur Luther dit : « Les eunuques ont plus d'ardeur que les autres hommes, car c'est le pouvoir qui périt, non le désir, qui s'irrite par l'impuissance. »



Le poëte Lœmmichès ayant fait une pièce de vers, le docteur Luther lui répondit par une autre pièce de dix vers dans le même style [1].



Un ermite ayant vu un homme tué dans un champ, un ange s'approcha de lui pour lui montrer les justes jugements de Dieu, et ils firent route ensemble. Et d'abord l'ange déroba à son hôte, qui l'avait très-bien accueilli, une coupe d'or; secondement, il donna cette coupe à un scélérat; troisièmement, il convertit un ermite qui l'avait accueilli et qui voulait apostasier, et, après l'avoir converti, il le tua; quatrièmement, il tua le fils unique d'un hôte dont il avait été parfaitement reçu. L'ermite, regardant comme injustes ces actions de l'ange, l'ange lui dit : « Ce sont de justes jugements de Dieu. Le premier hôte, ayant perdu cette coupe, a conçu la pensée de s'en procurer plusieurs; le second est un impie, et j'ai fait qu'il eût sa récompense en ce monde; j'ai tué le troisième au moment où il venait de se convertir, et il est allé dans le ciel; quant au quatrième, il était autrefois charitable, mais depuis qu'il avait ce fils, il ne songeait qu'à thésauriser pour lui et il n'assistait plus les malheureux. C'est ainsi que procèdent les jugements de Dieu. »



On parla de l'histoire de Tobie, et on arguait de cet exemple qu'il ne fallait pas toucher à sa femme les trois premières nuits

[1] Ce morceau, connu sous le nom de *Dysenteria Martini Lutheri in merdipoetam Lœmmichen*, est intraduisible au premier chef; voici le texte reproduit dans toute sa pureté :

Quam bene conveniunt tibi res et carmina, Leche !
  Merda tibi res est, carmina merda tibi;
Dignus erat Leche merdosus carmine merdæ,
  Nam vatem merdæ non nisi merda decet.
Infelix princeps, quem laudas carmine merdæ,
  Merdosum merda quem facis ipse tua.
Ventre urges merdam, vellesque cacare libenter
  Ingentem. Faciat merdipoeta nihil.
At meritis si digna tuis te pœna sequitur,
  Tu miserum corvis merda cadaver eris.

des noces. Le docteur Luther dit en riant : « Ce n'est pas une ordonnance ; on est libre de le faire ou de s'en dispenser. » On dit qu'il est arrivé ceci dans la basse Allemagne : « Un mari avait été séparé, le jour de sa noce, de sa femme, et des religieuses les gardaient. Allant se coucher, il trouva au lit une religieuse et il prit son plaisir avec elle. Le lendemain cela se sut, mais la religieuse dit pour s'excuser qu'elle n'avait pas dû enfreindre la loi du silence, car il lui était défendu de parler après complies. »



Le 10 juillet 1538, le docteur Luther, étant malade, prit un clystère d'après l'avis des médecins, et il dit : « Les médecins jouent avec les patients comme les mères avec leurs enfants, et ils se trompent l'un l'autre. » Il raconta alors ce qui était arrivé à un médecin d'Heidelberg. Un jeune homme qui avait engrossé une fille vint le trouver et lui porta de l'urine de cette fille, afin que le médecin examinât si elle était malade. Le docteur considérant longtemps cette urine, le jeune homme, cédant à un remords de conscience, dit : « Maître, dites-moi si cette fille est enceinte, car alors je l'épouserai. »



Le docteur Luther dit que dans la Flandre et dans la basse Allemagne les hommes sont très-grossiers ; jusqu'à douze ans ils montrent beaucoup d'intelligence, et ensuite ils deviennent tout à fait stupides. Il raconta l'histoire de l'un d'eux qui traversait une place, et un autre, faisant ses besoins par la fenêtre [1], lui couvrit le visage d'ordures ; après s'être essuyé, il dit : « Je te vois bien, à présent ; oh ! que tu as une grosse face et un long nez ! »



On cita diverses reparties plaisantes, telles que celle de ce bourgeois qui menait sa femme sur un chariot, et quelqu'un voulant se moquer de lui, lui demanda : « Combien demandes-tu de cette oie ? » Il répondit : « De cette oie, je ne vends que les

[1] *Alius per fenestram cacasset.*

œufs. » — Un moine, étant aux latrines, récitait son office, et le diable vint et lui dit : « Lorsqu'un moine est aux latrines, il ne doit pas prier. » Mais le moine lui repartit : « Ce qui monte en haut est pour Dieu, ce qui tombe en bas est pour toi ; je purge mon ventre et j'honore le Dieu tout-puissant. » — Un prêtre paresseux, au lieu de réciter son bréviaire, récitait l'alphabet, et il disait : « Mon Dieu! recevez cet alphabet, et, avec ses lettres, faites l'office canonique. »



Un roi d'Angleterre, étant à la chasse s'égara, et il entra dans la chaumière d'un pauvre paysan qui ne le connaissait point, mais qui l'accueillit de son mieux et qui lui servit de quoi manger. Le roi ayant manifesté du dégoût pour cette nourriture, le paysan lui donna un soufflet, en lui disant : « Ne sais-tu pas que chacun est roi chez soi ? »—Quelque temps après, le roi invita le paysan à sa cour; et l'ayant fait mettre à table, il lui fit servir une multitude de plats, et le paysan mangea un peu de chacun d'eux. Alors le roi lui dit en riant : « Tu es plus sage que moi, autrement tu aurais reçu un soufflet. » Et il le renvoya.



Le jour de la fête de saint André, de jeunes filles priaient durant la nuit, couchées par terre et dépouillées de leurs vêtements, afin de savoir quel mari elles devaient avoir. Elles faisaient cette oraison : « O saint André, fais que j'aie bientôt un bon mari, et montre-moi qui il doit être. » L'une d'elles faillit mourir de froid, et cependant il ne vint personne. De même les servantes vont, la veille de Noël, écouter à la porte de l'étable à pourceaux ; si c'est un petit porc qui grogne le premier, cela signifie qu'elles auront un mari jeune; sinon, qu'elles épouseront un homme âgé.



Une femme fort bavarde, et qui se croyait très-habile, alla trouver le docteur Luther, disant qu'elle avait entendu un sermon du docteur Jonas sur ce passage : « Le Verbe s'est fait

chair, » et que c'était un grand mystère. Le docteur Luther se tut et la renvoya ; il dit ensuite : « C'était un grand esprit qui était là, je n'aurais pas eu moyen de parler ; s'il fallait disputer avec de telles personnes, on tomberait facilement de l'esprit dans la chair. »



Lorsque nous offrons aux épicuriens d'à présent les mets exquis de l'Eglise, la grâce, le salut, la rémission des péchés, ils font fi de tout cela et ne veulent que des écus. Je voudrais être un ange pour trois jours seulement, je leur enlèverais tous leurs trésors et je les jetterais dans la rivière ; oh ! alors, il y aurait disette de biens dans le pays, ils voudraient tous se pendre. Je lis avec plaisir l'apologue du loup qui trompa le renard : il est bon qu'un loup trompe un loup ; rien n'est agréable comme de voir un impie trompé par un impie. On lit aussi qu'un loup ayant rencontré un cheval, lui demanda comment il se nommait. Le cheval répondit : « Je n'en sais rien, mais mon père a écrit sous mon sabot qui je suis et d'où je viens. » Le loup ayant voulu y voir, le cheval lui lança une bonne ruade au milieu du front ; alors le loup dit : « J'ai été bien trompé ; je n'étais pas fait pour être un scribe, mais un chasseur. »



DES TURCS[1].

Le Turc ira à Rome, ainsi que nous le montre la prophétie de Daniel ; le jugement dernier sera alors bien proche, mais le Turc ne régnera pas au delà de deux cents ans : les Sarrasins ont commencé à régner huit cents ans après que Jésus-Christ

[1] « Le chapitre des *Propos de table* où se trouve réuni tout ce que Luther a dit sur les Turcs est fort curieux comme peinture des alarmes qu'éprouvaient alors toutes les familles chrétiennes. Chaque mouvement des barbares est marqué par un cri de terreur. C'est la même scène que celle de Goetz de Berlichingen, où le chevalier, ne pouvant agir, se fait rendre compte par les siens du combat qui a lieu dans la plaine et qu'ils contemplent du haut d'une tour. » MICHELET.

eut racheté nos corps et nos âmes. Attendons ainsi l'avénement de Jésus-Christ. Il faut que l'Allemagne soit châtiée par les Turcs. Je songe souvent avec une extrême tristesse aux calamités et aux dangers qui menacent l'Allemagne, car elle néglige et méprise tout bon conseil. La victoire ne dépend pas de nous; il est un temps pour vaincre les Turcs et un temps pour succomber. Le roi de France s'est longtemps complu dans son orgueil, et il a fini par devenir captif. Le pape a longtemps aussi meprisé Dieu et les hommes, enfin il a chuté misérablement. On dit que le souverain des Turcs a célébré naguère la circoncision de quatre de ses fils, et qu'il a invité à cette cérémonie le grand Kan [1], le roi de Perse et les Vénitiens ; il est extrêmement vénéré de ses sujets. Il donne à qui il veut un passe-port écrit en lettres d'or, un *vieh*, comme ils l'appellent, et celui qui est muni de cette pancarte peut parcourir tous les États du Turc; on est tenu de l'héberger et de le nourrir en chaque endroit. Il maintient son empire dans la paix par la terreur qu'il répand. On dit que les Turcs regardent Jésus-Christ comme un prophète, mais inférieur à Mahomet, et qu'ils prétendent que Jésus-Christ a provoqué la colère de Dieu lorsqu'il a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »



Un homme très-recommandable, nommé Schmaltz, et bourgeois de Hanau, qui avait été en ambassade chez le Turc, raconta au docteur Luther que le roi des Turcs lui avait fait diverses questions au sujet de Luther, lui demandant quel âge il avait; et

[1] C'est-à-dire, le souverain des Tartares. Luther avait raison de dire que le sultan avait invité les Vénitiens à assister à la cérémonie en question; un ambassadeur vint en effet représenter le doge. Les fêtes commencèrent le 27 juin 1530 et durèrent dix jours; feux d'artifice, tournois, tout fut d'une magnificence jusqu'alors sans exemple. On fit venir des jongleurs dont les tours peuvent tenir du miracle ; on fit lutter de science et d'esprit des docteurs et des poëtes. Un de ces beaux esprits éprouva un si vif chagrin de se voir éclipser par un rival, qu'il succomba, séance tenante, à une attaque d'apoplexie. Voir Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. V, p. 139 et suiv.

lorsqu'il eut appris que Luther était dans sa quarante-huitième année il dit : « Je voudrais qu'il fût plus jeune, je lui témoignerais toute la bonne volonté que j'ai pour lui. » — Le docteur Luther repartit en faisant un signe de croix : « Dieu me préserve d'être obligé de faire l'épreuve de la faveur du Turc, »



La puissance du Turc est très-grande, il entretient à sa solde, durant toute l'année, des centaines de milliers de soldats ; il faut qu'il ait plus de deux millions de florins de revenu annuel. Chez le Turc, tous les hommes sont voués aux armes. Nous, nous sommes très-délicats, nous sommes sans force ; nous sommes divisés entre différents maîtres qui sont en opposition les uns avec les autres ; mais nous pourrions vaincre le Turc en lui opposant la prière de l'oraison dominicale : « Seigneur, délivrez-nous du mal, » si l'Allemagne ne répandait pas tant de sang pour les querelles de religion, et si elle ne persécutait pas la vérité qu'elle reconnaît. Dieu nous visitera comme il a châtié Sodome, Gomorrhe, Seboïm, etc. Si je pouvais donner un conseil à Dieu, je voudrais qu'il châtiât l'Allemagne par les mains de quelque homme pieux, et que ce maudit Turc fût mis en déroute.



On dit que telle était la famine dans le camp des Turcs, qu'un morceau de pain s'y payait une pièce d'or; mais Vienne[1] et l'armée de l'empereur ne manquaient de rien. Cette victoire est évidemment l'œuvre de Dieu. Le Turc avait juré de conquérir l'Allemagne dans l'année, et il avait déployé un étendard consacré à Mahomet ; il a toutefois été mis en une déroute hon-

[1] Il s'agit ici du siége de Vienne entrepris le 27 septembre 1532 et levé le 16 octobre. Consulter le livre XXVI de l'*Histoire* déjà citée de M. Hammer (tom. V). L'Allemagne entière était alors dans la stupeur ; les Ottomans faisaient des incursions jusque sur les frontières de la Bavière ; ils mettaient tout à feu et à sang, massacrant les enfants, les vieillards, emmenant leurs captifs liés à la croupe de leurs chevaux.

teuse; il n'a rien accompli d'important, il n'a conquis aucune ville, et il n'a fait que dévaster et brûler le pays.



Si les Turcs se rendent maîtres de la Hongrie, ils s'efforceront d'envahir l'Allemagne. La Hongrie a jadis été un pays puissant. Deux fois il a abandonné la foi, aussi a-t-il deux croix à porter; si une troisième fois il vient à abandonner l'Église, il n'y reviendra plus.



Le 21 décembre 1536, le marquis George vint à Wittemberg, et il annonça que les Turcs avaient remporté une grande victoire sur les Allemands, dont la nombreuse et belle armée avait été trahie et massacrée; il dit que nombre de princes et de seigneurs avaient péri, et que les prisonniers chrétiens étaient traités avec une extrême cruauté, à ce point qu'on leur coupait le nez. Le docteur Luther dit : « Nous autres Allemands, nous devons considérer que la colère de Dieu est à nos portes, et qu'il faut se hâter de faire pénitence tant qu'il en est temps encore. Malheureusement l'Allemagne est livrée à la discorde : voyez quelle haine furieuse portent les papistes aux partisans de l'Évangile; ils ont mis leur confiance dans l'Empereur, et souvent ils ont été confondus. » Un certain comte fit allumer un grand feu de joie durant la nuit lorsqu'il apprit l'arrivée de l'Empereur en Allemagne, et un prêtre, près d'Eisenach, dit qu'il consentait à perdre toutes ses vaches dans le courant de l'année, si, à la Saint-Michel, Martin Luther et tous ses adhérents n'étaient pendus. Ils pensaient qu'il suffisait que l'Empereur marchât contre les luthériens, et ils nourrissaient d'horribles projets; mais ils ont été bien déçus dans leur attente.



L'empereur des Turcs fait régner à sa cour une grande majesté; il faut traverser trois vestibules pour arriver jusqu'à lui : dans le premier, il y a douze lions enchaînés, dans le second,

des panthères. Le Turc a sous sa domination des pays très-peuplés et très-riches, et depuis dix ans le nombre de ses sujets s'est beaucoup accru. Il a peu à peu et successivement soumis les Sarrasins, qui ont été les maîtres de la Syrie, de l'Asie, de la Terre-Sainte, de l'Assyrie, de la Grèce et d'une portion de l'Espagne; Selim les a renversés et presque anéantis. C'est ainsi que Dieu joue avec les royaumes, selon la menace d'Isaïe. Les Vénitiens n'ont fait nulle résistance, ils sont efféminés et ne sont pas guerriers. Depuis cent ans, le Turc a beaucoup agrandi son empire; mais c'est encore peu de chose en comparaison des progrès que fit durant cinquante ans l'empire romain : quoique, dans cet intervalle, il eût eu à soutenir contre Annibal une guerre terrible, qui dura vingt-trois ans, il s'était tellement accru, que Scipion disait qu'il ne fallait plus demander dans les prières publiques un accroissement de domination. C'était comme s'il avait dit : Ne pensez plus à étendre votre domination, mais veillez à conserver celle déjà bien ample que vous possédez.



Le 10 novembre 1536, on parla des mensonges et de l'impudence des Turcs, qui prétendaient, en dépit de l'Écriture sainte, être le peuple de Dieu, descendu d'Ismaël. Ils disaient qu'Ismaël était le véritable fils de la promesse, ayant été substitué à Isaac, qui s'était enfui lorsque son père tenait le couteau levé sur lui pour le sacrifier sur le mont Oreb, suivant l'ordre de Dieu. Les Turcs se font gloire d'être très-religieux, et traitent toutes les autres nations d'idolâtres. Ils calomnient les chrétiens en les accusant d'adorer trois Dieux. Ils jurent par un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, par ses anges, par les quatre évangélistes et par les quatre-vingts prophètes venus du ciel, et dont Mahomet a été le plus grand. Ils rejettent toutes les images et ne rendent hommage qu'à Dieu. Ils rendent à Jésus-Christ le témoignage le plus honorable, disant qu'il a été un prophète de la plus éminente sainteté, né de la vierge Marie et l'envoyé de Dieu; mais que Mahomet lui a succédé, et que, dans le ciel, Mahomet est assis à la droite de Dieu

et Jésus-Christ à sa gauche. Les Turcs ont retenu beaucoup de choses de la loi de Moïse; mais, enflés de l'insolence de la victoire, ils ont adopté un nouveau culte; car la gloire des succès guerriers est, selon la chair, la plus grande de toutes, et il leur a été donné, ainsi que l'a annoncé Daniel, de faire la guerre aux hommes pieux et de les vaincre.



L'électeur de Saxe écrivit au docteur Luther que les Turcs avaient remporté une grande victoire. Cazianus, Ungnad, Schlickius avaient été gagnés par les Turcs, et l'on avait placardé dans toutes les églises de Vienne l'arrêt qui les condamnait à être attachés à une potence. Ils avaient conduit l'armée allemande jusqu'au camp des Turcs, et un chrétien, échappé des mains des infidèles, les ayant prévenus de se tenir sur leurs gardes, ils avaient rejeté son avis avec mépris. Ayant ensuite vu l'ennemi s'approcher, ils avaient pris la fuite avec la cavalerie, abandonnant les gens de pied, qui avaient été misérablement égorgés et taillés en pièces. Les Turcs avaient fait mine de battre en retraite, ce qui avait engagé des cavaliers chrétiens, au nombre de onze cents, à revenir à la charge, mais cernés et écrasés par l'ennemi, ils avaient tous péri jusqu'au dernier. Cazianus avait reçu des Turcs, par l'entremise d'un juif, dix-huit mille ducats, et il avait même fait la promesse de leur livrer le roi. — Le docteur Luther ayant entendu ces nouvelles, cita le vers :

Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis?

Et il dit : « Ce traître est à jamais réprouvé ; je ne voudrais pas trahir un chien. Je crains qu'il n'arrive mal à Ferdinand, qui a laissé mener une si grande armée dans les piéges des Turcs. Nos princes et seigneurs devraient aller en personne combattre le Turc, au lieu de si peu se préoccuper de lui résister : le Turc n'est pas un ennemi à dédaigner. Au lieu de tenir tête fermement à la puissance de cet envahisseur, nous autres Allemands, troupeau fainéant, nous croupissons dans l'oisiveté, nous nous livrons à la crapule, nous jouons, nous nous divertissons, rien ne nous émeut. L'Allemagne a été un beau pays, mais l'on dira

d'elle ce qu'on dit de Troie : *Fuit Ilium*. Prions Dieu pour qu'au milieu de tant de calamités il conserve nos consciences. Je crains beaucoup que l'Allemagne ne s'épuise d'argent et de forces, et puis elle succombera sous le Turc. On me reproche tout cela, à moi, malheureux Luther; on m'oppose la révolte des paysans et les sectes des sacramentaires, comme si j'en étais l'auteur. Aussi ai-je bien souvent jeté les clefs devant les pieds de Dieu. »



Le 11 février 1539, on annonça que les Turcs avaient remporté une victoire sur les Valaques, et qu'ils se dirigeaient vers l'Allemagne par la Pologne. Le docteur Luther répondit : « Le Turc veut s'emparer de l'Allemagne, c'est un ennemi formidable, il a des forces imposantes, des armées nombreuses et aguerries; il avance pas à pas et montre beaucoup de prudence. C'est un grand malheur que nous restions dans la sécurité, le regardant comme un ennemi ordinaire, tel que le serait le roi de France ou le roi d'Angleterre; si Raphaël ou Gabriel ne vient pas à notre secours, nous périrons. »



Le docteur Luther déplorait la négligence de l'empereur Charles-Quint qui, distrait par d'autres guerres, ne se préoccupait point assez des progrès du Turc. Il en est chez le Turc comme autrefois chez les Romains, tout sujet est soldat, et il l'est tant qu'il se trouve en état de porter les armes. Aussi le Turc a-t-il des armées très-nombreuses et composées d'hommes très-exercés. Nous réunissons des armées passagères d'hommes levés à la hâte et sans expérience; on ne peut compter sur eux. Dieu nous préserve des fléaux de la guerre! Je crains que les papistes ne s'unissent aux Turcs pour nous exterminer. Plaise à Dieu qu'en ceci je prophétise mal! mais la malice de Satan est infinie, et les papistes confus et désespérés machineront de leur mieux pour nous livrer aux Turcs.



Les Turcs emploient à la cour, et pour écrire des lettres, la langue schitique ; ils se servent de l'arabe pour ce qui regarde la religion, parce que c'est en arabe que Mahomet a composé l'Alcoran. S'ils viennent en Allemagne, ce sera pour la dévaster, non pour la soumettre. Si l'Allemagne n'avait qu'un maître, et si la concorde y régnait, elle lui résisterait sans peine ; mais les papistes, mes ennemis furieux, veulent d'abord que l'Allemagne soit ravagée.



Le dernier jour de juillet 1539, on apprit que le roi de Perse avait attaqué les États du Turc, et que celui-ci s'était vu obligé de retirer ses forces de la Valachie [1]. Le docteur Luther dit qu'il admirait la puissance du roi de Perse, qui était en mesure de s'en prendre à un ennemi aussi puissant, et que c'étaient deux grands empires. On assure que le roi de Perse a dit que le Turc lui opposait des femmes, mais que lui il marcherait à la tête d'hommes belliqueux. L'Allemagne parviendrait à tenir tête au Turc si elle tenait continuellement sur pied une armée de cinquante mille fantassins et de dix mille cavaliers, de façon que les pertes occasionnées par une défaite fussent promptement réparées.



On assure que le duc de Saxe, Albert, a dit que s'il avait une armée de cinquante mille soldats, il ferait la conquête du monde. Les Romains triomphaient de tous leurs ennemis, parce qu'ils avaient constamment sur pied quarante-deux légions de six mille hommes chacune, et que ces soldats étaient exercés à guerroyer sans relâche et soumis à une discipline rigoureuse. Il en est de même des Turcs.



On dit que l'Évangile se prêchait dans diverses villes de la Grèce ; le docteur Luther répondit : « Le Turc est un ennemi

[1] La guerre entre les Turcs et les Persans était presque continuelle ; en 1533, le schah Tamasp avait déjà été aux prises avec Soliman et s'était emparé de Bagdad. Hammer (t. V, p. 203) a retracé la marche des hostilités auxquelles Luther fait ici allusion.

qui peut beaucoup contre l'empire romain ; mais nous prions Dieu de déjouer ses trames, et peut-être voudra-t-il les convertir par l'entremise de pieux prédicateurs. »



Il fut question des Turcs, et quelqu'un dit que l'empereur Charles avait fait passer dix-huit mille Espagnols en Autriche pour les combattre. — Le docteur Luther poussa un soupir et dit : « Ah! c'est bien un signe des derniers jours et des derniers temps, lorsque des peuples aussi cruels que les Espagnols et les Turcs veulent être les maîtres; j'aimerais mieux avoir les Turcs pour ennemis que les Espagnols pour protecteurs; car ceux-ci sont des tyrans bien barbares. Ce sont, pour la plupart, des Maranes, des juifs baptisés qui ne croient à rien. »



Jésus-Christ a sauvé nos âmes, prions-le de vouloir bien aussi sauver nos corps, car les Turcs vont frapper un rude coup sur l'Allemagne. Il me vient la sueur quand je pense à toutes les calamités qui vont tomber sur nous.— Alors Catherine, la femme du docteur Luther, s'écria : « Que Dieu nous préserve du Turc! » — Le docteur répondit : « Non, il faut bien qu'il vienne nous châtier, et il nous secouera d'importance. »



On écrivit de Torgau que les Turcs avaient conduit à Constantinople vingt-trois prisonniers chrétiens, et que ceux-ci ayant hautement et publiquement confessé leur foi, l'empereur des Turcs les avait fait décapiter. — Le docteur Luther dit : « Si cela est vrai, ce sang criera contre les Turcs, comme le sang de Jean Huss crie contre les papistes. Il est certain que la tyrannie et la persécution ne peuvent étouffer la parole de Jésus-Christ; c'est dans le sang qu'elle prospère et fleurit; si l'on fait périr un chrétien, une foule d'autres surgissent.



Le docteur Luther dit un jour : « Ce n'est pas sur nos murailles ni sur nos arquebuses que je compte pour repousser les Turcs, c'est sur le *Pater noster*. Voilà ce qui les battra ; le décalogue ne suffit pas pour en triompher. Je disais aux ingénieurs de Wittemberg : « Pourquoi construisez-vous des murailles ? Souvenez-vous du verset de l'Écriture : *Angeli Domini circumvallant timentes se*. Vos murs ne sont que fiente (*dreck*) ; les murs dont un chrétien doit s'entourer ne sont pas construits de chaux et de pierre, mais d'oraison et de foi. » Mais je perdis ma peine, les courtisans traitent les théologiens d'ignorants.



Il faut prier et crier vers Dieu, car nos gens de guerre ont trop de présomption ; ils se fient trop à leur nombre et à leur force. Tout cela finira mal. Les chevaux allemands sont plus forts que ceux des Turcs, ils peuvent les renverser ; ceux-ci sont plus agiles, mais de moins grande taille.



Le docteur Luther dit une autre fois : « J'espère qu'il viendra un temps où Dieu exaucera nos prières ; l'empire Turc sera déchiré par des dissensions intestines, car les quatre frères, fils de l'empereur, se disputeront la souveraineté. Ce qui s'élève haut est sujet à tomber. Celui qui grimpe sur les montagnes peut dégringoler et se casser le cou ; un bon nageur peut se noyer. Si telle est la volonté de Dieu, il ne faut que la durée d'un clin d'œil pour réduire en poudre la domination des Turcs. »



Le Turc est le peuple de la colère de Dieu. C'est une chose horrible de le voir mépriser le mariage. Les Romains n'agissaient pas de même. Il n'y a pas de mariage dans le pays des Turcs. Aussi sont-ils blasphémateurs et coureurs de p....ns ; blasphémateurs, puisqu'ils disent : « Que Dieu confonde celui qui dit que Jésus-Christ est Dieu. »



Un soir, on parlait des Turcs, et le docteur Luther dit : « Je suis comme le psalmiste, je ne m'assure point en mon arc, et mon épée ne me délivrera point (Ps. XLIV, v. 7). »

« Si Dieu ne nous assiste pas, tout est perdu. Croyez-vous, si les Turcs viennent, que cent mille hommes seraient pour eux un obstacle? Dieu n'a besoin que d'un morceau de paille pour disperser cent mille hommes. »

DES JUIFS [1].

Les Juifs sont un peuple plein d'orgueil et préoccupé de traditions superstitieuses. Voyez comme ils corrompent ce beau passage du prophète Aggée: « Voici qu'il vient, le Désiré des nations. » Ils l'entendent d'une grande abondance d'or et d'argent, de la possession des honneurs et des richesses, et ils imaginent un paradis nouveau dont ils seront en possession. Ils appliquent les promesses spirituelles aux désirs charnels de leur ventre. L'expérience de chaque jour leur montre toutefois que leurs

[1] Les écrits de Luther offrent mainte et mainte preuve de la haine acharnée qu'il portait aux Juifs ; dans le septième volume de ses œuvres (édition de Wittemberg, 1558), on trouve un long traité *De Judæis eorumque mendaciis* ; un chapitre entier, et il n'est pas court, a pour titre et pour but de démontrer, *quod longe satius sit porcum quam talem habere Messiam qualem Judæi optant.* Luther voudrait qu'on brûlât les synagogues, que l'on en anéantît jusqu'aux derniers débris, que l'on interdît aux Israélites l'exercice de leur culte sous peine de mort. Citons ses propres paroles : *Utile esset, ad tollendam blasphemam doctrinam, ut omnes eorum synagogæ inflammarentur, et si qua reliqua fieret ex incendio, obrueretur arenâ et luto, ne quisquam ullam tegulam aut lapidem de his videre amplius possit.* Et plus loin ; *inflammatis eorum synagogis, reducamus has officinas blasphemiæ in cinerem..... Prohibeatur eis apud nos et in nostra terra publice laudare Deum, orare, docere, cantare, sub pœna capitis.*

« Vous ne devez point lire dans une autre Bible que dans ce qui est sous la queue de la truie.... Les lettres qui en tombent, qu'ils les mangent et les boivent ; voilà la Bible qui convient à pareils prophètes. »

« Quand Dieu et les anges entendent p.... un juif, quels éclats de rire et quelles gambades! »

opinions sont dénuées de sens ; jamais la colère de Dieu ne s'est manifestée avec plus d'éclat que sur ce peuple. Il n'y a maintenant chez lui aucun signe de la grâce. Il crie cependant vers le Seigneur et lui adresse des prières très-ferventes, ainsi que le montre le recueil de leurs oraisons ; je voudrais pouvoir prier avec autant de véhémence que les Juifs. C'est une marque de la grande et horrible colère de Dieu contre eux, puisqu'il n'exauce pas leurs prières. Mais, comme il est écrit : « La sagesse crie au dehors, mais les insensés ont haï la science. Je rirai de leur perte ; ils m'invoqueront alors, et je ne les écouterai pas. » Ah ! mon Dieu ! accable-nous de maux, envoie-nous la peste et autres fléaux, plutôt que de nous châtier en retirant ta parole d'entre nous.



Dieu a dit aux Juifs : « J'étendrai mes mains vers vous, venez et écoutez. » Mais ils n'ont pas voulu entendre, ainsi que s'en est plaint Isaïe. Bien plus, ils ont crucifié le Fils de Dieu. L'Allemagne en use de même aujourd'hui en provoquant le courroux de Dieu, et c'est ainsi que des enfants désobéissants, après n'avoir pas voulu écouter leurs parents, sont rejetés. Ah ! bon Dieu ! conserve-nous dans la fidélité à ta parole. Observez tout ce que les Juifs ont souffert depuis près de quinze cents ans, et il leur arrivera bien pis dans l'enfer. Aucun peuple n'est aussi difficile à convertir que les Juifs.



Le 18 mai 1542, Antoine Lauterbach vint à Wittemberg, et il apprit au docteur Luther que les Juifs avaient été expulsés de la Bohême et de presque tout l'Empire romain. — Le docteur Luther dit : « Voici quinze cents ans qu'ils sont exilés et poursuivis; cependant ils refusent de faire pénitence ; et ils se moquent de notre sainte religion, ne pouvant s'abstenir de blasphémer le nom de Jésus-Christ.



Je dirais aux Juifs : « Ou Dieu est injuste, ou vous êtes des impies; il est certain que le temps que vous avez passé en exil est

plus considérable que celui durant lequel vous avez séjourné dans la terre de Chanaan. Vous n'avez pas vu subsister trois cents ans le temple de Salomon. — A Babylone, quoiqu'ils fussent sans prophètes et sans royaume, les Juifs ont été plus éminents qu'à Jérusalem, car Daniel avait une puissance supérieure à celle de Salomon ou de David. Cette captivité de Babylone ne fut qu'une correction paternelle. Il est un argument que les Juifs ne peuvent combattre et qui les renverse comme la foudre. Il faut qu'ils nous disent les causes pourquoi, depuis quinze cents ans, ils sont un peuple rejeté de Dieu, sans roi, sans prophètes, sans temple; ils ne peuvent en donner d'autres raisons que leurs péchés.



La destruction de Jérusalem fut une chose affreuse; la chute de toutes les autres monarchies, le sort de Sodome et celui de Pharaon, la captivité de Babylone, ne sont rien en comparaison. Cette ville avait été le séjour dont Dieu avait fait choix, là avait été le temple, là avaient fleuri David, Salomon, Isaïe, etc.; d'innombrables prophètes y avaient été ensevelis; les Juifs pouvaient bien se glorifier de leurs priviléges. Qu'est-ce que nous sommes et qu'est-ce qu'est Rome auprès de Jérusalem? Mais les Juifs sont si endurcis qu'ils ne veulent rien écouter; quoique vaincus par l'évidence, ils ne cèdent pas. C'est un peuple bien pernicieux; il pressure par ses usures et ses rapines; s'ils donnent à un prince ou à un magistrat mille florins, aux sujets ils en extorquent vingt mille; il faut donc se garder d'eux. Ils pensent rendre hommage à Dieu en nuisant aux chrétiens, et comme ils ont des médecins parmi eux, nous autres insensés, quand nous croyons notre vie en péril, nous mettons notre confiance en nos ennemis, et c'est ainsi que nous tentons Dieu. — Le docteur Luther cita ensuite des traits de malice et de perfidie de divers médecins juifs, et il lut dans un livre à l'usage des Juifs des prières pleines d'orgueil qu'ils adressent à Dieu; ils le louent et l'invoquent comme étant le seul peuple qu'il aime, et ils maudissent toutes les autres nations.



Il est probable qu'il a habité des Juifs en Saxe, ainsi que le montrent les noms de beaucoup d'endroits, Ziman, Damen, Resen, Sygretz, Schvitz, Pratha, Thabton. C'est une grande marque du courroux de Dieu que de voir les Juifs ainsi changer de résidence, passer d'un lieu à l'autre, vivant toujours dans la misère. Si j'étais Juif, je souffrirais la mort avant que le pape m'amenât à partager sa doctrine. Les abominations et les profanations du papisme ont donné aux Juifs les plus grands scandales. Le Juif Michaël ayant été mis à une amende de 70,000 florins, dit qu'une mouche l'avait piqué. Francfort est plein de Juifs, et à Crémone il n'y a que vingt-huit habitants qui soient chrétiens. A Francfort, ils sont tenus de porter un signe distinctif sur leurs habits, ils ne peuvent posséder ni maisons ni terres.



Il ne peut y avoir de doute que beaucoup de juifs ne se soient autrefois réfugiés en Italie et en Allemagne, et qu'ils n'y aient séjourné; le plus éloquent des païens, Cicéron, se plaint de la superstition des Juifs et de leur multitude en Italie; nous voyons leurs traces dans toute l'Allemagne. On dit que les Juifs ont résidé à Ratisbonne bien avant la naissance de Jésus-Christ. Ç'a été un peuple fort puissant.



Le docteur Luther dit qu'à Cologne, à la porte d'une église, il y avait la statue d'un doyen qui tenait d'une main un chat et de l'autre une souris. Ce doyen a été un juif; il s'est fait baptiser et il a embrassé le christianisme, et après sa mort il a fait ainsi sculpter sa statue, voulant montrer qu'un juif et un chrétien ne peuvent pas plus s'accorder qu'un chat et une souris. Il est vrai que les Juifs ne nous voient pas de bon œil, ils nous détestent comme la mort; ils souffrent rien qu'à nous avoir devant les yeux. Les Juifs n'ont d'autre ressource que l'usure, qui les soutient encore; mais si j'étais maître du pays, je leur interdirais leurs pratiques usuraires.



On parla des Juifs, et le docteur Luther dit : « Il est aussi des sorciers parmi eux, et ils sont enchantés de nuire à un chrétien ou de le tourmenter, car ils le regardent comme un chien. Le duc Albert de Saxe fit un jour une action qu'on ne peut blâmer. Un Juif offrit de lui vendre un talisman chargé de caractères singuliers et qui mettait, disait-il, celui qui en était porteur à l'abri des blessures faites par le fer ou l'acier. Le duc lui répondit : « Je veux d'abord, Juif, en faire l'expérience sur toi. » Il le mena devant la porte du palais, lui passa le talisman au cou, et tirant ensuite son épée, il le perça de part en part. « Il m'en serait arrivé tout autant, dit-il, si j'avais ajouté foi à ce que tu me disais[1]. »



D'après la loi de Moïse, le frère devait avoir soin de la famille de son frère décédé ; je pense que Dieu voulut, par cette mesure, venir à l'assistance du sexe féminin, car la plus grande

[1] Luther loue en une autre occasion, au sujet d'un trait de même espèce, le zèle de Franz de Sickingen. Voici le fait tel que l'a fidèlement raconté M. Audin.

Un jour, Franz allait de Francfort à Mayence sur le Mein ; un Juif entre dans le bateau, Franz se met à disputer, et comme il ne peut convaincre son antagoniste, il le prend par le milieu du corps et le jette dans la rivière, car le chevalier Franz était doué d'une force peu commune. Alors le colloque suivant s'établit entre le Juif et le chevalier qui tient sa victime suspendue sur l'eau par les cheveux. « Confesse Jésus-Christ, ou tu vas boire un coup. — Je le confesse pour mon Sauveur, mon cher maître ; ne me faites pas de mal.—Dis que tu veux être baptisé.—Oui, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Alors Franz prend de l'eau qu'il fait tomber sur la tête du Juif, en prononçant les paroles sacramentelles :—Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.... Le pauvre Israélite se soulevait de toutes ses forces et se cramponnait au bateau, croyant l'heure de sa délivrance venue; mais le chevalier, le frappant de son gantelet de fer : « Va au ciel, dit-il ; autant de gagné pour le paradis ; si je le tirais de l'eau, le malheureux aurait le temps de renier le Christ et irait au diable. »

Franz de Sickingen se fit un nom par les horribles traitements qu'il infligeait aux moines qui tombaient entre ses mains ; la plume se refuse à décrire les fureurs de ce barbare. Bien qu'il ne sût pas lire, ce fut à lui que Luther dédia son Traité de la confession.

partie des hommes périssaient à la guerre, et les femmes survivaient, et Dieu a entendu qu'elles ne fussent pas abandonnées. Si quelqu'un ne voulait pas habiter et coucher avec la veuve de son frère, il devait la nourrir. C'est à une mesure de ce genre que j'attribue le grand nombre de femmes qu'a eues Salomon.



Les Juifs racontent des fables d'un roi de Basan, nommé Og, qui s'était saisi d'un gros rocher pour le jeter sur ses ennemis; mais tandis qu'il le portait sur son cou, Dieu fit qu'il se troua et qu'il tomba sur ses épaules, entourant son cou comme d'un collier, et il ne put jamais s'en débarrasser. C'est une fable, mais peut-être a-t-elle un sens moral, comme les fables d'Ésope [1], car les Juifs ont eu des sages fort distingués.



Les Juifs ne peuvent supporter la doctrine que le Christ soit roi, Dieu et homme. Les Ariens sont les plus subtils de tous les hérétiques; mais c'est par le Saint-Esprit, et non par notre raison, que les articles de la foi doivent être jugés. La raison est tuée par ces articles, elle doit se rendre prisonnière et dire : Ces choses me paraissent entièrement incroyables, mais puisque Dieu le dit, je le croirai, car il est véridique et il ne trompe point.



Salomon n'a jamais bâti un temple aussi beau que celui qu'a maintenant la ville de Torgau. Le temple que les païens élevèrent à Ephèse à la déesse Diane était peut-être construit dans le but d'imiter et de surpasser le temple des Juifs.



Si j'étais à la place des seigneurs de N., je rassemblerais tous

[1] Luther donna en 1530 une traduction d'un choix des Fables d'Ésope. Il dit dans son avant-propos, qu'il n'y a peut-être jamais existé d'homme de ce nom, et qu'il est vraisemblable que ces fables ont été recueillies de la bouche du peuple.

les Juifs et je leur demanderais pourquoi ils appellent Jésus-Christ un fils de p—n, sa mère une p—n et la Vierge une coureuse. S'ils pouvaient me prouver et démontrer qu'ils ont raison, je leur donnerais mille florins; sinon, je leur arracherais la langue. En somme, on ne doit point souffrir les Juifs parmi nous, on ne doit ni manger ni boire avec eux. — Quelqu'un dit alors : « N'est-il pas écrit que les Juifs se convertiront avant le jugement dernier? » Le docteur répondit : « Où est-ce écrit? Je ne connais aucun texte précis à cet égard. On cite un passage de l'épître aux Romains, mais il n'établit pas clairement cette assertion. » — La femme du docteur cita alors le passage de saint Jean (ch. x, v. 16) : « D'autres brebis entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur. » — « Oui, chère Catherine, répliqua Luther, mais cela s'est déjà accompli lorsque les païens sont venus à l'Évangile. »



DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT [1].

Entre époux, il ne doit jamais être question de ces mots : *le*

[1] Le fameux sermon de Luther sur le mariage ne saurait être ici passé sous silence; il fut prêché en pleine église, à Wittemberg, en 1522, et jamais paroles plus étranges n'ont été prononcées en chaire. Luther admet le divorce contre la femme qui refuse deux ou trois fois de suite le devoir conjugal; il s'écrie : « Il faut que le mari dise : Si tu ne veux pas, une autre voudra; si la maîtresse refuse, vienne la servante. » Il veut que le magistrat emploie la force et, en cas de besoin, le glaive contre la femme revêche. En cas d'impuissance, le mari doit introduire son frère ou un de ses parents dans le lit de sa femme; sinon, qu'elle prenne clandestinement la uite et qu'elle aille, en pays étranger, chercher un autre époux. Citons quelques passages de cette plus qu'étrange homélie, tels qu'on les trouve dans les diverses éditions latines.

« Verbum enim hoc quo Deus ait : Crescite et multiplicamini, non est præceptum, sed plus quam præceptum : divinum puta opus, quod non est nostrarum virium ut vel impediatur, vel omittatur. Sed tam est necessarium quam ut masculus sim, magisque necessarium quam edere, bibere, purgare, mucum emungere, somno et obsoniis intentum esse. Ut non est in meis viribus situm ut vir non sim, tam non est etiam mei juris

tien, le mien. Tout doit être en commun, et il ne doit pas y avoir moyen de distinguer ce qui est à l'un ou ce qui est à l'autre.

ut absque muliere sim. Rursum ut in tua manu non est ut femina non sis, nec in te est ut absque viro degas.

« Si mulieri ad rem apte contingat maritus impotens, ita maritum illum compellare debere. « Ecce, mi marite, debitam mihi benevolentiam præstare « non potes, meque et juvenile corpus decepisti; præterea, in famæ et salu« tis meæ periculum me adduxisti, neque coram Deo inter nos matrimonium « est. Fave, quæso, ut cum fratre tuo, aut proxime tibi sanguine juncto « occultum matrimonium paciscar, sic ut tu nomen habeas, ne res tuæ in « alienos hæredes perveniant. » Perrexi porro maritum debere in ea re assentiri uxori, eique debitam benevolentiam, spemque sobolis eo pacto reddere. Quod si renuat, ipsa clandestina fuga saluti suæ consulat, et in aliam profecta terram, alii etiam nubat.

« Reperiuntur adeo pertinaces uxores, quæ etiam si decies in libidinem prolaberetur maritus, pro sua duritia non curarent. Hic oportunum est ut maritus dicat : « Si tu nolueris, alia volet. » Si domina nolit, adveniat ancilla. Ita tamen, ut antea iterum et tertio uxorem admoneat maritus, et coram aliis ejus pertinaciam detegat, ut publice et ante conspectum Ecclesiæ duritia ejus et agnoscatur et reprehendatur. Si tum renuat, repudia eam, et in vicem Vasthi, Esther surroga, Assueri regis exemplo. »

Il est permis de s'étonner que M. Michelet, après s'être donné la peine d'extraire dans les écrits de Luther nombre de passages assez insignifiants, n'ait rien dit d'un morceau aussi remarquable.

Ajoutons que parfois Luther se montrait en chaire digne rival d'Olivier Maillard, de Menot et d'autres prédicateurs grotesques. Le passage suivant de son sermon *sur la trompette du jugement dernier* le démontre suffisamment. « Quand Sodome et Gomorrhe furent englouties en un clin d'œil, tous les habitants de ces villes, hommes, femmes et enfants, tombèrent morts et roulèrent dans les abîmes de l'enfer. Alors on n'eut pas le temps de compter son argent, ni d'aller courir la pretantaine avec la p....., mais en un instant tout ce qui vivait tomba mort. Ce fut la timbale et la trompette du bon Dieu ; c'est ainsi qu'il fit son *poumerle poump! poumerlé poump ! pliz ! pluz ! shmi ! schnur!* Ce fut le coup de timbale de Dieu notre Seigneur, ou, comme dit saint Paul, la voix de l'archange et la trompette de Dieu ; car, lorsque Dieu tonne, cela fait presque comme un coup de timbale, *poumerlé poump !* Ce sera le cri de guerre et le *taratantara* du bon Dieu. Alors tout le ciel retentira de ce bruit : Kir ! kir ! poumerlé ! poump ! poump ! » (On trouvera le passage entier dans Flogel : *Geschiche der Komischem litteratur*, 1784, t. I, p. 258.)



Saint Augustin a dit une chose charmante : « Un mariage sans enfants, c'est le monde sans soleil. »



Le mariage est une institution divine d'où toutes choses découlent ; sans lui, le monde serait resté vide ; toutes les créatures eussent été inutiles, s'il n'y avait pas eu Ève et ses mamelles.



Le 22 novembre, maître A. Bern. parlait en secret à sa fiancée. Le docteur Luther dit en riant : « J'admire qu'un fiancé ait quelque chose de particulier à dire à sa fiancée ; je crois pourtant que cet entretien n'est nullement désagréable pour eux ; laissons-les donc, ils ont un privilége de l'empereur qui est au-dessus de toute coutume. » Il se mit ensuite à faire un grand éloge du mariage que Dieu a institué, puisqu'il a voulu qu'il y eût au monde mâle et femelle ; si quelqu'un croit pouvoir faire mieux, qu'il l'essaye à ses périls et risques. Quoique la femme ne soit qu'un vase infirme, la maternité est cependant chose fort glorieuse, puisque tous les hommes sont conçus, enfantés, nourris par les femmes. Toutes les lois ont dû favoriser la multiplication des familles. Il y a un canon qui porte que si quelqu'un laisse par testament mille florins à une vierge, à condition qu'elle demeure dans le célibat, elle a le droit, si elle se marie, de revendiquer ce legs. C'est le pape qui a voulu faire une loi du célibat, et faire mieux que Dieu n'avait fait. » — Quelqu'un demanda alors si saint Paul était marié ; le docteur Luther répondit : « C'est très-vraisemblable, car les Juifs avaient coutume de se marier de bonne heure, et ils vivaient chastement. »



Une fille, à dix-huit ans, est très-propre au mariage ; car cet âge éprouve la brûlure de la chair.



Dieu ne change pas les règles qu'il a imposées au mariage, il

les conserve, et il ne s'en est écarté que lors de la conception de son Fils, quoique les Turcs pensent que des vierges conçoivent et enfantent fréquemment; ils ne sont nullement étonnés que Marie soit restée mère et vierge tout ensemble, car ils disent que ce n'est point rare. Je ne voudrais pas que cette croyance-là s'établît dans ma maison.



D'où vient que l'on condamne et interdit le mariage, qui est de droit naturel? C'est comme si l'on prétendait défendre de manger, de boire, de dormir, etc. Ce que Dieu a réglé et institué ne dépend plus de notre volonté; nous ne sommes plus maîtres de le rejeter ou de le changer. Il faut adopter ce que Dieu a voulu; autrement il en résultera de grands désordres, ainsi que l'expérience l'a déjà démontré.



Dans la première année du mariage, l'on a d'étranges idées. Si l'on est à table, on peut se dire : « Tu étais jadis seul ici, et maintenant tu es deux. » Si l'on est couché, et qu'on vienne à se réveiller, on voit près de soi une tête qu'on ne voyait pas autrefois. Ma Catherine, la première année de notre mariage, se tenait près de moi quand j'étudiais; et comme elle ne savait ce qu'elle devait dire, elle me faisait des questions comme celle-ci : « Seigneur docteur, le grand-chambellan, en Prusse, est-il le frère du margrave[1]? »



Dieu a béni l'état de mariage, et il le protége contre le pape et le diable qui en sont les ennemis. Une marque certaine de l'inimitié de Dieu contre la papauté, c'est qu'il a voulu qu'elle se déchaînât contre l'union conjugale et qu'elle fît tous ses efforts pour la proscrire.



Le docteur Martin Luther dit un jour : « Il est aussi impossible de se passer de femmes que de boire et de manger; car tous les

[1] C'était le même personnage.

penchants de la nature nous portent vers les femmes. La raison en est que nous avons été conçus et portés dans le corps d'une femme ; notre chair est donc ainsi, pour la plus grande partie, la chair d'une femme, et il ne nous est pas possible de nous séparer complétement d'elles [1].

❧

Le docteur Luther parla de l'apparence trompeuse de mérite du célibat et des peines infinies du mariage, disant que la grande raison du célibat des prêtres, c'était leur avarice et la crainte de laisser leurs enfants dans la misère. Les évêques et le pape n'auraient pu, sans le célibat, étendre leur domination. Un autre motif, c'étaient les vices des femmes des prêtres ; car s'ils avaient prêché dans leurs sermons contre le désordre, on aurait pu leur répondre : « Pourquoi ne corriges-tu pas d'abord ta femme ? » Des épouses modestes sont donc indispensables, aux évêques surtout, mais elles sont fort rares ; car à cause de leurs méchantes femmes, de pieux ministres peuvent encourir la déposition. Ainsi, beaucoup d'inconvénients résultent de l'état de mariage ; mais l'ordre que Dieu a donné aux choses et l'autorité de l'Écriture doivent l'emporter sur les opinions humaines ; aussi Satan a-t-il, par le moyen des papistes, vomi d'horribles in-

[1] Dans plusieurs de ses écrits, Luther a reproduit des pensées analogues avec une intraduisible énergie.

Caro seminat se sicut ipsam Deus creavit.
Si fluxus non fluit in carnem, fluit in camisiam.

Tu veux m'empêcher de procréer : mais dis donc au feu de cesser de brûler, à l'eau d'humecter, à l'animal de boire et de manger.

Facile dicunt ipsi, quia concumbunt mulieribus quandocumque volunt, et dant naturæ suæ sufficiens spatium ac uerem.

Faire des enfants, c'est chose aussi implantée dans la nature que de boire et de manger : *propterea dedit Deus corpori membra, venas, fluxus et omnia quæ ad hoc deserviunt.*

C'est de la bouche même de Luther qu'est tombé ce fameux proverbe

Wer nicht liebt wein, weiber und gesang
Der bleibt ein narr sein leben lang.
Quiconque n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
Celui-là est un sot et le sera sa vie durant.

jures contre l'institution du mariage. Cyprien, dans ses livres *De Singularitate clericorum*, dit que s'il entendait une femme parler, il la fuirait comme une vipère sifflante, et si les p—ns sont pour nous un objet de terreur, alors on tombe facilement dans le péché de Sodome, comme il arriva presque à saint Jérôme.



Le pape Jules avait un grand attachement pour un cardinal qui était d'une grande érudition; et ce cardinal ayant une intrigue avec une religieuse, le pape n'en prit nul souci. Mais comme il l'épousa, alors le pape, rempli de colère, le priva de tous ses bénéfices et de toutes faveurs, disant que le mariage était une chose impure.



Il n'est pas au monde de plus grand fléau qu'une épouse morose et impudique. Salomon dit qu'être marié avec une femme que l'on hait, c'est le plus affreux des malheurs. Le docteur Luther plaignit ensuite le sort du très-honorable personnage M. Ant., qui eut une femme d'une extrême impudicité, et qui n'a pas voulu se séparer d'elle, ce qui lui aurait été très-facile s'il s'était plaint de ses débordements. C'est une chose bien cruelle d'avoir un rival sans qu'on le sache, mais le savoir et le supporter, voilà ce qui afflige surtout l'esprit. C'est un effet de la grande malice de Satan de venir ainsi jeter la discorde entre les époux



On parla d'Adam et d'Ève, et quelqu'un dit que si une femme trompait de nos jours son mari comme avait fait Ève, semblable faute lui serait difficilement pardonnée.—Le docteur Luther dit : «Si c'était par sottise qu'elle faisait mal, que dirait-on? Heureux et bienheureux celui dont le mariage est heureux, mais ce don est rare. Les Italiens sont jaloux et ne laissent pas aller leurs femmes aux festins, aux temples, aux places publiques; ils les retiennent dans l'intérieur des maisons; et si elles sortent, c'est couvertes d'un masque. Ils s'étonnent fort des habitudes des Al-

lemands, qui laissent leurs femmes se montrer aux étrangers. Les Français sont libertins; les Espagnols orgueilleux et féroces; nul peuple ne peut les souffrir, et, cette année, le roi de Hongrie n'a pas voulu recevoir chez lui de soldats espagnols; ils sont plus féroces que les Turcs.

Si quelqu'un avait avec lui une concubine qu'il ne pût épouser sans compromettre sa sûreté, et pourtant s'ils se conservaient mutuellement la foi, et s'ils avaient dans leur conscience fait vœu de mariage, ce serait un mariage devant Dieu, quoique donnant du scandale; mais les scandales ne nuisent pas.—Voici un exemple. Un gentilhomme, Nicolas de Seck, vivant dans le célibat, eut une gouvernante qui devint sa concubine, et il eût d'elle de très-beaux enfants; ensuite, touché de la doctrine de l'Évangile, et par amour pour ses enfants, il voulut l'épouser afin de tranquilliser sa conscience et légitimer ses fils. La jurisprudence enseigne qu'un mariage subséquent légitime les enfants. Ces enfants légitimés héritent des biens de leur père, ils peuvent en disposer, mais ils ont de la peine à conserver le blason et les armoiries, la noblesse ne le permettant pas

Si un prédicateur chrétien est obligé de supporter la persécution et la prison pour la parole de Dieu, n'est-il pas tenu d'embrasser aussi l'état de célibat, tout gênant qu'il est?—Le docteur Luther répondit: « Il est plus facile de supporter la prison et les fers que la brûlure de la chair; celui auquel le don de continence n'a pas été accordé ne conserve pas sa chasteté en recourant au jeûne et aux veilles. Quant à moi, je n'étais pas excessivement tourmenté [1], et toutefois, plus je me macérais, plus je brûlais. »

Ce qui est dû en mariage doit être rendu pieusement et chas-

[1] Cependant il a dit ailleurs: *Carnis meæ indomitæ uror magnis ignibus, carne, libidine.*

tement, selon la règle de Dieu. — Il a réuni deux personnes en une chair, ainsi que l'a dit saint Paul : Le mari n'a pas la disposition de son corps; mais bien son épouse. et réciproquement. Ils ne doivent donc pas se tromper l'un l'autre, mais se séparer d'un consentement mutuel pour quelque temps, dans le but de prier. — Ensuite, le docteur Luther tournant les yeux du côté de sa femme qui était enceinte, dit : « Ma Catherine, tu m'as fait un grand honneur, puisqu'avec la bénédiction de Dieu ta fécondité m'a rendu père de six enfants; et quoique j'aie rarement affaire à toi, il s'ensuit que des enfants sont conçus afin que nous reconnaissions que Dieu est le père et le créateur de toutes choses, et que le fruit du ventre est son ouvrage et une bénédiction de sa part; ainsi que le dit le psaume CXXVIII : « Ta femme sera dans ta maison comme une vigne abondante en fruits, et tes enfants comme des plants d'oliviers autour de ta table. Ainsi sera béni celui qui craint l'Éternel. » Mais ces sales coureurs de p—ns, ces très-impurs célibataires, moines et papistes, qui fuient le mariage, sont indignes d'une pareille bénédiction. C'est à cause des soucis qu'il cause qu'ils fuient le mariage, et ils se couvrent du masque de la religion, feignant d'être très-chastes; mais leurs paroles s'écartent beaucoup de leur cœur. Aussi saint Paul a-t-il dit : « Le mensonge de ceux qui parlent dans l'hypocrisie ; » c'est-à-dire de ceux qui s'expriment d'une manière, et qui, dans leur âme, pensent tout différemment.



Le mariage des prêtres est défendu par les canons, et la loi civile y ajoute une peine, c'est-à-dire qu'elle les dépouille de leur charge. Voyez ces tyrans qui séparent et qui tuent les époux. Le pape, tyran très-cruel, a abrogé les anciens canons et en a imaginé de nouveaux; mais nous affirmons qu'il est soumis à l'Écriture, et c'est ce qui le confondra. Cet âne insensé de pape a montré sa malice en voulant que son ordre fût irréfragable et sans appel. La papauté ne peut subsister en présence du mariage des prêtres.



Le monde ne comprend ni n'aperçoit les œuvres de Dieu. Peut-on assez admirer l'union conjugale que Dieu a réglée et établie, et d'où dérive l'espèce humaine ainsi que les institutions domestiques? où serions-nous si elle n'existait pas? Mais, dans son impiété, le monde ne tient nul compte de la volonté de Dieu. Nous sommes tous sortis du corps de notre mère, empereurs, rois, princes; Jésus-Christ lui-même, le fils de Dieu, n'a pas dédaigné de naître d'une vierge. Les contempteurs et blasphémateurs du mariage devraient être accrochés à une potence, tout comme les anabaptistes et les adamistes [1], qui ne reconnaissent pas le mariage et qui vivent entre eux comme des bêtes. Voyez aussi quelle belle vie mènent les papistes qui attaquent le mariage et le repoussent, et qui en même temps entretiennent des p—ns. S'ils veulent ainsi, au nom du diable, rejeter le mariage, que du moins ils soient conséquents et qu'ils chassent leurs p—ns.



Lorsque je commençai à reconnaître l'impiété et la tyrannie du célibat, me défiant de moi, j'allai trouver le docteur Jérôme Schurff pour qu'il m'indiquât, d'après les décrétales, pourquoi une pareille tyrannie était imposée aux misérables consciences des prêtres; je ne pensais pas de même à l'égard des moines qui étaient liés par un vœu. Il ne put rien m'alléguer de certain, mais il me répondit que le pape ne contraignait personne d'embrasser le sacerdoce; de sorte qu'il me laissa dans le doute et qu'il ne résolut point la difficulté que je lui avais exposée.

[1] Hérétiques qui avaient l'habitude de paraître dans leurs réunions dépouillés de tout vêtement, sous prétexte d'imiter l'état d'innocence primitive d'Adam. On rencontre, dès le second siècle, quelques traces de cette secte; elle reprit une vie nouvelle du temps des hussites, mais elle ne sortit guère de la Boême et de la Moravie; elle fit quelques prosélytes en Hollande. A la suite de l'*Histoire de la guerre des Hussites*, par Lenfant (1731, 2 vol. in-4°), se trouve une dissertation de Beausobre sur les adamistes.



Le mariage est la plus belle institution que Dieu ait réglée; les lois impies du pape ne sont qu'une oppression violente de la nature, car le but de la vie humaine, toute pauvre, pénible et courte qu'elle est, c'est d'engendrer des enfants. Lorsqu'une femme a, durant vingt ans, eu des enfants, c'en est fait d'elle.



On dit à table au docteur Luther qu'il venait de paraître à Leipzig un livre qui contenait l'apologie de la bigamie; il ne répondit rien, mais il demeura assis et plongé dans de graves réflexions. Il dit enfin : « Je suis souvent surpris que le roi de l'Arabie ait pu avoir sept cents femmes. » Alors un des convives lui demanda : « Seigneur docteur, que pensez-vous de Salomon, qui a eu trois cents femmes ou reines et sept cents concubines [1]? Et le texte dit que le nombre des jeunes filles qui étaient à sa cour n'était pas compté. » Le docteur repartit : « Il faut remarquer que ces reines dont parle l'Écriture doivent s'entendre de la race royale et de la famille de David, qui étaient nourries aux frais du roi. L'électeur de Saxe a un grand nombre de femmes autour de lui, des princesses, des demoiselles nobles, une dame du palais, des filles de service, et il ne s'ensuit pas que ce soient ses épouses. Comment serait-il possible que toutes ces femmes eussent été à Salomon afin qu'il dormît avec elles? La raison nous dit que la chose est impraticable. Salomon s'était marié à dix-huit ans; il était très-fort, et je crois qu'il avait alors toute la vigueur d'un homme de trente ans. Il épousa ensuite la fille du roi d'Egypte, Pharaon; ce fut sa seconde femme. En devenant vieux il épousa trois femmes de la race des Ammonites. S'il avait eu trois cents femmes, et que chaque nuit il eût dû en voir une nouvelle, l'année se serait écoulée sans qu'il eût un jour de repos. Cela ne peut pas être, il lui fallait s'occuper du gouvernement de ses États. »

[1] Nous pouvons citer un souverain arabe qui, à cet égard, se montra imitateur fidèle de Salomon. Le khalife Youssouf-Balkin, fondateur de la dynastie des Zizeïdes (en Afrique), compta mille femmes dans son sérail, et il lui naquit dix-sept enfants le même jour. Ce prince mourut l'an 984. Voir la *Biographie universelle*, t. LI, p. 514.

Quelqu'un demanda alors si l'Écriture sainte faisait mention que Salomon eût fait pénitence. — Le docteur Luther répondit : « Non, mais l'Écriture dit qu'il s'endormit avec ses pères ; de là je conclus qu'il a été admis à la béatitude. » Tel est le sens de cette expression, et elle n'est point employée à l'égard de Jacob et d'Absalon. Scott a formellement damné Salomon.



Le docteur Luther dit un jour que Dieu, en lui donnant une femme pieuse, lui avait accordé un trésor qu'il regardait comme plus précieux que tous les États du roi de France ou que la seigneurie de Venise [1].



C'est une grande chose lorsque deux époux vivent ensemble dans une parfaite union ; le diable ne le permet guère ; s'ils sont éloignés l'un de l'autre, ils ne peuvent supporter cette séparation, et s'ils sont ensemble, ils ne peuvent se supporter l'un l'autre. Ainsi que l'a dit un poëte : « *Nec tecum vivere possum, nec sine te.* » Il faut donc prier assidûment. J'ai vu bien des ménages où l'on commençait par ressentir une telle passion que l'on aurait voulu se manger mutuellement [2] ; au bout de six mois on était séparé. C'est le diable qui inspire d'abord aux mariés cette ardeur, pour les détourner de la prière : *Primo ardent in sexum, deinde frigent et oderunt.* Il y eut dans une ville, non loin de Wittemberg, un jeune couple nouvellement marié, et ils étaient si beaux l'un et l'autre que l'on n'aurait rien trouvé de pareil en quatre principautés. Ils ressentirent d'abord une très-grande passion, mais au bout d'un an, la femme était une p — n, le mari ne faisait que courir après les filles ; leurs débordements étaient tels, que c'était une honte ; et pourquoi ? parce qu'ils ne priaient pas.

[1] « Je regarde le mariage comme un paradis, même avec la plus extrême misère en partage ; » c'est ainsi que s'exprimait Luther dans une lettre à Nic. Gerbell, datée du 1er novembre 1521. *Paradisum arbitror conjugium, vel summa inopia laborans.*

[2] Einander haben fressen wollen.

Il ne faut avoir aucune relation avec ceux qui veulent rétablir les maisons de filles publiques. Il aurait mieux valu ne pas chasser le diable que le recevoir de nouveau et lui rendre ses prérogatives. Ceux qui songent à rétablir semblables maisons ne sont point des chrétiens, mais des païens qui n'ont aucune connaissance de Dieu. Le Seigneur a dit qu'il punirait la débauche; il châtiera également ceux qui la tolèrent et l'autorisent. Mais, répond-on, si l'on ne permettait pas semblables maisons, il en résulterait de grands désordres domestiques. Je réponds que Dieu, dans sa grâce, a établi un remède, le mariage ou l'espoir de contracter mariage. D'ailleurs, l'exemple de la débauche publique peut amener beaucoup de femmes et de jeunes filles à se livrer au vice. Nous ne pouvons rien faire, rien permettre, rien tolérer qui soit contre la volonté de Dieu : *fiat justitia et pereat mundus*.

XXX

Le 27 août 1538, on parla beaucoup des erreurs des saints Pères, qui n'ont rien écrit de digne au sujet du mariage; tous se sont laissé décevoir par l'immonde célibat, d'où il est sorti tant d'horreurs, et ils n'ont pas aperçu la dignité et l'éminence qu'attribuent au mariage l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, car Dieu a uni le mâle et la femelle. Le très-pieux Abraham a eu trois épouses. Jésus-Christ a assisté à des noces, et c'est là qu'il a fait son premier miracle. Saint Paul veut qu'un évêque soit le mari d'une seule femme, et il prédit que les temps où les noces seront défendues seront féconds en périls. Nous avons vu autant de péchés, de débauches, d'incestes, de débordements que la lettre de saint Ulrich en déplore. Mais l'estime superstitieuse qu'inspira le célibat l'emporta; les premiers Pères ont été des hommes pieux, mais ils n'ont pas prévu tous les maux qu'enfanterait cette hypocrisie du célibat, et ils se laissèrent séduire par elle. Le concile de Nicée prohiba expressément la castration[1], car beaucoup d'hommes, tourmentés des

[1] On sait qu'Origène donna cet exemple, et il trouva, dans l'antiquité, d'assez nombreux imitateurs; plus récemment, des sectaires suisses, des Mommiers, se sont livrés sur eux-mêmes à semblables excès, et il existe,

désirs de la passion, et voulant conserver les bénéfices de l'église et ses honneurs, s'étaient volontairement rendus eunuques. C'était une grande folie d'opposer des décrets à la castration et de ne pas vouloir permettre le mariage que Dieu a institué. L'édit qui défendit le mariage fut une loi impie et malheureuse. Saint Paphnuce, évêque célibataire, combattit seul cette mesure dans le concile; il donna le nom de chasteté au lit conjugal.

Le célibat est une superstition extrêmement empestée; elle empêche beaucoup de bien, elle nuit à l'ordre politique et domestique, elle cause des crimes affreux, des adultères, incestes, débauches, pollutions, illusions nocturnes, ainsi que le dit saint Ambroise dans une de ses hymnes:

Procul recedant somnia
Et noctium phantasmata
Ne polluantur corpora.

Saint Ambroise connaissait bien pareilles tentations. Ah! bon Dieu! les choses que Dieu a ordonnées et créées ne se laissent pas facilement abroger, et il est difficile d'empêcher et entraver la nature. La doctrine du célibat commença à lever la tête du temps de saint Cyprien, qui vécut 250 ans après Jésus-Christ; elle a donc duré 1300 ans.

Il est très-certain et très-positif que l'état de mariage tel que Dieu l'a ordonné est digne de tout respect; mais Satan, le monde pervers et les hommes ingrats lui ont opposé toutes sortes d'entraves; il faut beaucoup de peine pour décider des mariages,

dit-on, aux environs d'Odessa une secte d'eunuques. Un fait curieux d'exaltation mentale, c'est celui d'un cordonnier né dans le Frioul et domicilié à Venise, Matthieu Lovat, qui en 1802, à l'âge de 42 ans, se fit une amputation des plus entières, jeta dans la rue ce dont il venait de se priver, guérit complétement sans aucun secours de médecine, et finit en 1806 par se crucifier après s'être couronné d'épines. Il en mourut. Il existe à l'égard de cette histoire étrange, un opuscule du docteur C. Ruggieri (Venise, 1806, 24 p. in-8°). *Le Mercure*, 1809, t. XXXVIII, en a donné l'analyse.

et il en faut plus encore pour que des époux ne se séparent pas, ainsi que nous l'enseigne l'expérience de chaque jour. Les magistrats, les pasteurs, les consistoires se fatiguent à juger des causes dont le mariage est la source, à concilier des époux, à prononcer sur des demandes en divorce. La variété de ces cas matrimoniaux est infinie. Chaque jour, avant ou après la consommation du mariage, s'élèvent de nouvelles difficultés, et les règles manquent souvent pour les trancher : il faut entrer dans l'esprit de nos lois et faire attention aux circonstances de chaque affaire. — Le docteur Luther parla ensuite de la difficulté que présentait le double mariage de David, auquel Saül avait voulu donner en mariage ses deux filles, Mirab et Mical, et auquel il avait dit : « Tu seras mon gendre aujourd'hui par mes deux filles. »



Le 1er février 1534, le docteur Luther, accablé d'affaires et de lettres à écrire, dit : « Voici des jours de correspondance et d'ennui. Pareilles occupations nous ôtent le temps d'étudier, de lire, de prêcher, d'écrire, de prier. Je me réjouis de ce que les consistoires sont établis, surtout à cause des cas matrimoniaux qui se multiplient à l'infini. Beaucoup de parents croient avoir le droit d'empêcher, sans cause légitime, leurs enfants de se marier. L'office du magistrat et du pasteur doit tendre à favoriser les mariages, nonobstant la résistance des parents. Si les enfants sont jeunes et s'ils ont l'un pour l'autre un amour mutuel, (ce qui est la substance de l'union conjugale), il ne faut pas, à moins de motifs très-graves, essayer d'entraver leur union. Depuis la prédication de l'Évangile, le mariage a repris son autorité, tandis qu'il était un objet de mépris du temps du papisme. »



Quel fardeau que le célibat ! l'exemple des saints Pères nous le montre. Augustin, déjà vieux, se plaint de pollutions nocturnes ; Jérôme se meurtrit la poitrine à coups de pierre, mais il ne peut arracher de son cœur l'image des Romaines ; François embrasse une boule de neige ; Benoît se roule sur des épines

Bernard se macère le corps d'une façon horrible. Il faut donc saisir le remède que Dieu nous a donné, c'est-à-dire le mariage; des hommes qui valaient mieux que nous ont été engagés en cet état. Saint Pierre avait un gendre; donc il était marié; saint Jacques, le frère du Seigneur, et tous les apôtres, excepté saint Jean, ont été mariés également. Saint Paul se met au rang des veufs, il paraît qu'il s'était marié dans sa jeunesse selon l'usage des Hébreux. Spiridion, évêque de Chypre, était marié, ainsi que l'évêque Hilaire. Ce dernier, durant son exil, écrivait à sa fille et lui disait, entre autres choses, qu'il demeurait chez un homme riche qui lui avait promis que si elle était bien pieuse, il lui donnerait une robe ornée d'or. C'est ainsi qu'il correspondait avec cette enfant, en se mettant à sa portée.

Le docteur Luther dit une fois, dans un sermon, qu'il avait lu que saint Ulrich, ancien évêque d'Augsbourg, racontait dans une lettre le fait suivant[1] : Le pape Grégoire ayant voulu établir la règle du célibat pour les ecclésiastiques, résolut ensuite de faire nettoyer un étang qui était à Rome, à côté d'un couvent de religieuses; et quand l'eau eut été détournée, l'on trouva au fond de cet étang les crânes de plus de six mille enfants que l'on y avait jetés et noyés. Tels sont les fruits du célibat. Saint Ulrich ajoute que le pape Grégoire fut saisi d'horreur à ce spectacle, et qu'il révoqua la loi du célibat. Mais les autres papes qui lui succédèrent la remirent en vigueur.

Le docteur Luther dit aussi que de notre temps il y avait en Autriche, à Neubourg, un couvent de religieuses qu'on avait été forcé de transporter dans un autre endroit à cause de leur con-

[1] M. Audin dit avoir inutilement cherché cette lettre de saint Ulrich; nous nous sommes, de notre côté, livrés dans le même but à des investigations qui sont restées sans résultat. Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, est mort en 973. On trouvera sa vie dans la collection des Bollandistes, t. II de Juillet.

duite irrégulière et déréglée, et l'on mit à leur place des franciscains. Ces moines ayant voulu ajouter au couvent de nouvelles bâtisses, on trouva, en creusant la terre pour poser les fondements, douze pots de terre qui avaient été enfouis avec soin, et dans chaque pot il y avait le cadavre d'un petit enfant. C'est une autre preuve de la sagesse de la mesure du pape Grégoire, lorsqu'il rendit aux ecclésiastiques la faculté de se marier; et tout comme saint Paul a dit : « Il vaut mieux se marier que brûler », ainsi je dis qu'il vaut mieux donner des épouses aux prêtres pour éviter un état de choses qui donne lieu à la mort de tant de pauvres petites créatures innocentes.



A Rome, les enfants des femmes de mauvaise vie sont si nombreux que l'on a construit, en faveur de ces enfants trouvés, quelques couvents où ils sont élevés, et le pape porte le nom de leur père. Et dans les grandes processions qui se font à Rome, tous ces enfants marchent devant le pape.



Le 20 janvier 1536, neuf enfants furent baptisés à la fois; et le docteur Martin, le docteur Pomer, le docteur Philippe et d'autres personnages honorables et vertueux leur servirent de parrains. Et le docteur Luther dit : « Voici que, depuis plus de 400 ans, le pape a détruit un très-grand nombre d'enfants par sa prescription du célibat. Mais le Seigneur notre Dieu réparera ce mal avant la fin du monde. »



Le docteur Luther dit un jour qu'il y avait deux sortes d'adultère : la première sorte est l'adultère spirituel, qui est commis devant Dieu lorsque l'on convoite le mari ou la femme d'autrui; la seconde sorte est l'adultère corporel, qui est un vice très-honteux, et cependant dans le monde on s'en fait honneur. Un homme honorable me dit un jour : « Je n'avais pas cru que l'adultère fût un aussi grand péché; mais c'est pécher contre Dieu,

contre la société civile et la famille, et une femme adultère apporte dans la maison de son mari, qu'elle trompe, un héritier étranger. »



Un habitant de Wittemberg ayant commis un adultère, la femme du docteur Martin Luther parla à son mari et lui dit : « Mon cher seigneur, comment les gens peuvent-ils être aussi méchants, et se souiller de semblables péchés? » Et il lui répondit : « Ma chère Catherine, ils ne prient pas, et le diable ne reste pas oisif; car il nous faut prier sans cesse pour nous défendre du démon d'impureté, et nous devons répéter : « Seigneur, ne nous abandonnez pas à la tentation, mais délivrez-nous du malin esprit. »



Le docteur Luther dit un jour à table : « Je suis persuadé que si Dieu n'avait pas ordonné le mariage, mais que l'homme eût pu s'unir indifféremment à la première femme venue, alors les hommes auraient bien vite soupiré pour l'établissement du mariage, et ils se seraient promptement lassés d'une vie désordonnée ; car l'attrait de la défense est ce qui provoque le plus. » Et il cite à ce sujet deux sentences des anciens : *Nitimur in vetitum semper cupimusque negata*; et : *Quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit.*



Le docteur Luther dit, en parlant de ceux qui composent des vers satiriques, et qui écrivent contre les femmes et contre les jeunes filles, qu'ils ne resteront pas sans punition. Si c'est un noble qui agit ainsi, à coup sûr il n'est pas réellement d'origine noble, mais c'est un bâtard introduit dans quelque famille distinguée. Si les femmes ont quelque tort et quelque défaut, il ne faut pas les en reprendre par écrit ni en public, mais par des paroles dites en particulier. Les femmes sont un vaisseau fragile, selon l'expression de saint Pierre (1re ép., ch. III, v. 7). Le docteur se retourna ensuite, et dit : « Parlons maintenant d'autres choses. »



Une jeune fille avait été amenée par sa mère au fils d'un roi, afin qu'il accomplit ses projets coupables; et lorsqu'elle vit que sa résistance était vaine, et qu'il n'y avait plus pour elle espoir de conserver sa chasteté, elle s'élança vers une fenêtre et s'y precipita, de sorte qu'elle se tua en tombant. On disputa là-dessus, et on demanda si elle était répréhensible. Le docteur Luther dit: « Elle a eu la confiance que cet acte de désespoir était sa seule planche de salut, et ce n'est point pour se débarrasser de la vie qu'elle a agi ainsi, mais pour échapper à la perte de sa virginité. » On assure que la chose est arrivée au roi de France.



Le docteur Luther dit un jour: « Il n'y a pas de plus grand fléau, ni de pire croix sur la terre, qu'une femme méchante, acariâtre, hargneuse. Salomon a dit dans le livre des *Proverbes* (ch. XXX, v. 21-23) : « La terre tremble pour le serviteur quand il règne, pour le fou quand il est soûlé de viande, et pour la femme digne d'être haïe quand elle se marie. »



On demanda au docteur Luther si la simple fornication était un péché et un crime, car plusieurs légistes maintiennent que non, et qu'elle n'est passible d'aucune peine. Il répondit: « Pourquoi ne serait-ce pas un péché? Saint Paul déclare très-nettement que ni les débauchés, ni les adultères n'entreront en possession du royaume des cieux. »



Mention fut faite d'hérétiques nouveaux qui prétendent qu'entre époux l'un ne peut demander à l'autre le devoir conjugal parce qu'il n'est pas exempt de péché. — Le docteur Luther dit: « Satan répand dans le monde des erreurs innombrables aussitôt que nous nous écartons de la parole divine; n'est-ce pas une grande honte que l'on fasse ainsi un péché d'une institution de Dieu, tandis qu'autrement il se commet impudemment une foule

de péchés d'adultère, de fornication, d'inceste? Il a été écrit bien clairement que chacun devait avoir sa femme, non-seulement pour avoir des enfants, mais pour éviter la fornication. »



Une femme vint porter plainte au docteur Luther, et il publia la sommation suivante :

« Moi, Martin Luther, fais savoir et connaître, en ma qualité de ministre de l'Église de Wittemberg, que Marie, fille d'Urbain Pfeifer, de Schlieben, est venue vers moi et qu'elle s'est plainte de ce que son mari, Hans Schwalb, d'Atzamsdorf, près Erfurth, l'avait deux fois quittée, depuis six ans, sans motif légitime, et qu'il parcourait le pays avec une femme non mariée, à ce qu'assuraient des gens dignes de foi. Elle réclamait conseil sur ce qu'elle avait à faire, désirant se séparer de son mari qui l'abandonnait. Je cite donc, en vertu de mon autorité, ledit Hans Schwalb, pour la première, pour la seconde, pour la troisième fois, afin qu'il ait à comparaître devant moi et devant les dignitaires de la paroisse, le 10 juillet prochain, à huit heures avant midi, pour entendre la plainte portée contre lui et pour y faire réponse. En cas qu'il ne paraisse pas en personne ou par un fondé de pouvoir, il sera passé outre à la procédure et il sera décidé selon la justice. Donné à Wittemberg, le 22 juin 1538. »



Il y avait à Francfort sur l'Oder un maître d'école, homme pieux et savant dont le cœur s'était porté à la théologie et qui avait prêché plusieurs fois à la grande admiration de ses auditeurs. Il fut appelé à la dignité de diacre; mais sa femme, qui était fière et vaine, ne voulut pas y consentir, et elle dit qu'elle ne voulait pas être la femme d'un ministre. On demanda ce que devait faire ce digne homme pour sortir d'embarras; s'il devait renoncer à la femme ou à l'emploi de prédicateur. Le docteur Luther dit d'abord en manière de plaisanterie et en riant : « S'il a épousé une veuve, comme vous le dites, qu'il fasse ce qu'elle veut. » Mais ensuite il dit : « La femme est obligée de suivre son

mari, mais le mari n'est pas tenu de suivre sa femme. Ce doit être une méchante femme et même un vrai diable, puis qu'elle a honte de cette charge de prédicateur dont le Seigneur Jésus-Christ et les anges ont été investis. Le diable fait tout ce qu'il peut pour jeter la déconsidération sur les prédicateurs et pour les vexer. Si elle était ma femme, je lui parlerais ainsi : « Veux-tu me suivre? dis promptement oui ou non. » Si elle disait non, j'en prendrais bien vite une autre. »



La peine que le pape a prononcée contre les maris qui ont manqué à la foi conjugale est injuste et mal calculée: ils peuvent s'acquitter du devoir conjugal, mais ils ne doivent pas le réclamer ; cela peut devenir une cause d'incontinence. J'aimerais mieux qu'on leur infligeât quelque autre châtiment humiliant, tel que de jeûner au pain et à l'eau.



Si quelqu'un a une femme vieille, méchante, querelleuse et toujours malade, il peut dire qu'il est réellement en purgatoire.



On dit un jour au docteur Luther qu'il s'était élevé, au sujet du mariage, une nouvelle opinion hérétique, qu'aucun des époux ne pouvait demander à l'autre le devoir conjugal, car c'était un vrai péché, et le docteur Luther dit : « Satan introduit dans le monde d'innombrables hérésies, si nous abandonnons la parole de Dieu et si nous ne nous y attachons pas fortement. N'est-ce pas une honte que l'on trouve du péché dans les choses que Dieu a réglées, tandis que l'incontinence et l'adultère se commettent effrontément et sans que les pécheurs soient confus? Saint Paul a déclaré en termes formels et précis : « A cause de l'incontinence, que chacun eût sa femme et que chaque femme eût son mari ; la femme n'est point la maîtresse de son propre corps, mais le mari ; aussi le mari n'est point le maître de son

propre corps, mais la femme (*Première Epître aux Corinthiens*, ch. VII). L'apôtre ne dit pas que ce doit être seulement pour avoir des enfants, et il ajoute : « Ne vous fraudez point l'un l'autre, si ce n'est d'un consentement mutuel, pour un temps, afin que vous vaquiez au jeûne et à l'oraison, et puis retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente. »



On demanda si celui qui enlève une jeune fille qu'il aime et qui donne son consentement, commet un péché ou un délit, puisque *volenti non fit injuria*. Le docteur Luther répondit : « Ce n'est pas à celle qui donne son consentement qu'on fait tort et dommage, mais à ses parents qu'on prive, malgré leur volonté, de leur fille. C'est donc un vol que le droit impérial punit avec raison de peines très-rigoureuses. Mais le pape, l'antechrist de Rome, excuse ce crime dans ses décrétales. »



Une affaire de divorce fut portée devant l'autorité ecclésiastique de Wittemberg : un soldat avait, dix ans auparavant, épousé une fille de basse condition ; il fut mis en prison pour avoir grièvement blessé un homme ; il força la porte, s'enfuit, laissant sa femme enceinte. Deux ans plus tard, il était valet du bourreau dans une autre ville, et il voulut que sa femme vînt le rejoindre. Elle s'y refusa, et ils furent tous deux cités devant l'officialité. Elle comparut, mais, pour lui, il ne tint compte de la citation qui lui avait été faite; depuis huit ans il n'a pas donné de ses nouvelles. La femme tomba alors dans l'incontinence et elle a eu deux enfants.

Les gens chez qui elle avait servi jusqu'à ce moment rendirent d'elle un bon témoignage ; ils ne savaient rien que de favorable sur son compte. Philippe Mélanchton l'interrogea, et il dit ensuite : « Son mari étant un homme grossier et féroce, et l'ayant délaissée sans motifs, je crois qu'il sera bon, pour qu'elle ne tombe pas dans de plus grands péchés, que nous la déclarions libre, » et il demanda aux assistants et aux diacres ce qu'ils en

pensaient; ils furent de son avis. Alors on la fit venir, et Philippe lui dit : « Vois à purifier ta conscience : quant à nous, nous te déclarons libre, non d'après notre puissance et autorité, mais d'après le jugement de Dieu et la sentence de saint Paul : « Si « l'infidèle se sépare, qu'il se sépare, car l'innocent n'est point « asservi en tel cas. » (*Première Epître aux Corinthiens*, ch. VII, v. 15.) Que notre Seigneur Jésus-Christ te protége. Amen. »



Gunther de Bunau demanda au docteur Luther son avis dans la circonstance suivante : « Un noble avait rendu enceinte la veuve de son frère, qui avait déjà trois enfants, et il voulait l'épouser. Le prince se refusait à le permettre, et il avait enjoint, si l'on se saisissait du coupable, de lui trancher la tête. Le docteur Luther répondit : « Nous ne pouvons permettre ni autoriser ce qui serait contre la parole de Dieu. Le pape l'autorise, mais c'est pour la perdition de l âme et du corps. Je voudrais que ce noble et que cette femme fissent pénitence et qu'ils se séparassent, et qu'ils se remissent aux mains de l'électeur; je prierais pour eux et j'intercéderais en leur faveur en écrivant au prince. »



C'est une grande grâce, bien remarquable, si les époux sont toujours d'accord; mais le diable est l'adversaire déclaré de cette union.



DE LA POLYGAMIE.

Les jurisconsultes donnent une belle définition de la bigamie! Salomon a été *centogame*, et *millogame* qui plus est, et cependant il a écrit un livre que les jurisconsultes ne seraient pas en état de composer. Et ils veulent alléguer la parole de Dieu! Est-ce que sous la papauté nous n'avons pas pu supporter que les prêtres et les chanoines entretinssent une foule de concubines, que ces pédérastes eussent des Ganymèdes? La-

mech fut le premier qui eut deux femmes à la fois; Jacob en eut quatre, et, toutefois, ce furent de très-saints ministres de Dieu.

Le docteur Luther demanda un jour au docteur Basilius si, d'après les lois, un mari ayant une femme plus morte que vive, pour ainsi dire, et atteinte d'une maladie incurable, pourrait avoir l'autorisation de prendre une concubine. — Basilius répondit « qu'il était probable que dans certains cas cette autorisation serait accordée », et Luther dit alors : « C'est là une chose dangereuse; si les cas de maladie sont admis, il n'est pas de jour où l'on ne puisse venir, avec de nouvelles raisons fraîchement inventées, demander la dissolution des mariages. »

La polygamie des patriarches, de Gédéon, de David, de Salomon et des autres rois n'a pas été sans une très-grande nécessité, et ce n'est pas le libertinage qui en a été cause. Les Juifs furent contraints d'avoir plusieurs femmes, par la nécessité de la promesse et de la consanguinité; car Abraham, Isaac et Jacob reçurent de Dieu la promesse qu'il multiplierait leur semence comme les étoiles du ciel ou le sable de la mer. Les Juifs avaient toujours les yeux tournés sur cette promesse, et ils étaient obligés de prendre plusieurs femmes afin de l'accomplir. La nécessité de la consanguinité, c'était que lorsqu'un homme était élu pour juge ou pour roi, des parentes pauvres recouraient à lui, et il était obligé de les prendre pour épouses ou pour concubines. Le concubinage fut chez les Juifs chose permise et licite. Il leur fut imposé afin de venir au secours des femmes dans leur détresse, et pour que les veuves et les orphelines trouvassent aliments et vêtements. Ce ne fut pas pour les Juifs un agrément, mais un fardeau et une charge. David eut dix femmes et fut accablé de soucis et de tracas; et dans le cours de l'année, à peine touchait-il une seule fois sa femme; il était surchargé de soucis : il fit la guerre, il administra son royaume, il composa les psaumes. Les mille femmes de Salo-

mon étaient pour lui ce que sont pour moi mes parentes Magdeleine et Elisabeth qui ont demeuré chez moi et qui sont demeurées vierges[1].

[1] Il est impossible, en présence de ces singulières opinions de Luther sur la polygamie, de ne pas rappeler la célèbre affaire du landgrave de Hesse. En voici un récit succinct et exact.

« Le landgrave Philippe, le protecteur le plus zélé de la réforme, avait épousé Christine, fille du duc Georges de Saxe. Bien que huit enfants eussent été le fruit de cette union, la discorde régnait dans ce ménage. Le landgrave était débauché, violent, très-peu délicat dans ses amours passagers. Il devint épris de Marguerite de Saul, fille d'honneur de sa sœur Elisabeth. Cette coquette adroite et ambitieuse, Maintenon du seizième siècle, excita par sa résistance les désirs d'un prince peu habitué à soupirer, à ne pas satisfaire ses fantaisies, et sur-le champ. Il perdait le sommeil et l'appétit. En relisant la Bible (il la feuilletait souvent ainsi que les amis de la réforme), il fut frappé de l'exemple des patriarches de la Genèse, et il conçut le projet d'avoir, lui aussi, deux femmes à la fois. Cette idée devint chez lui ce que la science moderne appelle une monomanie; il voulut avoir l'autorisation de Luther et des docteurs de Wittemberg. Il prit la plume, il écrivit une lettre hautaine et impudente, où il disait crûment qu'il lui fallait une femme et que, si on lui refusait Marguerite, il en trouverait d'autres.

En même temps, son confident, le théologien Bucer, portait à l'Église saxonne une instruction rédigée et signée par le prince; c'est un document très-singulier. Le landgrave avoue que, peu après son mariage, il a commencé à se plonger dans l'adultère et la fornication, mais il ne veut point changer de conduite (*talem vitam deserere nolo*); son épouse est acariâtre, elle sent mauvais, elle est adonnée à la boisson (*quomodo se superfluo potu gerat*), aussi n'a-t-il pas gardé trois semaines la foi du mariage. Il a souvent imploré l'assistance de Dieu, mais il est toujours demeuré le même. Il cite alors l'exemple de l'empereur Valentinien qui eut à la fois deux épouses et qui fit une loi pour rendre général un pareil privilége. Quant à lui, il ne peut ni il ne veut (expressions plusieurs fois répétées) agir differemment. D'ailleurs il continuera de bien traiter sa première épouse et de cohabiter avec elle. (*Eidem omne bonum præstare, neque ab eadem abstinere.*)

« Le landgrave ajoutait qu'en cas de refus des docteurs de Wittemberg, il solliciterait une dispense de l'empereur, et qu'il se flattait de l'obtenir en donnant de fortes sommes à quelques-uns des ministres de ce souverain, mais on pourrait lui imposer en même temps des conditions défavorables aux intérêts de la réforme. Si Luther et Philippe (Mélancthon) lui venaient en aide en des choses qui n'étaient point contraires à la loi divine, ils le trouveraient prêt à leur accorder ce qu'ils lui demanderaient,

fussent les biens des couvents ou autres objets. (*Sive monasteriorum bona seu alia concernat, ibi me promptum reperient.*)»

La réponse à des demandes aussi pressantes ne se fit pas attendre : elle vint sous la forme d'une consultation en vingt-quatre articles, hérissée de subtilités, bourrée de citations bibliques ; après avoir représenté que l'introduction de la polygamie donnerait lieu à des scandales affligeants, après avoir engagé le landgrave à vivre dans la chasteté, on finissait par dire : « Si votre altesse est complétement résolue à épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement (*quod si denique vestra celsitudo omnino concluserit adhuc unam conjugem ducere, judicamus id secreto faciendum*)..... C'est ainsi que nous l'approuvons (*sic hoc approbamus*) ; car l'Evangile n'a ni révoqué, ni défendu ce qui avait été permis dans la loi de Moïse à l'égard du mariage et n'en a point changé la police extérieure, mais il a ajouté la vie éternelle, prescrivant la véritable obéissance aux ordres de Dieu et s'efforçant de réparer la corruption de la nature. »

Cette consultation était signée de Luther, de Mélanchton, de Bucer, de Corvin, de Lenningue, de Wintferte et de Melanther. On ne peut douter qu'elle ne coûtât fort aux réformateurs, mais ils sacrifièrent tout scrupule à l'urgence de ne pas mécontenter un prince qui était leur plus ferme appui.

Peu de temps après, Denys Melander, prédicateur du landgrave, célébra dans la chapelle du château de Rotenbourg le mariage du prince avec Marguerite de Saul ; parmi le petit nombre de témoins qui assistèrent à cette cérémonie tenue secrète, l'acte dressé par le notaire Balthasard Rand (*instrumentum copulationis*) mentionne Mélanchton et Bucer. Une circonstance curieuse dans une affaire de tout point si étrange, c'est qu'il fut produit une déclaration de la première femme légitime du landgrave ; la duchesse consentait de bonne grâce à ce qu'on lui donnât une compagne afin de servir l'âme et le corps de son très-cher époux et de contribuer à l'accroissement de la gloire de Dieu (*Dilectissimi mariti animæ et corpor serviret et honor Dei promoveretur*).

Le landgrave eut six enfants de Marguerite de Saul.

On peut rapprocher de ce que Luther disait de la pluralité des femmes, ce qu'il écrivit en d'autres occasions sur le même sujet ; M. Michelet (t. III, p. 62) a extrait de la correspondance du réformateur les passages suivants :

« Il faut que le mari soit certain par sa propre conscience et par la parole de Dieu que la polygamie lui est permise..... Pour moi, j'avoue que je ne puis mettre d'opposition à ce qu'on épouse plusieurs femmes, et que cela ne répugne pas à l'Écriture sainte. Cependant je ne voudrais pas que cet exemple s'introduisît parmi les chrétiens, à qui il convient de s'abstenir, même de ce qui est permis, pour éviter le scandale. (13 janvier 1524.)

« La polygamie, permise autrefois aux Juifs et aux gentils, ne peut, d'après la foi, exister chez les chrétiens, si ce n'est dans un cas d'absolue

nécessité, comme quand on est obligé de se séparer de sa femme lépreuse.» (21 mars 1527)

Ajoutons que divers écrivains se sont constitués les champions de la polygamie. L'un des plus célèbres est le suédois Jean Lyser, dont le gros in-4°, *Polygamia triumphatrix*, 1682, publié sous le nom de Théophilus Aletheus, rempli d'historiettes scabreuses et de détails hasardés, fut brûlé de la main du bourreau; persécuté, chassé de partout, ce malheureux bossu, qu'une seule femme aurait fort embarrassé, à ce que prétend Bayle, mourut de misère en soutenant jusqu'à son dernier soupir que la polygamie était non-seulement permise, mais encore ordonnée en certains cas. Plus récemment, un théologien anglais, Martin Madan, mort en 1790, mit au jour en 1772, sous le titre de *Thelyphtora or Essay on female ruin*, un ouvrage en 3 volumes in-8°, qui justifie la polygamie, se fondant sur ce que la première cohabitation avec une femme est un mariage virtuel. Cet écrit fit grand bruit et fut l'objet des critiques les plus sévères. Ochin, l'un des apôtres de la réforme, avait avancé, dans le vingt et unième de ses trente dialogues (Bâle, 1563), la proposition suivante : « Un homme marié qui a une femme stérile, infirme et d'humeur incompatible, doit d'abord demander à Dieu la continence. Si ce don, demandé avec foi, ne peut s'obtenir, il peut suivre sans péché l'instinct qu'il connaîtra certainement venir de Dieu, et prendre une seconde femme sans rompre avec la première. » Par contre, un littérateur français mort à Berlin, Prémontval, a pris la peine de réunir toutes sortes de raisons, d'autorités et d'exemples contre la pluralité des femmes, en trois volumes in-8°, intitulés : *La Monogamie ou l'Unité dans le mariage*, 1750.



DU PAPE, DE L'ANTECHRIST ET DES PAPISTES.

Le diable engendra les ténèbres, les ténèbres engendrèrent l'ignorance; l'ignorance engendra l'erreur et ses frères; l'erreur engendra le libre arbitre et la présomption; le libre arbitre engendra le mérite; le mérite engendra l'oubli de Dieu; l'oubli engendra la transgression; la transgression engendra la superstition; la superstition engendra la satisfaction; la satisfaction engendra l'offrande de la messe; l'offrande de la messe engendra le prêtre; le prêtre engendra l'incrédulité; l'incrédulité engendra le roi Hypocrisie; l'hypocrisie engendra le trafic des offrandes en vue du gain; le trafic en vue du gain engendra le purgatoire; le purgatoire engendra les vigiles solennelles de l'année; les vigiles de l'année engendrèrent les bénéfices eccle-

siastiques ; les bénéfices ecclésiastiques engendrèrent l'avarice ; l'avarice engendra l'enflure du superflu ; l'enflure du superflu engendra l'abondance ; l'abondance engendra la rage ; la rage engendra la licence ; la licence engendra l'empire et la domination ; la domination engendra la pompe ; la pompe engendra l'ambition ; l'ambition engendra la simonie ; la simonie engendra le pape et ses frères vers l'époque de la captivité de Babylone. Après la captivité de Babylone, le pape engendra le mystère d'iniquité ; le mystère d'iniquité engendra la théologie sophistique ; la théologie sophistique engendra le rejet de l'Écriture sainte ; le rejet de l'Écriture sainte engendra la tyrannie ; la tyrannie engendra le meurtre des saints ; le meurtre des saints engendra le mépris de Dieu ; le mépris de Dieu engendra la dispensation ; la dispensation engendra le péché volontaire ; le péché volontaire engendra l'abomination ; l'abomination engendra la désolation ; la désolation engendra le doute ; le doute engendra la recherche des bases de la vérité, et c'est ce qui révèle la désolation ou l'antechrist, c'est-à-dire le pape.



Saint Paul se plaignait et disait : « Le temps viendra où les hommes ne souffriront plus la saine doctrine. » Et ailleurs : « Sachez aussi que, dans les derniers jours, il viendra des temps périlleux, car les hommes n'aimeront qu'eux-mêmes. »

Lorsque je lus d'abord ces passages, je ne tournais pas les yeux vers Rome, et je crus que l'apôtre avait eu en vue les Juifs et les Turcs.



La manière de vivre est aussi déréglée parmi nous que parmi les papistes ; aussi ne les combattons-nous pas au sujet de leur conduite, mais pour leur doctrine. Wicleff[1] et Huss furent les

[1] Jean Wiclef ou De Wicliffe, l'un des plus célèbres précurseurs de Luther, naquit en 1324 dans le Yorkshire ; il fut professeur à Oxford et il obtint la faveur du roi Édouard III. Se fiant sur son crédit à la cour, il attaqua le pouvoir des papes ; il refusa à l'Église de Rome toute prééminence sur les autres églises ; il ne ménagea pas davantage les dogmes.

ennemis et les assaillants du genre de vivre et de la conduite déréglée des papistes. Je m'oppose et je résiste surtout à leur doctrine, j'affirme avec netteté et maturité qu'ils n'enseignent pas la vérité; aussi suis-je appelé. Je prends l'oie par le cou et je mets le couteau à la gorge. Lorsque je puis prouver que la doctrine du pape est fausse (ce que j'ai prouvé et établi), alors je puis facilement prouver que leur conduite est mauvaise. Le pape a détruit la parole et la doctrine pures; il a apporté une autre parole et une autre doctrine qu'il a accrochées à l'Église. J'ai ébranlé toute la papauté avec ce seul point; j'enseigne avec droiture et ne me mêle de rien autre. Nous devons insister sur la doctrine, car elle casse le cou au pape. Aussi le prophète Daniel a-t-il bien justement tracé le portrait du pape, en disant que ce serait un souverain qui agirait selon sa volonté, c'est-à-dire qui n'aurait égard ni au spirituel ni au temporel, mais qui dirait nettement et brièvement : « Je veux que ceci et cela soit ainsi. » Car le pape ne tire son institution et son autorité ni du droit divin ni du droit humain; c'est une créature humaine qui s'est choisie elle-même et un intrus. Saint Paul avait

D'après lui, Jésus-Christ n'était dans l'eucharistie qu'en figure; la confession des péchés n'était point nécessaire lorsque l'on ressentait une sincère contrition; il n'était besoin ni de la présence, ni du ministère d'un prêtre pour le mariage, lequel se trouvait valide dès qu'il y avait consentement des parties. Devançant sur quelques points les opinions de Luther, Wicleff voulait que l'on interdît absolument le mariage à ceux qu'un trop grand âge met hors d'état d'avoir des enfants. Il ajoutait que les enfants morts sans baptême pouvaient être sauvés. Le 17 mai 1282, un concile réuni à Londres condamna vingt-quatre propositions extraites des ouvrages de Wiclef. Celui-ci quitta Oxford et se retira à Lutterworth dans le comté de Leicester, où il était investi d'un riche bénéfice; il y vécut sans être inquiété, et succomba, le 31 décembre 1387, à une attaque d'apoplexie. Les Wicléfites se fondirent avec les Lollards, dont le chef, Walther Lollard, avait été brûlé à Cologne en 1325. Plusieurs conciles condamnèrent successivement les ouvrages de Wiclef; en 1415, le concile de Constance flétrit sa mémoire; en 1428, l'évêque de Lincoln fit exhumer le cadavre; les ossements furent brûlés, les cendres jetées à la voirie. La vie de Wiclef a été écrite plusieurs fois (Nuremberg, 1546; Oxford, 1612; Londres 1720 et 1826). En 1842, un archéologue instruit, James Kenthorn Todd, a publié à Londres un curieux ouvrage attribué à cet hérésiarque : *An Apology for Lollard doctrines*, petit in-4°.

lu Daniel avec attention, et il fait usage à peu près des mêmes mots lorsqu'il dit : « L'homme de péché, le fils de perdition, s'élève au-dessus de tout ce qui est nommé Dieu ou qu'on adore. »



De mon temps, lorsque j'étais à Rome, une dispute eut lieu publiquement, à laquelle assistèrent (sans me compter), trente savants docteurs, et qui fut contre le pouvoir du pape, lequel se vantait de commander, de sa main droite, aux anges dans le ciel et de tirer, de sa main gauche, les âmes du purgatoire, et de ce que sa personne était mêlée avec la divinité. Mais Calixte disputa contre ces assertions et montra que c'était seulement sur la terre que pouvoir avait été donné au pape de lier et de délier. Les autres docteurs l'attaquèrent à ce sujet avec une excessive véhémence, et Calixte finit alors par dire qu'il ne parlait ainsi que par manière de dispute, et que ses sentiments intimes différaient de ses paroles.



Pendant bien des siècles il n'y a pas eu un évêque qui ait montré quelque zèle au sujet des écoles, du baptême et de la prédication ; ç'aurait été trop de peine et de travail pour eux, tant ils étaient ennemis de Dieu. J'ai entendu divers docteurs respectables affirmer que l'Église avait, depuis longtemps, besoin d'une réforme ; mais personne n'avait eu la hardiesse d'attaquer la papauté, car le pape avait arboré sur sa bannière : *Noli me tangere*, ne me touche pas ; aussi chacun gardait-il le silence. Le docteur Staupitz me dit un jour : « Si vous vous en prenez à la papauté, vous aurez le monde entier contre vous. » Et il ajouta : « Néanmoins l'Église est bâtie sur le sang, et c'est avec du sang qu'elle doit être arrosée. »



Je voudrais que tous ceux qui ont l'intention de prêcher l'Évangile lussent avec attention les abominations des papistes,

leurs décrets et leurs livres, et, sur toutes choses, qu'ils considérassent avec réflexion et d'une manière sérieuse les horreurs de la messe; cette idolâtrie seule aurait pu provoquer la colère de Dieu et l'amener, dans sa justice, à noyer et détruire le monde entier; de cette manière, leurs consciences seront armées et renforcées contre leurs adversaires.



Le pape et sa bande ne peuvent endurer l'idée d'une réforme; ce mot inspire à Rome plus d'effroi que la foudre venant du ciel ou que le jugement dernier. Un cardinal disait dernièrement : « Qu'ils boivent et qu'ils mangent; et qu'ils fassent ce qu'ils voudront, mais s'ils songent à nous réformer, ce sera en vain, et nous ne le souffrirons pas. » De notre côté, nous autres protestants, nous ne nous contenterions pas qu'on administrât la communion sous les deux espèces et qu'on permît aux prêtres de se marier; mais nous aurons pure et sans falsification la doctrine de la foi, et nous aurons la droiture qui justifie et qui sauve devant Dieu, et qui chasse toute idolâtrie et fausse adoration; cela détruit et renversé, la base sur laquelle repose la papauté tombe aussi.



Les papistes allaient en pèleriuage aux tombeaux des saints; ils allaient à Rome, à Jérusalem, à Saint-Jacques de Compostelle, pour expier leurs péchés. Un certain prince d'Allemagne, bien connu de moi, alla à Compostelle, où l'on prétend qu'est enseveli saint Jacques, le frère de saint Jean. Ce prince se confessa à un Franciscain qui était un honnête moine, et comme l'usage était, parmi les papistes, de rapporter de Compostelle de grandes indulgences et des pardons que l'on accordait à ceux qui donnaient de l'argent pour les avoir, le moine demanda au prince s'il était Allemand. Le prince répondit qu'oui, et alors le moine lui dit : « O mon cher enfant, pourquoi viens-tu chercher si loin ce que tu as bien mieux en Allemagne? J'ai lu et vu les écrits d'un moine augustin, concernant les indulgences et le

pardon des péchés, et il y prouve puissamment que la véritable rémission des péchés consiste dans les mérites et souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ, en qui se trouve le pardon de toutes nos fautes. Reste donc attaché à cette doctrine et ne souffre pas que l'on t'en éloigne. Je me propose (avec le bon plaisir de Dieu), de renoncer bientôt à cette vie antichrétienne, de me rendre dans votre Allemagne et de me joindre à ce moine augustin. »



Jésus-Christ a passé trente-trois ans sur la terre, et chaque année il se rendait trois fois à Jérusalem, ce qui fait qu'il y est allé quatre-vingt-dix-neuf fois. Si le pape pouvait faire voir que Jésus-Christ est venu une seule fois à Rome, quel serait son orgueil, et comme il en tirerait vanité! Et, toutefois, Jérusalem a été détruite de fond en comble.



Le célibat que les papistes louent tellement est une grande hypocrisie et un grand mal; nous sommes déçus sous l'apparence de l'autorité des Pères de l'Église. Augustin fut trompé par les honneurs rendus aux religieuses: quoiqu'il vécut à une époque bien meilleure que celles qui suivirent, et bien qu'il ait permis aux religieuses de se marier, si elles le voulaient, il dit cependant qu'elles péchaient en agissant ainsi, et qu'elles n'agissaient pas selon la droiture aux yeux de Dieu. Ensuite, quand vint le temps de colère et d'aveuglement, lorsque la vérité fut poursuivie et que le mensonge prit le dessus, alors, sous couleur de grande sainteté (et ce n'était au fond qu'hypocrisie), les pauvres femmes furent condamnées. Mais Jésus-Christ a détruit tous les arguments d'un seul mot: « *Il les créa mâle et femelle.* »



J'admire la folie et l'amertume de Wetzell, lorsqu'il essaye de beaucoup écrire contre les protestants, et lorsqu'il déclame contre nous sans rime ni raison; par exemple, lorsqu'il s'emporte

contre ce principe : les œuvres et actions d'un fermier, d'un cultivateur ou de tout autre bon et pieux chrétien (pourvu qu'elles s'accomplissent avec foi), sont d'un bien plus grand prix aux yeux de Dieu que toutes les œuvres des moines, frères, religieuses, etc. Ce pauvre ignorant se fâche et s'irrite beaucoup contre nous. Il ne fait pas attention aux œuvres que Dieu a commandées et imposées à chacun suivant sa profession et sa vocation. Il ne s'y arrête nullement, mais il ne songe qu'à des pratiques superstitieuses et faites pour attirer les regards, pratiques que Dieu n'a point commandées et qu'il n'approuve point. Saint Paul s'est exprimé, au sujet des bonnes œuvres et des vertus, avec plus d'énergie et plus de vérité que les philosophes ; car il loue en termes fort élogieux les œuvres des pieux chrétiens dans leurs occupations en ce monde. Que Wetzell sache que les guerres de David et les batailles qu'il livra étaient plus agréables à Dieu que les jeûnes et prières des plus saints et plus honnêtes d'entre les moines, beaucoup plus que les œuvres de nos moines d'à présent, devenus ridicules et superstitieux.



Parmi les papistes tout se fait sans peine ; jeûner leur donne moins de peine qu'à nous de manger. Pour un jour où l'on jeûne, il y a trois jours où l'on dévore. Chaque moine, pour sa collation du soir, a deux quarts de bière, un quart de vin, des gâteaux aux épices ou du pain préparé avec des épices ou du sel, et cela pour donner plus de saveur à ce que l'on boit. Ainsi agissaient ces pauvres frères voués à l'abstinence ; ils étaient si pâles et si maigres qu'ils ressemblaient à des anges en colère.



Beaucoup d'Italiens sont bien disposés pour la religion protestante, ils auraient bien voulu que je ne touchasse pas à la messe, car la rejeter leur semble une hérésie abominable. Ils ont tellement de confiance en la messe qu'ils croient que celui qui l'a entendue est, pour tout le reste du jour, exempt de tout danger, qu'il ne peut commettre de péchés, quoi qu'il fasse, et que

rien ne peut lui arriver de fâcheux; aussi advient-il qu'après l'audition de la messe il se commet beaucoup de meurtres et de péchés. Je me souviens que, lorsque j'étais à Rome, il y avait un Italien qui avait cherché durant deux années son ennemi afin de se venger de lui; enfin il l'aperçut dans l'église où lui-même venait d'entendre la messe et de se relever de devant l'autel; il s'avança vers lui et lui donna un coup mortel avec son poignard et s'enfuit ensuite. Mon livre sur l'abolition de la messe est écrit avec beaucoup de véhémence contre les blasphémateurs; ce n'est pas pour ceux qui commencent à marcher dans la vraie doctrine, pour ceux qui naissent à peine à la parole de Dieu: ceux-là sont offensés de la façon dont je m'exprime, et ce n'est pas étonnant; si quelqu'un avait essayé, il y a vingt ans, de m'arracher la messe, il aurait fallu qu'il tirât bien fort avant que je lui cédasse, car mon cœur y était attaché, et je l'adorais; maintenant, grâce à Dieu, je suis d'un autre avis, et j'ai la conviction que les raisons sur lesquelles s'appuient la messe et la papauté tout ensemble, ne sont qu'imposture et idolâtrie.



Un capucin dit: « Porte une robe grise et un capuchon, attache un cordon autour de ton corps et mets des sandales à tes pieds »; un cordelier dit: « Porte un capuchon noir »; un papiste dit: « Fais telle ou telle chose, entends la messe, prie, jeûne, fais l'aumône. » Mais un vrai chrétien dit: « Je ne deviens juste et je ne suis sauvé que par la foi en Jésus-Christ, sans aucune œuvre ni mérite qui me soit personnel. » Comparez maintenant, et jugez où est la vraie justice.



En Italie, les hôpitaux sont pourvus de tout ce qui est nécessaire; ils sont bien bâtis, on y a de bonnes choses à boire et à manger; on y est servi avec soin; les médecins sont habiles; les lits et le mobilier sont propres et bien tenus; aussitôt qu'un malade est apporté, on lui ôte ses habits en présence d'un notaire public, qui les enregistre; ils sont mis de côté avec soin; le ma-

lade est recouvert d'un vêtement blanc et déposé dans un lit bien préparé. Bientôt après, on lui amène deux médecins, et les serviteurs apportent des aliments et des boissons dans des vases et des coupes d'un verre bien net, qu'ils ne touchent qu'avec un seul doigt. Des femmes mariées (dont la figure est voilée) viennent assister et servir les pauvres sans être connues, et retournent ensuite chez elles. Ces œuvres sont bonnes et louables; mais le mal est que les Italiens s'imaginent ainsi mériter le ciel et être sauvés par suite de semblables bonnes œuvres; cela gâte tout.



La tête de l'antechrist est à la fois le pape et le Turc, car une bête qui est pleine de vie doit avoir à la fois un corps et une âme. L'esprit ou l'âme de l'antechrist est le pape, sa chair ou son corps est le Turc. Ce dernier ravage, attaque et vexe l'Église de Dieu corporellement; le premier s'en prend à elle spirituellement. Mais, de même que du temps des apôtres l'Église a remporté la victoire et qu'elle a triomphé des Juifs et des Romains, elle restera, de nos jours, solide et stable, en dépit des superstitions et des idolâtries du papisme et malgré le pouvoir, la tyrannie et les dévastations du Turc et de ses autres ennemis [1].



Le docteur Luther cita un jour ces paroles du prophète Daniel (chap. XII, v. 1) : « Ce sera un temps de détresse, tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là, etc. » Cette prophétie s'applique parfaitement à l'antechrist, quoiqu'elle porte le nom du roi Antiochus, et tous les interprètes sont d'accord à cet égard ; car l'antechrist n'aura nul respect ni pour Dieu, ni pour la perpétuité de la race humaine,

[1] Un écrivain anglais, Matthieu Sutliwe, a composé un volume entier pour développer l'idée de Luther au sujet de la coopération du pape et du Turc: voici le titre de ce bouquin jadis recherché : *De Turco-papismo, hoc est de Turcorum et Papistorum adversus Christi Ecclesiam et fidem conjuratione*; Londres, 1604, in-8°.

c'est-à-dire pour le mariage. On doit comprendre que l'antechrist déteste deux choses : Dieu (c'est-à-dire la religion) et les hommes, et comme il est un homme, il n'aura nulle sympathie pour les femmes ; au contraire, il en sera l'ennemi, ce qui veut dire qu'il sera hostile à l'administration civile et domestique, à toutes les lois, aux empereurs, aux rois. Car c'est par les femmes que les enfants sont engendrés, et c'est ainsi que la race humaine se perpétue et que le monde se conserve. Et là où les femmes ne sont pas respectées, il n'y a que mépris pour les lois et les ordres des souverains.



Celui qui témoigne du mépris aux prédicateurs et aux femmes s'en trouvera toujours mal. C'est Dieu et l'espèce humaine qu'il méprise.



Daniel a été un prophète éminent et glorieux, et Jésus-Christ l'a aimé, ainsi qu'il est dit dans saint Matthieu, ch. xxiv, v. 15 Il a parlé de la persécution en termes aussi clairs que si déjà il en avait été témoin. Lisez le douzième chapitre en entier. Il s'applique bien à l'époque où l'empereur Caligula et d'autres tyrans ont régné ; mais il y est indiqué de la façon la plus formelle que c'est dans une ville, entre les deux mers, c'est-à-dire à Rome, en Italie, c'est là que le tyran doit régner. Le Turc règne aussi entre deux mers, à Constantinople, mais ce n'est point une ville sainte ; il ne protége et n'encourage pas le culte du dieu Maosim (v. 3), et il n'interdit point le mariage. C'est donc le pape que le prophète a eu en vue, et il ajoute (v. 11) que le tyran doit être abandonné des forts. C'est ce qui se réalise, car nous voyons que les rois et les princes s'éloignent du pape et le laissent tout seul. Je vous exhorte donc à ajouter foi entière aux paroles de Daniel et à demeurer bien persuadés que le pape est réellement l'antechrist[1].

[1] L'identité de l'antechrist et du pape avait déjà été soutenue et développée par Jean Huss, dans son traité *de Anatomia Antichristi*. Depuis Luther

Quant à ce qui regarde les formes extérieures de la religion, il n'y a aucune différence entre le pape et le Turc, si ce n'est dans quelques cérémonies. La raison en est que le Turc conserve les cérémonies de la loi de Moïse, et que le pape garde les cérémonies chrétiennes; mais tous deux les falsifient et les corrompent. De même que le Turc corrompt et altère les préceptes de Moïse au sujet des ablutions et des bains, de même le pape altère le sacrement du baptême et celui du véritable corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ.



Le royaume de l'antechrist a été fort bien dépeint et retracé dans les prophéties de Daniel et dans l'Apocalypse de saint Jean. L'Apocalypse dit (ch. XIII, v. 17) : « Ils prenaient une marque dans leur main droite ou sur leur front. » Ceci semble d'abord une prédiction relative au Turc et non au pape. Mais un examen attentif du texte montre, ainsi que la suite le prouve, qu'il s'agit de la tyrannie et des cruautés du pape dans les choses temporelles. Nous lisons aussi dans l'Apocalypse (ch. XII, v. 14) : « Elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps. » Ici la question est : qu'est-ce qu'un temps ? Si un temps doit s'entendre d'une année, le passage signifie trois ans et demi, et il se rapporte, en ce sens, à Antiochus, qui persécuta en effet le peuple d'Israël durant une période de cette durée, mais qui mourut enfin dans son ordure et plein de pourriture. Le pape succombera de même et il expirera misérable-

cette même thèse fut défendue dans de nombreux ouvrages ; nous n'en citerons que deux : celui de Ph. Nicolaï, *de Duobus Antichristis* (Marpurgi, 1590), et celui de Georges Thomson : *La Chasse de la bête romaine, où il est recherché et évidemment prouvé que le pape est l'Antechrist* (La Rochelle, 1611 ; Genève, 1612). Nous laisserons de côté les flots d'injures accumulés dans Wigand (*Synopsis Antichristi romani, spiritu oris Christi revelati*); dans Judex (*Gravissimum edictum et mandatum Dei quomodo quisque sese adversus Antichristum romanum gerere et exhibere debeat*); dans le *Mandement de Lucifer à l'Antechrist, pape de Rome et à tous les suppôts de son Eglise* (1562). Pareils pamphlets, dont il est impossible de lire aujourd'hui deux lignes, remuèrent alors l'Europe.

ment, car ce n'est pas par un effet de la protection divine qu'il a fondé son pouvoir, mais par la superstition et par une interprétation forcée et outrée de quelques passages de l'Écriture sainte.



La papauté s'est établie sur une base qui amènera sa chute. La prophétie de Daniel (ch. VIII, v. 25) le montre : « Et par le moyen de son esprit il fera prospérer la fraude en sa main, il s'élèvera en son cœur et en gâtera plusieurs par la prospérité. » C'est au pape que ceci se rapporte spécialement. Tous les autres tyrans et monarques ne succombent que sous une puissance terrestre, mais cette prophétie s'applique également au Turc et au pape; car tous deux ont commencé à régner vers la même époque, sous l'empereur Phocas, qui fit cruellement mettre à mort son prédécesseur et souverain, l'empereur Maurice, ainsi que sa femme et ses enfants. Il y a à peu près neuf cents ans que cela s'est passé. Le pape commença à régner spirituellement sur l'Église au moment où Mahomet fonda sa puissance. L'empire temporel du pape a duré à peine trois cents ans, parce qu'il a tourmenté et vexé les empereurs et les rois.



Je ne peux bien définir et comprendre cette prophétie : « Un temps, deux temps et la moitié d'un temps. » Je ne vois pas si elle s'applique au Turc, qui a commencé à régner après avoir fait la conquête de Constantinople en 1453, il y a 85 ans. Si je calculais un temps d'après l'âge de Jésus-Christ, trente ans, cette expression signifierait cent cinq ans, et le Turc aurait donc encore dans l'avenir vingt ans de règne. Mais, après tout, Dieu sait bien ce qui en est, et nous ne devons pas nous piquer de tout connaître, ni nous tourmenter pour tout savoir; songeons plutôt à faire pénitence et à nous adonner à la prière.



Je crois que le pape est un démon incarné et déguisé, puisqu'il est l'antechrist. De même que Jésus-Christ est réellement

Dieu et homme, de même l'antechrist est un démon incarné. On dit ainsi avec vérité que le pape est un dieu terrestre, car il n'est ni un dieu réel ni un homme réel, mais il mêle en lui les deux natures. Il s'intitule un dieu terrestre, comme si le seul et vrai Dieu tout-puissant n'était pas aussi Dieu sur cette même terre. La domination du pape est vraiment un attentat contre la puissance de Dieu et contre les races humaines. C'est un grand blasphème que commet ainsi un homme qui ose se mettre, dans l'Église de Dieu, au-dessus de Dieu, après la venue et la révélation de Jésus-Christ. Si pareille chose était arrivée sous les païens, avant la venue de Jésus Christ, elle aurait été moins surprenante. Quoique Daniel, Jésus-Christ lui-même, les apôtres saint Pierre et saint Paul nous aient diligemment prémunis contre ces bêtes venimeuses et cette peste, nous sommes, nous autres chrétiens, tellement insensés et stupides, que nous avons ajouté foi à tous les mensonges et à l'idolâtrie du pape, et que nous nous sommes laissé persuader qu'il était le seigneur du monde entier, comme héritier de saint Pierre, bien que Jésus-Christ et saint Pierre n'eussent laissé aucune succession sur la terre.



On demanda au docteur Martin Luther d'où venait le nom de pape (*papa*) donné à l'évêque de Rome, et il répondit : « Je ne saurais donner aucune raison certaine de ce qu'il porte ce nom, à moins qu'il ne vienne du mot *abba*, qui aurait été répété deux fois, comme si l'on voulait dire le père des pères. Dans l'antiquité, le nom de pape se donnait aux évêques ; saint Jérôme écrivant à saint Augustin, qui était évêque d'Hippone, lui donne la qualification de saint pape ; et dans la légende de saint Cyprien, martyr, on lit que le juge lui demanda : « Es-tu ce Cyprien que les chrétiens appellent leur pape ? » Il me semble que c'est un nom qui a pu s'appliquer à tous les évêques ; les enfants appellent leurs pères *papa*, et les évêques sont aussi les pères des enfants. »

Qui est-ce qui aurait osé, il y a trente ans, dire du pape ce que l'on en dit maintenant? L'on ne pouvait alors s'exprimer

sur son compte qu'en termes de vénération et de supplication, et l'on aurait été cent fois banni et condamné si l'on s'était déclaré son ennemi.



Il y eut trois papes qui se succédèrent dans un court espace de temps. Lorsque le premier fut mort, celui qui le remplaça déclara nuls tous ses décrets, lois et ordonnances; il le fit exhumer et lui fit couper les doigts. Quand celui-là fut mort également, vint le troisième; il défit tout ce qu'avait fait son prédécesseur, et il ordonna également que son cadavre fût déterré, et il le fit jeter dans le Tibre, après qu'on lui eut tranché la tête. Telle était la tyrannie des papes, et voyez à quels excès ils se livraient.

Jules, second du nom, a été un homme habile pour la guerre et l'administration; il a combattu contre l'empereur, les Vénitiens et le roi de France. Lorsqu'on lui annonça que les Français avaient battu son armée à Ravennes, il blasphéma contre Dieu et il dit : « Seigneur, si tu m'abandonnes, je t'abandonnerai aussi. » Il regarda ensuite à terre et il s'écria : « Saint Suisse, prie pour nous! » Et il envoya aussitôt l'évêque de Salzbourg, le cardinal Mathias Langon, à l'empereur Maximilien.

Ce pape était très-redouté des cardinaux et des Romains. Il fit tenir les rues de Rome si propres que de son temps il n'y eut aucune peste. Chaque jour il se levait à deux heures du matin, et il s'appliquait aux affaires jusqu'à cinq ou six heures, s'occupant beaucoup de négociations, de guerres, d'édifices, de monnaies, etc. On dit qu'il avait cinquante-six tonnes pleines d'or. Etant près de rendre le dernier soupir, il les partagea entre ceux qui gardaient son trésor, et ils emportèrent 500,000 florins.

Il aspirait à l'empire et il aurait bien voulu être empereur; il a donné beaucoup d'embarras au roi de France, Louis. Ce monarque écrivit à toutes les universités de son royaume, leur demandant de combattre, dans des écrits publics, les prétentions du pape. Si j'avais vécu dans ce temps-là, j'aurais été mandé à Paris et traité avec de grands honneurs; mais j'étais alors trop jeune. Dieu voulut que ce fût par sa sainte parole et non par la

puissance du roi de France que l'empire du pape fût renversé; car Dieu, lorsqu'il le veut, de rien fait quelque chose, et de même il anéantit ce qui est. Il n'a qu'un mot à dire : « Tombe, Jérusalem! Rome, sois réduite en cendres! Roi, descends de ton trône! Pape, perds ton empire! » Et tout se détruit, tout s'écroule. Il a renversé le pouvoir de la papauté, qui était le plus grand de tous.

Le pape Jules voulait être empereur, Alexandre (VI) voulait élever son fils, et le pape Léon, son frère à l'empire; il le fit roi de Naples, mais il mourut empoisonné. Le pape Clément fut le plus riche de tous, car il entra en possession des trésors du pape Jules. Il était très-rusé et très-adroit; il était de Florence. C'était d'ailleurs un fils de p....n, un bâtard de la maison de Médicis.

En somme, il n'y a jamais eu sur la terre de plus grand coquin que le pape Clément VII; aussi Dieu l'a-t-il privé de toute l'autorité et de toute la puissance qu'il possédait. Les fauteurs de Jules disaient que depuis saint Pierre il n'y avait eu aucun pape qui eût été en possession d'une pareille suprématie. Voyez ce qui en reste.

Le pape Alexandre était un Marane, c'es-à-dire un Juif baptisé, qui ne croyait à rien. Le pape Jules, qui lui succéda, avait contre lui des sentiments si hostiles qu'il fit briser et détruire toutes les portes et toutes les fenêtres sur lesquelles étaient les armoiries d'Alexandre.



Il y eut un homme qui avait si grande envie d'être pape qu'il se donna au diable, à condition que le démon le ferait parvenir à la papauté, et il fut convenu entre eux que le diable n'aurait d'empire sur lui qu'après qu'il aurait dit la messe à Jérusalem. Il advint que ce pape ayant dit la messe dans une chapelle, à Rome, qui portait le nom de Jérusalem (circonstance qu'il ignorait), les démons accoururent pour le saisir. Il demanda quel était le nom de la chapelle, et quand il en eut été informé, il avoua le pacte qu'il avait fait avec les démons et il implora la miséricorde divine, et les démons le mirent en pièces; mais les

Romains disent que son repentir l'a sauvé et que sa mort a expié sa faute.



J'ai vu à Rome, dans une grande rue qui mène droit à l'église Saint-Pierre, la statue d'une femme revêtue des insignes de la papauté et tenant un enfant dans ses bras. Nul pape ne passe jamais dans cette rue, pour ne pas voir cette statue.



Une femme, nommée Agnès, qui était née à Mayence, avait été, fort jeune encore, conduite en Angleterre par un cardinal, et de là menée à Rome, déguisée en homme. Les cardinaux l'élurent pour pape, mais elle se livra à l'impudicité, et sa honte fut si publique qu'elle accoucha dans cette même rue. Je suis étonné que les papes laissent subsister cette statue, mais c'est Dieu qui les frappe d'aveuglement[1].

[1] Personne ne croit maintenant à l'existence de la papesse Jeanne, érigée en successeur de Léon IV (en 857) sous la plume de quelques chroniqueurs crédules et des premiers réformateurs. Cette fable se trouvait déjà dans Gervais de Tilbury, dans le dominicain Étienne Bellaville de Borbone, et dans divers autres vieux volumes, lorsque Luther s'empressa de l'adopter. Divers ouvrages spéciaux ont été consacrés à l'examen de cette question. Citons les plus remarquables :

Blondel, *Johanna papissa*. Amst., 1657, in-8°.

G. Leibnitz. *Flores sparsi in tumulum Papissæ* (ouvrage inséré dans la *Biblioth. histor.* Gottingue, 1758, I, 297).

Cooke, *Dialogue entre un protestant et un papiste*. Sedan, 1664, in-8°.

Spanheim, *De Joh. papissa*. (Voir ses œuvres, Leyde, 1701, II, 5.)

Ciampi, *Dissamina di C. Boccacio intorno alla papissa Giov.* Firenze, 1828, in 8°.

W. Smets, *Das Mährchen, v. d. Papstin Johanna neu erortert*. Colln, 1829, in-8°.

Ajoutons que le catalogue Barré (1746) indique (n° 4990-5003) 14 ouvrages sur la papesse Jeanne, et que le catalogue Secousse (n° 918-932) en énumère 16. M. Beuchot (*Journal de la Libr.*, 1831, p. 59) a mentionné cinq pièces de théâtre sur le même sujet.



Du temps de Jean Huss, il y eut à la fois trois papes, et ils s'excommuniaient mutuellement, eux et leurs adhérents. Jean XXIII tenait sa cour à Rome; Pierre de Luna était en Aragon, et Benoît dans les montagnes de l'Italie. C'était une dissension horrible qui annonçait que la chute de la papauté était proche. L'empereur Sigismond, ne pouvant tolérer un semblable état de choses, convoqua un concile à Constance. Mais les cardinaux ne voulurent entendre parler d'aucune réforme; ils dirent, en faisant une faute de langue, que ce n'était pas un schisme (*schismam*). L'empereur répondit: « Ne connaissez-vous pas votre Priscien[1]? Il faut dire *schisma* et non *schismam.* » Un cardinal répliqua: « Nous sommes au-dessus des règles et des lois, et nous sommes de même supérieurs à Priscien et aux grammairiens. » Les trois papes furent déposés dans le concile et un quatrième fut élu. Mais le pape Jean, qui avait abdiqué dans l'espoir qu'il serait renommé, mourut de chagrin en se voyant trompé dans son attente[2]; Benoît en fit de même; Pierre de Luna, retiré en Espagne, y mourut sans avoir cédé un seul point de ses prétentions.

Le pape Jean fut rejeté à cause des crimes qu'on avait à lui reprocher, car il avait tué son père, il avait vendu les évêchés, etc. Lorsqu'on lut publiquement devant lui de semblables inculpations (elles ne formaient pas moins de trente articles), il dit: « J'ai fait bien pis que tout cela, puisque je me suis laissé persuader de quitter Rome et de passer les monts pour venir ici. Si j'étais resté à Rome, vous ne m'auriez pas déposé. »

[1] Grammairien latin dont les divers écrits, *De octo partibus orationis*, *De Constructione*, etc., ont été souvent réimprimés au quinzième et au seizième siècle; il en a paru à Leyde, en 1818, une bonne édition critique due aux soins du savant philologue Lendermann.

[2] Ce fut Martin V qui fut élu. Il n'est pas tout à fait exact de dire que Jean succomba au chagrin; il vint trouver à Florence son successeur, il se jeta à ses pieds et ratifia pleinement l'acte de son abdication. Le nouveau pape le reçut avec bonté et le fit doyen du sacré collége.

Le pape Paul III avait une sœur; avant d'être cardinal, il la donna pour maîtresse au pape, et il obtint ainsi la dignité de cardinal; il renvoya ensuite sa femme, car il était marié, et il avait un fils qui est maintenant cardinal. Les papes ont commis des turpitudes et des abominations que l'on ne saurait concevoir : les ecclésiastiques devaient payer au pape un florin lorsqu'ils avaient un enfant de leurs ménagères, et la mère était tenue également à acquitter un florin. Et de là vint que les prêtres entretenaient, sans honte et sans crainte, des p....ns auprès d'eux.



Je connais une ville où les concubines des ecclésiastiques étaient, lors des réunions et des noces, traitées avec beaucoup d'honneur, et on les appelait madame la doyenne, madame la prévôte, madame la chanoinesse, etc. Ainsi le docteur Staupitz reprit-il en riant l'évêque de M., et il lui dit qu'il était le plus grand teneur de mauvais lieux qu'il y eût en Allemagne, puisqu'il n'y avait pas de maître d'une maison de p....ns qui, même dans les endroits les plus riches, touchât plus de cinquante florins de revenu annuel, tandis que lui, l'évêque, recevait cinq cents florins et plus. Le prélat se mit à rire et répondit : « Oui, cela sert à payer les scribes de la chancellerie. »



Un chanoine de W. enleva à un mari sa jeune femme et il dit à l'époux : « Si tu consens à ce qu'elle reste avec moi, tu trouveras en moi un bon maître, autrement tu auras beaucoup à souffrir. » — « Voilà, dit le docteur Luther, un trait digne de l'insolence italienne, et un de ces péchés qui crient vengeance au ciel. Et c'est ainsi que Moïse a dit : « Ils ont pris pour femmes celles qu'ils ont voulu, car toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps. »



D'où vient que les papes prétendent que ce sont eux qui forment l'Église, tandis qu'ils sont les ennemis de l'Église, et qu'ils n'ont nulle connaissance et surtout nulle intelligence de l'Écriture sainte ? Pape, cardinaux, évêques, aucun d'eux n'a lu la *Bible ;* elle leur est complétement étrangère ; ce sont de grosses bedaines, riches, indolentes, paresseuses ; ils se reposent sur leur puissance, et ce dont ils se soucient le moins, c'est d'accomplir la volonté de Dieu. Les sadducéens avaient beaucoup plus de piété que les papistes ; Dieu nous garde de la sainteté de ceux-ci. Prions afin d'être préservés de la sécurité, car elle engendre l'ingratitude, ensuite le mépris de Dieu, puis le blasphème et enfin la persécution des choses divines. Et c'est ainsi que le diable nous conduit jusqu'au dernier échelon du mal.

Quelqu'un parla un jour des signes et des merveilles qui devaient accompagner la venue de l'antechrist lorsqu'il se montrerait avant le jugement dernier [1], et il dit qu'il devait avoir un souffle de feu qui renverserait tous ceux qui s'opposeraient à lui ; le docteur Luther répondit : « Ce sont des paraboles, mais elles s'accordent en partie avec les prophéties de Daniel ; car le trône du pape est enflammé, et le feu est son arme comme le

[1] On formerait une bibliothèque considérable en réunissant les différents écrits dont l'antechrist a été le sujet aux seizième et dix-septième siècles. La base d'une pareille collection serait l'ouvrage du dominicain Malvenda, *De Antichristo libri XI* (Rome, 1603, in-fol.; Valence, 1621 ; Lyon, 1647), volume où s'étalent une érudition immense et des opinions singulières. Une idée assez étrange de quelques rabbins au sujet de la naissance de l'antechrist est rapportée dans un bizarre et savant ouvrage anglais (*Nimrod, a discourse on certain passages of history and fable ;* Londres, 1828, 4 vol. in-8°) *he will be born at Edom of the marble statue of a virgin impregnated by several wicked men* (t. III, p. 381). Indiquons, pour mémoire, le *Traité de l'advénement de l'Antechrist* (Paris, Verard, 1492, in-fol.); le *Vaso di verita dove si tratta dell' origine, nascita, vita, opere e morte dell' Antichristo*, del P. Al. Porri (Venetia, 1597, in-4°); une dissertation de Grotius dans les *Critici sacri*, 1697, tom. V (le savant Hollandais croit que c'est Caligula) ; les écrits de Gratarolo, de Dumolin, de Perrier.

sabre est celle du Turc. L'antechrist attaque avec le feu et il sera puni par le feu, ainsi que l'exprime le proverbe : « De celui qui aura répandu le sang sera répandu le sang. » Le pape est aujourd'hui saisi de crainte; il se cache derrière ses montagnes, il est forcé de souffrir bien des choses contre lesquelles il aurait autrefois lancé ses foudres et ses éclairs.



Il y avait, du temps de Léon X, dans un couvent d'augustins, deux moines qui furent révoltés de la conduite impie et horrible des papistes, et dans leurs sermons ils dirent quelque chose contre le pape. Voici que deux assassins s'introduisirent furtivement, pendant la nuit, dans le couvent; ils égorgèrent ces deux moines, leur coupèrent la tête, leur arrachèrent la langue et la leur mirent au derrière. C'est ainsi qu'agissaient les papes.



Le 8 août, arriva une lettre de Bucer [1], où il était dit que le concile de Vienne était terminé et que les cardinaux s'étaient retirés, et que l'Évangile était accueilli à Plaisance et à Bologne avec beaucoup de joie et d'empressement. Le pape en était extrêmement irrité, et il avait mandé à Rome un Allemand qui se nommait Corfentius, en lui accordant un sauf-conduit. Celui-ci s'étant mis en route et voulant savoir pour quels motifs il était mandé, fut arrêté en chemin et jeté dans le Tibre de dessus un pont. Le docteur Luther dit alors : « Telle est la bonne foi des papistes de l'Italie. Heureux celui qui ne se fie

[1] Martin Bucer, l'un des collaborateurs les plus zélés de Luther, né à Strasbourg en 1491, fut d'abord dominicain ; il prit une part très-active aux controverses qui s'élevèrent dans le sein de la réforme, au sujet de l'eucharistie. En 1549, il passa en Angleterre. il mourut en 1551 à Cambridge. Sous le règne de Marie, ses restes furent exhumés et jetés au feu. Il s'était marié deux fois et il laissa treize enfants de sa première femme qu'il avait tirée du cloître pour l'épouser. Il serait superflu de donner ici la liste de ses nombreux écrits devenus rares et bien peu recherchés de nos jours.

pas à eux! Si les hommes de Dieu qui prêchent l'Évangile en Italie restent fermes, il y aura beaucoup de sang répandu. Voyez quelles machinations et quelles embûches sont ourdies contre nous en Allemagne: nous n'avons pas une seule heure où nous puissions nous dire en sûreté. Que de piéges nous ont tendus les papistes durant cet été! Si Dieu ne veillait pas sur nous et ne nous protégeait pas, nous aurions depuis longtemps succombé. »

Quelqu'un demanda comment saint Jacques avait été à Compostelle. Le docteur Martin répondit : « Comment se fait-il que l'on trouve dix-huit apôtres, tandis que Jésus-Christ n'en a eu que douze? Car il y en a six à Tolosa; saint Matthieu s'y trouve, et il est également à Trèves et à Rome. En beaucoup d'endroits, les papistes se vantent de posséder du lait de la vierge Marie et du foin qui a servi à envelopper dans la crèche l'enfant Jésus. Un franciscain se vantait d'avoir de ce foin dans une valise qu'il portait avec lui; mais un curé le lui déroba subtilement et mit des charbons à la place, et quand le moine voulut montrer au peuple ce foin, il trouva qu'il n'avait que des charbons. Il inventa sur-le-champ un beau mensonge et il dit: « Mes bons amis, je n'ai pas pris la valise que je voulais, mais voici les charbons qui ont servi à griller saint Laurent. »



Le docteur Luther dit avec véhémence qu'à coup sûr N.[1] était possédé du diable, non-seulement spirituellement, mais encore corporellement, et qu'il était parvenu bien près de sa fin, où le diable le poussait; il n'y avait plus aucun espoir qu'il se repentît ni qu'il fît pénitence. Il faut donc prier contre lui et non pour lui, afin que Dieu retire ce ver empoisonné et le précipite dans l'abîme de feu.

[1] Il s'agit dans ce paragraphe et dans le suivant du duc Georges de Saxe; mais en 1566, on n'osait le nommer en toutes lettres.



On peut lire tous les historiens sans trouver d'exemples d'un tyran qui ait été aussi cruel que N. et qui ait fait autant de ravages. On rencontre des tyrans qui ont sévi contre le corps, mais non contre la conscience. Mais N. veut forcer les gens à croire ce qui lui convient, à lui et aux papistes. En cela il surpasse le pape, qui se contente d'excommunier ceux qui n'obéissent pas à ses décisions, mais qui n'a pas essayé de violenter et de contraindre les consciences, quoiqu'il les ait souvent inquiétées et tracassées. N. va au delà de tous les persécuteurs et de tous les ennemis de l'Évangile.



Lorsque les rois et les princes frappent monnaie, c'est avec de l'or et de l'argent. Le pape tire de l'argent de toutes choses, indulgences, cérémonies, dispenses de carême, etc. Il n'y a que le baptême dont il n'a rien pu tirer, parce que les enfants viennent au monde nus et qu'ils n'ont pas de dents.



Le docteur Luther dit un jour : « La superstition fleurit, tandis que la véritable religion est méprisée. Si la papauté avait encore duré dix ans, tous les monastères de l'Allemagne auraient été transférés à Rome ; car, en Italie, les monastères sont très-riches et ils ne renferment que deux ou trois moines ; le surplus de leurs revenus s'applique au pape et aux cardinaux. »



Une pieuse dame, veuve du consul Horndorff, raconta un trait de l'avidité des moines qui pressèrent son père et sa mère, lorsqu'ils étaient à l'agonie, de faire un testament en leur faveur. Elle fut forcée de jurer qu'elle n'en dirait rien à personne, et ils gardèrent l'argent en dépit du droit des héritiers. Enfin, à la persuasion du magistrat, elle révéla les fraudes de ces moines. Le docteur Luther dit : « Pareils exemples sont à l'infini, et personne n'osait cependant accuser les moines. » Il fit

alors le récit suivant : « Un gentilhomme était au moment de la mort, et un moine qui l'assistait lui dit : « Seigneur, ne voulez-vous pas donner à notre couvent ceci et cela ? » Le mourant, ne pouvant, parler répondit par signe, et le moine se tournant vers le fils lui dit : « Votre père nous l'accorde. » Mais le fils s'approchant dit à son père : « Mon père, votre volonté est-elle que je jette ce moine au bas des escaliers ? » Et le père ayant répété le signe qu'il avait fait déjà, le fils expulsa rudement le moine. Semblables rapines ont été immenses. En Lombardie, près de Padoue, il y a un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, tellement riche qu'il possède 36,000 ducats de revenu annuel ; 12,000 ducats sont consacrés aux frais de la table, 12,000 à réparer les édifices ou à en construire de nouveaux. J'ai moi-même été reçu avec honneur dans ce monastère. Ah ! le culte de Dieu ne consiste pas dans cette opulence. Il y a un proverbe qui dit : « La religion a enfanté la richesse et la fille a ensuite dévoré la mère. » Jésus-Christ, le fils de Dieu, a mené, sous la forme humaine, la vie la plus simple et la plus modeste, et nous, misérables pécheurs, nous affectons une magnificence et une superbe diabolique. Les moines, surtout ceux de l'Italie, sont très-rusés et se couvrent du masque de la piété. Il y eut un abominable chartreux qui y nourrit longtemps en cachette une p—n qu'il logeait dans sa cellule ; il quitta ensuite son monastère, apostasia et revint plus tard auprès du pape. A son retour, il entra d'abord dans la cuisine du couvent, et comme tous fuyaient devant lui et pensaient que le pape le ferait mettre à mort, il dit : « Donnez-moi d'abord un bon potage et que je boive un coup, ensuite je plaiderai moi-même ma cause. » Quand il fut bien repu, il se rendit en présence du pape et il cria : « Miséricorde ! miséricorde ! miséricorde ! » Le pape le poussa du pied en lui disant : « Que veux-tu ? » Il répondit : « Très-saint Père, je veux m'amender. » Et il s'en fut absous, se moquant du pape ; et de retour dans la cuisine, il dit : « Est-ce que je ne vous avais pas annoncé que je saurais bien plaider ma cause sans avoir besoin de votre appui ? »

Aristote a dit que le cours de la nature était d'abord fort lent, mais qu'ensuite il devenait fort rapide et tendait à la destruction. Il en est de même de la marche qu'a suivie la papauté. Il y a cinquante ans, nul prêtre n'osait avoir deux bénéfices, cela aurait passé pour un abus intolérable; maintenant il s'est développé à l'infini, et il y a des dignitaires qui ont jusqu'à trois siéges épiscopaux.



Lorsque j'aperçus Rome pour la première fois, je me prosternai pour la saluer, disant : « Je te salue, sainte Rome. » Elle fut sainte en effet, étant baignée du sang de tant de martyrs, mais maintenant elle a été déchirée. Le diable de pape y a placé sa chaise percée. Un licencié de Magdebourg dit alors « qu'il y avait une vieille prophétie qui annonçait que Rome ne subsisterait pas longtemps. » Et Staupitz raconta le songe qu'avait eu un moine de l'ordre de Saint-François, et qui annonçait qu'il paraîtrait, sous le règne de Léon X, un étranger qui renverserait la papauté. — Le docteur Luther répondit : « Autrefois, quand nous étions à Rome, nous osions à peine regarder la figure du pape, maintenant nous lui voyons le derrière [1]. »



Le dimanche après la Toussaint, un légat du pape arriva le soir à Wittemberg, et il avait à sa suite vingt-un chevaux et un âne; il fut reçu avec honneur par les magistrats et conduit au château pour y séjourner, jusqu'à ce qu'il eût une conférence avec le docteur Luther. De grand matin le docteur fit appeler un barbier et il prescrivit qu'on lui fît la barbe. Le barbier demanda au docteur Luther pourquoi il s'y prenait de si bonne heure, et le docteur répondit : « J'ai appris qu'un commissaire ou légat du saint-père le pape était arrivé pour conférer avec moi; si je me montrais à lui sous une apparence de jeunesse, il dirait : « Ah ! diable, ce Luther, qui a déjà soulevé parmi nous tant de discordes, n'est

[1] *Videmus ei in culum.*

pas encore parvenu à l'âge viril; qu'est-ce qu'il fera donc et qu'accomplira-t-il s'il arrive à la maturité? » — Lorsqu'il eut été rasé, il se revêtit de ses plus beaux habits et il passa à son cou une chaîne d'or. — Le barbier lui dit : « Seigneur docteur, tu les offenseras. » — Martin Luther répondit : « J'agis ainsi sciemment, car ils nous ont certes assez souvent offensés; c'est ainsi qu'il faut se comporter avec les renards et avec les loups. » — Le barbier répliqua : « Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi pour que tu les convertisses. » — Le docteur répondit : « C'est ce que je ne ferai point, mais il est possible qu'ils reçoivent de moi une bonne correction et qu'ils soient ensuite renvoyés. » — Ayant dit ces mots, il monta dans une voiture et alla au château rendre visite au légat. Lorsqu'ils apprirent que le docteur Luther était arrivé, ils s'empressèrent de le recevoir, et Luther donna au légat des titres d'honneur, mais pas aussi pompeux que ceux que quelques années plus tôt l'on accordait aux envoyés du pape; en parlant, ils en vinrent à agiter la question du concile, et le docteur Luther dit : « Vous prétendez convoquer un concile, mais vous n'y songez pas sérieusement et vous vous jouez de nous; vous ne voulez y discuter que des choses futiles, vous préoccuper des capuchons des moines, de la tonsure des prêtres, de ce qu'ils doivent boire et manger; tout cela n'importe guère, car nous savons que les œuvres extérieures ne justifient personne devant Dieu; quant à la foi, à la véritable pénitence, à la justification et aux autres choses nécessaires pour que les fidèles vivent en esprit et en foi, vous n'enseignerez rien à cet égard, parce que notre doctrine n'est pas de votre goût. En outre, nous avons, par le Saint-Esprit, la certitude de ces choses : il n'est donc pas besoin pour nous d'un concile; mais vous, malheureux, qui séduisez les hommes par vos doctrines impies, il vous faut un concile, parce que votre foi est incertaine et chancelante. Toutefois, si vous le voulez absolument, accomplissez vos projets; moi, mettant ma confiance en Dieu, je me rendrai dans votre concile, dussiez-vous me brûler. »

Le légat répondit : « Dis-nous en quelle ville tu penses qu'il faudrait réunir le concile? » Le docteur Luther répliqua : « Que ce soit à Mantoue, à Padoue ou à Florence, je m'y rendrai. — I -

légat. Voudrais-tu te rendre à Bologne? — Luther. Sous la domination de qui est Bologne? —Le légat. Sous celle du pape. — Luther. Bon Dieu! le pape s'est donc aussi saisi de cette ville? Eh bien! j'irai vous y trouver. — Le légat. Le pape ne refusera pas non plus de venir vers vous à Wittemberg. — Luther. Eh bien! qu'il vienne promptement; nous l'attendons et le verrons arriver avec plaisir. — Le légat. Vous attendez-vous à ce que le pape vienne à main armée ou sans armes? — Luther. Ce sera comme il l'entendra; de quelque manière qu'il vienne, nous l'attendrons et le recevrons. — Le légat. Ordonnez-vous des prêtres? — Luther. Oui, quoique le pape nous ait interdit l'ordination; voici un évêque ordonné par nous », et il montra du doigt Pomeranus. — Toutes ces choses, et d'autres qui ne sont pas venues à ma connaissance, furent dites entre eux. Le légat remonta ensuite à cheval et voulut se remettre en route, et il dit au docteur Luther: « Vois à te rendre au concile quand tu y seras mandé. » — Le docteur Luther répondit: « Oui, maître, j'y porterai ma tête et mon cou. »

Peu de gens font attention aux miracles qui annoncent la présence de Dieu; voyez comme ont péri quantité de papistes. L'évêque de Trèves, après le couronnement de Ferdinand, est mort en un instant dans un accès d'épouvante. Ernest, comte de Mansfeldt, a été enlevé par une maladie de trois jours, lui qui, dans l'excès de son zèle, s'écriait, quand l'empereur vint: « Voici un sauveur qui nous arrive »; et qui avait dit, en entendant chanter le cantique: *Dieu est notre refuge*: « Je veux renverser, à coups de canon, ce château fort et être le premier lorsqu'il s'agira de faire la guerre aux Luthériens. » Le comte de Werdemburg, notre adversaire décidé, est mort subitement à la diète d'Augsbourg. Le docteur Mathias, fils d'Henning, qui célébra à Erfurt des cérémonies selon le rite des papistes, a péri misérablement; car trois p—ns avec lesquelles il vivait, le menant à Erfurt dans un mauvais lieu, l'ont accablé d'outrages en présence de tous les habitants, lui crachant à la figure et le revêtant, par dérision, d'une chasuble, ce qui lui a causé tant de chagrin et de honte qu'il a succombé dans l'année. Le chancelier de Trèves, César Pflug et bien d'autres sont tous morts sans croix ni cierges.

Il n'y a rien de plus révoltant que l'arrogance d'un ignorant qui parle de ce qu'il ne sait point et qui veut passer pour un homme des plus habiles. Il y a eu des papistes qui ont voulu faire usage contre moi de mes propres paroles, et un prédicateur de Leipsig, m'attaquant par des citations de mes commentaires sur la *Bible*, a reçu un châtiment de la main de Dieu, car il a été frappé d'apoplexie, en chaire, le dimanche après la Noël, lorsqu'il voulait démontrer la justification par les œuvres, par l'histoire d'Anne. Maître Adam Budissina a écrit ceci : « Un bourgeois avait abandonné la doctrine de l'Évangile et il avait été fait pasteur à Kenerwald ; il prononça d'affreux blasphèmes contre la parole de Dieu, se vouant soi-même à la mort s'il approuvait la doctrine de Luther et consentant à ce que la foudre l'écrasât. Le même jour il s'éleva un grand orage. Le malheureux, épouvanté et se souvenant de ce qu'il avait dit, courut à l'église et se mit en prières devant le maître-autel, et la foudre tombant près de lui le fit évanouir ; il reprit ensuite un peu ses sens et on voulut le porter chez lui, et entre les mains de ceux qui le soutenaient, dans l'enceinte du cimetière, la foudre tomba derechef, lui entra par la tête, et ressortit par ses parties honteuses. Ce sont des signes de la colère de Dieu, mais le monde ne regarde ni la miséricorde ni le courroux de Dieu, et c'est un indice que la fin du monde est prochaine. Un curé de Fridenberg, près de Francfort, s'élevait, il y a neuf ans, contre l'Évangile, et comme la maladie anglaise[1] sévissait alors, il disait que Dieu frappait le monde de

[1] La suette anglaise, d'abord exclusivement bornée au pays dont elle porte le nom, fit, lors de sa dernière apparition, une invasion sur le continent ; elle désola tout le nord de l'Europe. Cette maladie, des plus étonnantes, était une affection extrêmement aiguë qui se jugeait en vingt-quatre heures au plus. Frissons, convulsions, délire, extrême difficulté de respirer. Une sueur abondante se manifestait sur tous les points du corps, apportant le salut ou le trépas, selon que la vie résistait à une aussi horrible attaque. La suette a eu cinq invasions, séparées les unes des autres par d'assez longs intervalles. Au moment où elle parut, elle était une maladie complétement nouvelle pour les hommes parmi lesquels elle sévissait. C'est aux premiers jours d'août 1485 que l'on fixe son apparition sur le sol de l'Angleterre ; elle éclata à Oxford, dépeupla Londres, et disparut subitement en janvier 1486. Depuis, elle s'est montrée quatre autres fois en Angleterre, n'infectant de la France que Calais, alors occupé par les

nouveaux fléaux, parce qu'il avait adopté une nouvelle foi et une nouvelle doctrine. Il conjura donc ses auditeurs de rester fidèles à la foi de l'ancienne Eglise, et il fixa un jour afin de faire une procession avec des litanies pour demander à Dieu la cessation de l'épidémie ; le matin même du jour marqué, ce curé mourut, et la procession accompagna ses restes. — Pareils exemples sont très-dignes d'attention ; la puissance de Dieu s'y manifeste avec éclat. En 1526, un moine osa traiter l'apôtre saint Paul de menteur et d'ignorant, disant qu'il ne fallait point croire en lui parce qu'il avait dit : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent »; et ce moine mourut subitement. — Un docteur, natif de Silésie et papiste des plus zélés, disputant dans l'académie de Kœnigsberg, avança cet argument : « Il n'est pas permis de rien changer au testament d'un homme, encore bien moins à celui de Dieu. La cène sous l'une et l'autre espèce est le testament de Dieu, il ne faut donc rien y changer. » La dispute étant finie, il sortit de la ville avec l'un des principaux citoyens et il lui dit : « La manière dont j'ai disputé est-elle de ton goût? » L'autre, lui touchant légèrement l'épaule, répondit : « Le serviteur qui enfreint sciemment la volonté de son maître sera doublement puni. » Le surlendemain ce docteur périt de mort subite.



On parla des papistes, et le docteur Jonas lut une lettre qu'on lui avait écrite de Salzbourg, et où on lui disait qu'un chanoine en mourant avait légué la moitié de ses biens à sa concubine et qu'il avait recommandé son chien à un autre prêtre, lui laissant une rente qu'il possédait de quelques mesures de froment, afin que cet animal fût nourri et soigné jusqu'à sa mort. Il n'avait fait, en son testament, nulle mention des pauvres. Le docteur

Anglais, respectant toujours l'Irlande et l'Écosse, n'ayant pénétré qu'une fois sur le continent. Dès lors, elle n'a plus reparu; elle est aujourd'hui entièrement inconnue. On peut remarquer qu'elle offrait de grandes ressemblances avec la *maladie cardiaque* ou *diaphorèse* de l'antiquité, épidémie que caractérise de même un flux de sueur abondant et qui semble s'être montrée du temps des successeurs d'Alexandre pour disparaître vers le second siècle de notre ère.

Luther dit: « Voilà bien une créature du pape, un véritable épicurien, qui ne croit nullement à une autre vie. »



Il y a deux sortes de sainteté, la substantielle et l'accidentelle. Saint François fut essentiellement saint par sa foi en Jésus-Christ; mais ensuite il s'infatua de la sainteté accidentelle du capuchon, qui n'est qu'un accessoire étranger à la sainteté. Ah! bon Dieu! ce n'est pas parce que nous mourrons revêtus de tel ou tel costume que nous irons au ciel. Nous avons déjà bien assez d'affaires et de soucis à prêcher, à instruire les enfants, etc., sans que nous ayons besoin de nous mettre en peine de porter un capuchon.



Il avait été réglé, parmi les papistes, que chaque maladie avait son saint particulier auquel il fallait s'adresser. Ah! si Dieu avait permis que le pape pût exempter, pour de l'argent, de la maladie, des calamités, etc., que de trésors il aurait amassés!



Le docteur Luther dit un jour, que les empêchements aux mariages sous prétexte de parenté spirituelle n'étaient que sottises; le pape avait imaginé ces prohibitions et elles lui avaient rapporté force écus.



Les papistes diffèrent entre eux, ils ne peuvent se mettre d'accord dans leurs propres jongleries. En 1530, lors des affaires d'Augsbourg, ils ne firent aucune mention de l'article de la primauté du pape ou de la succession de saint Pierre, et de ce point, qui était regardé comme le plus important de tout le papisme, il ne fut pas dit un mot. Nous devons ne pas nous lasser de tenir tête à un aussi mauvais, aussi impie et aussi insolent personnage; nous devons prêcher, enseigner et écrire contre lui. Si Dieu m'accorde seulement six mois de vie et de santé, je le ferai

sauter et danser plus qu'il ne voudra. Je voudrais que les légistes aussi prissent part à la fête ; je leur montrerai bien ce que c'est que le *subjectum juris* Je conviens que *Jus* ou *Justitia* est une belle épouse, aussi longtemps qu'elle reste dans son lit, mais lorsqu'elle passe dans le lit d'un autre (et qu'elle veut dominer sur la théologie dans l'Eglise), alors elle devient une franche coureuse, une vraie catin ; *Justitia* doit donc se tenir respectueusement découverte devant la théologie.

Moi, Martin Luther, j'ai été appelé et contraint, malgré ma volonté, d'être un prédicateur ; lorsque je fus investi de cette charge, je fis vœu et serment à ma bien-aimée, c'est-à-dire à l'Écriture sainte, de prêcher et d'enseigner avec pureté, véracité, uniquement d'après ses leçons. En enseignant à cet égard, la papauté se trouve sur mon chemin, avec l'intention de m'arrêter ; de là les choses en sont venues avec le pape au point où elles en sont, et elles iront, pour lui, de pis en pis ; il ne sera pas en état de me résister. Au nom de Dieu, au nom de ma vocation et appel, je marcherai sur le lion et sur la vipère, et je foulerai aux pieds le lionceau et le dragon. Cette œuvre commencera durant ma vie, et elle sera terminée après ma mort.

Le docteur Luther dit : « Satan m'a donné bien de l'occupation. Ce n'est pas une petite besogne de changer toute la religion des papistes qui est si profondément enracinée. » A cela le docteur Jonas répondit : « Il est étonnant que Satan ait ainsi le pouvoir de vous tourmenter, vous qui accomplissez l'œuvre de Dieu, ainsi que vos écrits le témoignent. » Le docteur Martin répondit : « Nous obéirions volontiers au pape et aux évêques, mais ils ne veulent pas se contenter de notre soumission ; il faudrait, pour se conformer à leurs exigences, renier Jésus-Christ, regarder Dieu comme un menteur, l'Évangile comme une fausseté. Nous ne pouvons ni ne voulons agir ainsi, qu'il en soit donc de nous comme Dieu voudra ; nous avons pris l'engagement, lors de notre baptême, d'être fidèles à Dieu et à sa parole, de croire fermement en lui, et de renoncer au diable et à tous ses mensonges. »

Le docteur Luther dit que Gerson avait été le premier qui, dans ces derniers temps, avait commencé à expliquer au monde la parole de Dieu et qu'il avait consolé beaucoup de consciences. Mais le pape l'a condamné, car il avait commencé à discuter si le pape était au-dessus d'un concile, et il écrivit à ce sujet un dialogue qui m'a beaucoup plu et où il introduit deux individus, un détracteur et un adulateur qui s'entretiennent du pape. Il avait trouvé un moyen terme et il aurait voulu qu'on n'accordât au pape ni trop, ni trop peu.

En 1530, lorsqu'à Augsbourg j'appelais du pape au concile, le Cardinal me qualifia de gersoniste. Je répondis : « J'ai pour moi l'autorité et l'avis du concile de Constance, lequel s'est le premier élevé contre le pape et qui a même déposé trois papes. » Alors le Cardinal répliqua : « Oh ! ce concile est réprouvé, il n'a plus de poids. » Le pape voulait ainsi se mettre au-dessus du concile et de la parole de Dieu; mais aujourd'hui que la lumière de l'Evangile se montre si clairement, c'est une grande impiété de sa part, et c'est aussi ce qu'a dit notre Seigneur : « Voici la condamnation; c'est que la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » (Saint Jean, ch. III, v. 19.) Et il a dit aussi : « Croyez en la lumière tandis que vous avez la lumière, afin que vous soyez enfants de lumière. » (Ch. XII, v. 36.) Mais nous n'écoutons pas et nous ne faisons pas attention aux choses, et nous agissons comme les Juifs. « Le docteur Luther dit un jour toutes ces choses à maître Jérôme Besolde, de Nuremberg, et il dit un autre jour à maître Veit Dietrich : « Un grand docteur en droit canon, Panormita, a avancé que l'opinion d'un simple particulier est préférable à celle de tout un concile, si elle est raisonnable ou meilleure, étant appuyée du témoignage de l'Écriture. Mais le pape l'a excommunié à cause de cette assertion. »



Il y avait à Wittemberg un professeur ès arts, nommé Vitus Ammerbach, qui avança que dans l'Église il fallait un chef extérieur, que l'on pouvait reconnaître le pape pour tel. Le doc-

teur Luther dit à cet égard : « Jamais la Grèce n'a été sous l'autorité du pape, ni l'Inde, ni la Scythie, comme l'écrit saint Jérôme, et il y avait beaucoup de chrétiens d'une grande piété dans ces divers pays. Jamais ni l'Occident tout entier, ni l'Orient n'ont été soumis au pape. C'est bien de la présomption de la part d'Ammerbach d'avancer chose semblable. J'en suis peiné pour lui ; il tombera d'erreur en erreur. » Et le docteur Luther dit un autre jour en parlant d'Ammerbach : « Wittemberg donne asile à de grands insensés, mais il faut se souvenir de ce que dit saint Jean (épitr. I, ch. II, v. 19).

Les faux apôtres et les faux frères doivent provenir des apôtres. Qu'étaient d'abord les démons? des anges. Et les p—ns? des vierges. D'où viennent les débauchés? des gens pieux ; le mal doit sortir du bien. D'où vient Caïn? d'Adam et Ève.



Quelqu'un dit que les papistes assuraient que notre doctrine ne se maintiendrait pas longtemps, mais qu'elle tomberait bientôt dans le néant ainsi que celle d'Arius, qui n'avait pas duré beaucoup au delà de quarante ans ; le docteur Luther repondit : « La secte d'Arius s'est maintenue durant près de soixante ans, mais comme elle était basée sur des principes hérétiques, elle a fini par la confusion et par la destruction. Mais ceux qui nous contredisent sont contraints d'avouer, malgré eux, que le bon droit est pour nous ; la vérité éclate à tous les yeux et elle se montre au grand jour; aucun être doué de raison ne pense à la nier. Les mensonges de nos ennemis sont maintenant, grâce à Dieu, bien connus et rendus publics ; quiconque n'est pas complétement aveugle est forcé de les apercevoir. »



Il est impossible que le pape puisse rester en repos lorsqu'l voit quels coups l'on a portés à son autorité ; il ne songe qu'à tirer vengeance, quand et comme il pourra, du tort qu'on lui a fait, et il emploiera des stratagèmes occultes pour arriver à ce

but. Il est plus facile d'être vainqueur d'un lion que d'un dragon. Saint Augustin, parlant du diable, dit qu'il a été un lion du temps des martyrs, et un dragon à l'époque des hérésies. Veillons donc sans relâche et prions assidûment ; c'est indispensable, car « nous n'avons pas à lutter contre le sang et la chair, mais contre les mauvais esprits qui sont dans les airs. » (*Épître aux Éphésiens*, ch. VI, v. 12.)



Le pape a deux piliers sur lesquels il s'appuie ; l'un se nomme : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel*, etc. ; l'autre est ce que notre Sauveur Jésus-Christ dit à Pierre : *Fais paître mes brebis*, etc. Le pape a tiré si grand parti de ces deux sentences, qu'il s'en sert pour défendre le pouvoir qu'il a usurpé, de faire et d'agir dans l'Église et dans le gouvernement temporel suivant sa volonté et son bon plaisir. De la sorte, il a enseigné ce qu'il a rêvé, il a corrompu la vraie doctrine, il a damné et sauvé ceux qu'il a voulu. Ensuite il a déposé les empereurs, les rois et les princes selon son caprice, comme si notre Seigneur lui avait donné pour l'administration extérieure et temporelle cette puissance qui n'appartient qu'à des consciences repentantes et brisées et à la doctrine de la foi. Il a fini par adopter comme principe, *quod auctoritas sacræ Scripturæ pendeat à sede romana*. Maintenant, lorsque le pape a pu faire croire cela au peuple, il a pu aussi enseigner tout ce qui lui a plu. Il a, en effet, poussé les choses si loin, qu'un chrétien a pu renier le sang répandu de notre Seigneur, et s'affubler d'un capuchon de moine, cherchant ainsi à assurer son salut. C'est une chute si abominable, que si pareille chose s'était faite parmi les païens, ç'aurait été trop fort. Oh ! combien je m'étonne parfois que de pareilles ténèbres aient enveloppé la papauté ! Je ne connais d'autre manière d'en juger que suivant l'opinion de saint Paul, lorsqu'il a dit : « Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, Dieu leur enverra efficace d'erreur pour croire au mensonge. » (2me *Epître aux Thessaloniciens*, chap. II, v. 11.)



Lorsque j'étais à Worms, l'évêque de Magdebourg vint me voir et me dit : « Je sais que nous défendons une mauvaise cause et que votre doctrine est juste, mais, pour des raisons que nous connaissons, nous ne pouvons, ni ne voulons l'admettre. » De même, le cardinal de Salzbourg me dit : « Nous savons et il est écrit en nos consciences que les prêtres peuvent équitablement se marier, et que le mariage vaut bien mieux que la conduite honteuse et déréglée que mènent les prêtres; mais nous ne pouvons ni changer, ni réformer cet état de choses, car l'empereur ne souffrira pas que l'Allemagne soit agitée pour des motifs de conscience. » Qu'est cela, sinon un mépris complet de Dieu ? Ce sont des paroles diaboliques, et Dieu méprise et raille à leur tour ceux qui les ont proférées, car nous voyons que les empereurs, les rois, les princes et que toutes les villes impériales les quittent et abandonnent. Ils ne peuvent se défendre que sous le nom de l'Église; leur fureur et leur tyrannie sont contre leurs propres consciences, car ils savent bien que l'Église est assujettie à la parole de Dieu et qu'elle ne peut être que là où Jésus-Christ est enseigné et prêché. Ainsi, ils sont contraints d'avouer que notre doctrine est la doctrine de Jésus-Christ. Les misérables savent que la papauté n'est pas l'Église de Dieu, et toutefois ils ne veulent pas nous entendre, ils ne veulent pas convenir que Dieu est au-dessus de l'Église, mais ils prétendent que l'Église est au-dessus de Dieu ; ainsi la papauté n'est pas l'Église de Dieu.



Le 9 mai 1530, le docteur Luther soutint à Wittemberg une dispute très-vive qui dura trois heures, contre le pape, ce monstre abominable, ce loup qui surpasse toute tyrannie et oppression, puisqu'il veut vivre seul affranchi de toute loi et agir uniquement selon sa volonté, et qu'il veut même être adoré, sous peine de damnation et de perte de beaucoup de pauvres âmes. Aussi le docteur ajouta-t-il : « Quiconque a à cœur l'honneur de Dieu et entreprend de sauver son âme, doit de toute sa force résister au pape. »



J'espère que le pape a fait ce qu'il pouvait faire de pis; quoiqu'il ne tombe pas encore tout à fait, il ne s'agrandira plus, mais il ne fera que déchoir. Les anciens papes étaient plus justes et plus honnêtes, mais quand ils ont commencé à rechercher le pouvoir et la domination (craignant de redevenir esclaves comme précédemment), alors Caïn n'a pu supporter son frère plus longtemps. Il ne faut jamais ajouter foi à ce que promettent les papistes, quelle que soit la manière dont ils garantissent et jurent la paix. A la diète impériale de Nuremberg, ils nous retinrent avec des disputes trompeuses dans le but de réussir, pendant ce temps, à nous renverser et à nous détruire. Veillons et prions dans ce moment où les armes sont posées, afin que, par le moyen de la lumière de l'Evangile, le nom de Dieu soit glorifié.

XX

Les papistes sont des gens superbes, sans connaissance de l'Ecriture sainte; ils ne comprennent rien de ce qu'ils lisent et ils n'écrivent jamais avec sincérité, mais ils s'arrêtent de préférence au siege du gouvernement. Ils s'écrient : « Les décrets et les conclusions des Pères ne doivent être ni révoqués en doute, ni controversés. » Ainsi, le pape (comme étant plein de diables) défend sa tyrannie, il la défend avec une extrême vigueur, ainsi que nous le voyons dans ses décrétales : *Si papa*, etc. (40 *Dist.*) Il est donc clairement écrit que le pape, menât-il tout le genre humain en enfer, aucune créature humaine ne pourrait s'opposer à lui à cet égard, et personne n'aurait la hardiesse de lui demander pourquoi et comment il agit ainsi.

C'est chose bien affreuse et effroyable que, pour son autorité usurpée, nous perdions nos âmes que Jésus-Christ a si chèrement sauvées et rachetées au prix de son précieux sang. Jésus-Christ a dit : *Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai pas*, etc. A cela le pape oppose : « Voici ce que je commande et ce que je veux voir exécuter. Avant que mes ordres soient violés, vous serez tous perdus et détruits. » Malgré tout cela et bien plus encore, nos princes tombent devant lui, l'adorent et baisent

ses pieds ; nous devons donc lui résister, nous opposer à lui et le vaincre avec les armes de la prière et de la parole de Dieu. Il y a trente ans, qui aurait osé avoir une pareille pensée au sujet du pape? Alors, il jetait qui il voulait dans l'enfer la tête la première et il l'en retirait à son gré.



Les décrétales du pape renferment beaucoup de canons affreux et diaboliques; c'est une grande peste et un grand mal pour l'Eglise. Le pape, exempt de toute honte, ose y dire : « Si quelqu'un ne croit pas en mes décrets et ne s'y soumet pas, il ne lui servira en rien de croire en Jésus-Christ ou d'ajouter foi aux quatre Evangélistes. » N'est-ce pas le langage du diable lui-même, la ruine de l'Eglise et le plus grand poison qui puisse s'y glisser? De même, le pape dit, dans une de ses décrétales, que « s'il menait les gens en enfer, ils devraient l'y suivre »; tandis qu'au contraire son devoir et son emploi est de consoler les cœurs affligés et de les conduire à Jésus-Christ. Fi donc de ce misérable réprouvé! faut-il qu'il enseigne aux consciences à désespérer de la sorte?



Quiconque lira les décrétales du pape, trouvera souvent que de belles sentences de l'Ecriture servent de preuve à une assertion. Mais, quand il a cité tout ce qui convient dans l'Ecriture, alors il conclut contre et il dit : « L'Eglise romaine en a autrement décidé. » Ainsi, comme un chien infernal, il ose assujettir la parole de Dieu aux créatures humaines. Il en est de même de Thomas d'Aquin qui, dans ses livres, dispute *pro et contra*, et, lorsqu'il cite un passage de l'Ecriture, dit ensuite : « Aristote, au sixième livre de ses Ethiques, maintient le contraire. » l'Ecriture sainte doit donc céder à Aristote, à un philosophe païen! Le monde ne fait pas attention à cet horrible aveuglement; mais il méprise la vérité et il tombe dans d'horribles erreurs. Faisons

donc bon usage du temps, car il ne restera pas toujours ce qu'il est.



Lorsque les hommes servent Dieu sans se conformer à ses paroles et à ses commandements, toute leur religion, quels que soient le nom et l'éclat de sainteté dont elle peut se recouvrir, n'est qu'idolâtrie toute pure. Plus cette religion semble sainte et spirituelle, plus elle est nuisible et empoisonnée, car elle séduit le peuple, l'éloignant de la foi de Jésus-Christ et le portant à se fier à sa propre force, à sa droiture et à ses œuvres. Ainsi tous les ordres religieux de la papauté, tous les jeûnes, prières, cilices, les austérités des capucins, qui passent pour l'ordre le plus saint qu'il y ait parmi les papistes, tout cela n'est qu'œuvre de la chair, et pourquoi? parce que ces papistes prétendent qu'ils sont saints et qu'ils seront sauvés par les règles de leur ordre, et non à cause de Jésus-Christ, qu'ils craignent comme un juge courroucé et sévère.



Les hypocrites et les idolâtres ont en eux les mêmes qualités que ces chanteurs qui ne chantent presque pas si on les en prie, mais qui ne cesseront pas de chanter si l'on ne leur demande rien. Il en est de même des faux faiseurs d'œuvres saintes; lorsque Dieu leur ordonne d'obéir à ses commandements, qui sont d'aimer le prochain, de l'assister en l'admonestant, le consolant, lui donnant, lui prêtant, etc., personne ne peut les amener à accomplir cela; mais au contraire, ils s'appliquent et s'attachent à ce qui leur convient et à ce qu'ils choisissent, prétendant, d'après leur goût particulier, que c'est ce qu'il y a de plus propre à honorer Dieu et à lui plaire, ce qui est une grande illusion de leur part. Ils tourmentent et torturent leur corps à force de jeûner, prier, chanter, lire, coucher sur la dure, etc.; ils affectent une grande sainteté et beaucoup d'humilité, ils font toutes ces choses sans relâche et avec beaucoup de zèle et de dévotion; mais leur récompense sera conforme à la nature de leurs services et de leurs œuvres, ainsi que Jésus-Christ lui-même l'a dit : « Ils m'hono-

rent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes. »

XXX

Le docteur Luther, parlant un jour du culte rendu à l'idole Moloch, dit : « Cette idolâtrie, à ce que je comprends, avait une apparence qui en inspirait, comme si c'était un genre d'adoration plus agréable à Dieu que le service ordinaire prescrit par Moïse; de là, beaucoup de gens dont l'extérieur était celui d'une grande sainteté et voulant accomplir une chose grandement agréable à Dieu (à ce qu'ils imaginaient), offrirent en sacrifice leurs fils et leurs filles [1]; ils pensaient sans doute qu'en agissant ainsi ils suivaient l'exemple d'Abraham, et qu'ils accomplissaient un acte très-propre à honorer Dieu. Ses prophètes prêchèrent contre cette idolâtrie avec un zèle bouillant ; ils qualifièrent ces sacrifices d'offrandes non à Dieu, mais aux idoles et aux démons, comme le montrent le psaume CVI, et Jérémie, chapitre XXIII. Mais ces prophètes furent sans doute regardés comme des imposteurs et de maudits hérétiques.

Ce culte des idoles était, de mon temps, très-fréquent parmi les papistes, et il l'est encore, quoique d'une autre manière, car l'on regardait comme saints et zélés les parents qui donnaient un ou plusieurs de leurs enfants aux couvents, afin qu'ils embrassassent la vie religieuse et qu'ils servissent, ainsi qu'on le disait, Dieu nuit et jour. De là vint cette expression proverbiale :

[1] Mentionnons ici un ouvrage savant, hardi, paradoxal de G. F. Daumer sur le culte du feu et du Moloch des anciens Hébreux (Leipzig, 1842, in-8°); culte jusqu'ici regardé comme étranger au sol et à l'orthodoxie mosaïque, et que l'érudit allemand considère au contraire comme le jéhovisme primitif, pur et orthodoxe d'Israël. D'après lui, la pâque primitive, dans le rite molochio-mosaïque, était une solennité annuelle, générale, où se faisaient les sacrifices humains, c'est-à-dire où l'on immolait des enfants et où on les mangeait. Quant aux ossements, préservés avec soin, ils étaient brûlés en l'honneur de Dieu. La réforme de cette solennité fut l'objet des efforts de deux rois, Ezéchias et Josias ; aux enfants du peuple ils substituèrent l'holocauste et le repas de l'agneau pascal. — Une analyse de cet ouvrage, que nous ne pouvons qu'indiquer, se rencontre dans un excellent recueil que publient MM. Miller et Aubenas, dans la *Revue de Bibliographie analytique*, 1843, p. 654-657.

« Heureuse la mère qui a mis au monde l'enfant qui se consacre à la vie spirituelle! » Maintenant, il est vrai que bien que ces fils et ces filles ne soient pas brûlés corporellement et sacrifiés aux idoles, comme l'étaient les enfants de ces Juifs dont nous venons de parler, ils sont toutefois spirituellement (ce qui est bien pis) enfoncés dans la gueule du diable qui, par le moyen de ses disciples, le pape et sa troupe de tonsurés, tue misérablement leurs âmes en les remplissant de fausses doctrines.

Il faut qu'il y ait des sectaires et des séducteurs pour pratiquer l'idolâtrie aussi longtemps que durera ce monde qui, avec une grande division apparente, donne beaucoup d'encouragements à l'erreur.



L'invocation des saints est une hérésie abominable et un aveuglement extrême; cependant les papistes ne veulent point y renoncer. Le pape tire un beaucoup plus grand profit des morts que des vivants; l'invocation des saints lui a rapporté des sommes énormes et des richesses considérables. Mais ainsi va le monde; la superstition, l'incrédulité, l'erreur, l'idolâtrie, obtiennent plus de crédit que la religion pure, juste et droite. Celle-ci n'est que la servante; l'autre est la maîtresse et l'impératrice. Huit cents prophètes de Baal pouvaient être nourris et entretenus à la table de Jézabel, mais le royaume entier d'Israël ne pouvait subvenir à l'entretien du seul prophète Elie; il fut nourri par la veuve de Sarepta parmi les païens.



Certains étudiants, à Bologne, sollicitèrent du pape une dispense au sujet de la récitation des heures canoniales. Le pape leur répondit : *Surge manius et ora citius :* levez-vous de meilleure heure et priez plus vite. Mercurinus, chevalier de l'empereur Charles-Quint, suivait cette règle; il se levait de grand matin et précipitamment pour prier. Le diable lui apparut sous la forme d'une âme en peine et lui dit : *Tu non justa hora oras !* tu ne pries pas à l'heure convenable. C'est ainsi que le

diable pouvait se jouer d'eux. De mon temps, il y avait un frère au monastère d'Erfurt qui, à cause de ses nombreuses occupations, négligeait diverses heures dans ses prières, et comme il ne put obtenir de dispenses, il fut forcé de louer quelqu'un pour prier pour lui, afin qu'il pût avoir le temps de lire deux fois en un jour.



Je crois que le pape eut des raisons particulières pour fixer et établir la célébration des fêtes de saint Sylvestre et de saint Thomas de Canterbury huit jours après la Noël. L'un de ces saints apporta au pape l'empire romain, l'autre le royaume d'Angleterre. Le pape ne faisait aucun cas de l'apôtre saint Thomas en comparaison de l'autre Thomas, car le principal but du pape est de s'assurer la possession des bénéfices. Aussi ai-je noté et montré toutes ses voleries dans les *Clefs du pape*, ce qui l'irrite et l'exaspère beaucoup, car ses actes et ses décrets s'accordent, ainsi qu'on le voit fort bien, avec ce que j'en ai dit. Il était grandement temps que tous ces méfaits fussent exposés aux yeux du monde.



Quoique les erreurs et les impostures du pape fussent bien grandes, nous les adorions, avant que la lumière de l'Evangile se montrât ; aujourd'hui nous en sommes honteux. Il y avait des reliques des culottes de saint Joseph et des caleçons de saint François ; on les a montrées ici, à Wittemberg. L'évêque de Mayence se vantait d'avoir de la flamme de ce buisson que Moïse vit en feu. A Compostelle, l'on montre le drapeau de la victoire que Jésus-Christ remporta sur l'enfer ; on fait voir également la couronne d'épines, la croix, les clous, etc.



Je suis persuadé que si, en ce moment, saint Pierre en personne prêchait tous les articles de la sainte Ecriture, niant seulement l'autorité, le pouvoir et la primauté du pape, en disant que le pape n'est pas le chef de la chrétienté entière, alors

certainement on le ferait pendre. Oui, si Jésus-Christ lui-même était encore sur la terre et s'il prêchait, sans aucun doute le pape le crucifierait de nouveau. Attendons-nous donc au même traitement; mais il vaut mieux s'appuyer sur Jésus-Christ que sur le pape. Si, au fond de mon cœur, je ne croyais pas qu'après cette vie il y en eût une autre, alors je chanterais une autre chanson et je mettrais le fardeau sur le cou d'autrui.



Le pape Adrien fut élevé à la papauté par l'empereur Charles, dont il avait été le précepteur, mais il ne gouverna pas longtemps; il était d'extraction obscure, son père étant un bourgeois de Louvain. Il y eut une fois en Angleterre un cardinal qui était fils d'un boucher et un bouffon dit : « Dieu soit loué que nous l'ayons pour cardinal ; s'il devient pape, nous pourrons manger de la viande les jours de jeûne et d'abstinence : saint Pierre était pêcheur, et ce fut pour vendre son poisson plus cher qu'il a défendu de manger de la chair; mais ce fils d'un boucher en autorisera l'usage afin qu'il s'en débite davantage. »



On a trouvé dans de très-vieux livres des images et figures qui représentaient la tyrannie et l'impiété du pape, ses idolâtries et ses tromperies, car il y avait des gens qui voyaient bien ce qui en était; mais ils n'osaient le dire et ils en étaient réduits à déguiser leurs sentiments sous le voile de figures emblématiques que l'on se montrait secrètement. On a découvert à Nuremberg et ailleurs de semblables images et on les a imprimées [1].

[1] Les bibliophiles recherchent avec empressement quelques écrits satiriques dirigés contre l'Eglise romaine et *illustrés* de gravures sur bois, pour la plupart fort bizarres. L'*Expositio vera harum imaginum olim Nurembergæ repertarum*, 1570, petit volume de 48 feuillets, imprimé sous le nom de Théophraste Paracelse, s'est payé 90 fr. 50 c. à la vente G. D., en mai 1843. Citons encore l'*Antithesis Christi et Antichristi*, dont il y a plusieurs éditions, 1557, 1558, 1578, et dont il existe une traduction française mise au jour en 1561; elle reparut en 1578, en 1584 et en 1600. M. le

Après que la persécution eut cessé dans l'Eglise, les papes aspirèrent à s'emparer de la domination; ils y furent poussés par leur ambition et leur avidité. Le premier fut Hildebrand ou plutôt Hollebrand [1]. Ils effrayèrent tous les hommes en infligeant l'excommunication. L'excommunication était une chose si effroyable, qu'elle passait aux enfants par héritage. D'un autre côté, les papes, voulant capter la bienveillance de la foule et se l'attacher, accordèrent et vendirent le pardon de tous les péchés, même des plus énormes. Quelqu'un aurait-il fait violence à la vierge Marie ou crucifié derechef Jésus-Christ, le pape l'eût absous s'il avait eu de l'argent. Dieu a privé et dépouillé le pape de ce pouvoir et de cette domination par le moyen de ma plume, car de rien il peut tout faire, et il lui est facile d'amener les plus grands résultats par les plus petits moyens.

[illegible]

Le docteur Luther dit un jour que le coucou avait l'adresse de dérober à la fauvette ses œufs et de mettre les siens à la place dans le nid où la fauvette vient les couver; quand les petits coucous sont éclos et qu'ils ont grandi, la fauvette ne peut plus les couvrir de ses ailes, et ils la dévorent. Le coucou a aussi une antipathie extrême contre le rossignol. Le pape est le coucou; il dérobe à l'Eglise ses œufs et il y substitue d'avides cardinaux. Il veut aussi dévorer la mère qui l'a nourri et élevé, c'est-à-dire l'Eglise; il ne peut supporter la prédication ni le chant de la véritable doctrine.

Là où est la fauvette est aussi le coucou, car il s'imagine qu'il

marquis du Roure a consacré à cette dernière édition une notice curieuse (*Annlectabiblion*, 1836, t. I, p. 434-437). Le plus rare peut-être de tous ces recueils c'est l'*Antithesis figurata vitae Christi et Antichristi*, opuscule de 14 feuillets, exécuté en Allemagne de 1530 à 1540, et dont les figures sur bois sont très-singulières. Il se répandit également une foule d'estampes satiriques, devenues fort difficiles à rencontrer. Le *Musée de la Caricature* (1834, 7e livraison) en a reproduit une; M. Duchesne en a décrit une autre, jusqu'alors inconnue, dans son *Voyage d'un Iconophile*.

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible; *Hollebrand* signifie tison d'enfer.

peut chanter mille fois mieux qu'elle. Le pape s'établit de même dans l'Eglise, et afin que l'on n'entende que son chant, il s'efforce, en faisant beaucoup de bruit, de couvrir la voix de l'Eglise. Le coucou est utile en ce que nous savons, lorsque nous l'entendons, que l'été est proche; de même, le pape sert à nous faire connaître que le jour du jugement dernier n'est pas éloigné.



On montre à Rome la tête de saint Jean-Baptiste, quoique les docteurs enseignent et les chroniques rapportent que les Sarrasins ont ouvert son tombeau, en ont ôté le corps et l'ont réduit en poudre. L'on ne saurait trop réprouver de pareilles impostures de la part du pape. Il en a fait de même pour plusieurs autres saints.



Le pape et les siens ont mis trop de confiance en leur grande puissance, aussi se sont-ils renversés eux-mêmes; s'ils avaient agi plus doucement et plus prudemment, ils n'auraient pas été culbutés. Mais la papauté devait s'écrouler. Lorsque j'allai à Rome, on l'appelait la source de justice; mais je vis que Rome n'était qu'une p—n et une maison de p—ns. Le cardinal Campège a dit en 1530, à Augsbourg: « Le cardinal Cajetan a tout gâté en voulant agir avec violence et en menaçant; si l'on s'y était pris avec dextérité et finesse, la chose aurait pu être étouffée dans le principe. »



Je ne m'étonne pas que les papistes me voient avec tant de haine et d'inimitié, car j'ai bien mérité leur courroux. Jésus-Christ reprit les Juifs avec plus de douceur que je ne reprends les papistes, et ils le crucifièrent. Ils croient ainsi avoir le droit de me poursuivre, mais d'après les lois de la justice et du bon plaisir de Dieu, ils verront en quoi ils ont erré. Lors du jugement dernier, je parlerai au pape et à ses tyrans qui méprisent et qui attaquent la parole de Dieu et ses sacrements. Le duc Georges per-

sécute aussi ceux qui sont fidèles à la vraie doctrine; il a expulsé d'Oschitz dix bourgeois et pères de famille avec vingt-sept enfants ; leurs plaintes crieront contre lui jusque dans le ciel, ainsi que l'a dit Sirach, au chapitre XXXV du livre de *l'Ecclésiastique*.



Les papistes enseignent qu'un homme, lorsqu'il fait ce qui est en son pouvoir et ce qui dépend de lui, mérite la grâce, dont l'effet est de le rendre agréable à Dieu et de lui procurer la béatitude. Cette doctrine a toujours prévalu parmi eux, même du temps de l'excellent et habile docteur Gerson, et elle s'est maintenue jusqu'à nos jours; mais il n'y a aucune différence entre elle et l'hérésie, seulement les mots sont changés.



Le docteur Luther raconta une histoire qui est consignée dans les écrits de saint Bernard. Un chartreux en voyage vint à tomber dans les mains de quelques brigands. Comme il n'avait pas, ce jour-là, récité son rosaire, ainsi qu'il en avait l'habitude, il se mit aussitôt à genoux et il pria. Les brigands virent alors une femme d'une merveilleuse beauté qui était près de lui et qui recevait dans ses mains des roses qui s'échappaient de la bouche du moine, et chaque dixième rose était d'une éclatante couleur de pourpre. Elle les ajusta et elle en fit une superbe couronne. Frappés de ce spectacle, les voleurs laissèrent passer le chartreux sans lui faire aucun mal. Ah ! bon Dieu ! que ne nous avait-on pas amenés à croire? Y a-t-il eu quelque histoire absurde et ridicule à laquelle nous n'ayons ajouté foi ? Le pape voudrait bien nous ramener à ce temps-là ; il dit qu'il va réunir un concile, mais appliquons-nous à la prière et soumettons-nous à la volonté de Dieu. Si le pape nous condamne, nous le condamnerons derechef et nous déclarerons hautement qu'il est l'antechrist. Il sera confondu, ainsi que tous ses adhérents.



Les sophistes de la Sorbonne, à Paris, ont écrit contre moi[1]; ils ont dit qu'au fond ce que j'enseignais sur la justification par les mérites de Jésus-Christ était conforme à ce qu'ils croyaient, et qu'entre eux et moi il n'y avait qu'une dispute de mots. On pourrait leur répondre et leur demander pourquoi ils ont fait périr, pendre, étrangler, noyer, brûler, exiler tant de personnes pieuses, savantes, respectables, pour une dispute de mots! Malheur à eux! ils se sont abandonnés à un esprit d'aveuglement; des docteurs et des prédicateurs remplis de la crainte de Dieu ne les ramèneront pas. Les papistes sont ignorants, grossiers et impies, de véritables têtes d'âne. Un de leurs curés fut cité devant son évêque, car on se plaignait qu'il ne baptisait pas régulièrement; l'évêque lui donna à baptiser une poupée et se tint prêt à écouter de quels termes il se servait. Et le curé dit: « *Ego te baptiste in nomine Christe.* » L'évêque le reprit vertement de son ignorance et de ce qu'il n'employait pas les expressions consacrées. Alors le curé jeta par terre la poupée et il dit: « Tel enfant, tel baptême et telles paroles. »



Le 12 janvier 1539, le docteur Luther soupira profondément et se plaignit avec beaucoup d'amertume de l'horrible aveuglement des papistes; il dit: « Ces pauvres insensés croient toujours que la papauté va se relever et regagner son ancienne splendeur, et ils répètent volontiers un proverbe qui a cours entre eux: « La barque de saint Pierre peut être ballottée par les vents et par les flots, mais elle ne saurait périr. »

[1] Luther était fort irrité contre la Sorbonne, qui avait condamné plusieurs de ses propositions. Mélanchton répondit à la Faculté de Paris, et Luther, prenant lui-même la plume, écrivit une sorte de comédie, un dialogue où il emploie les armes de l'ironie et de la dérision contre ses adversaires. Cette bouffonnerie mordante est intitulée: *Ludus Lutheri a stolida et sacrilega Sorbonna damnati.* M. Audin en cite quelques traits (*Hist. de Luther*, 1841, t. I, p. 384); il y trouve avec raison beaucoup de sel, de colère et de verve.



La plupart des papistes, ceux surtout qui sont dans les couvents, sont de véritables têtes d'âne, il y en a qui savent à peine lire. L'un d'eux, en chantant, disait *elema* au lieu de *elama*, et, en ayant été repris, il continua de crier plus fort et tant qu'il put, *elema*, *elema*. Un autre lisait *elicere* au lieu de *dicere*. Un ignorant personnage, membre du chapitre de L., disait, en rendant grâce, lors d'une promotion au doctorat : *inclyti senati*, et l'on en a fait un chanoine à M.



A Bamberg, l'on montre tous les ans, comme une relique, un livre où est relaté l'histoire de l'empereur Henri et de sa femme Cunégonde, qui firent vœu de conserver dans le mariage l'état de virginité[1]. Birkhemer passa par Bamberg, et il désira voir le livre où était rapporté le contrat qui avait été conclu entre ces deux époux, et les chanoines le lui ayant montré, il reconnut que c'était une copie des *Topiques* de Cicéron. Des moines lisaient dans un couvent *munsimus* au lieu de *sumpsimus*. Un jeune moine, fraîchement sorti des études de la grammaire, les en ayant repris, les autres pères lui dirent : « De quoi te mêles-tu, étourdi que tu es? Voici bien longtemps que nous lisons *munsimus*, et nous n'y changerons rien. »



Le livre d'un moine italien, que l'on appelle les *Conformités* et qui expose les analogies entre la vie de saint François et celle de Jésus-Christ, est un tissu de si grands mensonges, qu'il semble que celui qui l'a écrit a été possédé du diable, non-seulement spi-

[1] Henri II, dit le Boiteux ou le Saint, empereur d'Allemagne, mort en 1024. On trouve sa vie dans le recueil des Bollandistes, tom. III de juillet. Les légendaires racontent, qu'accusée d'adultère, sainte Cunégonde se justifia en marchant pieds nus sur des socs de charrue rougis au feu, sans ressentir le moindre mal. On cite quelques autres pieux personnages qui ont imité l'exemple dont parle Luther, nous nommerons seulement ici saint Elzéar, et sainte Delphine, dont le jésuite Binet a écrit la vie (Paris, 1623) et au sujet desquels on peut consulter les Bollandistes, tom. VII de septembre, p. 528 et suivantes.

rituellement, mais même corporellement, car il débite d'horribles faussetés; il appelle Jésus-Christ une figure ou emblème de François, et il dit que Jésus-Christ avait donné à François le droit de sauver ou de réprouver ses religieux [1].

XXX

Il y a encore aujourd'hui, dans un couvent de Lunebourg, un grand autel où sont représentés tous les miracles et les actions

[1] Luther parle ici du célèbre ouvrage de Barthelemy de gli Albizzi, *Liber conformitatum* (vitæ S. Francisci ad vitam J. C.). L'édition originale de Milan, 1510, et la seconde (Milan, 1513) sont rares, et jadis elles occupaient un rang distingué parmi les joyaux bibliographiques; mais, de nos jours, les amateurs recherchent beaucoup moins les livres de cette espèce. Les réimpressions de 1590 et de 1620, ayant subi des modifications et des suppressions considérables, n'ont aucune valeur. Parmi les morceaux retranchés, nous citerons le miracle de l'araignée qu'avala saint François dans le calice et qui sortit de sa jambe. *Iste, dicendo missam, reperit in sanguine Christi, in calice, araneam, et nolens araneam sanguine Christi intinctam extra projicere, calicem cum aranea bibit. Post ipse fricans crus et scalpens ubi pruritum sentiebat, ipsa aranea sine fratris lesione aliqua ex crure exivit* (1510, f° 72).

On peut d'ailleurs consulter le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand, article *Albizzi*; la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, t. VIII, p. 443, etc.

Ajoutons qu'une traduction française, faite par J. Marée, du *livre des Conformités*, a paru à Liége, 1658, 4 tomes in-4°. Barthelemy de gli Albizzi commençait par établir la possibilité de la transformation de l'objet aimant en l'objet aimé; il dressait ensuite un arbre allégorique divisé en dix branches, portant chacune pour fruits quatre conformités, savoir : deux attributs de Jésus-Christ et deux ressemblances de saint François. Il n'avait su trouver que quarante conformités entre son saint patron et le Sauveur du monde; un cordelier espagnol, le père Pédro de Alva y Astorga, en a porté le nombre à quatre mille dans un in-folio publié à Madrid en 1658; *Naturæ prodigium et gratiæ portentum*, etc.

Les protestants se saisirent avec avidité d'un livre aussi propre à prêter au ridicule que le *Livre des Conformités*; en 1542, il parut à Francfort l'*Alcoranus Franciscorum, i. e. Epitome præcipuas fabulas et blasphemias complectens eorum qui B. Franciscum ipso Christo æquare ausi sunt*. Cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois à Genève, l'a été également avec une traduction française à Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12; les figures gravées par Bernard Picart font rechercher cette dernière édition.

de Jésus-Christ, sa naissance, son entrée à Jérusalem, sa passion, sa mort, sa descente aux enfers, sa résurrection, son ascension; l'on y voit aussi les miracles de François, sa mort et son ascension au ciel, de sorte que l'on met de pair la vie et les actions de Jésus-Christ avec celles de François, ce qui est un grand blasphème.



On dit que le pape promet de faire grâce à tous les luthériens et de les accueillir, pourvu qu'ils n'enseignent et ne suivent désormais d'autre doctrine que la sienne et qu'ils renvoient leurs femmes, les traitant comme si elles étaient des p—ns et des cuisinières. Fi donc! agir ainsi et ne pas condamner l'adultère, c'est faire l'œuvre du diable. Attaquer le mariage, c'est attaquer Dieu lui-même.



Le pape se moque à la fois de Dieu et des hommes, car il méprise et viole les lois de la religion, de la justice et du gouvernement; il le prouve bien, puisqueson fils, cet enfant de p—n, a épousé une fille naturelle de l'empereur, et il a été créé duc de N. Au lieu d'en avoir aucune espèce de honte, il prétend que tout le monde doit l'honorer.



Deux fous disputaient un jour ensemble devant le pape qui était à table, et ils agitaient la question de savoir si l'âme était immortelle ou non; l'un soutenait qu'elle l'était, l'autre argumentait pour prouver le contraire, et le pape dit que celui qui maintenait l'immortalité de l'âme avait donné de fort bonnes raisons, mais que, pour son compte, il se rangeait du côté de celui qui prétendait qu'elle était mortelle, car c'était une doctrine fort commode et une perspective agréable.

Et c'est à de tels scélérats, à de semblables épicuriens que doit être confié le gouvernement de l'Église de Jésus-Christ! Il fut décidé au concile de Bâle que les prêtres devaient porter de longues robes tombant jusqu'à la cheville du pied et des souliers élevés;

qu'ils devaient s'interdire dans leurs vêtements les étoffes de couleur verte ou rouge; mais l'on ne put agiter la question relative à l'immortalité de l'âme. Le pape est un roi sans Dieu et sans mariage; ce qu'il y avait de divin, il l'a écarté, et il a changé ce que Dieu avait établi dans le monde, comme le mariage.



Le docteur Ussinger, moine augustin qui était avec moi dans le monastère d'Erfurt, me dit un jour, me voyant lire la *Bible* avec beaucoup d'assiduité : « Frère Martin, qu'est-ce que la Bible? Lisons plutôt les anciens docteurs et les pères, car ils ont extrait la sève et la vérité de la *Bible*; la *Bible* est la cause de toutes les dissensions et des rébellions. » — Telle est la censure du monde concernant la parole de Dieu; laissons-le donc courir vers le séjour qui lui est réservé.



Albert, évêque de Mayence, avait un médecin attaché à sa personne, lequel était protestant et, par conséquent, ne jouissait pas de la faveur du prélat. Cet homme étant avare et gonflé d'ambition, renia sa religion et revint au papisme, disant : « Je laisserai de côté Jésus-Christ pendant quelque temps, jusqu'à ce que je sois devenu riche, et alors je le rappellerai derechef à moi. » De telles paroles blasphématoires méritent le plus rigoureux châtiment, ainsi qu'il arriva à ce misérable hypocrite, car, le lendemain, on le trouva dans son lit dans un état affreux, la langue arrachée de la bouche, le visage noir comme charbon et le cou tordu. Moi qui me rendais alors de Francfort à Mayence, je fus témoin oculaire de cette juste punition de Dieu. Si un homme pouvait ainsi laisser, quand il le voudrait, Dieu de côté et le rappeler à son choix, alors Dieu serait son prisonnier. Ces paroles étaient dignes d'un épicurien réprouvé; il fut traité comme il le méritait.



J'ai connu un grand docteur qui, en 1527, était chapelain d'un puissant évêque papiste; il était d'abord grand ami du saint

Évangile, au point qu'en dépit des instructions de son évêque, il reçut la communion sous les deux espèces, suivant l'institution de Jésus-Christ; mais lorsqu'il s'aperçut qu'il était tombé en disgrâce auprès de son maître et qu'il vit que beaucoup de protestants étaient chassés et bannis, alors il se rétracta et déserta l'Evangile. Ensuite, quand il vit que les protestants s'exposaient joyeusement à la persécution et qu'ils affrontaient la tyrannie de cet évêque, alors sa conscience se réveilla et le tourmenta cruellement, lui reprochant d'avoir abandonné la vérité plutôt que d'avoir bravé les rigueurs du bannissement. Il tomba dans une grande agonie d'esprit, au point que toutes les exhortations et les conseils au sujet des promesses de Dieu n'avaient aucun effet sur lui. Enfin il s'abandonna au désespoir et il dit ces paroles : « Jésus-Christ est à côté de son père céleste et il m'accuse. Il dit : O mon père, n'étends pas ta miséricorde sur cet homme et ne lui pardonne pas ses péchés de blasphème, car il ne m'a pas confessé, moi et mon Evangile, devant son évêque ; au contraire, il m'a renié. » Et le docteur, disant ces mots, expira misérablement dans le désespoir.

Nous voyons là la plus grande ruse du diable, qui consiste à tirer la loi de l'Evangile. Si je savais toujours saisir comme il faut la différence des deux doctrines, je ne donnerais pas un fétu de toutes les tentations et de toutes les machinations du diable.

Ce docteur aurait dû se rappeler ce que saint Paul disait aux Romains : « La grâce l'emporte sur le péché, de même que la vie est supérieure à la mort. » Dieu, par l'entremise de saint Paul, a fait aux fidèles qui sont tentés la promesse rassurante, qu'il est fidèle, qu'il ne souffrira pas que nous soyons tentés au delà de nos forces et qu'il donnera à nos prières un terme favorable ; cependant Dieu permet parfois que nous soyons si rudement pressés que nous ne pouvons avoir patience plus longtemps.

Les papistes maudissent chaque année le sang de Jean Huss [1].

[1] Jean Huss fut ainsi appelé du lieu de sa naissance en Bohême, *Huss* ou *Hussenetz* ; le nom de ses parents est resté inconnu ; ses talents et son érudition lui firent obtenir, en 1409, le poste de recteur de l'Université de Prague ; les écrits de Wiclef lui étant parvenus, il embrassa avec avidité

C'était vraiment un homme honnête et savant, ainsi qu'on peut le voir dans son livre *De l'Eglise*, que j'aime extrêmement. Il y a bien quelque faiblesse en lui, mais c'est la faiblesse d'un chrétien; la puissance de Dieu le ranime et le relève. Il est délicieux et doux d'observer, dans Huss, le combat de la chair et de l'esprit. Il reste des preuves sûres et certaines que Jérôme de Prague était un homme éloquent, mais que Huss avait beaucoup de savoir. Il a accompli ce que le monde entier n'aurait su faire. Depuis que ce sang innocent a été versé, la Papauté a graduellement déchu. Constance est devenue, depuis la mort de Huss, une ville pauvre et misérable. Je crois que la vengeance de Dieu s'est appesantie sur elle, parce que ce saint homme d'Huss y a été brûlé; après que les habitants l'eurent abandonné, le Saint-Esprit montrait sa puissance dans la personne d'Huss, qui défendit avec tant d'allégresse et de fermeté la parole de Dieu contre tant de grandes et puissantes nations, contre l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre et la France; toutes avaient leurs représentants réunis au concile de Constance; seul, il tint tête à leurs assauts, à leurs cris, à leurs attaques; il en fut écrasé et livré aux flammes. Et moi, de même, sauf le bon plaisir de Dieu, je serais, une fois mort, plus en sûreté que de mon vivant.

les opinions de l'auteur anglais, il se posa en réformateur, il attaqua Rome et le clergé avec une hardiesse extrême, accumulant dans ses ouvrages, suivant l'usage du temps, les injures les plus grossières et les expressions les plus cyniques. Excommunié par le pape Alexandre V, il en appela au concile qui allait se réunir à Constance; il s'y rendit, mais l'on discute encore sur la question de savoir s'il y vint ou non avec un sauf-conduit. Pressé de rétracter ses doctrines, il fut inflexible; il déclara préférer (ce furent ses expressions) qu'on lui mît une meule d'âne au cou et qu'on le jetât à l'eau. Livré au bras séculier, il fut brûlé le 15 juillet 1415. Les œuvres de Jean Huss ont été recueillies pour la première fois vers 1525, à Strasbourg, sans indication de lieu ni de date; elles ont reparu plus complètes, à Nuremberg, en 1558 (2 vol. in-f°), et dans la même ville en 1715 (2 vol. in-f°). Sa vie a été écrite en allemand par A. Zitte (Prague, 1709, 2 vol. in-8°) et par Fischer (Leipzig, 1804, in-8°). On peut consulter également la *Commentatio* de W. Seifrid, revue par Mylius, *de vita, fatis et scriptis Joh. Hussi* (1743, in-8°), l'*Histoire du concile de Constance*, par Lenfant, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-4°, etc.

Le pape connait bien l'art de régner et de gouverner. Le moindre des papistes est plus habile, en fait de gouvernement, que dix seigneurs de notre cour. Mais consoler et diriger une seule conscience, c'est chose supérieure à la possession de cent royaumes.



Sous Charles-Quint, vingt mille soldats périrent en Italie, les Italiens ayant empoisonné les fontaines et les puits. Philippe Melanchton raconta les détails suivants qu'il tenait d'un Italien qui avait rempli des fonctions importantes à la cour de Clément VII. Chaque jour, aussitôt que le pape avait dîné ou soupé, son échanson et ses cuisiniers étaient mis en prison; deux heures après, lorsque nul symptôme d'empoisonnement ne s'était déclaré, ils étaient relâchés. Le docteur Luther dit : « N'est-ce pas là un genre de vie bien misérable? tel que celui qu'a dépeint Moïse, lorsqu'il a dit au chap. XXVIII du *Deutéronome* : « Ta vie sera comme en suspens devant toi et tu seras en effroi nuit et jour, et tu ne seras point assuré de ta vie. Tu diras au matin: Qui me fera voir le soir? et au soir tu diras : Qui me fera voir le matin? » Le pape Clément était fort versé dans la science des poisons, aussi ne négligeait-il rien pour se préserver; il mourut toutefois empoisonné[1].



« Que nos ennemis se livrent à la rage et s'enflent de colère tant qu'ils voudront. Dieu a prescrit des bornes à la mer; il la laisse se courroucer et rouler ses vagues agitées comme si elles allaient tout engloutir, mais elles ne peuvent outrepasser le rivage, et Dieu les enferme dans des liens non de fer, mais d'un sable débile. » C'est ainsi que parla le docteur Luther, lorsque vinrent des lettres de la diète de Francfort, annonçant l'intention des papistes de tomber de tous côtés sur les fidèles.

[1] Ceci est extrêmement douteux; nous avons consulté nombre d'écrivains, parmi lesquels nous ne citerons que l'*Histoire des Papes* du protestant Brueys (1723, t. IV, p. 484); aucun d'eux n'attribue au poison la mort de Clément VII.

Le second psaume est un des meilleurs de tous ; je l'aime de tout mon cœur. Il frappe vaillament parmi les rois, les princes et les grands seigneurs. Si ce que dit ce psaume est vrai, les desseins des papistes ne sont que pure folie. Si j'étais à la place de Dieu, et si j'avais remis le gouvernement à mon fils comme il l'a confié au sien, et si ces méchants personnages étaient aussi désobéissants qu'ils le sont à présent, je jetterais le monde tout sens dessus dessous.



Marie, l'humble vierge de Nazareth, frappe aussi sur ces grands rois et sur ces princes lorsqu'elle chante : « Il a déposé les puissants de leurs siéges. » Nul doute qu'elle n'eût une très-belle et courageuse voix ; pour moi, je n'ose pas chanter ainsi. Les tyrans disent : « Brisons les liens qui les rattachent. » C'est ce que l'expérience nous montre ; car voyez comme ils noient, pendent, brûlent, étranglent, torturent, bannissent. Et ils font tout cela en dépit de Dieu. Mais il est assis au plus haut des cieux, et ils ne sont pour lui qu'un objet de dérision et de risée. Si Dieu voulait me donner un peu de temps afin que je pusse expliquer un couple de petits psaumes, je me remuerais avec tant d'audace, qu'à l'exemple de Samson, j'entraînerais tous les papistes avec moi.



J'ai maintenant bien irrité le pape en l'attaquant au sujet de ses images et de son idolâtrie. Oh ! comme la truie hérisse son poil ! J'ai un grand avantage sur lui, car « le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseois-toi à ma droite, je te ferai un marche-pied de tes ennemis. » Il a dit aussi « *Je vous élèverai au dernier jour.* » Alors il nous appellera et dira : « O Martin Luther ! Philippe Mélanchton, Jean Calvin ! etc., levez-vous et venez ! » et Dieu nous appellera chacun par son nom, comme Jésus-Christ dans l'Évangile de S. Jean. *Et vocat eos nominatim.* Allons ! courage ! et soyons rassurés.



Les décrétales du pape ne signifient rien, car leur auteur est un âne [1]. Le pape n'y enseigne rien touchant l'Eglise, il ne s'y occupe que des choses politiques. Il prétend toutefois que ces décrétales doivent avoir la même autorité que l'Évangile et les écrits des apôtres.

Le docteur Luther dit à maître Jean Honstein, un de ses commensaux, qui s'appliquait à l'étude du droit : « Les décrétales du pape renferment beaucoup de canons affreux et diaboliques ; c'est ce que tu ne dois pas perdre de vue lorsque tu les liras. Elles sont une grande plaie pour l'Église. »

Les décrétales ne sont que de la fiente d'âne, que les excréments du pape ; décret, décrétales, m.... [2].

[1] Les recueils de décrétales se multiplièrent au moyen âge ; l'on en pourrait compter une centaine d'éditions, plus ou moins complètes antérieures à 1500. Le diacre Raynier, Bernard de Compostelle, Pierre de Bénévent, Raymond de Pennafort, Henri de Suse, furent les principaux compilateurs de ces corps de décisions sur lesquels reposa, durant plusieurs siècles, le droit qui régissait l'Europe. On peut consulter à cet égard la dissertation de J. H. Boehmer : *De Decret. pontif. romanor. variis collect. et forma*, et les deux écrits de A. Theiner : *Comment. de roman. pontif. epistol. decretalium antiquis collect.* (Lips., 1829, in-4°), *Recherches sur plusieurs collections de décrétales du moyen âge* (Paris, 1832, in-8°). Le docteur Gratze, dans son *Manuel* (en allemand) *d'Histoire littéraire universelle*, a fort bien débrouillé (t. II, 3e section, p. 625-652) la bibliographie un peu embrouillée de cette branche du droit canonique.

[2] Encore un intraduisible jeu de mots : *dreckelal*, *dreckel*, *dreck*. Luther aimait les plaisanteries de ce genre : il s'écriait une autre fois : « Pape, tu n'es pas pape, mais Priape ; papistes, dites priapistes. » — Voici d'autres échantillons de l'emportement de l'ex-moine saxon lorsqu'il venait à parler de Rome : « Puisque nous pendons les voleurs, que nous décapitons les brigands, que nous infligeons aux hérétiques le supplice du feu, pourquoi n'attaquons-nous pas avec toutes les armes qui sont en notre pouvoir ces professeurs de perdition, ces cardinaux, ces papes et toute cette sentine de la Sodome romaine qui corrompt sans cesse l'Église de Dieu ? pourquoi ne lavons-nous pas nos mains dans le sang de ces gens-là ? (*Cur non manus nostras in sanguine istorum lavamus?* » Opera, t. I, p. 60, édit. de Jena). « Dis donc, ignorantissime antechrist, tu es donc bien

LA DIÈTE DE WORMS.

Le mardi de la semaine de la Passion, je fus cité par le héraut, à comparaître devant la diète. Il apportait avec lui un sauf-conduit de l'empereur et de beaucoup d'autres princes, mais ce sauf-conduit fut bientôt violé, car, dès le lendemain mercredi, je fus condamné à Worms et mes livres brûlés. Lorsque j'arrivai à Erfurt, j'appris que j'étais condamné à Worms et que l'arrêt était publié et répandu dans toutes les villes et lieux d'alentour, si bien que le héraut me demanda si j'avais l'intention d'aller à Worms ou non.

Quoique je fusse un peu étonné de ces nouvelles, je répondis au héraut, et je dis : « Y eût-il à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons, j'irai ! »

Lorsque j'arrivai à Oppenheim, dans le Palatinat, non loin de Worms, Bucer vint vers moi pour me dissuader d'entrer dans la ville, car, à ce qu'il me dit, Sglapion, le confesseur de l'empereur, avait été le trouver et l'avait prié de me conseiller de ne pas venir, car je serais brûlé; il me recommandait plutôt d'aller chez un gentilhomme qui demeurait non loin de là, François de Sickingen, et de rester avec lui, car il me recevrait et m'hébergerait volontiers. Ces misérables avaient ourdi ce complot contre moi, afin que je ne comparusse point, car si j'avais laissé écouler le temps fixé, et si j'étais resté trois jours sans me montrer,

bête, pour croire que le genre humain va se laisser effrayer par une bulle de ta façon? S'il suffisait pour condamner de dire : « Ceci me déplaît ; je ne veux pas cela, » y a-t-il un mulet, un âne, une taupe, une bûche, qui ne pût aussi rendre des arrêts ? Ton front de p—n ne rougit-il pas d'opposer aux foudres des paroles célestes la fumée de tes vaines et ineptes paroles (t. II, p. 89)? N'ayez pas peur de la bulle ; si quelqu'un meurt de peur, lorsqu'on le portera en terre, il ne faudra pas sonner les cloches, mais bien péter pour lui. — Si j'étais le maître de l'empire, je ferais un même paquet des papes et des cardinaux pour les jeter tous ensemble dans ce petit fossé de la mer de Toscane. Ce bain les guérirait ; j'y engage ma parole et je donne Jésus-Christ pour caution.» Dans une lettre à Spalatin, du 12 avril 1522, nous remarquons l'expression suivante : *Inventus est Satan sese permerdasse in sapientia sua.*

alors mon sauf-conduit aurait expiré, et aussitôt l'on aurait fermé les portes de la ville, et, sans vouloir m'entendre, l'on m'aurait condamné et expédié. Mais j'allai de l'avant en toute simplicité, et lorsque je vis la ville, j'écrivis à Spalatin et je l'instruisis de mon arrivée, et je demandai où je serais logé. Tout le monde fut bien étonné de me voir paraître, car c'était contre l'attente générale; on pensait que je me serais tenu à l'écart, effrayé des menaces qui m'avaient été faites. Deux nobles seigneurs, Jean d'Hirshfield et Jean Schott me reçurent d'après l'ordre du prince électeur et m'amenèrent à leur logis.

Aucun prince ne vint me voir, mais seulement des comtes et des gentilshommes qui me regardaient avec beauconp de curiosité et qui avaient présenté quatre cents articles à Sa Majesté Impériale contre ceux du clergé, et ils désiraient que l'on fît droit à leurs plaintes et remontrances, déclarant qu'ils seraient autrement forcés de remédier aux abus qu'ils signalaient et dont aujourd'hui ils sont délivrés par le moyen de l'Evangile que, grâces à Dieu, j'ai remis en lumière. Le pape écrivit, à cette époque, à l'empereur pour le presser de ne pas avoir égard au sauf-conduit, et tous les évêques pressèrent aussi l'empereur dans le même sens; mais les princes et les États de l'empire ne voulurent pas y consentir, car ils alléguèrent que de grands tumultes en résulteraient. Je reçus d'eux de grandes marques d'égards, tellement que les papistes avaient plus peur de moi que je n'avais de crainte d'eux.

Le landgrave de Hesse, qui était alors un jeune prince, demanda que je fusse entendu, et il me dit publiquement : « Votre cause est-elle juste et légitime? alors je prie Dieu de vous assister. » — Etant à Worms, je m'adressai à Sglapion, lui demandant de faire un pas vers moi, mais il ne voulut pas. Etant appelé, je comparus dans la maison du Sénat, devant toute la diète impériale; l'empereur et tous les électeurs étaient présents [1].

[1] Un écrivain allemand a jeté sur cette assemblée célèbre un coup d'œil sagace. Les personnages illustres qui s'étaient rassemblés le 17 avril 1521, à Worms, dans la grande salle de la diète, pouvaient avoir dans l'âme des pensées qui différaient de leurs paroles. Là siégeait un jeune empereur qui s'enveloppait de sa pourpre neuve avec toute la joie et l'ardeur que

Le docteur Eck [1], fiscal de l'évêque de Trèves, commença et me dit : « Martin, tu es appelé ici pour déclarer si tu reconnais que ces livres sont ton ouvrage ou non. » — Les livres étaient placés sur une table et il me les montrait. — Je répondis : « Je crois que ce sont les miens. » Mais Jérôme Schurff dit alors : « Que l'on en lise les titres. » — Lorsque les titres eurent été lus, je dis : « Oui, ces livres sont de moi. » Il dit : « Voulez-vous rétracter ce qu'ils contiennent? » Je répondis : « Très-gracieux seigneur et empereur, quelques-uns de mes livres sont des livres de controverse où je combats mes antagonistes ; d'autres sont des livres qui exposent une doctrine que je ne puis, ou ne veux rétracter. S'il m'est arrivé, dans mes écrits de controverse, de montrer trop de violence contre qui que ce soit, je ne demande pas mieux que de recevoir une meilleure direction, et, pour cela, je demande qu'il

met la jeunesse à s'emparer de la puissance, et qui se réjouissait secrètement de voir le fier pontife romain, dont la main avait si rudement pesé sur les empereurs, et dont les prétentions n'étaient pas encore abandonnées, en butte lui-même à de rudes attaques. De son côté, le représentant de Rome avait le plaisir secret de voir la division s'introduire parmi les Allemands qui s'étaient si souvent jetés sur la belle Italie pour la piller comme des barbares ivres, et qui la menaçaient de nouvelles incursions. Les princes temporels se réjouissaient de pouvoir mettre la main sur les biens de l'Eglise, au moyen des idées que répandait la nouvelle doctrine. Les éminents prélats délibéraient déjà s'ils n'épouseraient pas leurs cuisinières pour léguer à leurs descendants mâles leurs électorats, leurs évêchés et leurs abbayes.

Le discours que Luther prononça devant la diète fut débité d'abord en allemand, ensuite en latin ; il était d'une longueur remarquable. « Cet homme doit avoir grand soif », pensa le duc de Brunswick, lorsqu'enfin l'orateur eut atteint sa péroraison, et il envoya à son auberge trois cruchons de la meilleure bière d'Einbeck.

[1] Jean Eck, chancelier de l'Université d'Ingolstadt, mort en 1543, fut l'un des antagonistes les plus infatigables de Luther ; il joua un rôle actif dans tous les débats que souleva la doctrine nouvelle ; il assista aux conférences de Leipzig (1519), aux diètes d'Augsbourg (1530) et de Ratisbonne (1541). Retzer a inséré dans son édition des écrits de Jérôme Ba bi (Vienne, 1791, t. I, p. 263) une pièce de vers satyrique pleine de vivacité et d'indécence intitulée : *Threni Joannis Eckii in obitum Margarethæ suæ concubinæ,* et qu'écrivit Simon Lemnius, pamphlétaire luthérien, redouté de son temps.

me soit accordé du temps. » Alors on me donna un jour et une nuit. Le lendemain, je fus cité devant les évêques et les autres qui avaient été chargés de s'entendre avec moi au sujet de la rétractation. Je dis alors : La parole de Dieu n'est pas ma parole ; je ne puis donc l'abandonner ; mais pour tout ce qui n'y est pas contraire, je me montrerai soumis.» Alors le marquis Joachim me dit : « Martin, à ce que j'entends, vous ne demandez qu'à être instruit, hors en ce qui concerne l'Écriture sainte ? » Je dis : « Oui. » Alors ils me pressèrent de porter cette cause devant Sa Majesté Impériale ; je dis que je n'osais avoir la hardiesse d'agir ainsi. Ils me dirent : « Ne pensez-vous pas que nous sommes aussi des chrétiens qui voulons finir et terminer ces différends avec tout le zèle et l'attention possibles ? Vous devez avoir assez de confiance en nous pour supposer que nous déciderons selon l'équité. » Je répondis et je dis : « Je n'ose me fier assez à vous pour supposer que vous conclurez contre vous-mêmes, vous qui m'avez condamné, tandis que j'étais protégé par un sauf-conduit ; néanmoins, afin que vous voyiez ce que je puis faire, je remettrai en vos mains mon sauf-conduit et j'y renoncerai ; faites de moi ce que vous voudrez. » Alors tous les princes dirent : « Vraiment, ses offres sont suffisantes, sinon excessives. » Ils dirent ensuite : « Cédez-nous pour quelques articles. » Je repartis : « Au nom de Dieu, je ne ferai pas de difficultés pour les articles qui ne concernent pas l'Ecriture sainte. » — Là-dessus, deux évêques allèrent vers l'empereur et lui dirent que je m'étais rétracté. Alors l'empereur envoya vers moi un autre évêque pour savoir si j'avais remis la décision à lui et à la diète impériale. Je dis que je ne l'avais point fait, ni n'avais l'intention de le faire. De la sorte, je résistais seul à beaucoup de gens, et certains de mes amis même étaient très-irrités de ma constance ; quelques-uns dirent que si j'avais laissé les articles à leur décision, ils auraient plié et cédé pour ceux de ces articles que le concile de Constance avait condamnés. Cochlœus [1] vint alors vers moi et me dit :

[1] Né en 1479, successivement chanoine à Worms, à Breslau, à Mayence ; il combattit sans relâche les réformateurs avec un zèle extrême. Durant son séjour à Worms, il proposa à Luther une conférence publique, avec la condition que celui des deux qui succomberait dans cette lutte

« Martin, si vous abandonnez votre sauf-conduit, j'entrerai en dispute avec vous. » — Pour moi, dans ma simplicité, j'aurais accepté ce qu'il m'offrait; mais Jérôme Schurff me demanda avec instance de ne pas le faire, et en dérision et en moquerie, il répondit à Cochlœus : « O la belle offre, si un homme était assez fou pour l'accepter! »

Vint alors vers moi un docteur, attaché au marquis de Bade, et il essaya de faire impression sur moi par une foule de mots pompeux; il m'exhorta et me dit : « Vraiment, Martin, vous êtes tenu de faire beaucoup et de céder pour le bien de l'amour fraternel, et afin que la paix et la tranquillité parmi le peuple puissent se maintenir, de crainte qu'il ne s'élève des tumultes et des séditions. D'ailleurs, il y aurait grand avantage pour vous à vous montrer soumis à Sa Majesté Impériale et à éviter avec soin de donner des sujets d'offense; je vous engage donc à vous rétracter. » Je répondis : « Pour le bien de la charité fraternelle et de la concorde, je ferai volontiers tout ce qui ne sera pas contre la foi de Jésus-Christ et contre la fidélité due au Sauveur. » Lorsque tous m'eurent assailli en vain, le chancelier de Trèves me dit : « Martin Luther, vous désobéissez à Sa Majesté Impériale; vous avez donc l'autorisation et permission de repartir avec votre sauf-conduit. » De la sorte, je partis de Worms, traité avec beaucoup de politesse et de courtoisie, au grand étonnement de tout le monde chrétien[1], si bien que les papistes auraient voulu que je fusse resté chez moi. Après mon départ, on rendit à Worms cet abominable édit de proscription qui donna occasion à chacun de se venger de ses ennemis, sous le nom et le titre de l'hérésie protestante. Mais les tyrans furent peu de temps après forcés de le révoquer.

serait brûlé. Luther accepta le défi; mais on empêcha prudemment les deux antagonistes d'en venir aux mains. Cochlœus mourut en 1552, laissant une multitude d'écrits que l'oubli a dévorés.

❧

LE PARADIS TERRESTRE, ADAM ET DIVERS PERSONNAGES NOMMÉS DANS LA BIBLE.

Quelqu'un demanda au docteur Luther quel était, selon lui, le lieu qu'habita Adam; il répondit : « Je crois que le nom de paradis s'applique au monde entier, mais Moïse nous apprend que le séjour d'Adam était arrosé par quatre fleuves [1]. Après son péché, Adam se dirigea du côté de la Syrie, et la terre perdit la fertilité qu'elle possédait auparavant; c'est ainsi que la Judée et le pays de Samarie étaient autrefois des régions très-fertiles et dignes du paradis; maintenant elles sont arides et sablonneuses. Le comte de Stolberck, qui les a visitées, les a trouvées telles; car Dieu leur a donné sa malédiction. Nul homme ne saurait assez considérer combien est admirable la providence de Dieu dans la manière dont il entretient le monde: la nourriture du

[1] Il n'est guère, dans l'Ecriture, de question sur laquelle les avis se soient plus partagés que sur la situation du paradis terrestre. On l'a placé dans la Syrie, dans la Palestine, dans l'Arabie; en Arménie, en Tartarie, à la place qu'occupe de nos jours la mer Caspienne; dans l'île de Ceylan, dans les Indes, sur les bords du Gange, en Chine, dans un lieu inhabité par delà le Levant. D'autres l'ont mis en Europe, quelques-uns en Afrique; ceux-là à l'extrémité du Midi, dans la terre de Feu; ceux-ci aux régions les plus éloignées du Nord et même sous le pôle arctique. On trouve dans l'*Histoire de la géographie du nouveau Continent*, par M. de Humboldt (t. III, p. 119), une lettre de M. Letronne sur la position que les Pères de l'Eglise ont assignée au paradis terrestre. — L'évêque d'Avranches, Huet, dans un traité spécial, *De la situation du Paradis terrestre* (1691, 1698, 1701), assigne à l'Eden le point de jonction de l'Euphrate et du Tigre; un auteur basque, J.-B. de Erro, dans son *Mundo primitivo* (Madrid, 1815), trace une carte où il le met au pied des Pyrénées, et en outre il démontre que la langue parlée par Adam, Abel et Noé était le basque. Plus d'un érudit, ne trouvant aucun lieu qui répondît complétement à la description de la Genèse, s'est imaginé que Dieu avait caché sous terre le jardin d'Eden; d'autres ont prétendu qu'il était dans la région moyenne de l'air, dans la lune, dans le ciel de la lune, dans le troisième ou le quatrième ciel. Il y a dans l'ouvrage de Malvenda (*Commentatio de paradiso, Romæ*, 1605) un chapitre remarquable: *Si paradisus adhuc integer existit, quid causæ est quod a nemine unquam potuit hactenus reperiri?* Voir également Hopkinson, *Synopsis paradisi*, et Reland, *De situ paradisi*.

monde en un seul jour excède grandement en valeur tous les trésors du plus puissant monarque; et cependant, ingrats que nous sommes, nous ne voulons pas mettre notre confiance en Dieu. » Jouant ensuite avec sa chienne, il dit : « Le chien est un animal très-fidèle, et il aurait un très-grand prix s'il n'était pas aussi commun. Dieu a voulu que ses plus grands dons ne fussent rien moins que rares. Les yeux sont un don bien précieux, et il a été accordé à tous les animaux. Les plus petits oiseaux ont des yeux fort perçants, et ils aperçoivent de très-loin une mouche; mais nous sommes si stupides, que nous laissons échapper, sans les voir, ces grâces que Dieu a répandues si abondamment. Mais nous les verrons dans l'autre vie. »



Le docteur Jonas posa une fois sur la table une belle grappe de raisin, et le docteur Luther en prit occasion de louer la bonté de Dieu, qui fait croître les moissons et les fruits, et dit: « C'est surtout dans nos corps que nous pouvons admirer les merveilles de la création. Voyez comme ils croissent, comme ils se nourrissent; mais les hommes sont des aveugles qui passent sans considérer les biens que Dieu leur octroie et dont ils font un si mauvais usage. » Il ajouta que « si Adam n'avait point péché, on n'aurait point connu le pain, et que l'on se serait nourri de fruits. » Quelqu'un ayant fait remarquer que Jésus-Christ avait mangé après sa résurrection, le docteur dit : « Ce n'était point par nécessité et qu'il eût faim, c'était pour donner une preuve qu'il était réellement ressuscité. »



Il tenait un jour dans sa main une rave pleine de suc, et il dit : « Il n'y a pas de doute que les patriarches ne vécussent de fruits et de racines, et je suis convaincu qu'Adam y trouvait un très-grand plaisir, et qu'il n'avait nullement l'envie de manger une perdrix. En lisant autrefois que les solitaires se nourrissaient de racines, je croyais qu'il s'agissait de racines d'arbres, mais la multiplicité des dons de Dieu nous accable. »

Il ne nous convient pas de rechercher pourquoi Dieu, par suite de sa résolution divine, impénétrable à l'esprit humain, étend sa miséricorde sur un homme, et pourquoi il en endurcit un autre, ainsi que l'Écriture le dit de Pharaon. Nous devons nous tenir pour certains et assurés qu'il ne fait rien sans cause et sans motif déterminant, et s'il fallait qu'il rendît compte à chacun de nous de ses actions et de ses paroles, ce serait un triste et pauvre Dieu.

Quelqu'un demandant à saint Augustin où était Dieu avant qu'il créât le monde, le saint répondit : « Il était en lui-même. » Et un autre lui ayant fait la même question, il répondit : « Il construisait l'enfer pour les esprits présomptueux, inquiets et curieux tels que le tien. » Après que Dieu eut créé toutes choses, ajouta le docteur Luther, il était partout, et encore n'était-il nulle part, car je ne peux me saisir de lui par aucune de mes pensées. Mais il se trouvera là où il a promis qu'il serait. Les Juifs le trouvèrent à Jérusalem, à côté du trône de la grâce; nous le trouvons dans la parole et dans la foi, dans le baptême et dans les sacrements, mais nulle part on ne peut le trouver dans sa majesté. »

Luther rencontrant accablé de mélancolie un homme qu'il avait autrefois bien connu à Wittemberg, le salua et lui dit : « Ah ! créature humaine, que fais-tu ? n'as-tu rien de plus à faire que de songer à tes péchés, à ta mort et à ta damnation ? Détourne promptement les yeux de ces objets et regarde Jésus-Christ. Il a été écrit que le Christ avait été conçu du Saint-Esprit et de la vierge Marie, qu'il avait souffert, qu'il était mort, qu'il avait été enseveli, que le troisième jour il était ressuscité d'entre les morts, qu'il était monté au ciel, etc. Pourquoi penses-tu que tout cela s'est accompli ? N'était-ce pas pour que tu prisses courage contre la mort et contre le péché ? Rassure-toi donc, n'aie point de crainte, et ne défaille pas; car, véritable-

ment, tu n'en as pas de motifs, puisque Jésus-Christ a souffert la mort pour toi, qu'il a pourvu à ta protection et à ta défense, et que, pour ce motif, il est assis, pour te délivrer, à la droite de Dieu, son père céleste. »



Je crois qu'Adam fut le plus simple et le plus modeste des hommes, et je ne pense pas qu'il ait jamais allumé de chandelle, car il ne savait pas que le corps d'un taureau renfermât du suif, puisqu'alors on ne tuait pas les animaux; je ne sais comment il s'est procuré son habit de peau. Il vécut dans la plus grande tempérance, ne buvant ni vin, ni bière. Je voudrais que la bière n'eût jamais été inventée[1]; il en résulte la perte de beaucoup de grains, et cependant il ne se fait point de bonne bière. A quoi servent tant de recherches dans les festins et tant d'inventions que suggère la gourmandise?



Après qu'Adam eut perdu la justice dans laquelle Dieu l'avait créé, il fut, sans aucun doute, bien affaibli dans sa force corporelle, par suite de sa douleur et de l'angoisse de son cœur. Je crois qu'avant sa chute il pouvait distinguer des objets à cent milles de distance tout aussi bien que nous les apercevons à un demi-mille, et qu'il en était de même de ses autres sens[2]. Nul doute qu'après sa faute il n'ait dit : « Ah! mon Dieu, que s'est-il passé en moi? je suis à la fois sourd et aveugle. » Ce fut une horrible chute, puisqu'auparavant il voyait que toutes les créa-

[1] Luther avait, en dépit de cette boutade, un goût si bien connu pour le breuvage en question, que les sacramentaires, ses antagonistes décidés, l'appelaient le pape-bière de la Saxe : *der Sachsische Bier-Pabst.*

[2] Parmi diverses opinions bizarres relatives à Adam, nous mentionnerons celle d'un membre de l'Académie des inscriptions, Henrion, qui prétendit démontrer que ce patriarche avait une taille de 123 pieds 9 pouces, et que la stature d'Eve n'était pas moindre de 118 pieds 10 pouces 3|4. Henrion mourut en 1720, victime de l'ardeur avec laquelle il se livrait à ses rêveries sur les poids et mesures des anciens.

tures lui étaient soumises, si bien qu'il pouvait jouer même avec un serpent.



A quoi servent tant d'objets superflus, de luxe, d'étalage et de jouissance pour la vie, comme l'usage en est venu de nos jours? Si Adam revenait sur la terre, et qu'il vît notre genre de vie, notre façon de boire, de manger, de nous vêtir, comme il serait étonné! Il dirait : « A coup sûr, ce n'est pas le monde dont j'ai fait partie. C'était sans doute un autre Adam que moi qui a paru autrefois parmi les hommes. » Car Adam buvait de l'eau, cueillait des fruits sur les arbres, habitait une cabane que supportaient quatre pieux de bois; il n'avait ni couteau, ni outil en fer, et il ne portait d'autre vêtement qu'une peau de bête. Maintenant l'on dépense des sommes énormes pour le boire et pour le manger; l'on élève des palais splendides, on les meuble avec un luxe auquel rien ne peut se comparer. Les anciens Israélites s'entretenaient avec beaucoup de modération et de tranquillité, comme le disait Booz : « Trempe ton pain dans du vinaigre, et rafraîchis-toi. » La Judée était couverte d'habitants, ainsi que nous le lisons dans le livre de Josué. Une grande abondance de population enseigne à vivre avec sobriété.



Lorsque Dieu dit à Caïn, par l'entremise d'Adam : « Si tu fais bien, ne sera-t-il pas reçu? mais si tu ne fais bien, la peine du péché est à la porte » (*Genèse*, ch. IV, v. 7), il montre ainsi quelle est l'assurance des pécheurs, et il parle avec Caïn comme avec le plus grand hypocrite et le plus vénéneux des frères capucins. C'était comme si Adam disait : « Tu as su ce qui m'était arrivé dans le paradis. J'aurais voulu cacher mon offense, et je me couvris de feuilles de figuier, et je me tapis derrière un arbre; mais apprends, mon cher, que le Seigneur ne peut être déçu de la sorte; les feuilles de figuier ne servirent à rien. »



Ah ! ce fut sans doute pour Adam un grand crève-cœur et une tâche pénible, lorsqu'il fut forcé de bannir et de proscrire son nouveau-né et son fils unique, de l'expulser de sa maison et de lui dire : « Éloigne-toi de moi et ne parais plus devant mes yeux ; je sens encore tout ce que j'ai déjà perdu en perdant le paradis ; je ne veux pas, pour toi, accroître mon mal. J'apporterai dorénavant une nouvelle application à me conformer aux commandements de Dieu. » Et il n'y a pas de doute qu'Adam, depuis, ne prêcha avec un redoublement de zèle.



Adam engendra plus d'enfants qu'il n'en est mentionné dans la Bible. Si elle fait une mention particulière de Seth, c'est à cause de la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait descendre de ce patriarche. Adam eut sans doute beaucoup de fils et de filles. Je suis persuadé qu'il eut au moins deux cents enfants, car il atteignit à une extrême vieillesse, à neuf cent trente ans. Il est probable que Caïn naquit trente ans après la chute de ses parents, puisqu'ils furent alors consolés. Je pense que les anges leur apportèrent souvent des consolations ; autrement, il leur aurait été impossible de supporter l'existence, tant ils devaient ressentir de chagrin et d'effroi. Au dernier jour, Ève se trouvera avoir surpassé toutes les femmes en affliction et en misère. Il n'a jamais existé une femme qui ait éprouvé des peines aussi amères que celles d'Ève ; elle sut qu'à cause d'elle, nous devions tous mourir. Quelques-uns affirment que Caïn fut conçu avant la promesse de la semence qui devait écraser la tête du serpent. Mais je suis persuadé que la promesse fut faite moins d'une demi-journée après la chute.



Philippe Mélanchton fit un jour au docteur Luther diverses questions concernant le roi David et les grandes tribulations qu'il eut à souffrir, quoique Dieu lui-même l'eût investi de la puissance royale ; et le docteur lui ayant répondu, dit ensuite :

« Ah ! mon Dieu ! comment peux-tu souffrir que de si grands personnages succombent? Ce David avait six femmes, qui, sans doute, étaient des femmes sages et prudentes, comme cette sage Abigall. Si elles étaient toutes ainsi, il avait vraiment d'excellentes femmes. De plus, il avait dix concubines, et cependant il fut adultère.

Quelques-uns pensent qu'il commit une faute, lorsqu'à son lit de mort il ordonna à son fils Salomon de punir Shimél, qui l'avait maudit et qui lui avait jeté des ordures à la face lorsqu'il fuyait devant Absalon. Mais je dis qu'il fit bien, car il est du devoir d'un magistrat de punir les coupables et les malfaiteurs. Il fit un vœu de ne pas le punir, mais cela ne doit s'entendre que durant sa vie.

Dans un gouvernement aussi étrange et aussi confus, où personne ne savait, comme dit le proverbe, qui est cuisinier et qui est sommelier, David fut forcé souvent de fermer un œil, et, pour nous servir d'une expression vulgaire, de regarder, à travers les doigts, beaucoup d'abus, beaucoup de méfaits; mais, plus tard, lorsque du temps de Salomon la paix fut rétablie, il punit les coupables par l'entremise de Salomon. Dans des temps de troubles et d'agitation, un prince n'ose pas agir comme il le ferait durant des époques de tranquillité, mais il faut que le mal soit puni à la fin.



Ni Cicéron, ni Virgile, ni Démosthène, ne sont à comparer à David sous le rapport de l'éloquence, comme nous le voyons dans le psaume CIX qu'il divise en vingt-deux parties composées chacune de huit versets, et cependant dans chacune d'elles, il n'y a qu'une même pensée : « Ta loi (ou ta parole) est bonne, Seigneur. » David avait reçu de grands dons et il était l'objet des faveurs spéciales de Dieu ; je pense que Dieu l'a laissé chuter d'une manière si horrible, afin qu'il ne devînt pas trop fier et trop superbe.



Ezéchias était un roi très-bon et pieux, plein de foi ; cependant il tomba. Dieu ne peut souffrir qu'une créature humaine

se repose sur ses propres œuvres et mette sa confiance en elles. Nul homme ne peut entrer au ciel sans la rémission des péchés.

[illegible]

Un chrétien fidèle est comme Jonas qui fut jeté dans la mer, c'est-à-dire, dans l'enfer. Il vit la gueule du monstre ouverte pour l'engloutir; il resta trois jours dans son ventre ténébreux sans y périr. Cette histoire doit être pour nous un motif de la plus abondante consolation et un signe manifeste de la résurrection des morts. De cette manière Dieu a coutume d'humilier ceux qui sont à lui. Mais ensuite Jonas alla trop loin, il eut la présomption de commander au Dieu tout-puissant; il devint un grand homicide et meurtrier, car il voulait qu'une si grande ville et une si grande multitude fussent détruites, quoique Dieu eût résolu de les épargner. C'était un étrange saint.

[illegible]

Le livre de l'*Ecclésiastique*, c'est-à-dire de Jésus Syrach [1] nous est parvenu fort corrompu; son auteur est un vrai légiste, il ne sait rien de Jésus-Christ. Le livre de l'*Ecclésiaste* n'est pas entier, il y manque bien des choses, il n'a mis ni bottes ni souliers, c'est-à-dire qu'il ne montre aucune sentence complète; il chevauche sur un long roseau, comme je le faisais dans mon monastère.

[illegible]

Je ne crois pas que Salomon soit condamné, mais ces choses ont été écrites pour effrayer les rois. Ce n'est pas lui qui a écrit l'*Ecclésiaste*; il a été composé du temps des Machabées; mais il est excellent et on le lit avec plaisir à cause des conseils sur

[1] Jésus, fils de Syrach, florissait trois siècles avant notre ère; le livre de l'*Ecclésiastique*, dont il est l'auteur et dont nous ne possédons qu'une version grecque, ne fait point partie de ceux que les Juifs regardaient comme inspirés, mais l'Église catholique l'a admis; les protestants le rejettent.

l'administration intérieure. Dans le livre des *Proverbes*, il y en a qui ont été recueillis de la bouche du roi ; sa sagesse et sa majesté y éclatent.

Je rejette entièrement le troisième livre d'Esdras. Dans le quatrième il y a des sentences divertissantes, comme celle-ci : « Le vin est fort, le roi est plus fort, les femmes sont encore plus fortes, la vérité l'emporte sur tout cela. »

Il était sagement défendu chez les anciens Juifs de lire le livre de *Judith* avant d'avoir trente ans, car il contient des choses mystérieuses que les ignorants ne sauraient saisir. Je ne puis croire que ce livre de *Judith* soit historique ; il ne s'accorde pas avec la géographie ; je crois qu'il est une fiction comme les légendes des saints ou un poëme composé par un homme pieux afin d'énoncer que Judith (c'est-à-dire le royaume des juifs mettant leur confiance en Dieu) doit vaincre Holopherne, c'est-à-dire tous les royaumes du monde. *Judith* me paraît une tragédie retraçant la fin des tyrans, *Tobie* une comédie qui roule sur les femmes. Le docteur Jonas dit qu'il y avait dans *Tobie* bien des choses ridicules et sottes [1], surtout au sujet des trois nuits et du foie de poisson qui est grillé pour faire fuir le diable. Le docteur Luther répondit : « C'est un poëme hébraïque. Le diable est un ennemi fort redoutable qu'il n'est pas aisé de mettre en fuite ; il possède la lance de Goliath avec laquelle il nous attaque ; en outre, Dieu raffermit son char et lui donne des armes, pour qu'étant vaincu par les hommes pieux, son dépit et son frémissement augmentent. » Parlant du second livre des *Machabées*, il dit : « Je hais ce livre et celui d'*Esther* ; j'aimerais mieux qu'ils n'existassent pas ; ils ressemblent beaucoup aux livres des païens. » Maître Forsteim dit : « Les Juifs font plus de cas du livre d'*Esther* que de quelque prophète que ce soit, de

[1] *Ridicula et stulta.*

Daniel ou d'Isaïe, qu'ils méprisent. » Le docteur Luther repartit : « C'est une chose horrible qu'ils méprisent ces deux saints prophètes dont l'un a prédit Jésus-Christ de la façon la plus formelle, dont l'autre a décrit les monarchies qui précédèrent l'avénement de Jésus-Christ. Je ne mets Jérémie qu'après eux et je lui préfère Isaïe. Philippe (Mélanchton) pense à cet égard l'opposé.



Les discours d'aucun des prophètes ne furent rédigés en entier, mais une chose fut recueillie en un temps et une autre dans un autre. Les livres des *Rois* sont les annales des monarques hébreux ; elles dépassent de cent et de mille coudées les chroniques ou *Paralipomènes* qui passent souvent sans détail sur des faits importants. Le livre de *Job* est admirable ; ce n'est pas seulement de lui qu'il traite, mais encore de tous les affligés et de ceux qui ont à résister au diable. Quand Dieu châtie, l'homme devient impatient, il se scandalise de la félicité des impies et il murmure contre le Seigneur. Ce doit être pour nous une consolation dans l'affliction, de songer que Dieu nous réserve tant de biens dans la vie future.



Philippe (Mélanchton) s'entretint longuement avec le docteur Luther au sujet de la brièveté avec laquelle Moïse a raconté l'histoire des anciens patriarches. Elle peut nous faire comprendre comment les évangélistes ont rapporté avec si peu de détails les discours dans le *Nouveau Testament*. Voyez comme ils ont succinctement relaté les prédications de saint Jean-Baptiste, qui en a fait de très-belles.



Plusieurs ont bien sué sur l'épître de saint Jacques pour la faire concorder avec saint Paul; Philippe (Mélanchton) a été du nombre, mais il l'a fait sans succès, car elles se contredisent. La foi justifie, la foi ne justifie pas ; je permets à celui qui fera accorder ces deux propositions de me traiter d'imbécile. Saint

Luc a bien mieux que tous les autres décrit la passion du Sauveur; saint Jean se met sérieusement à l'œuvre et il décrit admirablement les œuvres de Dieu; il explique bien pourquoi Jésus-Christ fut mis à mort par ses juges. Il n'y a pas de doute que Pilate ne regardât Jésus comme un homme simple et ignorant, sorti peut-être d'une forêt comme un ermite qui ne connaissait rien de l'allure du monde.



Les *Psaumes* de David sont de divers genres, didactiques, prophétiques, eucharistiques, catéchétiques. Parmi les prophétiques, il faut distinguer le cent dixième : *Dixit Dominus*; et parmi les didactiques, *Miserere mei..... De profundis..... Domine, exaudi orationem....* Le cent dixième psaume est le chef de tous; il décrit le royaume et le sacerdoce de Jésus-Christ, il expose que Jésus-Christ est le roi de toutes choses, qu'il intercède pour tous, que toutes choses lui ont été remises par son Père, et qu'il a pitié de tous. C'est un beau et bien remarquable psaume: si j'étais en bonne santé, je m'efforcerais d'en donner l'explication.



Le docteur Luther fut interrogé si l'histoire du riche et de Lazare était une parabole ou un fait réel, et il répondit : «Le commencement du récit est historique; les personnes, les circonstances, l'existence des cinq frères sont indiquées. Ce qu'il y est dit d'Abraham est allégorique et fort digne d'observation; nous y voyons qu'il y a des séjours qui ne sont pas connus, où résident les âmes, et ce sont des secrets que nous ne devons pas essayer de pénétrer. Il n'est rien dit de la sépulture de Lazare, ce qui nous montre que l'âme a bien plus de prix, aux yeux de Dieu, que le corps. Le sein d'Abraham, c'est la promesse et la certitude du salut et l'attente de Jésus-Christ; ce n'est pas le ciel, mais c'est l'attente du ciel. »



DE QUELQUES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Jérôme ne doit pas être compté parmi les docteurs de l'Église,

car, de fait, il était hérétique ; je crois toutefois qu'il a été sauvé par la foi en Jésus-Christ. Il ne parle (on peut le dire) nullement de Jésus-Christ, dont il a seulement le nom à la bouche. Je ne connais aucun docteur que je déteste autant que Jérôme, car lorsqu'il écrit, c'est toujours sur le jeûne, sur la virginité, etc. Il n'enseigne rien au sujet de la foi, de l'espérance, de la charité, ni des œuvres de la foi. Je n'aurais pas voulu de lui pour mon chapelain.



J'applaudis de grand cœur aux hymnes et aux prières spirituelles de Prudence ; c'est le meilleur poëte qu'aient eu les chrétiens. S'il avait vécu du temps de Virgile, il aurait été mis au-dessus d'Horace. Je voudrais que les poésies de Prudence fussent lues dans les écoles ; mais, de nos jours, les écoles sont devenues païennes, et l'Ecriture sainte en est bannie, ou falsifiée et dénaturée par la philosophie.



Augustin se tourmentait et se brisait l'esprit sur les traditions humaines ; il se donne parfois des peines pitoyables pour expliquer le psautier. Il était toutefois très-versé et très-habile dans l'Ecriture sainte, et il avait un jugement remarquable et une belle intelligence. Il fut aiguillonné par les hérétiques, partisans de Pélage ; il était attaché à l'état de mariage ; il parlait bien des vertueux évêques qui étaient alors ministres, mais l'époque où il vivait l'agitait, le chagrinait beaucoup. S'il était maintenant en vie, il serait furieux de voir les abominations du pape se vantant du patrimoine de saint Pierre ; il ne pourrait supporter pareille chose.

Il est certainement le plus habile, le plus pur et le plus capable de tous les docteurs ; mais il n'était pas, de lui-même, en état de ramener les choses à leur ancienne situation, et il se plaint souvent que les évêques avec leurs traditions et leurs ordonnances troublaient plus l'Eglise que les Juifs ne le faisaient avec leurs lois.

Saint Bernard fut le meilleur des moines, et je l'aime mieux que tous les autres ; il a cependant osé dire que ce serait un signe de damnation si quelqu'un quittait son monastère. Il avait sous lui trois mille moines, dont aucun ne fut damné, si l'assertion est exacte ; *sed vix credo*. Saint Bernard vivait dans des temps dangereux, sous les empereurs Henri IV et Henri V, sous Conrad et Lothaire. C'était un moine expérimenté et instruit, mais il donna mauvais exemple. La vocation, condition d'un vrai chrétien, tel que Dieu l'a réglée et fondée, consiste en trois hiérarchies, le gouvernement domestique, temporel et ecclésiastique.



PROPOS RELATIFS AUX OISEAUX, AUX INSECTES, A L'HISTOIRE NATURELLE.

Un soir, deux oiseaux vinrent se poser dans le jardin du docteur Luther et ils y firent leur nid, mais ils en étaient souvent chassés par les passants qui les effrayaient : le docteur ayant observé cela, dit : « O mes chers, jolis petits oiseaux, ne me fuyez pas ; je suis charmé de vous voir, ayez confiance en moi. » Il en est de même, ajouta-t-il, de nous autres hommes ; nous ne savons pas mettre notre confiance en Dieu, qui toutefois se montre plein de bonté pour nous et qui ne veut que notre bien.



Je suis grand ennemi des mouches, *quia sunt imago diaboli et hæreticorum* ; elles sont l'image du diable et des hérétiques. Lorsque j'ouvre un bon livre, les mouches accourent et se posent, se promènent dessus, comme si elles voulaient dire : « Nous sommes là et nous souillons ce livre de nos excréments ! » Le diable en agit de même ; lorsque nos cœurs sont le plus purs, il vient et il les souille. Quand ma ferveur est bien ardente et que je suis le plus disposé à la prière, le diable accourt et il emporte mes pensées jusqu'à Babylone peut-être, où je me mets à construire des châteaux en l'air.



Un scorpion pense que s'il cache sa tête, ou s'il la blottit sous une feuille, on ne peut le voir. De même l'hypocrite et les faux saints s'imaginent, lorsqu'ils ont attrapé une ou deux bonnes œuvres, que tous leurs péchés en sont recouverts.



Un homme qui se fie aux richesses et aux honneurs du monde et qui, en même temps, oublie Dieu et le bien-être de son âme, est comme un petit enfant qui tient à la main une belle pomme fort agréable à voir à l'extérieur, mais dont le dedans est pourri et plein de vers.



J'ai vu à Lintz en Autriche un chien qui était dressé à aller, avec un panier au cou, chercher de la viande chez le boucher; lorsque d'autres chiens venaient essayer de la lui enlever, il posait le panier et se battait vigoureusement avec eux; mais quand il s'apercevait qu'ils étaient trop forts pour qu'il leur tînt tête, il s'emparait lui-même d'un morceau de viande afin de ne pas tout perdre. C'est ainsi qu'agit notre empereur Charles; il a, pendant longtemps, défendu les bénéfices ecclésiastiques, mais voyant que chaque prince s'emparait des monastères et les dépouillait, il prend possession des évêchés et il vient de se saisir de ceux de Liège et d'Utrecht.



La pierre de Thrace se trouve au Pont-Euxin et sur les bords d'un fleuve de la Scythie; elle brûle dans l'eau, et elle s'éteint si l'on jette de l'huile dessus. Cette propriété ne lui a pas été donnée sans raison, c'est l'image des mœurs des hypocrites qui brûlent de l'ardeur d'accumuler de bonnes œuvres, et s'enflamment d'autant plus qu'ils sont arrosés de l'eau des traditions humaines et de la pratique des cérémonies. Au contraire, lorsque l'on répand sur eux de l'huile, c'est-à-dire lorsqu'ils entendent la prédication de l'Evangile, ils se relâchent de leur empresse-

ment et ils perdent leur ardeur désordonnée. Dioscoride et Nicandre ont fait mention de cette pierre [1].



Le mot amiante vient du grec, *a* privatif, et *mithô*, je souille, et Dioscoride, livre V, chap. XCIII, rapporte à cet égard une belle histoire. L'amiante se trouve dans l'île de Chypre, et elle est si molle qu'on peut la filer et en former des tissus qui ne souffrent aucun dommage lorsqu'on les jette au feu, mais qui, au contraire, n'en paraissent que plus beaux. Cette pierre est l'image de l'Eglise à laquelle les calamités et les persécutions ne peuvent porter nul préjudice durable, mais qui en sort plus brillante et plus agréable aux yeux de Dieu. Le docteur Luther dit ensuite que l'æthile était une pierre qui se trouvait dans le nid des aigles et qui avait la propriété d'empêcher les fausses couches lorsqu'on l'attachait au bras gauche d'une femme enceinte, de faciliter l'accouchement et d'en alléger les souffrances. Il ajouta aussi que cette pierre donnait les moyens d'arrêter les voleurs.



Le moineau est un animal très-vorace, il fait grand tort aux moissons; il se trouve en grandes troupes en tout pays, et les Hébreux l'appelaient *tschirp*. C'est un oiseau très-fâcheux et qui mérite bien qu'on le détruise.



Le docteur Luther entendait un jour un rossignol qui chantait fort agréablement, et dont le chant était comme couvert et étouffé par le coassement d'une troupe de grenouilles, et il dit : « C'est

[1] Les vers de Nicandre ont été cités par Galien. Pline a dit égalemen (liv. XXXIII, chap. v) : *Calx aqua accenditur et Thrasius lapis, idemque oleo restinguitur*. Le pseudo-Aristote, auteur du traité de *Aud. mirab.*, mentionne des pierres qui se rencontrent dans le pays des Thraces et des Scythes : *Dum uruntur, si quidem follibus sufflentur, citissime extinguuntur; sin aqua irrigentur, flagrant dilucidius.*

ainsi qu'il arrive dans le monde : « Jésus-Christ est le rossignol qui fait entendre l'Évangile ; les hérétiques, les faux prophètes et les papistes s'efforcent d'empêcher qu'on ne l'entende, et ils font tout le bruit qu'ils peuvent. »



Il s'éleva un jour la question de savoir pourquoi dans les psaumes et dans l'Évangile il est plusieurs fois fait mention des corbeaux et des moineaux, qui sont, de tous les oiseaux, ceux de l'aspect le plus fâcheux et ceux qui méritent le plus d'être haïs. Le docteur Luther dit : « Si l'Esprit-Saint avait pu nommer des oiseaux plus pernicieux, il l'eût fait, afin de nous faire voir que rien de ce que nous obtenons n'est donné à nos mérites, ainsi qu'il arrive à ces oiseaux. » Et il dit qu'il était écrit : « Que si les petits des corbeaux viennent à être abandonnés de leurs paparents, ou à en être privés, Dieu pourvoit à leur nourriture en faisant naître des vers dans le nid. »



Aristote compte les cygnes parmi les oiseaux qui ont des pieds fermes et palmés pour vivre autour des lacs et des marais. Ce sont des animaux qui nourrissent une nombreuse famille, dont les habitudes sont fort dignes d'intérêt et qui arrivent à une belle vieillesse. Ils n'attaquent pas l'aigle, mais ils se défendent avec succès contre lui en cas d'agression. Il est certain que les cygnes chantent fort mélodieusement au moment de leur mort [1],

[1] Une foule d'auteurs anciens et Aristote lui-même ont fait mention du chant du cygne ; Buffon, l'abbé Arnaud et autres modernes ont pensé qu'il s'agissait seulement du cri rauque que ces oiseaux font souvent entendre, cri bien connu des anciens et qu'ils exprimaient par le mot imitatif de *drensare* ; l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* cite à ce sujet un vers qu'il attribue à tort à Ovide :

« Grus gruit, inque glomis cycni prope flumina drensant. »

Ce vers est tiré du poëme de *Philomela*, dont l'auteur est inconnu et l'origine classique plus que suspecte. Mais Virgile a dit :

« Dant sonitum rauci per stagna loquacia cycni. »

Le naturaliste Olussen prétend qu'en Islande les cygnes font retentir les

et quelques auteurs rapportent qu'ils se nourrissent de bétoine, afin d'éteindre les ardeurs de l'amour et d'avoir plus de vigueur dans les ailes: je ne sache pas qu'il y ait rien qui soit une image plus fidèle de l'Église que ces mœurs du cygne. L'Église ne repose-t-elle pas sur un appui solide, afin que les puissances de l'enfer ne puissent la renverser? Elle est autour des lacs et des marais, c'est-à-dire qu'elle n'aspire point à l'empire et à la domination. Elle réforme et réprime les penchants impurs, et prescrit une vie chaste et pure. Elle élève avec amour un grand nombre d'enfants qui sont l'appui et la consolation de sa vieillesse. Elle n'attaque point les tyrans, mais elle repousse leurs assauts en faisant usage de ses deux puissantes ailes qui sont le ministère de la parole et la prière fervente; c'est avec ces armes que Sennacherib, Julien et d'autres tyrans ont été renversés. Remarquons surtout que le cygne meurt en chantant; de même l'Eglise, lorsqu'un de ses membres arrive au dernier moment, invoque le fils de Dieu. Le paon est un oiseau qui ne peut souffrir de rival; s'il vient à voir son image réfléchie dans l'eau, il se noie de son propre mouvement; il a le vêtement d'un ange et la voix d'un diable.



DE QUELQUES ROIS OU PRINCES ET DE L'EMPEREUR.

Il n'y a pas longtemps que le roi Ferdinand vint dans un monastère où j'étais, et il s'y trouvait tracé sur les murailles, en très-beaux caractères, les lettres suivantes :

M. N. M. G. M. M. M. M.

Le roi s'arrêta et regarda ces lettres, réfléchissant à ce qu'elles

airs de leurs chants, et l'on sait aussi que le mouvement précipité de leurs ailes produit un son très-bruyant, mais doux et flûté. Voir à ce sujet des observations consignées dans l'*Historia animalium* de Wolfang Franz, t. II, p. 983; le passage est curieux. Consultez aussi le *Mémoire* de M. Mongez *sur les cygnes qui chantent* (Paris, 1783, in-8°), et la dissertation de H. Morin, dans le recueil de l'Académie des inscriptions, *Pourquoi les cygnes, qui chantaient autrefois si bien, chantent-ils aujourd'hui si mal?*

pouvaient signifier. Son secrétaire lui dit alors : « Si Votre Majesté voulait me le permettre et ne pas avoir de déplaisir, je pense que je pourrais lui indiquer la signification de ces lettres. » Le roi le lui permit et promit de ne pas s'offenser. Alors le secrétaire dit: «*Mentitur Nausea* (qui était alors évêque de Vienne); *Mentitur Gallus* (c'était le prédicateur de la cour) ; *Mentiuntur Majores* (les Franciscains), *Minores* (les frères Déchaux), *Minotaurii* (moines ainsi nommés et qui habitaient dans les Alpes); tous sont des menteurs. » Le roi se mordit les lèvres et passa outre. C'était une fort ingénieuse explication que celle de ce secrétaire.



Lorsque Dieu eut châtié le prince Georges de Saxe, frère aîné du prince Henri, ce prince, voyant que tous ses enfants étaient morts avant lui, envoya vers son frère qui était alors à Freyberg, et lui fit dire que s'il voulait abjurer sa foi et se faire papiste, il le déclarerait héritier de tous ses États ; sinon, que son intention était d'en disposer par testament en faveur de l'empereur et d'autres. A cela le prince Henri répondit et dit : « Par Marie (c'était son expression habituelle), plutôt que d'y consentir et de renier le Christ notre Sauveur, ma Catherine et moi nous prendrons chacun un bâton et nous irons mendier notre pain. » Il resta fidèle à la loi de Dieu, et, peu de temps après, par suite de la mort subite de son frère, il devint un grand et puissant prince, car il est très-certain que Dieu élève ceux qui l'honorent et qui sont fidèles à sa parole.



Philippe, landgrave de Hesse, est un homme admirable. S'il abandonnait l'Évangile, il obtiendrait du pape et de l'empereur ce qu'il voudrait, mais Dieu l'a jusqu'ici maintenu dans la fermeté. Il a une tête hessoise et ne peut rester inactif. Il m'a mandé à Weimar, ainsi que Philippe Mélanchton, nous demandant notre avis au sujet des guerres qu'il projetait ; mais nous le dissuadâmes, autant que nous le pûmes, de ses projets ; nous

tirâmes le meilleur parti de notre rhétorique et nous le suppliâmes de ne pas ternir l'Évangile et de ne pas troubler la paix de l'empire. Cela le vexa beaucoup et il devint fort rouge, quoique d'ailleurs il fût d'un esprit fort juste.

Il vint sous un déguisement misérable à la conférence de Marpurg, en 1589, de sorte que personne ne savait que c'était le landgrave; il avait alors de grands projets. Il demanda un jour conseil à Philippe Mélanchton, lui disant : « Cher Philippe, dois-je endurer que l'évêque de Mayence chasse mes prédicateurs de l'Évangile? » Philippe répondit : « Si la juridiction de ces endroits appartient à l'évêque, votre seigneurie ne peut lui résister. » Le landgrave lui répliqua : « Je reçois votre conseil, mais je ne le suivrai pas. » Vers cette époque, je demandai à Beilnerburg, l'un des confidents les plus intimes du landgrave, pourquoi il ne dissuadait pas le prince de ses stratagèmes. Il me répondit : « Nos avis ne servent de rien ; on ne peut le détourner d'une résolution qu'il a prise. Quand il se mit en campagne et qu'il voulut rétablir le prince de Wurtemberg dans ses États, chacun le supplia de ne pas attirer sur la Hesse une ruine complète. « Soyez tranquilles, dit-il, laissez-moi faire, je ne la ruinerai nullement. » Il lança contre un château 350 boulets et il le prit.



En 1530, l'empereur Charles-Quint convoqua une diète à Augsbourg afin d'amener à fin toutes les difficultés relatives à la religion. Il essaya en même temps, par toutes sortes de ruses, de faire renoncer le prince Jean, électeur de Saxe, à la profession de l'Évangile; mais, dédaignant toutes les paroles flatteuses et les menaces, le prince ne voulut pas s'écarter, pas même de l'épaisseur d'un cheveu, de la véritable religion et de la parole de Dieu, quoiqu'il fût en butte aux dangers les plus imminents; au contraire, il encouragea et anima les docteurs qu'il avait amenés avec lui à la diète, tels que Philippe Mélanchton, Juste Jonas, George Spalatin et Jean Agricola, et il chargea les personnes de son conseil de dire à ces docteurs qu'ils n'avaient qu'à agir avec droiture pour la louange et l'honneur de Dieu, et qu'ils

ne s'inquiétassent ni de lui, ni de ses États, ni de son peuple. Ce prince resta fermement attaché à la parole de Dieu, avec un courage admirable. S'il avait hésité, tout son conseil aurait cédé à l'instant et abandonné l'Évangile. Même, à cette époque, pour apaiser la colère de l'empereur, ses conseillers étaient disposés à entrer en arrangement, à faire des concessions. Mais le prince leur recommanda à maintes reprises de ne point se préoccuper de ses intérêts terrestres, mais d'agir et d'écrire conformément à ce qui était juste et équitable en présence de Dieu. Il dit à l'un de ses conseillers intimes, Jean de Minkwitz : «Vous avez entendu mon père dire que se tenir ferme et droit à cheval, était le moyen d'emporter le prix à une course de bagues ; s'il en est ainsi pour une chose temporelle, jugez combien il est plus louable d'être ferme et inébranlable dans la cause de Dieu! »

La constance admirable de ce prince est digne d'être à jamais conservée dans la mémoire et louée. Lorsqu'on lui fit savoir la détermination finale de l'empereur, il dit : « Deux partis nous sont offerts, renier Dieu, ou renoncer au monde. Que chacun considère ce qui est préférable. » Ce fut un vrai miracle et une grâce particulière de Dieu, de voir un seul prince résister avec tant de fermeté à tous les autres et à l'empereur lui-même. Cet électeur avait six pages qui restaient près de lui dans son appartement, et durant six heures par jour ils lui faisaient la lecture de la Bible. En écoutant un sermon, il avait toujours des tablettes dans sa poche, et de sa propre main il écrivait ce que disait le prédicateur.



Le prince électeur de Saxe, Jean-Frédéric, m'a dit lui-même que le prince Jean (fils aîné du prince Georges de Saxe), étant près du moment de la mort, désira recevoir la communion sous les deux espèces. Lorsque son père en fut informé, il lui envoya un moine de l'ordre des augustins, pour lui donner des instructions au sujet du salut de son âme et pour lui conseiller de recevoir le sacrement sous une seule espèce, lui recommandant de dire à son fils qu'il était en relations intimes avec Martin Luther. Pour faire que le prince le crût mieux, il dit que Luther

lui-même avait récemment conseillé à plusieurs personnes de recevoir la communion sous une seule espèce. Ce bon et vertueux jeune prince fut ainsi amené à ajouter foi aux faux renseignements que lui donna ce moine. Mais quand le prince, son père, vit que son fils était près de rendre le dernier soupir, il le consola en lui rappelant la doctrine de la justification par la foi en Jésus-Christ, et il le fit souvenir de ne penser qu'au Sauveur du monde et d'oublier entièrement ses propres œuvres et ses mérites, lui disant aussi de bannir de son cœur l'invocation des saints. Le fils ressentit une grande satisfaction dans sa conscience par suite des conseils de son père, et il lui demanda pourquoi il ne faisait pas prêcher dans tout le pays cette doctrine consolante. Le prince Georges lui répondit : « Mon cher enfant, nous devons parler ainsi aux mourants seulement, et non aux personnes qui sont bien portantes et pleines de vie. » Alors, ajouta le docteur Luther, je dis au prince électeur qu'il devait observer avec quel entêtement nos adversaires s'opposent à la vérité qu'ils reconnaissent. Albert, évêque de Mayence, et le prince Georges savent et confessent que notre doctrine est la parole de Dieu, et cependant, comme elle ne vient pas du pape, ils la repoussent, mais leur propre conscience les abat et les terrasse; aussi je ne les crains pas.



J'ai appris dernièrement qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, a de nouveau abandonné l'Évangile, qu'il a commandé, sous peine de mort, à ses sujets de ne recevoir la communion que sous une seule espèce, et qu'il exige que les moines et religieuses accomplissent leurs vœux et ne vivent plus dans l'état de mariage, tandis qu'autrefois il avait enjoint tout le contraire. Cela réjouira les papistes et les mettra en gaieté. C'est un grand tort qu'à eu ce monarque, mais laissons-le faire. Il est toujours ce qu'il était jadis, ainsi que je l'ai dépeint dans mon premier livre. Il trouvera à coup sûr qui le jugera : je n'ai jamais aimé sa détermination ; il voulait tuer le corps du pape, mais en conserver l'âme, c'est-à-dire la fausse doctrine.



Le 10 juillet 1539, le docteur Luther rendit grâce à Dieu de ce qu'il avait délivré notre Eglise de ce pernicieux roi d'Angleterre, qui chercha avec beaucoup d'ardeur à se liguer avec les personnes de notre parti, mais qui ne fut pas accepté. C'est Dieu, sans doute, qui en a ainsi disposé, dans sa miséricordieuse providence, car ce roi a toujours été inconstant et indécis [1].

On demanda au docteur Luther si sir Thomas Morus avait été exécuté pour la cause de l'Évangile ou non; il répondit « : nullement; c'était un cruel tyran [2]. Il était le premier conseiller du roi et il était fort savant; mais il a versé le sang d'un grand nombre de chrétiens innocents qui confessaient l'Evangile; il les a torturés avec d'affreux instruments de supplice, comme s'il était un bourreau. Il les examinait d'abord verbalement sous un arbre chargé de verdure, ensuite il les torturait cruellement en prison; enfin, il s'est opposé à l'édit du roi et de tout le royaume. Il a été désobéissant et il a été puni.

[1] Henri VIII avait commencé par écrire contre Luther un ouvrage célèbre : *Assertio septem sacramentorum*, dont la première édition vit le jour à Londres en 1521, et dont les réimpressions se multiplièrent rapidement; une des plus remarquables est celle de Rome, 1521, in-4°; on lit sur le titre : *Librum hunc Angliæ regis, fidei defensoris..... legentibus, decem annorum et totidem XL indulgentia, apostolica authoritate, concessum est.* Luther répondit avec aigreur, Henri répliqua derechef. Le docteur saxon parle de son adversaire couronné avec une irrévérence difficile à surpasser; il soupçonne le roi de n'avoir fait que mettre son nom à un livre qui est l'œuvre d'un gros cochon de thomiste (*crassi porci Thomistæ*), le pamphlet de Luther, écrit en quelques heures, parut à la fois en latin et en allemand : voici des échantillons de cette polémique : « Si ce roi barbouille de sa fiente (*schmieret sein dreck*) la couronne de mon roi, devra-t-il s'étonner que j'en use de même pour son diadème, et que je lui dise qu'il est un menteur et un coquin.... Il dit, sans perdre haleine, tant d'injures amères et empoisonnées, que dans un accès de colère aucune p—n de la rue ne saurait engueuler comme lui (*als keine offentliche zornige Hure schelten mag*).

[2] Thomas Morus, le célèbre chancelier et l'auteur de l'*Utopie*, décapité en 1535. Luther se fait ici l'écho d'une calomnie longtemps répandue, mais à tort. Morus ne fut point persécuteur. Voir la remarquable notice de M. Nisard, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

Lorsque je vivais à Magdebourg, un prince d'Anhalt se fit moine mendiant; il allait publiquement à travers la ville et il demandait l'aumône, et quoiqu'un autre grand et robuste fainéant vînt avec lui, le prince portait toujours le sac; son but, en agissant ainsi, était de faire admirer son humilité. C'est ainsi qu'on se jouait de nous du temps de la papauté. Cet exemple ne doit pas être oublié, *quia est notabile*.

L'empereur dit un jour : « Mon frère fait grand cas d'Eck et de Faber et il a pour eux une grande estime. Quels défenseurs a en eux la doctrine de Jésus-Christ ! l'un est ivre toute la journée, l'autre est un fou, un coureur de p—ns. » — C'était parler en prince sage.

Sadolet [1], qui a été durant quinze ans le secrétaire du pape, et qui était un homme instruit et habile, écrivit à Mélanchton, employant les expressions les plus amicales et usant de beaucoup de ruse et d'adresse à l'italienne ; il cherchait peut-être à l'attirer de son côté par l'offre d'un chapeau de cardinal, et il agissait sûrement par l'ordre du pape. Ce Sadolet a été fait cardinal à cause de sa dextérité et de son talent, mais il n'a nulle connaissance de l'Ecriture sainte; c'est ce qu'on voit bien clairement dans son commentaire sur le psaume LI, où il met toutes sortes de choses inutiles et sottes. Ah! bon Dieu! que ton esprit nous dirige dans la droite voie!

[1] Jacques Sadolet, l'un des écrivains les plus distingués qu'ait possédés l'Italie au seizième siècle; il fut, avec Bembo, l'un des secrétaires de Léon X; nommé en 1517 évêque de Carpentras, il mourut à Rome en 1547, à l'âge de soixante-dix ans. Son esprit de conciliation lui attira l'estime et l'attachement de ses adversaires eux-mêmes; l'édition la plus complète de ses œuvres a vu le jour à Vérone, en 1737, 4 vol. in-4°.

Le duc François de Lunebourg, souffrant à la jambe les douleurs les plus aiguës, dit, à ce que l'on assure, peu avant sa mort : « Tous ces tourments sont peu de chose en comparaison de ce que méritent mes péchés; mais ne me rejetez pas, Seigneur, et ayez pitié de moi, en vue des mérites de votre Fils. » Il est très-rare que les princes s'expriment ainsi; ce sont des oiseaux qui sont rares dans le ciel.



Le docteur Luther dit que lorsqu'après la diète d'Augsbourg le cardinal Campège entra, avec Ferdinand, dans la ville de Vienne, on habilla en cardinal un petit homme de bois, et, après lui avoir attaché au cou des indulgences et le sceau du pape, on le mit sur un chien à la queue duquel on avait lié une vessie de porc pleine de pois. On donna la chasse à ce chien dans toutes les rues de la ville.



Pourrons-nous, sans craindre d'offenser Dieu, et en bonne conscience, nous défendre contre l'empereur, s'il entreprend de nous subjuguer? Cette question doit être portée devant les jurisconsultes, et non devant les théologiens.

Si l'empereur se met à nous faire la guerre, son intention est, ou de détruire notre religion et d'empêcher nos prédications, ou bien de troubler et envahir l'économie et la police, c'est-à-dire l'administration temporelle et intérieure; s'il en est ainsi, ce n'est plus comme l'empereur des Romains, légalement élu, qu'il faut le regarder, mais comme un tyran. Il est donc complétement inutile de demander si nous pouvons combattre pour la doctrine droite, pure, et pour la religion. C'est pour nous une loi et un devoir de combattre pour nos femmes et pour nos enfants, pour nos serviteurs et nos sujets; oui, nous sommes tenus de les protéger contre un pouvoir malfaisant.

Si je vis, j'écrirai à tous les États du monde chrétien au sujet de la défense forcée; je montrerai que chacun est obligé de défendre soi et les siens contre une puissance inique. D'abord,

l'empereur est la tête du corps dans le royaume temporel, corps dont chaque sujet, chaque particulier est un membre et une partie, et auquel le droit de la défense forcée revient comme à une personne civile et temporelle ; car, s'il ne se défend pas, il est de fait l'assassin de sa propre personne.

Secondement, l'empereur n'est pas le seul monarque ou le seul seigneur en Allemagne ; mais les princes électeurs sont, avec lui, les membres temporels de l'empire que chacun est tenu et obligé de protéger ; le devoir de chaque prince est de veiller au bien de l'empire, d'y contribuer, et d'empêcher tout ce qui pourrait lui nuire ou lui être préjudiciable. C'est surtout le devoir du chef principal, de l'empereur. Quoique les princes électeurs soient égaux en pouvoir à l'empereur, ils ne sont pas ses égaux en dignité et en prérogatives. Mais les princes électeurs et les autres princes de l'empire sont tenus de résister à l'empereur, en cas qu'il entreprenne quelque chose qui tende directement au détriment de l'empire ou qui soit contre Dieu et le droit légitime. De plus, si l'empereur entreprenait de déposer un des princes électeurs, alors il les dépose tous, ce qui ne doit ni ne peut être permis.

Ainsi, avant de répondre formellement à cette question, si l'empereur peut déposer les princes électeurs ou s'ils peuvent déposer l'empereur, nous devons d'abord et nettement distinguer : un chrétien se compose de deux sortes de personnes, c'est-à-dire, une personne croyante ou spirituelle, et une personne civile ou temporelle. La personne spirituelle ou croyante doit tout souffrir et tout endurer ; elle ne mange, ni ne boit ; elle n'engendre pas d'enfants, elle n'a aucune part aux actions et aux faits temporels. Mais la personne civile et temporelle est sujette aux lois et aux droits temporels, elle est assujettie à l'obéissance ; il faut qu'elle se protége et défende, elle et les siens, suivant ce que les lois et les droits demandent.

Par exemple, si un misérable essayait de faire violence à ma femme ou à ma fille, en ma présence, alors, vraiment, je mettrais de côté la personne spirituelle et je ferais usage de la temporelle ; je le tuerais sur place ou j'appellerais au secours ; car, en l'absence des magistrats, et lorsqu'on ne peut avoir recours

à eux, alors la loi de la nation est dans la force et nous permet d'appeler le voisin à notre assistance; car le Christ et l'Evangile n'abolissent pas les droits et les ordonnances temporelles, mais les confirment.

Pour conclure, l'empereur n'est pas un monarque absolu qui gouverne seul et selon sa volonté, mais les princes électeurs sont ses égaux en pouvoir; il n'a donc pas le droit et l'autorité de faire seul des lois et des ordonnances; il a encore bien moins le pouvoir, le droit ou l'autorité de tirer l'épée pour subjuguer les sujets et les membres de l'empire sans la sanction de la loi ou sans le consentement de l'empire entier, ou à son insu. Ainsi, l'empereur Othon fit très-sagement en réglant qu'il y aurait sept princes électeurs qui, avec l'empereur et auprès de lui, dirigeraient et gouverneraient l'empire, et, sans cela, l'empire n'aurait jamais subsisté comme il l'a fait.

Enfin, nous devons savoir que lorsque l'empereur entend faire la guerre contre nous, il n'agit pas de lui-même et pour lui, mais bien dans les intérêts du pape auquel il a prêté serment d'obéissance, et il entreprend de défendre et d'appuyer la tyrannie et abominable idolâtrie du pape; car le pape n'a nul égard pour l'Évangile, et il veut seulement faire usage de l'empereur pour défendre sa propre puissance et conserver sa tyrannie. Nous ne devons pas, en pareille circonstance, rester dans le silence et dans l'inaction.

Mais quelqu'un peut présenter des objections et dire, quoique David eût été choisi de Dieu pour être roi, et que Samuel l'eût sacré, il ne voulut pas cependant résister au roi Saül, ni mettre la main sur lui; nous ne devons donc pas résister à l'empereur, etc. A cela je réponds: David, à cette époque, n'avait que la promesse de son royaume, il ne l'avait pas en sa possession, il n'était pas établi dans son gouvernement. Donc, en pareille cause, nous ne nous armons pas contre Saül, mais contre Absalon, auquel David fit la guerre, et le rebelle fut tué de la main de Joab. »

Je désirerais soutenir une controverse sur cette question : Pouvons-nous ou non résister à l'empereur? Quoique les jurisconsultes, suivant leurs notions des droits temporels et naturels, se prononcent pour l'affirmative, c'est une question qui présente de bien graves difficultés pour nous théologiens, qui nous trouvons en présence de préceptes comme ceuxci : « Si l'on te frappe sur la joue droite, présente l'autre », et « Serviteurs, soyez soumis, en toute crainte, à vos maîtres, non-seulement lorsqu'ils sont doux et bons, mais aussi lorsqu'ils sont rudes, etc. » (Saint Mathieu, ch. v, v. 39, et 1re épître de saint Pierre, ch. II, v. 18.) Nous devons craindre d'agir contre la parole de Dieu. Mais nous sommes cependant certains d'une chose, c'est que les temps où nous vivons ne sont plus comme les temps des martyrs, lorsque Dioclétien régnait et sévissait contre les chrétiens; il y a une autre espèce de gouvernement et de royaume. L'autorité et le pouvoir de l'empereur, sans les sept princes électeurs, est sans valeur. Les jurisconsultes ont écrit : « Il a quitté le glaive et il l'a remis en notre possession. Il n'a donc sur nous qu'un seul glaive, *gladium petitorium*; il doit le chercher près de nous et nous le demander lorsqu'il a l'intention de punir; car, en droit, il ne peut rien faire seul. Si son gouvernement était comme celui en vigueur au temps de Dioclétien, alors nous nous soumettrions volontiers à lui et nous souffririons. »

J'espère que l'empereur ne nous fera pas la guerre en faveur du pape; mais s'il joue le rôle d'un Arien, et s'il combat ouvertement contre la parole de Dieu, non comme un chrétien, mais comme un païen, alors nous ne sommes plus tenus de nous soumettre et de souffrir. C'est de la ceinture du pape, non de celle de l'empereur, que je détache l'épée, et il est évident que le pape ne doit être ni un tyran, ni un maître.

XXX

Le 23 novembre, le docteur Luther se rendit, avec Philippe Mélanchton et C. Carlowitz, auprès des princes d'Anhalt. Et lorsqu'il fut de retour, il fit le plus grand éloge de la science et du talent de ces princes, disant que, sous le rapport de la retenue

et de la décence de l'aspect, ils étaient supérieurs à bien des vierges; qu'ils étaient fort habiles dans la langue latine, fort instruits dans la Bible, et qu'ils étaient à même de l'emporter facilement sur tous les papistes. A table, il n'avait été question que de la parole de Dieu ; les propos de ces princes étaient remplis de bienveillance et d'édification, et ils ne pouvaient manquer d'obtenir les trésors célestes s'ils persistaient dans la doctrine de l'Evangile. Les trois frères, Jean, Georges et Joachim sont également recommandables. Voilà le fruit de la bonne éducation que donnent des parents pieux et fidèles, qu'accompagne la bénédiction de Dieu. Prions pour que ces princes résistent aux sollicitations des tyrans. Ils ont une grande puissance et de vastes domaines. Dans la partie de chasse qu'ils firent ils prirent treize sangliers et deux cerfs, et dans une année ils ont pris quatorze cents chevreuils.

L'autre duc Wolfgang vit dans le célibat pour que la souveraineté leur reste. Le plus jeune parla en termes excellents de l'Ecriture sainte, disant : « Jésus-Christ est le seul prêtre pour l'éternité ; ni Pierre, ni pape n'est digne de ce titre. » Citant ensuite un passage de saint Bernard qui dit que l'humilité est la route qui nous mène à Jésus-Christ, il ajouta, que se défier de soi et de ses forces, c'était la véritable humilité. Ils ont lu tous mes livres, ceux de Zuingle et ceux d'OEcolampade.



Le docteur Luther fit un grand éloge du landgrave, qui fait régner une grande sécurité dans un pays couvert de bois et de montagnes, où il y avait autrefois une foule de voleurs; il a détruit leurs repaires, et il a fait rendre à un voyageur 3,000 florins dont on l'avait dépouillé. Ayant réuni les seigneurs du pays, il leur dit : « Si je vous permets de résider dans mes Etats, c'est pour que vous protégiez le peuple, et non pour que vous le dévalisiez. » Ce prince est belliqueux ; il est petit de taille, mais puissant et habile.



Louis, landgrave de Hesse, fut un insigne tyran et un brigand; il finit par tomber au pouvoir de l'évêque de Magdebourg, et il fut enfermé dans la citadelle de Halle ; mais il s'échappa en sautant par une fenêtre, du haut du rocher, dans la Saale. Tandis qu'il faisait peser sur ses sujets une tyrannie affreuse, son cuisinier lui servit de la viande un vendredi, et comme il refusait d'y toucher, sa femme lui dit : « Vous craignez de commettre semblable péché, et vous ne reculez pas devant de bien plus grands crimes ! » Elle fut enfin obligée de s'enfuir, abandonnant ses enfants ; mais au moment de se séparer du plus jeune, elle le mordit à la joue dans un accès de tendresse maternelle, et elle s'évada, se laissant glisser, comme par miracle, le long d'une montagne élevée. Ce prince étant mort enfin, on le revêtit d'un habit monastique, et les seigneurs de sa cour, à l'aspect de son cadavre, disaient entre eux, par dérision : « Voyez comme ce moine observe pieusement la loi du silence ! »



Le docteur Luther, étant à table, reçut des lettres du landgrave de Hesse, et les ayant lues, il dit : « Ce prince est fou ; il demande à l'empereur la permission d'avoir deux femmes ; les papistes vont bien crier, mais ce sera à leur détriment. Notre cause est bonne et notre vie irréprochable. Si le landgrave a péché, que son péché reste un objet de scandale. Nous avons souvent dit aux papistes de regarder la bonté de notre doctrine et l'innocence de notre conduite, et c'était une bonne réponse à leur faire; mais ils n'ont rien voulu contempler de pareil, aussi sont-ils obligés de regarder au derrière du Hessois [1]. Les impies ne doivent point voir la gloire de Dieu, mais les scandales doivent les faire périr, parce qu'ils n'ont pas voulu écouter la parole de Dieu. Si nous sommes témoins de scandales, Jésus-Christ n'en a-t-il pas aussi souffert ? Si le landgrave nous quitte, Jésus-Christ nous reste. »

[1] *Hesso in culum inspicere.*



Je crains beaucoup de scandales, que de nouveaux et de plus grands suivront encore. Si je pouvais faire que ce qu'a fait l'électeur ne fût pas, je m'estimerais bien heureux, mais il faut me contenter de remettre ces scandales dans les mains de Dieu; il conservera dans son Église la concorde de la doctrine, l'unité de la foi et la sincérité de la profession. Se levant de table, d'un air fort sévère, le docteur Luther ajouta : « Je dissimulerai, à cause du diable et des papistes, la douleur que cela me cause; Dieu mènera tout au mieux; remettons-nous en à lui. »



La bigamie du landgrave de Hesse faisant grand bruit de plus en plus, le docteur Luther dit d'un air fort triste : « Cet homme est étonnant; il a une étoile à lui; je crois qu'il veut obtenir, par le moyen du pape et de l'empereur, l'accomplissement de ses souhaits. Peut-être cette affaire l'amènera-t-elle à s'éloigner de nous. » Le docteur Jonas répondit : « Beaucoup de gens le tiennent pour suspect et révoquent en doute sa constance. » Le docteur Luther repartit : « Il est vraiment surprenant, mais jusqu'ici il a montré une grande constance à notre égard. Il a mieux aimé rester fidèle à l'Evangile qu'obtenir les bonnes grâces de l'empereur et du pape, qui lui auraient fait de grands avantages. Il a une tête hessoise; il ne peut rester tranquille. Il se jette dans beaucoup d'entreprises, il les mène à heureuse fin. Ce fut de sa part une grande audace de combattre les évêques, une plus grande de rétablir le prince de Wurtemberg, et de chasser le roi Ferdinand. Philippe (Mélanchton) et moi, nous le dissuadâmes, par notre rhétorique, de troubler la paix publique. »



Après que l'empereur Charles eut été élu, l'électeur de Saxe demanda à son conseiller, le seigneur Fabien de Feilitzsch, s'il trouvait à propos que l'on eût élu pour empereur le roi d'Espagne. Cet homme prudent répondit : « Il convient qu'il y ait un vautour pour les corbeaux. » Il y a beaucoup de sagesse dans cette réponse.

L'empereur n'est pas comme le roi de France, qui a une grande passion pour les femmes. Lorsqu'il traversa la France, en 1544, après un festin splendide, il trouva dans son lit une noble et jeune fille que le roi de France y avait fait amener. L'empereur la renvoya honorablement auprès de ses parents.



On montra au docteur Luther un écrit venant des banquiers Fugger d'Augsbourg, et formé de lettres d'une forme si bizarre, que personne ne pouvait les lire; il dit : « C'est une invention qui indique des hommes sages et prudents, mais c'est aussi l'indice d'une époque bien corrompue. Il est rapporté que Jules César faisait usage de pareilles lettres. On m'a assuré que l'empereur ne se fie pas à ses secrétaires, et, dans les occasions les plus importantes, il les fait écrire de deux manières qui se contredisent; ils ignorent ensuite quel est l'écrit auquel l'empereur met son sceau. »



Le roi Ferdinand, étant à Nuremberg, interrogea un des principaux magistrats de la ville sur la façon dont ils s'y prenaient pour gouverner une si grande multitude. Le magistrat répondit : « Sire, c'est par de bonnes paroles et des châtiments rigoureux. » Cette réponse fort sage venait d'un homme fort habile.



Un prince a dit : « Si j'étais à la place de l'empereur, je rassemblerais les théologiens les plus habiles des deux partis, papistes et luthériens, et je les ferais renfermer dans une maison bien gardée, en leur faisant donner à boire et à manger, et je les y tiendrais jusqu'à ce qu'ils se fussent mis d'accord sur les points de doctrine qu'ils débattent. Ensuite, je leur demanderais s'ils sont bien fermement convaincus de ce qu'ils viennent de décider et s'ils sont prêts à sacrifier leur vie pour le défendre. Et, lorsqu'ils auraient dit oui, je ferais mettre le feu à la maison, afin qu'ils brûlassent tous. »



Les princes de Bavière sont remplis de fierté et de superbe, et tellement ennemis de l'Autriche, que l'empereur Maximilien dit un jour que si l'on versait dans un même vase du sang autrichien et du sang bavarois, plutôt que de rester ensemble, l'un des deux s'élancerait de lui-même hors du vase. La maison de Bavière voit avec peine la dignité impériale dévolue à l'Autriche, et elle se vante d'être du bois dont on fait les empereurs.

Il n'est pas de gens plus pauvres sur la terre que les princes, et plus dignes de compassion; aussi notre Seigneur a-t-il dit, par l'organe de saint Paul : *Orate pro illis qui in sublimitatibus constituti sunt.*

Dieu se sert des rois, des princes et des grands seigneurs comme les enfants se servent d'un jeu de cartes. Quand ils jouent ils les tiennent dans leurs mains, ensuite ils les jettent dans un coin de la chambre ou sous la table. C'est ainsi que Dieu en use avec les potentats.

Le docteur Martin Luther dit un jour : « Les princes ont à présent fort peu d'ordre dans l'administration de leur maison et dans leurs repas. A la cour de Salomon tout cela était parfaitement réglé; ce qu'il fallait pour la consommation de chaque jour était présent d'avance, et le roi se rendait compte de chaque objet, ainsi que nous le montre ce passage du premier livre des *Rois* (ch. IV, v. 22) : « Les vivres de Salomon, chaque jour, « étaient trente cores de fine farine et soixante cores d'autre « farine, dix bœufs gras, et vingt bœufs des pâturages et cent « moutons. » Aujourd'hui en un seul jour, quatre villes impériales dépensent en objets de luxe inutile et déréglé, en débauche, en repas de confréries, plus que Salomon ne dépensait en un mois dans tout son royaume.

DE L'EXCOMMUNICATION, DE LA PAROLE DIVINE ET DE L'AUMONE.

Le ministère de la parole appelle à la cène tous les pieux fidèles repentants de leurs péchés et les fait entrer dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ; de même, il rejette et excommunie les impies endurcis et scandaleux, et il les abandonne au jugement de Dieu, d'après la sentence de Jésus-Christ. Car Jésus-Christ a établi qu'il fallait avertir trois fois les pécheurs dont les scandales publics offensent l'assemblée des fidèles, et s'ils ne s'amendent point, les fuir comme des païens et des publicains. A nous, auxquels le Seigneur notre Dieu a donné l'office de prêcher l'Evangile, d'administrer les sacrements, etc., il nous a été recommandé d'excommunier de la parole de Dieu, de ne pas admettre au baptême et à la cène du Seigneur ceux qui persévéreraient, contre leur conscience, dans leurs péchés. C'est pourquoi le gouverneur H. Metzch a été excommunié à cause de son incontinence, et je ne veux point qu'il reçoive les sacrements dans nos églises, parce qu'il doit en être exclu jusqu'à ce qu'il se repente.



On parla d'un citoyen qui était un athée et qui avait hautement confessé devant le sénat que depuis quinze ans il n'avait point participé à la cène. — Le docteur Luther dit : « Nous l'avons assez condamné; après une double admonition, je le proclamerai publiquement excommunié, et qu'il ne faut le regarder que comme un chien; si quelqu'un veut alors avoir des rapports avec lui, qu'il le fasse à ses périls et risques. S'il meurt dans ses péchés, sans avoir fait une vraie pénitence, il doit être enseveli au cimetière comme une bête brute. »



Le 2 décembre 1536, le docteur Luther parlait en gémissant de la privation où l'on serait à l'avenir de la parole de Dieu, et de

l'extrême tribulation qui affligerait les hommes, telle qu'il ne s'en serait jamais vu de pareille depuis la création du monde. Et il dit que cette horrible calamité était déjà à nos portes, puisque nos adversaires s'efforcent de tourmenter les consciences et d'étouffer la parole de Dieu. Cette sainte parole est le plus précieux de tous les biens et elle dépasse tous les trésors du monde. Celui qui en est privé souffre une faim véritable et spirituelle. Plaise à Dieu que pareil malheur ne tombe pas sur nous! il vaudrait mieux que nous fussions tous égorgés par les Turcs. Ah! si j'étais un grand poëte, comme je chanterais mélodieusement et magnifiquement les louanges de la parole divine, ainsi que le fit Moïse (*Deutéronome*, chap. XXXIII). Car sans la parole, il n'est rien.



Nous devons faire une grande différence entre la parole de Dieu et la parole d'un homme. La parole d'un homme est un léger son qui vole dans l'air et qui s'évanouit presque aussitôt; mais la parole de Dieu est plus grande que le ciel et la terre, même que la mort et l'enfer, car elle est la puissance de Dieu et elle restera éternellement; ainsi nous devons nous appliquer à étudier la parole de Dieu, et nous devons croire et savoir avec certitude que Dieu lui-même nous parle.



Le docteur Erasmus Albert, étant prêt à partir pour la Marche de Brandebourg, demanda au docteur Luther comment il fallait prêcher devant le prince; le docteur lui répondit: « Ce n'est pas aux princes, mais au peuple qui est grossier et simple que doivent s'adresser tes prédications. Si, dans les miennes, c'était Mélanchton et les autres docteurs que j'eusse en vue, je ne ferais rien qui vaille; je prêche tout simplement pour les ignorants, et cela est du goût de tous. Ce que je sais de latin, de grec et d'hébreu, je le réserve pour nos réunions de savants. Alors nous disons des choses si subtiles et si érudites, que Dieu lui-même en serait étonné. »



Je veillerai et ferai de mon mieux, avec l'aide de Dieu, pour qu'après ma mort une Église sincère et de bonnes écoles soient laissées à nos descendants, afin qu'ils sachent comment ils doivent être instruits et gouvernés chrétiennement et équitablement; mais la grande ingratitude des hommes, leur opiniâtreté et leur mépris de la parole de Dieu, me font craindre que la lumière ne se maintienne pas et n'éclaire pas longtemps.



Il ne peut arriver de plus grand malheur à un peuple chrétien que celui de voir la parole de Dieu lui être enlevée et être falsifiée de sorte qu'il ne l'a plus dans sa pureté et dans sa clarté. Dieu veuille que ni nous ni nos descendants ne soyons témoins d'une semblable calamité.



Lorsque la parole de Dieu nous est présentée dans sa pureté et sa clarté, nous devenons négligents, nous nous reposons dans une vaine sécurité, nous n'y faisons plus d'attention, nous pensons qu'il en sera toujours de même. Nous n'opposons pas la vigilance et la prière au diable qui est tout prêt à arracher de notre cœur la parole divine. Il en est de nous comme de voyageurs qui sont tranquilles et sans inquiétude tant qu'ils sont sur la bonne route, mais s'ils s'égarent dans des bois ou dans des chemins de traverse, ils se préoccupent alors du chemin qu'ils doivent suivre. C'est ainsi qu'auprès de la pure parole de Dieu, nous nous laissons aller à la sécurité; nous nous endormons, nous ne nous maintenons pas dans la grâce de Dieu et nous ne sommes pas en garde contre le démon. Mais ceux qui embrassent l'erreur sont fort occupés, et ils se donnent beaucoup de peine pour la répandre.



Quand Dieu veut punir un royaume ou un peuple, il en retire d'abord les bons et pieux prédicateurs. Il le prive aussi des gouverneurs et conseillers sages, honnêtes et équitables. Il en retire les bons soldats, expérimentés et probes, ainsi que tous les au-

tres gens de bien. Alors le peuple se réjouit; il se laisse aller au gré de ses volontés, il n'a plus de souci de la vérité et de la doctrine divine, il en vient même à la mépriser et il tombe dans l'aveuglement; il n'a plus ni crainte, ni honnêteté; il s'abandonne à toutes sortes de péchés honteux, d'où il s'ensuit une vie dissolue, sans frein et diabolique, comme celle, hélas! dont nous sommes témoins et que nous ne voyons que trop et qui ne peut longtemps durer. Je crains que la hache ne soit mise à la racine de l'arbre afin qu'il soit bientôt coupé. Que Dieu, dans sa miséricorde infinie, nous retire de ce monde, afin que nous n'assistions pas à de semblables calamités!



La rémunération que le monde donne maintenant à la doctrine de l'Evangile est la même que celle qu'il accorde à Jésus-Christ, la croix; c'est ce que nous devons attendre, et rien autre. Cette année est l'année de l'ingratitude des hommes, mais celle qui va venir sera l'année de la colère de Dieu. Il faut que Dieu châtie, quoique ce soit contre sa volonté et contre sa nature; c'est nous qui sommes la cause des châtiments qu'il répandra.



Le docteur Luther dit un autre jour : « Ah! mon Dieu! que le monde est impie et ingrat, de mépriser et de persécuter ainsi sa grâce ineffable! Et nous-mêmes, qui nous vantons de l'Évangile et qui savons que c'est la parole de Dieu, qui la reconnaissons pour telle, nous avons aussi peu de respect et d'égard pour l'Évangile, ce grand et inestimable trésor, que nous en aurions pour un passage extrait de Virgile et de Térence. Je suis moins effrayé du pape et des tyrans que de notre ingratitude et de notre mépris pour la parole de Dieu; voilà ce qui remettra le pape sur sa selle. Mais lorsque cela surviendra, j'espère que le jour du jugement suivra de près. »



Nous devons mettre une grande différence entre la parole de Dieu et la parole de l'homme. La parole d'un homme est un petit son qui vole dans l'air et qui s'évanouit bientôt; mais la parole de Dieu est plus grande que le ciel et la terre; elle est même plus grande que la mort et l'enfer, car elle fait partie de la puissance de Dieu et elle dure éternellement; nous devons donc étudier avec assiduité la parole de Dieu, et nous devons savoir et croire avec conviction que Dieu lui-même nous parle. C'est ce que David a vu et ce qu'il a cru, car il a dit : *Dieu a parlé dans sa sainteté, c'est pourquoi je me réjouis*. Nous devons donc être dans l'allégresse ; mais cette joie et cette satisfaction se trouvent souvent mêlées en nous de beaucoup de peines et de douleurs, ainsi que David en donna également l'exemple, car il a souffert beaucoup de tribulations et d'épreuves au sujet du meurtre et de l'adultère qu'il avait commis. Il n'était certes pas à la noce lorsqu'il était maudit et poursuivi d'un endroit à l'autre, afin qu'il pût rester et marcher dans la crainte de Dieu ; aussi dit-il dans le psaume II : *Sers le Seigneur avec crainte, et réjouis toi avec tremblement*. Dieu nous donne toujours plus que nous ne demandons; lorsque nous lui demandons avec ferveur un morceau de pain, il nous donne un arpent entier de terre. Lorsque ma femme était malade, je priai Dieu d'épargner sa vie : non-seulement il m'accorda ce que je demandais, mais encore il nous a donné une bonne ferme à Zolsdorf et il nous a fait la grâce d'une récolte abondante. A cette époque, ma femme me dit : « Seigneur, comment se fait-il que les papistes prient si souvent avec beaucoup de véhémence, tandis que nous apportons tant de froideur et d'insouciance dans nos prières? » Je lui répondis : « Le diable presse et excite continuellement ses esclaves, de sorte qu'ils sont diligents et qu'ils prennent beaucoup de peine dans leur fausse dévotion ; mais nous, vraiment, nous sommes inattentifs et froids comme de la glace. »



Le docteur Luther s'entretint un soir au sujet de cette sentence : « Donnez, et il vous sera donné », et il dit : « C'est une

belle maxime, qui rend les hommes riches et pauvres ; c'est celle qui maintient ma maison ; je ne veux pas me vanter, mais je sais bien ce que je donne en une année. Si mon gracieux seigneur et maître (le prince électeur) donnait à un gentilhomme deux mille florins, cela suffirait à peine pour faire face, durant un an, aux frais de mon ménage, et je n'ai que trois cents florins de rente annuelle ; mais Dieu les bénit et fait qu'ils suffisent. »



Il y a en Autriche un monastère qui était autrefois très-riche et qui resta riche aussi longtemps qu'il fut charitable envers les pauvres ; mais quand il cessa de donner, il tomba dans l'indigence, et il y est demeuré jusqu'à ce jour. Il advint, n'y a pas longtemps, qu'un pauvre vint à la porte de ce couvent et qu'il sollicita une aumône qui lui fut refusée ; il demanda pourquoi on refusait de le secourir pour l'amour de Dieu ; le portier du monastère lui répondit : « Nous sommes tombés dans l'indigence » ; et le mendiant lui répliqua : « Voici la cause de votre pauvreté : vous avez eu jadis parmi vous deux frères, nommés *Date* (donnez) *et Dabitur* (il vous sera donné); vous avez expulsé l'un, l'autre s'en est allé clandestinement et de son plein gré. Le frère *Date* étant absent, le frère *Dabitur* a presque immédiatement disparu. » — « Mes amis, ajouta le docteur Luther, celui qui a l'intention de posséder quelque chose, doit aussi donner ; une main libérale n'a jamais été vide ni pressée par le besoin. »



Un soir le docteur Luther se promenait avec le docteur Jonas et il donna l'aumône à quelques pauvres ; le docteur donna aussi quelque chose et il dit : « Qui sait si Dieu me le rendra? » Luther lui répondit en souriant : « Vous parlez comme si Dieu ne vous avait pas déjà donné ce que vous venez de donner aux pauvres : il nous faut donner libéralement et de bon cœur. »



LUTHER DANS SON MÉNAGE.

Le 26 février 1538, maître Spalatin et maître Eberhard soupèrent avec le docteur Luther, et il badina avec son petit garçon Martin, et il dit ensuite : « Tel fut l'état de candeur et de simplicité, exempt de toute malice et de toute méchanceté, qui régna dans le paradis, l'homme possédant alors toute l'innocence de l'enfance. Les jeux des enfants sont pleins de grâce ; leurs actions, dépourvues de raison, offrent un spectacle charmant. Nos enfants sont la source des amusements les plus vifs ; lorsqu'ils veulent quelque chose, ils le veulent de toutes leurs forces, et ils ne sont point embarrassés pour trouver des excuses quand ils sont en faute, comme fit Nicolas le Niais, qui fit ses ordures dans les bottes des grands seigneurs chez le conseiller Pfeffinger, et qui se justifia en disant que sa grand'mère en avait fait autant. »

⁂

Le petit Jean Luther, étant à table, prit part à la conversation qui roulait sur les choses du ciel, et il dit qu'il voudrait bien aller en paradis, parce qu'on s'y livre à un contentement extrême, en mangeant, en sautant et en y goûtant toute sorte d'allégresse, et parce qu'il y coule un fleuve de lait et qu'il y a des arbres chargés des plus beaux fruits. Et le docteur Luther dit : « Cet âge est le plus heureux de tous ; l'on n'y a nul souci politique, l'on n'aperçoit pas les fléaux de l'Eglise, l'on n'éprouve point la crainte de la mort et de l'enfer, l'on n'a que des pensées pures. » Jouant ensuite avec sa petite fille Madeleine, il lui dit : « Madeleine, qu'est-ce que te donnera Jésus-Christ ? Et il ajouta : « Les enfants ont de Dieu les idées les plus pures, parce que c'est leur père céleste qui les leur envoie. » Sa femme lui apporta ensuite son petit Martin, et il dit : « J'aurais voulu mourir à l'âge qu'a cet enfant. » Et comme il embrassait son petit garçon, celui-ci le salit, et le docteur dit : « Une mère souffre bien la puanteur de son nouveau-né, et Dieu supporte celle de nos murmures et de nos blasphèmes, qui est bien plus grande. »

La femme du docteur Luther l'importunait un jour par son caquet; il lui dit: « Est-ce qu'avant de prêcher tu as eu le soin de réciter l'Oraison dominicale? Si tu l'avais fait, Dieu t'aurait défendu de prêcher[1]. »



Le docteur Luther avait écrit avec de la craie sur la muraille qui se trouvait derrière le poêle de sa chambre cette sentence

[1] Disons ici quelques mots de l'épouse et des descendants du réformateur.

Catherine de Bora, issue d'une famille noble, mais pauvre, était née en 1499. A vingt-deux ans ses parents la mirent dans un couvent de Bernardines; elle ne tarda point à s'échapper, elle s'enfuit à Wittemberg; elle devint, le 14 juin 1525, l'épouse de Luther. Il paraît qu'elle n'avait guère d'autre beauté qu'un teint frais et blanc; joues larges, œil dénué de vie, traits sans distinction. Il reste d'elle deux portraits peints en 1526 et en 1528, par Cranach. D'un esprit borné, bavarde, avare, Catherine acquit un grand empire sur son époux; l'attachement qu'il eut pour elle se peint dans sa correspondance sous des traits naïfs et graves. « Catherine, le plus grand bonheur, c'est d'avoir des enfants d'un homme qu'on aime.— Tu es la femme d'un homme pieux; tu es plus grande et plus glorieuse que l'impératrice. »

L'artillerie des pamphlets et des railleries des ennemis du docteur tonna contre le nouveau ménage; en vers, en prose, on le voua au ridicule; Conrad Collin publiait un écrit sur la noce de chien (*die Hunds-Hochzeit*) de Martin Luther; Jean Nasemberg s'amusait à trouver des points de similitude entre le roi David et l'ex-moine (*Hic carmina lusit — In cythara; in nonna ludit et ille sua*). Rempon composait un épithalame moqueur dont nous citons quelques vers d'après M. Audin, qui représentent Catherine sautant, pirouettant, bondissant comme une chèvre que l'on vient de mettre en liberté; tandis que Luther, retardé par le poids d'un abdomen majestueux, ne peut suivre les mouvements de l'agile danseuse.

Atque levi sura glomerabat ovantia crura,
More capræ brutæ, vitulæque a fune solutæ,
Multiplicans miros lascivo poplite gyros;
Lutherus fessus, ventris pinguedine pressus,
Non poterat tantas in saltum tollere plantas.....

Les adversaires de Luther ont affirmé que Catherine était enceinte lors de la célébration du mariage; Erasme, Faber, Odoric Raynald et bien d'autres ont répété cette assertion que les réformés ont combattue de leur mieux. Force pamphlets ont plaidé à cet égard le pour et le contre. Après un examen impartial et attentif des témoignages et des arguments

extraite de saint Luc (chap. XVI, v. 10) : « Qui est fidèle en de petites choses, il est aussi fidèle en de grandes choses, et qui est injuste en peu de choses, il est aussi injuste en de grandes choses [1]. » Il montra un jour une image de l'enfant Jésus attachée à la muraille, et il dit : « Le petit enfant Jésus repose encore dans les bras de sa mère; il se livre au sommeil, mais plus tard il se réveillera, et nous aurons à lui rendre compte de ce que nous aurons fait. »



Le docteur Luther dit un jour : « Si j'avais voulu, il y a de ceci treize ans, faire l'amour, j'aurais épousé Anne Schonfeldin [2]; elle est aujourd'hui la femme du docteur Basilius, le médecin de Prusse. Alors je n'aimais pas ma Catherine, je croyais qu'elle était hautaine et pleine de fierté; mais la volonté de Dieu s'est accomplie; Dieu a jugé bon que j'eusse pitié de Kétha; cela m'a fort bien réussi [3], et j'ai de grandes actions de grâces à rendre à

employés de part et d'autre, on ne peut ni absoudre ni condamner Catherine. Le doute seul est permis. Quoi qu'il en soit, après la mort de Luther, sa veuve tomba dans la plus extrême détresse; elle était réduite à mendier quelques aumônes auprès des princes qui avaient embrassé la réforme; ils furent bien durs pour elle; le roi de Danemarck, seul, fit une fois passer un faible secours. Elle mourut à Torgau le 20 décembre 1552. Suivant le *Conversations-Lexicon*, la famille du réformateur s'est éteinte en 1759 par le décès de Martin Gottlob Luther, avocat à Dresde. Suivant Baur, le dernier rejeton de cette famille, dans la branche masculine, a été Jean-Martin Luther, chanoine de Zeitz, mort en 1756. D'autre part, les journaux d'Allemagne ont annoncé que Joseph-Charles Luther, descendant du célèbre Martin, est mort en Bohême en 1837, après être retourné au catholicisme. Ajoutons que le professeur Berte vient de publier (décembre 1843) à Halle une histoire de Catherine de Bora.

[1] Luther, donnant un exemple qui devait trouver un imitateur en Montaigne, avait multiplié sur les parois de sa chambre des sentences extraites de divers poëtes ou philosophes, ainsi que de la Bible. On y voyait ce vers d'Homère : « Qui veille sur les destinées d'un peuple, ne doit plus dormir toute la nuit », et surtout un adage que le réformateur aimait au point qu'il avait voulu le voir brodé sur les manches de ses serviteurs : *Verbum Domini manet in æternum.*

[2] Elle avait été religieuse dans le même couvent que Catherine de Bora; elles s'enfuirent un jour avec sept de leurs compagnes.

[3] Donnons encore un échantillon des aménités dont les adversaires de

Dieu. Si je m'étais trouvé atteint d'une maladie mortelle et subite, j'aurais voulu, pour rendre honneur au mariage, faire venir auprès de mon lit de mort une pieuse jeune fille ; je l'aurais prise pour femme, et je lui aurais donné deux gobelets d'argent pour don nuptial et présent du matin. »



Le docteur Luther assista à la noce de la fille de Jean Lufft[1]. Quand le souper fut achevé, il mena la mariée au lit, et il dit à l'époux : « Tu te conformeras à l'usage ordinaire en étant le maître au logis, lorsque ta femme n'y sera pas. » Il ôta ensuite un des souliers du marié, et il le jeta sur le ciel du lit en disant : « Voilà le signe de la prise de ta domination. »



Un jour, la petite fille du docteur, Magdeleine, fut amenée à table afin qu'elle chantât à son cousin le chant qui commence par ces paroles : « Le pape implore l'empereur et les rois, etc. » Elle refusa opiniâtrément de le faire, quoique sa mère l'en priât beaucoup. Alors le docteur Luther dit : « La force n'obtient jamais rien qui vaille. Toutes les œuvres que prescrit la loi ne produisent rien de bon si la grâce manque. »

Luther remplissent leurs écrits lorsqu'ils font mention de son mariage : « Il fist sa femme de cette Catherine après qu'elle eut esté, durant deux ans, vivant à Wittemberg, vagabonde parmi les escoliers comme l'asnesse de Hiérusalem. Avant ses nopces ayant requis un seigneur de lui envoyer de la venaison, il lui envoya un asne escorché et mis par pièces dans un vaisseau, au fond duquel on avoit mys les oreilles et les ongles des piedz. (Taillepied, *Vie de Luther*.) »

[1] L'imprimeur habituel des écrits de Luther. Il s'enrichit à vendre les ouvrages du docteur Martin, qui abandonnait toujours ses livres à son éditeur sans lui demander aucune rémunération. Luther s'est plaint à diverses reprises de ce que Lufft lui envoyait des épreuves criblées de fautes, de ce qu'il négligeait de faire effectuer les corrections indiquées. — « Papier, caractères, tout ce qu'il emploie pour moi est exécrable. Il se nomme Jean, et, toute sa vie, il sera un véritable Jean. »



Le docteur Luther dit un jour : « Je voudrais que nos adversaires, les ennemis de la parole de Dieu, me tuassent ; ma mort serait pour l'Eglise d'un plus grand profit que ma vie [1]. »



La femme du docteur Luther lisait les psaumes, et elle dit qu'il y en avait qu'elle ne pouvait nullement comprendre ; le docteur essaya de lui expliquer ce dont elle était embarrassée ; il dit ensuite : « Il y a des passages dont nous sommes, tout aussi bien que des oies, hors d'état de saisir le sens. »



Il faut que j'aie de la patience avec ma femme Catherine, avec le pape, avec les princes, avec mes disciples, avec mes adversaires, avec tous ceux qui m'entourent. Ma vie n'est qu'une patience continuelle. Je suis comme l'homme dont parle le prophète Isaïe, et dont la force réside dans sa patience et dans son espérance, mais il faut savoir souffrir ; un arbre supporte bien une mauvaise branche, et le ventre se résigne à se vider parfois péniblement [2].



Le docteur Luther dit un jour : « J'ai chez moi trois vierges en âge de se marier, et cependant chacune d'elles mourrait des

[1] Ce vœu rappelle des passages analogues épars dans les œuvres de Luther et que M. Michelet n'a point laissés échapper : « Plaise à Dieu que nous soyons dignes d'être brûlés ou égorgés par le pape ! — Si j'étais tué par les papistes, ma mort protégerait nos descendants, et ces bêtes féroces en seraient peut-être plus cruellement punies que je ne voudrais moi-même, car il y a quelqu'un qui dira un jour : Où est ton frère Abel ? et celui-là les marquera au front, et ils erreront par toute la terre. — Si j'étais tué dans une émeute papiste, j'emmènerais avec moi tant de prêtres, de moines et d'évêques, que chacun dirait : « C'était un grand docteur que Martin Luther, bien au-dessus de tous évêques moines et prêtres ; aussi faut-il qu'à son enterrement ils marchent à sa suite, étendus sur le dos. »

[2] *Einem schweren dreck.*

suites de l'union charnelle [1], tandis que Catherine se laisse engrosser par moi. Ah ! mon Dieu ! que le monde a déchu depuis que les lois civiles ont été promulguées ! Alors une fille était regardée, à douze ans, comme nubile ; un adolescent, à quatorze ans comme pubère. Maintenant, ils n'offrent, à cet âge, qu'une extrême débilité ; la vigueur de la race humaine s'en va, le monde approche de sa fin. »



Le 1er janvier 1539, le docteur Luther souhaita une heureuse année à tous ceux qui habitaient avec lui, et il fit des présents à tous les domestiques et aux servantes, jusqu'à la valeur de deux thalers, et il les exhorta tous à être obéissants et fidèles. Il dit ensuite en soupirant : « Ah ! quelle est l'abomination et l'impiété du monde, qui provoque de plus en plus la colère de Dieu et qui l'offense si grièvement ! Il est impossible qu'il n'en résulte pas d'extrêmes calamités, et les merveilles dont nous sommes témoins nous les annoncent, ainsi que l'Écriture sainte et la voix de notre conscience. Heureux qui se repent, se confie dans le Seigneur et chérit la parole de Dieu ; tout lui tournera à bien. »



Le docteur Luther dit à table que sa femme lui faisait souvent des questions dans le genre de celles-ci : « La ville de Rome est-elle plus grande que Wittemberg ? Le roi de France est-il plus riche que l'Empereur ? » et qu'un jour qu'elle ne savait que lui demander, elle avait voulu savoir si le grand-maître de l'ordre teutonique de Prusse n'était pas le frère du margrave [2].

[1] *Una illarum propter coitum mereretur.* M. Audin recule devant la crudité du texte original ; il écrit : « Ces pauvres fleurs seraient mortes si j'avais voulu les cueillir. » Mais Luther n'était guère habitué à jeter sur ses idées le voile transparent des fleurs de rhétorique ; ne lui prêtez pas, tant qu'il est à table, un langage que n'auraient point désavoué Dorat et Marmontel.

[2] C'était un seul et même personnage.

Le 7 novembre, le docteur Luther dit : « J'ai de grandes actions de grâces à rendre à Dieu, car il a bien voulu m'envoyer une compagne sage et pieuse, et sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer, ainsi que l'a dit Salomon, dans le livre des *Proverbes* (chap. XXXI, v. 11) : « Le cœur de son mari s'assure en elle, et il ne manquera point de dépouilles. »



Le 10 octobre 1538, il fut question de maître F., qui, dans un de ses discours, s'était témérairement élevé contre les femmes; et la femme du docteur Luther était présente, ainsi que celle du docteur Pomeranus et la dame de Selnitz, et elles s'emportèrent vivement contre l'orateur. Le docteur Luther fit mine de le défendre, disant qu'il s'était exprimé, non pas d'une manière sérieuse, mais par façon de parler, et que, s'il avait dit : « Toutes les femmes sont infidèles », *toutes* signifiait seulement un très-grand nombre; le docteur Pomeranus se fâcha et prit parti avec les femmes contre le docteur Luther, qui dit que souvent une plaisanterie pouvait avoir des suites sérieuses.



En 1538, le jour de la fête de saint Burcard, le docteur Luther raconta l'histoire d'un sale cuisinier, surnommé le Badin, lequel souilla de ses excréments un morceau de viande. Il dit ensuite : « C'est un homme malheureux et bien contrarié que celui dont la femme ou la servante ne sait faire la cuisine; c'est une malédiction domestique dont il résulte beaucoup de maux. »



En 1519, il arriva à Wittemberg un étranger, et le docteur Luther le reçut cordialement en lui donnant la main, et celui-ci lui dit : « Je m'étonne, maître, que vous receviez ainsi des inconnus; il leur serait bien facile de vous tuer, se trouvant seuls avec vous, comme je suis en ce moment. » — Le docteur répondit : « Il leur serait alors difficile d'échapper eux-mêmes à la mort. »

Et l'étranger répondit : « S'il en advenait ainsi, le pape les mettrait au catalogue des saints, et vous inscrirait sur celui des hérétiques. »

XXX

On reçut des lettres qui annonçaient qu'il devait venir de Pologne un émissaire auquel on avait promis quatre mille florins s'il réussissait à empoisonner le docteur Luther. Il vint en effet un savant Polonais, homme vieux et grave, très-versé dans diverses langues, astrologue fort habile, et pour lequel Philippe Mélanchton même montra une grande admiration. Mais Dieu veilla sur Luther ; et ce Polonais venait souvent chez le docteur sans y être appelé, et il voulait jouer avec lui aux échecs ; mais ses ruses étaient déjouées. Voyant qu'on le regardait avec beaucoup de défiance, il s'enfuit clandestinement. Il se rendit chez le landgrave, mais ce prince dit : « Que l'on chasse ce brigand ; il voulait empoisonner Luther. » — « Je crois, dit le docteur Martin, que ce n'est pas la seule fois que Dieu m'a préservé du poison ; on a souvent voulu se défaire ainsi de moi. » Quelqu'un dit à Anvers au cardinal Alexandre : « Pourquoi ne corrompez-vous pas ce moine avec de l'argent ? » Il répondit : « Cette bête ne veut pas accepter d'argent. » On saisit dans le temps des lettres du pape, qui écrivait à Fugger [1] de me compter trois cents florins, pourvu que je voulusse garder le silence. Je dois m'enorgueillir de ce que Satan montre une inimitié aussi décidée à mon égard ; je suis fier d'avoir un ennemi aussi imposant. Je suis le fils d'un paysan, mais je suis docteur en Écriture sainte, je

[1] Les Fugger d'Augsbourg, les banquiers les plus célèbres de l'époque. On a prétendu que Charles-Quint leur ayant, dans un de ses voyages, fait l'honneur de loger chez eux, ils firent déposer dans la cheminée de la chambre de l'empereur un fagot de cannelle, denrée alors du plus haut prix, et qu'ils y mirent le feu avec une obligation que leur avait souscrite Sa Majesté pour une très-forte somme reçue d'eux. Anecdote souvent répétée, mais d'une authenticité bien douteuse. Il existe un beau recueil de portraits des membres de cette famille de Crésus ; *Fuggerorum et Fuggerarum imagines* ; Aug. Vind., 1598 ; 1620. Quelques catalographes peu exacts ont cru qu'il s'agissait de fougères, et ils ont rangé cet ouvrage parmi les livres de botanique.

suis le grand antagoniste du pape ; il n'est pas étonnant que le pape me déteste ; mais sa haine n'est pas fondée sur de justes raisons. »



Le 8 juillet 1539, le docteur Luther reçut une lettre anonyme, par laquelle on lui marquait de se tenir sur ses gardes, car l'on avait promis de grosses sommes à des scélérats pour le tuer, ainsi qu'A. Spalatin. Le docteur dit : « Dieu est mon protecteur, et je suis sans crainte. Ce n'est pas seulement l'Ecriture et la foi, mais encore l'expérience qui me montrent que le Seigneur veille sur nous. Il m'a délivré des plus grands périls, je continuerai donc à me fier à lui. »



La femme du docteur Luther dit un jour qu'il ne lui restait que trois vases de bière, et le docteur dit : « De ces trois, Dieu peut en faire quatre, si telle est sa volonté. Je sais vivre de peu ; je suis né de parents pauvres ; mon père exerçait la profession de mineur et il était dans l'indigence ; ma mère portait sur son dos à la maison tout le bois dont il était besoin. Je suis plus riche que tous les théologiens papistes dans le monde entier : j'ai une femme et six enfants que Dieu m'a donnés, et les papistes sont indignes de posséder un pareil trésor. Je me suis marié le 12 juin 1525 ; mon fils aîné, Jean, est né le 7 juin 1526 ; Elisabeth, en 1527 ; Magdeleine, en 1529, la veille de l'Ascension ; Martin, le 7 novembre 1531 ; Paul, le 28 janvier 1533 ; Marguerite, en 1534. Je confie à Dieu ce que j'ai reçu de lui. »



Le 28 janvier 1533, à la première heure de la nuit, naquit le sixième enfant du docteur Luther ; il eut pour parrain le très-illustre duc Jean-Ernest, pour marraine la femme de Gaspard Lindemann ; il fut baptisé dans la citadelle et nommé Paul. Après la cérémonie, ceux qui y avaient assisté se mirent à table

avec le docteur, et je les servis[1]; ils causèrent avec beaucoup de cordialité, et le docteur dit, entre autres choses : « J'ai voulu que mon fils fût nommé Paul, car le docteur Paul a bien mérité par ses actions et par ses discours que mon fils portât son nom. Dieu veuille que cet enfant ait les talents et les qualités de Paul! »

Le 6 septembre 1538, les enfants du docteur Luther étaient devant la table, regardant avec admiration des pêches, et le docteur dit : « Si quelqu'un veut voir l'image de la satisfaction unie à l'espérance, qu'il regarde ces enfants; plût à Dieu que nous pussions considérer le dernier jour avec autant de joie et d'espoir! » Il expliqua ensuite les vertus des pêches, qui sont un fruit excellent. Adam et Ève avaient certainement des fruits bien plus beaux que les nôtres; toutes les créatures ont dégénéré d'une façon extraordinaire par suite du péché originel. Le serpent était jadis un animal superbe, il mangeait sans crainte dans les mains d'Ève; mais après avoir été maudit il a perdu ses pieds, et a été forcé de manger de la terre. C'est parce que le serpent était le plus beau de tous les animaux que Satan le choisit pour accomplir ses artifices, car le diable goûte fort la beauté, et les choses qui attirent l'homme au péché ont besoin d'être belles. Ce n'est pas un niais qui provoque à l'hérésie, ni une servante difforme au libertinage, ni l'eau à l'ivrognerie, ni les haillons à la vanité; pour conduire à ces vices, il faut une langue subtile, une p-n de grande beauté, du vin excellent, des vêtements de soie. Adam et Ève étaient d'une extrême beauté et exempts de concupiscence, mais leurs corps perdirent leur supériorité. Leurs yeux distinguaient les objets à plusieurs milles de distance, leurs oreilles saisissaient le moindre son. Adam se serait approché d'Ève dans des vues pures, sans souillure et sans désirs corrompus; elle n'aurait éprouvé ni incommodité, ni douleur pendant la grossesse et l'accouchement. Considérez les corps des enfants, ils sont plus purs, plus nets, mieux formés que ceux des per-

[1] C'est Aurifaber qui raconte ici ce dont il fut témoin auriculaire.

sonnes âgées, parce que les enfants se rapprochent de l'état d'innocence où était Adam avant sa chute ; leurs déjections ne sentent pas aussi mauvais que celles des vieillards [1]. Dans notre triste condition, nous n'avons pour nous consoler que l'attente d'une autre vie. La majeure partie de l'espèce humaine meurt avant qu'elle arrive à l'âge de raison, et cette grande mortalité doit nous faire songer à la résurrection des morts qui amènera un autre ciel et une autre terre ; la raison ne peut pas elle-même se rendre compte de cet article de foi, car toutes les œuvres de Dieu sont contraires à la raison [2]. Bref, Dieu est incompréhensible dans ses créatures ; il ne répond pas à ce que nous voudrions, parce qu'il n'observe pas la loi de notre géométrie. Il a mis un égout au milieu de la face de l'homme ; moi, j'aurais posé un seul œil au milieu du front, et j'aurais placé une oreille d'un côté de la tête et le nez de l'autre côté. Mais Dieu en a agi autrement ; il peut former avec de la boue et de la poussière les créatures les plus admirables, et il a donné des yeux admirables aux moindres animaux.



Un soir, le docteur Luther vit un oiseau qui s'était posé sur un arbre afin d'y passer la nuit, et il dit : « Cet oiseau a déjà trouvé son souper tout préparé, et il va passer la nuit sans avoir nul souci du lendemain et sans posséder de domicile ; mais, comme l'a dit David, il habite dans la protection du Dieu du ciel. Si la chute d'Adam n'avait pas tout corrompu, quelle admirable et divine créature que l'homme ! de quelle science et de quelle sagesse eût-il été doué ! il aurait vécu dans un bonheur immense, exempt de toute calamité, et il aurait quitté son enveloppe terrestre sans éprouver aucune des angoisses de la mort. »

[1] *Non adeo male olet, sicut merda senum.*
[2] *Omnia Dei opera rationi sunt contraria.*



Le docteur Luther, tenant une rose, l'admirait comme un magnifique ouvrage de la main de Dieu, et il dit : « Si un homme avait le pouvoir de faire une seule rose comme celle-ci, il serait digne des plus grands éloges ; mais les dons de Dieu perdent leur prix à nos yeux, parce qu'ils sont très-multipliés. Voyez comme Dieu donne aux parents des enfants qui leur ressemblent. Un paysan a souvent trois ou quatre fils qui reproduisent son image comme s'ils étaient tombés de ses yeux. Les païens regardaient comme une chose bien digne d'attention, que les enfants ressemblaient à leurs pères. C'est ainsi que Didon dit à Énée :

« Simihi parvulus Æneas luderet in aula,
Qui te tantum ore referret. »

Parmi leurs malédictions, les Grecs n'avaient point oublié de désirer aux parents des enfants qui ne leur ressemblassent pas.



Le docteur Luther goûtait un jour son vin, le conservant pour un repas de noces, afin qu'il inspirât l'allégresse aux convives, ainsi que l'a dit l'Écriture : le pain confirme le cœur de l'homme, le vin le réjouit. Il dit ensuite que c'était une grande merveille de voir comment la terre était creusée par des courants d'eau qui y entretiennent la fertilité. La neige, la pluie, la rosée entretiennent cette distribution des eaux, et une couche de neige recouvre sans cesse les monts les plus élevés qui atteignent la région moyenne de l'air, qui est inhabitable à toute créature, si ce n'est au diable. »



Le docteur Luther demanda un jour à sa femme si elle croyait être sainte. Elle lui répondit avec beaucoup d'étonnement : « Comment puis-je être sainte, moi qui suis une si grande pécheresse ! » Le docteur dit alors : « Voyez l'abomination de la doctrine papale ; comme elle a blessé les cœurs et préoccupé toutes les consciences ; l'on n'est plus capable de rien voir, si ce n'est la piété et la sainteté personnelle et extérieure des œuvres

que l'homme même fait pour soi. » Et se retournant vers Catherine, il lui dit : « Si tu crois que tu as été baptisée et que tu es chrétienne, tu dois aussi croire que tu es sainte; car le saint baptême a une puissance telle qu'il détruit et anéantit les péchés, non qu'ils n'aient été commis, mais en ce qu'ils ne sont pas une cause de réprobation. Telle est la puissance et l'efficacité du baptême, qu'il enlève et efface toutes souillures. » Pareille question fut adressée à la femme de maître Antoine L. (Lauterbach) ; elle répondit qu'elle était sainte autant qu'elle pouvait en juger, mais qu'elle était pécheresse en tant qu'elle appartenait à la nature humaine. » — « Oui, répliqua le docteur Luther, un chrétien est entièrement et complétement saint. Si le diable pouvait revendiquer les pécheurs, où resteraient les chrétiens? Il faut embrasser avec force la foi du baptême, alors nous serons, nous sommes déjà saints. Au psaume LXVI, David se qualifie lui-même de saint. »



Un jour, la femme du docteur Luther lui oignait les pieds à cause d'une douleur qu'il y ressentait, et il dit : « Autrefois, Catherine, c'étaient les maris qui oignaient les pieds de leurs femmes, car le mot femme en latin, *uxor*, vient de l'expression oindre, *ab ungendo*; les païens virent qu'il y avait beaucoup de difficultés, d'obstacles et d'empêchements dans l'état de mariage, et comme ils voulaient remédier à cet état de choses, ils avaient coutume d'oindre les jambes des nouvelles mariées.



J'ai souvent remarqué que lorsque les femmes reçoivent la doctrine de l'Evangile, elles sont bien plus ferventes dans la foi, bien plus attachées à la vérité que les hommes; nous en avons la preuve dans la pécheresse Magdeleine qui se montra bien plus ferme, plus courageuse et résolue que saint Pierre.



La femme du docteur Luther lui dit un jour : « Seigneur, j'ai entendu votre cousin, Jean Palner, prêcher cette après-midi dans l'église paroissiale, et je l'ai mieux compris que le docteur Poméranus, que l'on regarde comme un excellent prédicateur. » Le docteur Martin Luther lui répondit : « Jean Palner prêche comme vous autres femmes vous avez l'habitude de parler. Dès qu'une chose vous vient dans l'esprit, elle est au bout de votre langue. Un prédicateur doit s'en tenir au texte qu'il a énoncé, et dire ce qu'il a devant lui, afin que le peuple en ait une parfaite intelligence. Mais un prédicateur qui dira tout ce qui lui passe par la tête, mérite, selon moi, d'être comparé à une fille qui va au marché, et qui rencontre en son chemin une autre fille; elles s'arrêtent et bavardent tant qu'elles peuvent. Il en est de même de ces prédicateurs qui prétendent parler de tout à la fois, et qui s'écartent tout à fait de ce qu'ils se proposaient. »



Une femme est, ou du moins devrait être, une compagne affectionnée, joyeuse et soumise pour toute la durée de la vie; c'est pour cela qu'elle est appelée, dans l'Ecriture, la décoration de la maison du Saint-Esprit, afin qu'elle soit l'ornement, l'embellissement et l'honneur de la maison; elle doit être encline à la miséricorde, car c'est principalement pour cela qu'elle a été créée, et pour avoir des enfants et être une source de consolation, de plaisir, de joie pour son époux. Le motif qui fit que la fille de Jephté pleura sa virginité durant deux mois, c'est qu'elle mourait sans enfants, ce qui était alors regardé comme un extrême malheur; nous voyons à quel désespoir se livrait Annah, la mère de Samuel, lorsqu'elle n'avait pas encore d'enfant; et vraiment les enfants sont les liens les plus tendres et les gages du mariage; c'est la meilleure laine du mouton.



Le 17 décembre 1538, le docteur Luther invita les chantres et les musiciens à un souper, où ils chantèrent de belles et douces

antiennes, et le docteur dit avec admiration : « Puisque le Seigneur Dieu nous accorde des dons aussi précieux durant cette vie (qui n'est qu'un véritable cloaque), que sera-ce donc dans la vie éternelle où tout sera disposé de la manière la plus parfaite et la plus accomplie ! J'ai toujours aimé la musique ; la connaissance de cet art est bonne, et elle sert à toutes choses ; il nous faut absolument encourager cette étude dans les écoles. Un maître d'école doit être un habile musicien, autrement, je ne ferai nul cas de lui, et nous ne devrions pas conférer à des jeunes gens le grade de prédicateur, si d'avance ils ne sont bien exercés et instruits dans la connaissance de la musique. La musique est un don de Dieu, et elle est alliée de près à la théologie. Je ne voudrais pas, pour beaucoup, être dépourvu du mince savoir que j'ai en fait de musique. Les jeunes gens doivent être instruits dans cet art ; il rend les gens habiles et recommandables.



Le docteur Luther disait un jour à sa femme : « Tu me persuades tout ce que tu veux ; tu as ici toute la souveraineté. Je t'accorde le droit de commander pour ce qui regarde le ménage, me réservant mes droits. La domination des femmes n'a jamais rien produit de bon. Dieu créa Adam maître de toutes les créatures pour qu'il pût dominer sur tout ce qui respire. Mais Ève gâta tout en lui persuadant de se mettre au-dessus de la volonté de Dieu ; vous autres femmes, vous êtes en faute, car, par vos ruses et vos artifices, vous induisez les hommes en erreur, ce que j'éprouve aussi pour mon compte. » Il exhorta ensuite sa femme à lire avec attention l'Ecriture sainte, le psautier surtout, et à écouter la parole de Dieu. Elle répondit qu'elle croirait avoir assez lu et entendu, si elle pouvait régler sa vie d'après ce qui avait frappé ses yeux et ses oreilles. Le docteur Luther soupira et il dit : « Ah ! c'est ainsi que commence le dégoût et le mépris de la parole de Dieu, lorsque nous nous croyons capables d'avoir accompli beaucoup de choses ; il nous faudrait ressentir une faim continuelle de cette parole divine ; si l'on néglige l'Ecriture sainte, c'est l'indice des plus grands malheurs. »

En 1532, le docteur Luther, voyant que la parole de Dieu était négligée dans sa propre maison, fixa que chaque dimanche il prêcherait à ses enfants et à sa famille, sans préjudice des sermons qu'il prononçait à l'église. Le docteur Jonas l'ayant questionné à cet égard, il dit qu'il regardait semblable fonction comme un devoir et comme prescrite à la conscience de tout père de famille, car je vois que la parole divine est tout aussi délaissée chez moi que dans l'église.



Le prince d'Anhalt vint, de la part de l'électeur, inviter le docteur Luther à se rendre à Torgau pour prendre part à une partie de chasse et au festin qui devait avoir lieu le lendemain. — Il répondit : « Je ne donne pas la chasse aux bêtes fauves, mais au pape, aux évêques, aux chanoines et aux moines. » L'électeur lui ayant écrit plus tard pour le prier de se rendre à sa cour, il dit : « Ce n'est pas la cour, mais l'église qui est ma vocation ; il m'a été imposé le devoir d'expliquer et de prêcher l'Ecriture sainte ; lire et enseigner, telles sont mes obligations ; celle des magistrats est de faire usage du glaive qui leur a été confié. »



La femme du docteur Luther se plaignant à lui de l'indocilité et de l'infidélité des serviteurs, il dit : « C'est un excellent don de Dieu qu'un serviteur ou une servante fidèle et sincère, mais pareil oiseau est rare sur la terre. Dans tout état, on se plaint de leur méchanceté et de leur paresse ; il faudrait les gouverner à la turque, car c'est ainsi qu'on dompte les hommes, en leur assignant pour chaque jour tant à travailler, tant à manger. Pharaon en agissait ainsi à l'égard des Israélites lorsqu'ils étaient en Egypte. Semblable désobéissance attire la colère de Dieu et les fléaux qu'infligent les Turcs. »



Le docteur Luther alla un jour avec sa femme dans un jardin le long d'un étang, et, s'étant mis à pêcher, ils prirent différents poissons qui furent servis sur la table avec beaucoup de joie et de vives actions de grâce.



Le docteur Luther demanda à sa femme si elle ne souhaitait pas être la femme d'un prince, à cause des plaisirs que procure la grandeur, et il dit : « Ah ! ma Catherine, les gens de bien ont peu de contentement en cette vie, ils sont toujours accablés d'affaires, de tracas, de soucis. Rien ne va comme ils le désireraient. Moi, je suis content de ma position; je n'aurais aucune tentation, si le diable ne me vexait pas ; s'il s'obstine à ne pas me laisser tranquille , je tiens pour lui un pet en réserve [1], il faut qu'il en reçoive beaucoup de moi. »



Les enfants les plus jeunes sont toujours ceux que les parents chérissent le plus. Mon petit Martin est pour moi un trésor bien doux ; ces enfants ont besoin d'une affection toute particulière de la part de leurs parents et d'une surveillance attentive. Jean et Magdeleine peuvent parler, et il n'est pas nécessaire pour eux d'être l'objet de tant de soins ; aussi l'affection descend-elle tout naturellement sur les derniers nés. — Le docteur Luther parla ensuite de l'extrême douleur qu'eut Abraham lorsqu'il lui fut ordonné d'immoler Isaac, son fils unique ; il n'en dit probablement rien à Sara. — La femme du docteur dit alors : « Je discuterais certainement avec Dieu s'il m'imposait semblable obligation, et je ne puis croire que Dieu commande à un père de mettre à mort son enfant. » — Le docteur répondit : « Tu crois cependant que Dieu a voulu que son Fils, qu'il aimait de l'amour le plus extrême, fût crucifié, et, à ne consulter que le sentiment de la raison, Dieu en agit plus doucement avec Pilate et Caïphe qu'envers Jésus-Christ, dont il permit le crucifiement.

[1] *Crepitum admitto ventris.*

SUR LES FEMMES ET SUR LA GÉNÉRATION.

Le docteur Luther voyant sa femme qui allaitait son enfant, parla de la vertu du lait maternel, disant à quel point il nourrissait et fortifiait; il n'est pas jusqu'aux veaux qui ne se nourrissent de lait plus que de tout autre chose, et les enfants qui tettent longtemps sont plus forts et plus robustes. On dit que les petits Suisses courent trouver les vaches pour les téter. Il parla ensuite du sein des femmes, disant que s'il était bien proportionné, c'était l'ornement de ce sexe. Les grosses mamelles charnues sont fâcheuses, promettant beaucoup et tenant peu ; celles qui sont nerveuses et petites dans les femmes de taille exiguë sont très-abondantes en lait et peuvent nourrir beaucoup d'enfants. — Le docteur dit ensuite qu'une nourrice enceinte est pernicieuse, car le fœtus dans la matrice attire à lui ce qu'il y a de mieux dans le corps. Il prend pour lui le meilleur lait ; il ne laisse au misérable nourrisson extérieur que le *serum*.



Les cheveux sont le plus bel ornement des femmes; aussi les vierges allaient-elles les cheveux épars, excepté lorsqu'elles étaient en deuil. C'est une chose fort agréable à voir et d'un aspect séduisant lorsque les femmes laissent pendre leurs cheveux sur leur dos.



Lorsque Ève fut présentée aux yeux d'Adam, il devint plein du Saint-Esprit, et il donna à sa compagne le plus beau, le plus glorieux des noms, il l'appela *Eva*, c'est-à-dire la mère de tous les vivants ; il ne lui dit point : Tu es mon épouse, mais : Tu es la mère, dans le sens le plus étendu du mot, la mère de toutes les générations humaines. C'est là la gloire et l'ornement le plus inestimable de la femme ; elle est *Fons omnium viventium*, la source de toute existence. Cette parole est concise, mais ni Démosthène, ni Cicéron n'auraient pu s'exprimer ainsi. C'est le Saint-Esprit lui-même qui a parlé par la bouche de notre premier

père ; puisqu'il a fait un si noble éloge du mariage, il est équitable que nous dissimulions et cachions ce qu'il y a de fragile et d'imparfait dans la femme.

Le docteur Luther dit un jour : « Les femmes qui ont les joues roses et les jambes blanches [1] sont les plus portées à la piété, mais elles ne font pas bien la cuisine et elles font mal le lit [2]. » Le docteur Luther raconta qu'étant écolier, il fut reçu à Eisenach à la table d'une veuve charitable, qu'il y entendit citer un distique qu'il plaça depuis comme note marginale au chapitre XXX des *Proverbes*, dans sa traduction de la Bible.

Il n'est rien de plus digne d'envie sur la terre que l'amour des dames, lorsqu'on peut l'obtenir [3].

Aristote a le mérite d'avoir fait une observation remarquable, c'est que les hommes naissent avec les pieds plus petits en proportion que tous les animaux, et que, dans la matrice, la tête est plus grande que tout le corps. C'est un grand et immense miracle que Dieu a fait que la conjonction du mâle et de la femelle ; il a donné à chaque sexe les membres propres à la génération et

[1] *Weissen Beinen.*

[2] *Sie kochen nicht wohl und betten übel.*

[3] Citons le texte original, celui des *Tischreden*, édition de 1566 :

« Nichts liebers ist auf Erden,
Den Frauen Lieb wenn sie mag zu Theil werden. »

Les réformés ont depuis singulièrement altéré ce texte ; ils ont converti l'amour terrestre en amour subordonné aux principes religieux ; ils ont ajouté :

« Lorsqu'on peut y prétendre en observant la crainte de Dieu. »
« Wenn sie mag in Gottes Furcht, zu Theil werden. »

Cette pieuse correction nous fait souvenir d'un livre assez rare imprimé à Goslar en 1612 : *Johannis Burmeisteri Martialis parodiæ sacræ*. Un mot des plus *ords* et sales, qui dépasse les priviléges accordés au latin, mais que le poëte de Bilbilis écrivait hardiment, se transforme à diverses reprises en celui de *Christus* sous la plume de son interprète germain.

à la nutrition, et d'une seule petite goutte de semence vient tout le corps humain, chair, sang, os, nerfs, peau, ainsi que l'a dit Job (chap. x, v. 10) : « Ne m'as-tu pas coulé comme du lait et ne m'as-tu pas fait cailler comme un fromage [1] ? » Dieu agit dans ses œuvres d'une façon qui nous paraît étrange; s'il m'avait pris pour son conseiller, je lui aurais donné l'avis de laisser, comme dans l'exemple d'Adam, le genre humain se reproduire en étant façonné avec de la terre, et je lui aurais recommandé de laisser toujours le soleil fixé au-dessus de la terre comme une lampe ; de la sorte nous aurions eu une clarté et une chaleur continuelles.

La génération est une institution merveilleusement instituée en toute créature, mâle et femelle. Personne ne peut s'en rendre raison, ni de la manière dont le fœtus est mis au monde. Nous éprouvons tous dans le mariage qu'il n'est pas en notre pouvoir et à notre choix d'engendrer. Nuls parents ne peuvent prévoir s'ils sont stériles ou s'ils auront un fils ou une fille ; toutes

[1] Dans divers écrits de Luther, autres que ses *Propos de table*, nous le voyons parfois, dans la fougue de son emportement contre le célibat, énoncer des opinions non moins singulières ; il prétendra que le mariage est aussi nécessaire à l'homme que l'expulsion de l'urine : (*Quod si quisquam prohibere molitur, egregie ut est perdurat, suumque meatum scortatione adulterio* καὶ δλω ἀφωνων τῶ παραπτωματων quæritat.... Ordonner de vivre dans la continence, c'est prescrire de retenir les excréments et les évacuations qu'impose la nature : Perinde facere qui continenter vivere instituant, ac si quis excrementa vel lotium contra naturæ impetum retinere velit. *Contra falsa edicta Cæsaris*.... Ce serait la plus grande des merveilles de trouver dans une ville cinq filles ayant conservé leur virginité ou cinq garçons ayant vécu chastes jusqu'à leur vingtième année ; enjoindre le célibat est tout aussi raisonnable que décréter que l'on vivra sans boire ni manger. C'était en chaire que Luther avançait ces dernières assertions ; son sermon sur l'épiphanie (*de tribus regibus*) ne le cède guère à celui sur le mariage dont nous avons précédemment donné des extraits. Citons les textes : *Bene si in aliqua una civitate vel quinque virgines et quinque mares annum vigesimum casti attigerint* ; *idque plus esse quam tempore apostolorum et martyrum.... Demum non minus vires naturæ transgredi hominem cælebem quam si nihil omnino comederet, vel biberet.*

ces choses se font sans que nous en ayons la connaissance ; mes parents ne pensaient pas le moins du monde que je dusse être un docteur. C'est Dieu qui crée tout, et nos regards ne peuvent apercevoir ce qu'il fait. Je crois que dans la vie à venir, nous n'aurons d'autre occupation que celle de contempler le créateur et les créatures.



Jean Vulner, fils de la sœur du docteur Luther, avait été envoyé pour étudier, et il écrivit à son oncle une lettre remplie de choses absurdes et sottes. Le docteur la lut, et il dit en souriant : « Ce serait lui donner une peine inutile que de vouloir lui faire poursuivre ses études ; il ne fera rien, tant sa tête est faible. Son père était ivre lorsqu'il a engendré. C'est une chose très-pernicieuse que d'engendrer quand on est ivre : il faut alors dormir et ne point toucher aux femmes. Platon avait grandement raison de dire qu'il ne faut recommander le mariage qu'aux gens sobres ; les enfants des ivrognes pâtissent de l'intempérance de leurs parents. »



On demanda si un enfant venant au monde à onze mois est légitime, et même si pareille chose peut arriver. — Le docteur Luther répondit : « J'ai vu survenir deux fois qu'une femme ait enfanté dans le onzième mois, après le départ de son mari. Des questions difficiles surgissent de là ; je ne pense guère que ce soit possible. Mais dans un pareil cas, il est besoin de persuasion et d'autorité, non de jurisprudence. »



Les mamelles sont l'ornement d'une femme, lorsqu'elles ont la proportion convenable. Des mamelles grosses et charnues ne sont pas ce qu'il y a de mieux, elles ne se présentent pas supérieurement ; elles promettent beaucoup et tiennent peu.



Il manque aux femmes la force et la vigueur du corps et de la raison. On peut endurer le défaut de forces du corps. On doit leur souhaiter le manque de facultés intellectuelles.



Il n'est aucune robe, il n'est aucun vêtement dont une femme ou une jeune fille ne sache se faire une parure, si elle est entendue.



Les hommes ont une poitrine large et de petites hanches, aussi ont-ils plus d'entendement que les femmes qui ont la poitrine étroite et les hanches larges, car elles doivent rester assises, se tenir tranquilles et sédentaires dans leur maison, s'occuper du ménage, porter et élever des enfants.



Qui est-ce qui aurait donné à Dieu le conseil de créer l'homme et la femme tels qu'ils sont? Il donne à l'homme une femme qui est dans la nécessité d'enfanter avec grande douleur : elle a deux enfants à allaiter; il lui a fallu deux mamelles. Dieu accomplit ainsi toute sa besogne d'une façon très-insensée [1]. Si j'avais été à même de lui donner un avis, ç'aurait été de laisser le genre humain se perpétuer en étant façonné avec de la terre.

SUR LES MALADIES.

Les maux de tête et de cœur, dit un jour le docteur Luther, sont les plus douloureux. Les maux de dents et d'oreilles sont également bien durs à supporter ; j'aimerais mieux avoir la peste et le mal français. Quand j'étais à Cobourg en 1530, je ressentais dans les oreilles un bourdonnement tel qu'il me semblait

[1] *Also machts Gott in allen seinen werken sehr narrisch.*

qu'il en sortait un vent impétueux, et parfois qu'il y coulait comme un grand torrent d'eau.



Lorsque les petits enfants crient beaucoup, ils grandissent et se développent.



Ah ! le diable est si puissant que toutes les maladies et tous les fléaux proviennent de lui. L'Evangile parle de cette pauvre femme que Satan avait liée et qui allait toute courbée et qui, depuis douze ans qu'elle était atteinte d'un flux de sang, avait dépensé tout son avoir avec les médecins. Saint Pierre dit, dans les histoires des apôtres, que tous les malades sont liés par le diable, et si les bons anges ne nous protégeaient, tout tomberait dans un bouleversement général, et il n'y aurait plus ni religion ni gouvernement.



Autant nous avons de membres dans le corps; autant est-il de maladies auxquelles nous sommes exposés.



On apprit au docteur Luther la maladie d'un homme puissant, et il dit : « C'est le fruit de la tristesse; lorsque le cœur s'afflige, le corps s'affaiblit. Les maladies du cœur, telles que la tristesse et la tentation, sont les véritables maladies. Je suis un véritable Lazare ; la maladie m'a bien éprouvé. »



Le docteur Luther dit qu'étant tombé malade à Smalcade, quatre médecins furent autour de lui, ce qui le vexa fort, car il n'y avait homme au monde qui eût autant de répugnance pour les remèdes que lui. Il y avait trois jours qu'il était malade, et les médecins avaient enjoint qu'il mangeât fort peu. La maîtresse du logis vint le voir et lui demanda ce qu'il avait envie de man-

ger, lui promettant de le lui apporter. Il répondit qu'il prendrait avec plaisir des pois crus et des harengs grillés; elle lui en servit, et il dormit fort bien là-dessus.



Le docteur Luther raconta le trait d'un gentilhomme qui était malade et qui ne pouvait ni boire, ni manger, ni dormir. Il lui prit envie de demander d'un vin rouge qu'il goûtait fort. On lui remplit un verre qu'il but; il le fit remplir encore, et il dit : « Toutes bonnes choses doivent être au nombre de trois », et il but un troisième verre. Il s'endormit ensuite. Le médecin lui avait défendu de boire du vin, et lorsqu'il vint le lendemain et qu'il eut examiné l'urine du malade, il dit « : Si vous continuez de suivre mes ordonnances avec la même exactitude, vous serez bientôt entièrement remis. »



Quelqu'un se plaignait un jour au docteur Luther d'avoir la gale et de ne pouvoir, ni le jour ni la nuit, trouver un moment de repos et de contentement. Le docteur lui répondit : « Si je pouvais conclure un échange avec vous, vous céder mes tournements de tête et mes vertiges et prendre votre gale, je vous donnerais dix florins de retour. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir ces vertiges de cerveau. Je ne puis écrire une lettre sans être forcé de m'interrompre; je ne peux lire deux ou trois lignes dans le Psautier, penser avec application à quelque chose, fixer ma vue sur un objet, sans ressentir de grands bourdonnements dans les oreilles, et je suis contraint de me laisser tomber sur un siége. Mais la gale est une chose utile, car elle purifie le corps, quoiqu'elle soit fort incommode, et le traitement qu'elle exige nous fait beaucoup suer, beaucoup aller à la selle, ce qui expulse toutes les humeurs corrompues; aussi ne serais-je pas fâché d'avoir la gale, afin que mon corps se trouvât plus sain. »



Le docteur Luther, souffrant de la pierre et d'un rhumatisme aux genoux, dit : « Satan me poursuit et me tourmente en m'infligeant non une seule maladie, mais plusieurs ; il m'en veut beaucoup. Mais gloire soit rendue à Dieu qui nous a délivrés de la puissance du diable et qui nous a appelés parmi ses enfants! Nous étions jadis sous le joug du diable ; Jésus-Christ nous en a affranchis. »



Le 19 novembre 1538, le soleil et la lune se trouvèrent en grande conjonction, l'air devint très-humide et s'infecta de sorte qu'il s'ensuivit de grandes maladies, au point qu'à Magdebourg 350 personnes périrent dans une semaine. Et le docteur Luther dit : « Je reconnais là la main de Dieu qui nous flagelle. C'est ainsi que saint Paul a dit : « Si je viens encore une fois, je n'épargnerai personne. » Les péchés qui se multiplient tellement autour de nous et notre ingratitude ont dû en effet exciter au plus haut degré le courroux du Seigneur. »



Les enfants étant malades de la variole et la fille d'Antoine Lauterbach étant au lit et en danger, le docteur Luther dit : « Qu'il y a de sanie et d'immondice dans le corps humain! Ah! que ce sera beau dans la vie éternelle, lorsque nos corps seront délivrés de toute infirmité! Le landgrave était jadis d'une grande beauté ; les traces de la variole l'ont tout à fait défiguré. Il faut faire grande attention à cette maladie ; elle arrive par la faute des parents, lorsqu'ils n'ont pas égard à l'époque et à l'état de leur santé lorsqu'ils se rapprochent ; car le père et la mère doivent jouir d'une complète santé corporelle. »



Le docteur Luther souffrant de la pierre, dit : « La pierre est une maladie propre aux Allemands, comme la goutte aux Anglais. Oh! que de maux divers sévissent contre notre pauvre corps! Le spasme paraît un mal fort léger; je le regarde comme

une sorte d'épilepsie, surtout lorsque son siége est dans le cerveau. Lorsqu'il est dans les pieds, la course et le mouvement l'expulsent. La fièvre en Allemagne est un remède ; car les Allemands se tueraient par leur intempérance, si la fièvre ne survenait ; elle les purge et les rend plus tempérants. L'éternuement est un très-bon effet résultant d'une cause fâcheuse, de l'obstruction de la tête. »



Le docteur Luther souffrant de la dyssenterie et ressentant aussi les douleurs de la pierre, dit : « Ah ! bon Dieu ! quel bonheur que d'avoir un corps sain et robuste, qui puisse manger, boire, dormir et rendre l'urine ! Que nous sommes ingrats quand nous sommes en possession de ces biens ! aussi Dieu a-t-il frappé de diverses maladies notre chair pécheresse. » Et il dit une autre fois : « Dans une durée de mille ans, Dieu n'a donné à aucun évêque autant de biens qu'à moi ; il est permis de se glorifier des dons de Dieu. J'ai de la colère contre moi-même, parce que je ne puis me réjouir de toute mon âme et rendre grâce à Dieu. Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à Dieu, au génitif singulier et au nominatif pluriel. »



Il n'y a pas de meilleur remède contre le vertige qu'une petite rôtie prise le matin. Le beurre est une chose très-saine, et je crois vraiment que si les Saxons sont une race d'hommes si robustes, c'est qu'ils font grand usage de beurre. Mais nous dédaignons des remèdes aussi à notre portée que le beurre, que l'eau de cerfeuil, et nous ne voulons recourir qu'à des substances mystérieuses.—Le docteur Jonas dit alors : « Du cumin noir macéré durant deux nuits dans du vin est un excellent remède contre le vertige, et la corne de cerf mêlée dans du vin chaud apaise les plus grands maux de tête. » — Le docteur Gaspard Lend répondit : « La corne de cerf le cède à celle de la licorne, qui est un excellent préservatif contre les poisons ; il y a cependant des personnes qui nient l'existence de ce dernier animal. »

Le crapaud est doué de propriétés que l'expérience a démontrées. Si l'on perce trois crapauds et qu'on les laisse sécher au soleil, qu'on les applique ensuite sur une tumeur pestilentielle, ils attirent à eux tout le venin, et le malade sera guéri[1]; car ils ont la vertu de faire sortir le venin. Lorsque j'étais malade à Smalcade, les médecins me faisaient prendre autant de remèdes que si j'eusse été un gros taureau. Malheureux l'homme qui dépend de l'assistance des médecins! Je ne nie pas que la médecine ne soit un don de Dieu, et je ne rejette pas la science des médecins; mais où sont ceux qui sont parfaits? Un bon régime produit d'excellents effets. Lorsque je me sens incommodé, si j'observe la diète et si je vais me coucher à l'heure de none, je puis reposer paisiblement et je me sens bien portant; mais si je perds la tranquillité, alors ma vie est menacée d'être abrégée.



Le 25 juillet 1540, le docteur Luther étant malade, les médecins lui conseillaient de ne pas prendre un bain, et il dit: « Je trouve juste et convenable que les médecins agissent selon leurs théories, mais ils ne doivent pas rendre les hommes captifs de leurs ordonnances. Avicenne et Galien, vivant à d'autres épo-

[1] L'antiquité et le moyen âge ont emprunté aux crapauds toutes sortes de remèdes; tel chapitre de Pline seul en indique une trentaine, et quelques-uns sont tellement singuliers, qu'il faudrait avoir recours à la langue latine pour les énoncer. Bornons-nous à dire que le crapaud servait à la fois à celui qui voulait rendre sa femme fidèle et à celui qui voulait se faire aimer de la femme de son voisin. Le duc Frédéric de Saxe avait mis en crédit, pour arrêter le saignement de nez, le procédé de serrer avec force un crapaud entre ses doigts. Il y a soixante-dix ans, l'application d'un crapaud guérissait beaucoup de cancers au sein; les journaux de 1775 l'attestent: aujourd'hui l'on n'oserait parler d'un pareil remède. Avaler un crapaud tout vif est un moyen héroïque préconisé, en certains cas, parmi le peuple, et de nos jours l'on a vu plus d'un malade mourir des suites d'un semblable remède. Tout le monde sait d'ailleurs quel rôle important joue le crapaud en sorcellerie; il a souvent prêté sa laide figure au diable lorsque celui-ci, pour raisons à lui connues, voulut cacher son pied fourchu, ses cornes et sa queue. Voir d'ailleurs sur l'histoire légendaire du crapaud un curieux article du docteur Roulin dans la *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1835.

ques et dans d'autres pays, ont imposé à d'autres hommes des règles différentes ; je ne jurerai point par elles. D'autre part, il n'est rien de funeste comme ces médecins ignares qui laissent faire aux malades tout ce qu'il leur plaît ; ce sont ceux-là qui peuplent les cimetières. C'est un grand don de Dieu que de rencontrer un médecin instruit et prudent. Ils sont les ministres de la nature, et la vie humaine leur est confiée ; mais elle est exposée à une foule de périls divers, et un moment de négligence peut tout perdre. Je crois que le meilleur médecin est celui qu'animent l'humilité et la crainte de Dieu ; ceux qui agissent sans la crainte de Dieu sont des homicides. »



Le sommeil est une opération de la nature très-utile et très-nécessaire à la santé. Je regarde comme une contrariété des plus vives d'être réveillé lorsque l'on est plongé dans le sommeil. Hippolyte écrivit d'Italie que, lorsque l'on veut donner la question à des malfaiteurs, on les prive de tout sommeil ; c'est une torture qu'ils ne peuvent endurer longtemps.



C'est une grande audace de la part des médecins et un grand privilége qu'ils ont de tuer les hommes par des remèdes mal entendus, et en se faisant payer. Lorsqu'une maladie nous menace, je crois que le mouvement et le changement d'air font plus de bien que toutes les saignées et purgations. Personne ne doit user de remèdes sans demander cependant le conseil d'un médecin. Voyez ce qui est arrivé à Pierre Lupinus, qui mourut pour avoir bu de l'huile destinée à un usage extérieur. Il y eut une fois un grand procès par suite d'une dose d'*appium* donnée par mégarde au lieu d'opium.



Le docteur Luther souffrant extrêmement d'un rhumatisme, au point qu'il avait grande peine à marcher, même en s'appuyant sur un bâton, dit : « O mon Dieu ! est-ce que je n'ai pas assez

vécu ? puisque tu en agis ainsi avec moi, permets-moi de t'adresser la même prière que le prophète Jonas : « Maintenant, ô Eternel, ôte-moi, je te prie, mon âme, car la mort m'est meilleure que la vie. »



A Cobourg, j'allai et je cherchai une place pour ma sépulture ; j'avais l'intention d'être enseveli dans le chœur, sous la croix ; mais j'ai maintenant une autre résolution. Je sais que je n'ai pas longtemps à vivre, car ma tête est comme un couteau dont l'acier est entièrement usé et se trouve réduit à n'être que du fer ; ce fer est émoussé et ne coupe plus ; il en est de même de ma tête. J'espère que mon heure n'est pas éloignée. Dieu m'assiste et me console en ce dernier moment ! je désire ne pas vivre davantage.



Le docteur Luther admirait la fragilité du corps humain et comment Dieu a formé cette chair d'où il sort tant de fiente, de sueur et de puanteur ; si l'âme n'avait pas été douée de bien plus d'excellence et de beauté, ç'aurait été une bien misérable créature que l'homme. Aussi les Grecs appelaient le corps *soma*, ce qui revient à *sema*, c'est-à-dire sépulcre.



Le 20 juillet 1530, le docteur Luther souffrant d'un ténesme, dit : « Je ne peux refuser à mon derrière l'autorité qu'il possède[1], car Dieu exerce ses punitions sur nous, même dans cette partie du corps. On voit au chap. v du livre de Samuel, que les Philistins, s'étant emparés de l'arche du Seigneur, furent rudement châtiés par une maladie à leurs parties honteuses. Ils fu-

[1] Ce paragraphe, dans l'édition latine de Francfort, 1571, est intitulé en marge : *Culi regimen.* De sa retraite de la Wartbourg, Luther écrivait un jour à Mélanchton : *Dominus percussit me in posteriore gravi dolore; tam dura sunt excrementa ut multa vi atque ad sudorem extrudere cogar ; et quo diutius differo, magis durescunt ; heri, quarto die, excrevi semel.*

rent donc forcés de faire offrande à Dieu de cinq figures de fondements en or et de cinq souris en or pour expier leurs péchés. Dieu est puissant en toutes les créatures, il mortifie et il vivifie. »



PRONOSTICATION DU DOCTEUR LUTHER, TROUVÉE DANS UN DE SES ÉCRITS, ET TRADUITE PAR LE DOCTEUR JONAS [1].

O Dieu éternel! qui résides dans les cieux, que cette conjonction est horrible! Malheur à toi, Wittemberg, ville illustre dans le monde entier, chérie et digne d'éloges; Dieu t'a fait prêcher sa parole divine par moi, homme très-indigne; et pour le salut et la consolation de beaucoup, je t'ai bien des fois annoncé la volonté et les ordres du Dieu éternel, te recommandant d'obéir à Dieu; mais rien n'a pu t'amener à la pénitence, ni te faire renoncer aux péchés horribles auxquels tu te livrais, à l'orgueil,

[1] Les pronostications ou prophéties se multipliaient du temps de Luther. Authentique ou non, celle-ci paraît, dans son style apocalyptique, désigner les Turcs, et elle n'offre rien qui doive la faire sortir de la foule. L'histoire de la prophétie reste encore à faire, et le chapitre le plus piquant qu'elle offrira sera celui des prédictions que le hasard a fait réaliser. C'est ainsi que dans un de ses écrits d'astronomie et d'astrologie (édition de Cologne, 1567, in-4°, p. 103 et 106) Théophraste Paracelse, mort en 1541, annonce qu'il viendra un temps où les Français se mettront violemment en possession des biens ecclésiastiques, où les églises et les couvents seront changés en écuries et en casernes. Les figures du ciel révèlent qu'un homme sortant de France doit fondre sur l'empire Germanique, le renverser après une lutte sanglante, se faire appeler empereur et prendre l'aigle pour emblème.— Voici Napoléon prédit deux cent cinquante ans d'avance, et toutefois Paracelse n'était certes point sorcier. Un rapprochement non moins curieux, c'est celui qu'offre un petit écrit d'un certain chevalier du Jant, préposé aux médailles de Monsieur (frère du roi) qui, commentant Nostradamus, crut découvrir, en 1673, d'après le 53me sizain du prophète de Salon, en quelle année devait mourir Louis XIV, alors âgé de 50 ans. Jant annonça que le grand roi vivrait soixante-seize ans; il rencontra presque aussi juste qu'un biographe, quoiqu'il eût un désavantage assez réel, celui d'anticiper de près d'un siècle. Louis XIV expira le 1er septembre 1715, et, comme il était né le 5 septembre 1638, il n'avait pas encore 77 ans accomplis.

à l'infidélité, à l'ivrognerie, à l'impudicité, à l'usure, au mépris des pauvres et des malheureux; tu as continué de vivre sans la crainte de Dieu et des châtiments à venir. Malheur donc, parce que, dans fort peu de temps, un peuple indompté, impudique et plein de malice, fondra sur toi, s'établira autour de toi et te persécutera cruellement; et comme tu as commis avec joie toute espèce de fautes, il faut que tu subisses tous ces malheurs, l'ignominie, la perte des biens terrestres et de la vie. Malheur à toi, noble maison de Saxe! ô Jean Frédéric, noble prince, comment apparais-tu parmi ces animaux féroces? Fuis avant que le lion furieux te saisisse et te déchire de ses griffes. Ta résistance est inutile; tu n'échapperas pas à la vengeance divine, parce que tu n'as pas usé du glaive, ne punissant nul péché, et souffrant que dans tous tes états, tes villes, tes châteaux et dans ton palais même, il n'y eût aucune crainte du Seigneur et aucune honnêteté. Le lion te renversera, et tu perdras ta femme, tes enfants, tes honneurs et tes domaines; tous les tiens t'abandonneront. Malheur à toi, Allemagne, parce que tu n'as nulle charité pour les pauvres et parce que tu méprises la parole de Dieu dont la colère tombera sur toi comme la foudre. Jésus-Christ délivrera sans doute les siens de la fureur du dragon; mais il faut que, dans ces horribles erreurs qui se répandent sur le monde, les justes souffrent, selon la chair, des peines incroyables, et que les impies soient élevés. O père céleste! viens au secours de tes enfants en de pareilles calamités, et aide-nous à cause de ta grâce et de ta miséricorde! O fils des hommes! observez, considérez bien ce qui doit arriver; priez, criez, demandez avec ferveur, hurlez, et craignez la chaudière à deux anses que le dragon porte dans sa gueule pour exciter le lion, et où est cachée l'abomination de l'idolâtrie qui doit inonder l'Allemagne. A Dieu seul l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

ÉVÉNEMENTS EXTRAORDINAIRES, PRODIGES, CRIMES.

Le 1er décembre 1538, on écrivit de Nuremberg qu'une femme avait eu quatre enfants d'une seule couche, deux fils et deux filles, et que tous étaient pleins de vie. Le docteur Luther dit : « Accoucher est une opération divine quoique dangereuse ; un fœtus ordinaire a des ressources naturelles, mais ces grossesses monstrueuses sont un fardeau bien pesant. »



En 1538, une femme, qui s'était mariée le jour de saint Vitus, accoucha le jour de saint Blaise, c'est-à-dire, au bout de six mois et un jour. Le mari désavoua l'enfant. L'affaire fut portée devant les échevins de Magdebourg, qui décidèrent qu'il était légitime.



Un habitant de Nuremberg enleva la femme d'un de ses concitoyens ; étant revenu, il voulut corrompre la femme d'un diacre ; elle le dénonça au sénat : il fut mis en prison ; alors il se donna à Satan afin d'en être secouru. Un autre prisonnier entendit ce pacte, et il vit apporter à ce malheureux deux lumières et deux pierres avec lesquelles il brisa les chaînes dont il était lié, mais il y en eut une qu'il ne put rompre. Enfin, sous les yeux des gardes et des magistrats, il fut enlevé de leurs mains par un coup de vent impétueux et transporté à travers les airs, et on ne le revit jamais. Le docteur Luther dit : « Telle est la malice du diable, qu'il peut aveugler les hommes au point qu'ils ne sont plus en état de voir ni de comprendre. » Il dit alors qu'une femme avait, de concert avec ses deux enfants, tué son mari dans la Marche de Brandebourg et qu'ils avaient jeté le cadavre dans un étang, après lui avoir attaché une pierre au cou. — Il dit ensuite que, près de Magdebourg, un frère et une sœur avaient tué leur père dans une forêt. Ce sont des temps bien déplorables que ceux où les hommes deviennent ainsi impies et

scélérats ; Dieu veuille nous assister, afin que nous amendions notre vie.

Le 14 juillet 1543, Vitus Théodore écrivit de Nuremberg qu'il s'était passé une chose horrible à Straulingen. Une veuve fut engrossée par un ecclésiastique. Lorsqu'on porta l'enfant pour le baptiser, le prêtre voulut savoir quel était le père, et comme on ne le lui dit pas, il renvoya l'enfant sans baptême. La mère aussitôt tua l'enfant et se suicida ensuite. L'ecclésiastique, père de l'enfant, se perça lui-même, et le prêtre, dont le refus avait occasionné ces malheurs, se pendit de ses propres mains, lorsqu'il les apprit. — Le docteur Luther déplorant une telle réunion de calamités dit : « Ah ! quels ne peuvent être les effets de l'ignominie pour la perte de l'âme et du corps ! Prions et veillons, car Satan ne dort pas. Voici ce qui est arrivé dans la Nouvelle-Marche. Une femme lavait son enfant dans un baquet, et, entendant crier un autre de ses enfants, qui venait de se blesser grièvement avec un couteau, elle courut vers lui, abandonnant le petit enfant qu'elle tenait et qui se noya dans le baquet. Le mari, étant survenu, pensa que la mère avait voulu faire périr l'enfant, et, dès qu'il la vit, il la perça de son poignard. C'est une horrible histoire. »

Un voyageur vint à tomber entre les mains de brigands qui le massacrèrent, et au moment d'expirer, il vit en l'air des corneilles auxquelles il cria : « Je vous prie de venger ma mort. » Trois jours après, les brigands allèrent dans une ville, et une troupe nombreuse de corneilles étant venue se poser sur l'auberge où étaient ces scélérats, l'un d'eux dit ironiquement : « Voici des corneilles qui veulent tirer vengeance de la mort de ce voyageur que nous avons tué l'autre jour. » Un valet de l'auberge ayant entendu ces paroles, les rapporta à son maître, et ces bandits ayant été arrêtés, subirent la peine réservée aux homicides [1].

[1] C'est trait pour trait l'histoire du poëte grec Ibycus, qui vivait cinq à six siècles avant notre ère, et qui, au moment de périr sous les coups de

Un vaurien ayant été convaincu d'avoir commis un vol, fut mis en prison dans la petite ville de Beltzig, et, par l'intercession de quelques personnes compatissantes, il fut relâché en considération de sa grande jeunesse. Il quitta la ville et se mit à la tête d'une bande de brigands et commit les plus grands ravages; il attaqua un jour la ville et il y mit le feu, de sorte que beaucoup de maisons brûlèrent. Il finit par être arrêté, et, interrogé par ses juges, il dit : « Que les coupables étaient ceux qui n'avaient pas agi selon les règles de l'équité à son égard, en ne le faisant point pendre comme il l'avait mérité par le vol qu'il avait commis, et qu'ils étaient dignes d'être également pendus. » Il subit la peine de mort.



A Iéna, un jeune homme pauvre s'était marié, et il n'avait pas de quoi subsister; un vieillard, qui était veuf, le reçut chez lui, et le jeune homme sut que ce vieillard avait amassé de l'argent, car en un seul endroit il aperçut plus de soixante florins; il tua son hôte qui était sans méfiance, jeta le cadavre dans la cave et s'empara de l'argent; mais il ne put s'enfuir au delà de la petite maison qui est située à l'entrée du pont de la ville. La porte de la maison du vieillard restant fermée, les voisins conçurent des soupçons; on ouvrit, et l'on trouva le cadavre dans la cave. Le jeune homme fut arrêté, et il avoua qu'il n'avait pu aller au delà du pont. A cette même époque, le docteur Luther, Philippe Mélanchton et d'autres ecclésiastiques se rendirent à Iéna dans le cours d'une visite pastorale, et le jeune homme les pria d'intercéder pour lui auprès du prince. Mais ils lui répondirent que son crime était tellement atroce qu'ils ne pouvaient, sans blesser leur conscience, agir pour l'arracher au châtiment qu'il méritait, mais qu'ils tâcheraient de faire mitiger la peine. — Le jeune homme, en entendant cela, resta trois jours entiers plongé dans l'abattement et le désespoir, et se refusant à boire et à

quelques bandits, aperçut au-dessus de lui une volée de grues et s'écria que ces oiseaux seraient ses vengeurs.

manger. Frédéric Myconius vint à lui pour le consoler, et, au bout de trois jours, le jeune homme le remercia très-vivement de son zèle et de ses soins, disant : « O seigneur Frédéric, Satan me pressait beaucoup de mettre fin à ma vie en me pendant ; mais, soutenu par la parole de Dieu, je me prépare à la mort en me résignant au supplice. » Et ce fut en cette foi qu'il subit sa peine. Il s'est passé quelque chose de semblable à Wittemberg, où un paysan, en ayant tué un autre dans la ville, ne put, après avoir commis son crime, s'enfuir au delà du pont. Cela montre quelle est la douleur et la blessure de la conscience.



Il y a quarante ans, dans un village près de Leipsick, un homme tua toute une famille, père, mère et enfants, et, ayant pris l'argent, il s'enfuit. Ayant été arrêté, il dit qu'il était resté trois jours couché sous l'escalier, hésitant s'il commettrait ce crime qui lui faisait horreur, et qu'il avait enfin entendu une voix qui lui disait tout bas : « Va, va, tue-les », et que c'était poussé par cette voix qu'il avait agi.



En 1550, un fils tua, à Kœnigsberg, son père et sa mère ; un paysan, sa femme et trois petits enfants ; un autre paysan, un de ses compagnons, à cause de quatre florins. A Joachimsthal, un frère tua son frère, parce qu'il refusait de lui compter une somme d'argent.

Ce sont des horreurs dont Satan est la cause ; il nous faut donc veiller et prier.



Le 3 juin 1530, on raconta un fait que l'on dit s'être passé auprès de Zittau, du temps de la famine. Une femme pieuse et croyant à l'Evangile souffrait beaucoup, ainsi que ses deux enfants, du manque de vivres, et n'ayant plus aucune ressource, elle résolut d'aller avec ses enfants auprès d'une fontaine, pour prier Dieu de venir à son secours. Et, tandis qu'elle était en route, un homme vint au-devant d'elle et lui demanda si l'eau

de cette fontaine pouvait lui tenir lieu de nourriture. La femme répondit que tout était possible à Dieu; il a, durant quarante ans, alimenté le peuple d'Israël avec de la manne dans le désert, et il peut aussi me nourrir avec cette eau, si tel est son bon plaisir. Alors cet homme (c'était peut-être un ange) lui dit: « Puisque tu crois fermement, retourne chez toi; tu y trouveras trois boisseaux de farine. » Elle revint chez elle avec beaucoup de joie, et elle trouva en effet ce qui lui était promis.— Le docteur Luther répondit : « Si c'est vrai, c'est un miracle insigne de la foi. Si c'est une fable, elle a été pieusement et ingénieusement imaginée, afin d'attirer les hommes à la foi.



Les voleurs sont maudits de Dieu; la bénédiction du Seigneur se retire d'eux, même sous le rapport terrestre, et lorsqu'ils se croient dans une haute prospérité, ils succombent, ainsi que le dit un proverbe grec.



La peine rendue contre le vol n'est nulle part aussi sévère qu'en Allemagne et en Angleterre. En France, un vol considérable est puni, pour la première fois, par la flagellation ; en cas de récidive, par l'amputation de l'oreille; et si le coupable est arrêté une troisième fois, il subit la peine de mort. Le docteur Luther dit alors : « Les Lacédémoniens avaient un singulier usage : ils permettaient le vol clandestin, pourvu qu'il ne fût pas découvert; c'était afin que les citoyens apprissent à redoubler de vigilance pour garder leurs biens. »



Le 20 juillet 1539, le docteur Luther était fort courroucé contre quelques-uns de ses voisins, qui, après avoir emprunté chez lui divers objets, niaient ensuite les avoir reçus. « Ah! bon Dieu! quelle est cette malice, qu'aucune crainte et qu'aucun remords n'empêche? Ce sera un grand malheur pour eux, puisqu'ils doivent faire serment sur leur âme; car le serment est la

fin de tout différend. S'ils font serment, il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent pendus ; car celui qui se parjure perd son âme et ses biens. » — Il envoya ensuite vers celui avec lequel existait le différend, pour qu'il fût admonesté de nouveau, afin qu'il ne tombât pas dans un semblable péril ; car semblables exemples ne doivent se tolérer.



Aujourd'hui j'ai eu à m'occuper des prévarications d'un boulanger qui ne donne pas à son pain le poids juste et légal, bien que semblables affaires regardent le magistrat et ne me concernent pas. Si on laissait les boulangers voler tant qu'ils voudraient, on verrait de belles choses !



Il arriva une circonstance étonnante à Wittemberg, en 1533 ; trois voleurs apportèrent à la femme d'un orfévre une boîte en or, comme celles où l'on garde le pain consacré ; elle leur dit de revenir dans une heure, et elle donna avis au magistrat. En revenant, ils trouvèrent le magistrat, et, saisissant leurs armes, ils blessèrent un sergent et prirent la fuite ; un d'eux fut tué, un autre se sauva ; le troisième, poursuivi sur le pont et ne pouvant s'enfuir, blessa un soldat, et, se dépouillant, il se jeta dans l'Elbe, où il périt. — Le docteur Jonas ajouta que l'on assurait que, tandis qu'il se débattait dans l'eau, on l'avait entendu implorer l'assistance de Dieu, mais inutilement ; car c'était un insigne garnement et presque un parricide, il avait coupé deux doigts à son père. Le même jour, le gouverneur avait envoyé demander à ce père des renseignements sur le compte de son fils, et la réponse avait été : « Je voudrais que mon fils se noyât aujourd'hui dans l'Elbe » ; ce qui arriva en effet, la voix de la colère divine s'étant fait entendre par la bouche du père. — Le docteur Luther dit qu'il avait lu en saint Augustin que, lorsque des mères souhaitaient du mal à leurs enfants, ces malédictions avaient un effet funeste.



Un homme vola un calice dans une église près de Torgau, et il avoua ensuite à un ministre qu'il était tourmenté par ses remords, et qu'il rendrait ce qu'il avait soustrait si on lui donnait dix florins pour l'assister, car il était dans une extrême détresse. Le ministre consulta le docteur Luther, qui répondit qu'il fallait donner les dix florins et réprimander très-sévèrement le voleur. Il ne renonça pas à ses habitudes coupables, et il fut plus tard arrêté et puni.



Un courtisan de l'électeur Jean apporta quarante florins au docteur Luther, comme une restitution à laquelle il se croyai tenu en conscience, et qu'il désirait que l'on fît sans le nommer. Le prince se mit à rire ; il dit qu'il voudrait bien connaître cette personne pour lui conférer une place plus importante, et il donna cet argent au docteur Luther pour l'aider dans sa traduction de la Bible ; le docteur le distribua à des collaborateurs pauvres, qui l'aidaient dans ses travaux.



Dans la basse Allemagne, il apparut un monstre qui avait la taille d'un homme et la figure d'un chien ; il flairait les gens qui devaient mourir, et d'autres que ceux qu'il flairait le virent. Ces personnes destinées à la mort recoururent, dans leur superstition, à des messes. Le docteur Luther apprenant cela, dit : « Seigneur Dieu, fais-nous miséricorde et conserve-nous ta parole ; car, lorsqu'elle se perd, nous croyons et nous adorons tout ; il n'est rien de si absurde qui ne trouve alors des adorateurs, ainsi que Priape en rencontra chez les Romains. »



Un enfant étant né en Prusse, un génie ou un esprit de ténèbres (car nous ne savons pas ce qui en est) vint séjourner auprès de lui, et en prit tant de soin, que l'enfant n'eut besoin ni de sa mère, ni d'aucune servante. Quand il grandit, l'esprit continua

d'agir de même. Il visita les écoles avec lui, mais, ni celui auquel il s'était attaché, ni personne au monde, ne l'aperçut jamais. Le jeune homme étant parti pour l'Italie, l'esprit l'accompagna, et, toutes les fois que quelque danger ou quelque obstacle était sur son chemin, il l'en avertissait en le touchant ou en faisant quelque bruit; il lui tirait ses bottes, comme aurait fait un valet, et à son retour, il ne le quitta point. Le jeune homme obtint un canonicat, et, un jour qu'il était à table avec quelques amis, se livrant à la gaieté, l'on entendit soudain frapper un coup violent sur la table, et tous les assistants furent saisis de frayeur. Le chanoine dit aussitôt : « Ne craignez rien ; c'est moi qu'un grand malheur menace. » Le lendemain, il fut attaqué d'une fièvre violente, et après en avoir souffert durant trois jours, il mourut misérablement.



Le comte Jean Henri de Schwarzburg raconta qu'une fois l'on apporta à un pape, à Rome, un homme marin qui avait jusqu'au milieu du corps la forme d'un homme. Comme il était en danger de mourir, le pape le fit derechef jeter dans la mer en disant : « Bon Dieu ! que tu es admirable dans les créatures qui sont sur la terre ! » — Alors le monstre prit la parole et il dit : « Bien plus admirable dans les eaux. » Le docteur Martin dit : « Ce monstre était un diable, car le diable habite dans les eaux et dans les grandes forêts. Beaucoup de gens ont vu des monstres marins et c'était très-certainement des diables. »

Là-dessus, le noble seigneur de Volrat, comte et seigneur de Mansfeld, dit qu'en Dannemarck, des pêcheurs, en jetant leurs filets dans la mer, avaient pris deux gros monstres marins ; l'un s'était sauvé en brisant les filets, mais l'autre avait été capturé et conduit à terre, où il était bientôt mort, et le roi de Dannemarck en fit faire le portrait, que le comte avait vu et qui n'était rien autre chose que celui d'un moine ayant une aumusse et un capuce. Le comte ajouta que le seigneur d'Hulten avait écrit, des îles d'Or, à son père, le comte Albert, qu'ils avaient pris un monstre marin qui était comme un évêque, ayant une mitre, un camail et tous les ornements épiscopaux [1].

[1] La figure de pareils prélats, dont le diocèse s'étend sous les flots

On raconta au docteur Luther qu'une jeune fille avait été dans une forêt pour garder des vaches, et qu'une grande quantité de neige étant tombée, on l'avait crue perdue, mais qu'au bout de trois jours on l'avait trouvée sous un arbre, et tout autour d'elle était un grand cercle où il n'était point tombé de neige. Quand on l'interrogea, elle répondit : « Je suis ici à attendre mes vaches », comme si elle n'y était que depuis une heure. C'est Dieu qui la préserva.



Dieu emploie divers moyens pour appeler le monde à la pénitence ; il fait usage de la parole de ses ministres, et parfois de divers prodiges et spectacles effrayants, afin d'intimider les cœurs endurcis. Le samedi 16 septembre 1536, entre six et sept heures, on entendit de violents coups de tonnerre qui avaient été précédés d'éclairs, et, durant les huit jours, il avait fait un froid très-vif; les mathématiciens disent que c'est un signe d'une extrême sécheresse dans l'air. Le docteur Luther entendant ces coups de tonnerre de chez lui, dit au docteur Pomeranus : « C'est une chose merveilleuse, puisque nous sommes si près du cercle arctique; cela ne se voit qu'en Asie, en Afrique et sous la zone torride : c'est clairement l'œuvre de Satan. Je crois que des diables ont voulu entamer quelque controverse, mais un ange a déchiré leurs propositions. Mais le monde ne fait nulle attention à semblables prodiges. Une pareille merveille attira l'attention de Mélanchton lorsque François de Sickingen était au moment de mourir. Adolphe Melers se rendant, durant la nuit, à Torgau avec un paysan, aperçut dans le ciel une grande étoile ; autour d'elle résonnait le bruit des trompettes, et des troupes de gens armés se battaient. L'électeur Jean vit en 1516, à Erfurth, une grande

amers, orne bon nombre d'ouvrages du seizième siècle ; nous la rencontrons notamment dans le curieux *Recueil* de Descerpz *de la diversité des habits* ; elle y est accompagnée de quatre soi-disant vers, que nous transcrirons ici en dépit des longueurs qu'on y trouvera sans doute :

« La terre n'a evesque seulement
Qui sont par bule en grand honneur et tiltre ;
L'evesque croist en mer semblablement
Ne parlant point, combien qu'il porte mitre. »

étoile de couleur rouge qui se changea successivement en un cierge, en une croix, en une étoile de couleur de safran, et qui prit enfin la forme d'une étoile ordinaire. C'était l'année qui précédait la prédication de l'Evangile, et c'était un signe que cette prédication deviendrait éclatante, serait poursuivie par la persécution, souillée un moment par des séditions et par des sectes, et qu'elle resterait enfin comme une étoile fixe. Mais je n'attribue aucune certitude à pareils signes; la plupart sont des tromperies de Satan : ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis quelques années ils se sont multipliés, et que les épicuriens les méprisent. »



Le 24 octobre 1533, on vit, durant la nuit, une multitude de dragons qui volaient dans l'air et qui se montraient dans tous les coins du ciel; ils étaient en quantité innombrable, et dès que les uns disparaissaient, d'autres se montraient : on les aperçut de Wittemberg jusqu'à Halle, et ils étaient si peu élevés au-dessus de terre qu'ils paraissaient toucher le toit des maisons et les arbres.



Le 26 juin 1536, on vit dans le ciel, durant la nuit, un cercle formé d'étoiles, et au milieu était une étoile d'un très-grand éclat; elle disparut ensuite, et le cercle subsista encore quelque temps. Le docteur Luther dit : « C'est peut-être une illusion dont le diable se sert pour se jouer des hommes. » — On dit que l'on avait vu le soleil entouré d'un cercle et surmonté d'une croix d'or, et que Ferdinand, se rendant de Bohême en Autriche, avait été inondé d'une pluie de sang. Le docteur Luther dit : « Dieu envoie beaucoup de prodiges, mais les hommes les méprisent, et persistent dans leur sécurité. De là s'ensuivent de grandes calamités. »



En 1539, on aperçut durant deux jours une comète dans le signe du Lion. Le docteur Luther dit : « Une telle multiplicité de merveilles nous annonce bien la colère de Dieu. Ils nous invitent

à la pénitence, mais hélas! l'on ne voit dans le monde nul amendement. Il faut que Dieu vienne châtier sévèrement le monde, et peut-être tout cela indique-t-il que le dernier jour où chaque chose sera close, n'est pas loin. » — La queue de cette comète n'était pas fort longue, et elle se dirigeait vers le midi.



En 1546, le dimanche après la Noël, il y eut, dans la nuit, un violent orage accompagné de tonnerre et de coups de vent ; beaucoup de tours, d'édifices, de clochers, d'arbres furent renversés. Un paysan, qui revenait d'un village près de Torgau, aperçut, durant cette même nuit, deux hommes dans le ciel, dont l'un s'écriait : « O malheureuse Allemagne ! ô malheureuse Saxe! malheureux peuple chrétien ! » Et l'autre répondait : « Faites pénitence ! faites pénitence ! »



Il s'est commis cette année, en 1536, un forfait horrible en Silésie, dans le village de Kutzendorff: une femme, durant l'absence de son mari, a tué ses trois enfants ; elle a étranglé l'aîné qui avait quatre ans, étouffé le second âgé de trois ans, et elle a égorgé le plus jeune âgé de trois mois ; elle s'est ensuite tuée. Si nous n'étions des épicuriens, pareil crime devrait nous glacer d'effroi ; mais telle est la malice du monde et du siècle, qu'aucune exhortation, aucun signe ne peut l'amender.



Une femme déguisée en homme a successivement abusé de deux femmes par un stratagème infâme [1]. Ç'a été une abomination satanique. Elle a été brûlée à Heidelberg.



Du temps que j'étais jeune et non loin de ma patrie, il y eût un gentilhomme de très-bonne famille et très-digne d'estime, qui

[1] *Ficto membro.*

surprit sa femme en adultère ; il fit périr le galant de faim, le faisant attacher dans un cachot, et chaque jour il lui faisait apporter et mettre non loin de lui de la viande bien préparée et fumante à laquelle le malheureux ne pouvait toucher, mais dont l'aspect et l'odeur augmentaient ses souffrances. Il vécut ainsi onze jours et alors il expira. Ce gentilhomme agit avec justice, mais avec cruauté. La justice ne défend pas de faire périr l'adultère qu'on surprend, et ceci nous montre que des peines atroces punissent de grands crimes. Je pourrais les nommer tous deux, mais je veux passer leurs noms sous silence.



En 1505, il y avait un évêque de Trèves qui, dans les diètes, répondait aux Français en français, aux Italiens en italien, aux Allemands, aux Espagnols, aux Polonais, dans leurs langues respectives. Il était très-instruit, mais il était fort débauché, et il courait sans cesse après les femmes. Il fut enfin surpris chez une dame qu'il courtisait et dont le mari le tua.

Vers la même époque, il y avait à Heidelberg un évêque sous lequel vécut Rodolphe Agricola, et en entrant un jour dans un lieu de débauche où on lui avait tendu un piége, il tomba dans une cave qu'on avait laissée ouverte ; dans cette chute il se brisa la tête et il mourut sur le coup.

Le docteur Luther parla d'un maître ès arts d'Erfurth, homme instruit et de bonne vie, qui fut ensuite élevé à la prêtrise et qui tomba en adultère avec la femme d'un maçon, et qui, un jour, fut surpris par le mari en flagrant délit et mis à mort. Il dit ensuite : « J'ai reçu de Dieu cinq enfants qui me sont bien chers, mais quand je pense combien le monde devient pervers et combien il est facile à la jeunesse, entourée de tant de dangers, de se laisser corrompre par des vauriens, alors je souhaiterais que tous mes enfants fussent morts, car il n'est aucun espoir que le monde s'amende. »



DU SUICIDE.

Le docteur Frédéric Mycon ayant consulté le docteur Luther au sujet de la sépulture donnée à une femme qui s'était ôté la vie[1], celui-ci lui répondit : « Je ne t'écris pas longuement, parce que ma mauvaise santé ne me le permet pas. J'ai connu bien des cas semblables à celui dont tu m'entretiens, mais j'ai coutume, en pareille circonstance, de juger que ces gens ont été tués par le diable lui-même, comme un voyageur est tué par un voleur. Le magistrat fait cependant sagement d'user de sévérité, afin de répandre la terreur et de donner avis au monde, qui est porté à se livrer à l'épicuréisme et à regarder le diable comme roi. Je t'écrirai une autre fois plus en détail au sujet de ces exemples et de ces jugements de Dieu. Je me souviens d'avoir lu dans l'histoire profane que, dans une certaine ville, les jeunes filles, comme si elles avaient fait un accord, se pendaient les unes après les autres. Les magistrats, épouvantés, n'avaient pu s'aviser d'aucun remède ; l'un d'eux conseilla d'attacher par un pied à un cheval, dans une position indécente[2], les cadavres nus de celles qui se suicideraient à l'avenir, et de les faire traîner par les places. Ce spectacle effraya toutes celles qui auraient été tentées d'en faire autant, et cette horrible inspiration de Satan cessa. Mais je te dis là ce que tu sais sans doute. Prie pour moi le Seigneur, et qu'il te conserve en santé. »

Au sujet de la mort de Jean Krum de Halle, le docteur Luther porta la décision suivante : « Je ne suis pas d'avis de regarder comme irrévocablement condamnés ceux qui se tuent eux-mêmes, et cela par la raison qu'ils ne le font pas de propos délibéré, mais qu'ils succombent à la puissance du diable, comme quelqu'un qui, en traversant une forêt, serait assailli par des brigands. Mais il ne faut pas dire ces choses-là au vulgaire, pour ne pas donner à Satan occasion de commettre des meurtres, et je main-

[1] Consulter un savant et curieux travail de M. Félix Bourquelot sur les opinions et la législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge, *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. III, p. 539 ; t. IV, p. 242.

[2] *Apertis obscœnis.*

tiens qu'il est bon, sous le rapport de l'administration civile, que ceux qui se sont suicidés soient enterrés à part. C'est ainsi que les magistrats doivent user de sévérité ; quant au jugement de l'âme, il faut le laisser à Dieu. Il permet pareils événements afin de montrer que le diable est puissant et redoutable, et pour nous exciter à la prière ; s'il ne se passait rien de propre à nous effrayer, nous ne prierions pas. »



DE LA GUERRE ET DE DIVERS GÉNÉRAUX.

On raconta qu'un gentilhomme, Amman Ziegler, était mort dans le désespoir et qu'il avait dit durant son agonie : « Tiens, diable, prends possession de mon âme. » Le docteur Luther dit : « Ce sont d'horribles exemples, mais il y en a d'antérieurs. Un général vénitien assiégeait une ville, et, mourant durant le siége avant la victoire, il blasphéma contre la sainte Vierge, mère de Dieu. Un autre Italien dit en mourant : « Je lègue au monde mes biens, « aux vers mon corps, à Satan mon âme. » Les blasphèmes des Italiens sont affreux. »



La nouvelle se répandit qu'André Doria ayant été investi par les Turcs, après avoir été en proie aux horreurs de la famine, avait fait, avec quelques soldats, une trouée à travers l'armée ennemie, et qu'il s'était sauvé en Italie ; là, ayant réuni de nouvelles forces, il était revenu attaquer les Turcs derechef. Le docteur Luther dit : « C'est un bien haut fait d'armes que de percer ainsi l'armée ennemie. On dit que Jules-César en fit autant. J'aimerais mieux une armée de cerfs conduite par un lion qu'une armée de lions commandée par un cerf ; la décision du général a les plus grandes conséquences. »



Conrad de Rose, secrétaire de Maximilien, homme d'un courage héroïque, étant en voyage, s'arrêta chez un hôte qui était

un voleur ; il y reçut un bon accueil et il vit une jeune fille qui pleurait ; il la questionna en secret, et elle lui dit qu'elle était forcée de résider parmi des brigands, et que l'hôte, dans la nuit, donnerait un signal qui ferait venir des paysans des environs, instruits qu'en pareil cas il y avait des voyageurs à égorger et à dépouiller. Conrad se tint sur ses gardes et passa la nuit tout armé ; quand les paysans vinrent, il les attaqua avec l'aide de ses serviteurs, il en tua plusieurs et il emmena l'hôte bien garrotté.

La guerre est la plus grande des calamités, et la sédition est ce qui peut arriver de plus funeste à une ville. En 1536, George Spalatin écrivit qu'il y avait eu de grands désordres à Cologne, ville supérieure en étendue à Florence, à Rome, à Augsbourg et à Nuremberg. Les habitants s'étaient soulevés, avaient attaqué la cathédrale, mis en fuite les concubines des ecclésiastiques, maltraité plus de deux cents moines et religieuses, et pillé les reliques des saints. — Le docteur Luther ayant entendu la lecture de cette lettre, dit avec effroi : « Ah ! ces violences scandaleuses ne sont pas un bon signe ; elles arrêtent les progrès de l'Évangile ; elles redoublent la colère des tyrans. Daniel et saint Paul ont dit que l'antechrist devait être frappé de l'arme de la parole et renversé par le souffle des lèvres. C'est par ses propres armes et son propre glaive que le pape doit être mis à mort ; le royaume du pape n'a pas besoin qu'on emploie la force et la violence pour le détruire, puisqu'il repose sur le mensonge. C'est la parole de vérité qui doit détruire le règne de la superstition ; je déteste ceux qui nuisent par leur violence aux progrès de la vraie doctrine. Ils désobéissent à Dieu, qui enjoint de prêcher et d'attendre tout secours de lui ; ils n'écoutent pas la parole et ils se livrent au scandale, tandis que nous devons recommander la paix nécessaire à l'édification de l'église. »

Lorsque le docteur Luther parlait des places fortes qu'il avait vues, il mettait au-dessus de toutes les autres la ville de Bruns-

wick, comme étant très-difficile à prendre. « Cependant, dit-il, toute forte qu'elle est, un âne chargé d'or trouverait encore moyen de s'y introduire. » Il donnait ainsi à entendre qu'elle pourrait être prise par trahison. L'on dit que le roi de France dépense autant d'argent pour soudoyer des traîtres que pour lever et entretenir ses armées, et qu'il a dû beaucoup de ses succès à la trahison. Il y a quelques années, lorsqu'il était en guerre avec le pape Jules et avec les Vénitiens, il mit en déroute, avec quatre mille hommes, les troupes du pape composées de vingt mille hommes ; ce qui fut l'effet de la trahison.



L'empereur Maximilien a battu avec peu de forces les Vénitiens, nation très-fière et superbe. L'empereur n'avait que quatre mille hommes, et le général en chef, Barthélemy de Schabatto, marcha contre lui à la tête d'une nombreuse et puissante armée, et, Maximilien ayant pris la fuite, il le poursuivit jusque dans une vallée. Les Impériaux étant investis de tout côté et se trouvant sans issue, le fier Vénitien dit : « Je battrai les Allemands, que Dieu le veuille ou non. » Et il envoya des messagers à Padoue et à tous les lieux voisins, afin que tous vinssent voir quel carnage il allait faire des bêtes d'Allemagne, et hommes et femmes accoururent, revêtus de leurs plus riches habits. Voyez quel stratagème et quel expédient Dieu employa ; tandis que les Impériaux étaient réduits au désespoir et hors d'état de s'enfuir de la vallée, il permit qu'un chariot chargé de poudre se brisât ; la poudre se répandit par terre et sur le terrain où les Vénitiens avançaient ; elle prit feu, il y eut une grande explosion, et les Vénitiens reculèrent dans un désordre extrême. Alors les Allemands se précipitèrent sur eux, les massacrèrent tous et prirent les riches bourgeois et les belles dames qui étaient venus croyant assister à une victoire assurée. C'est ainsi que Dieu accorde la victoire et le succès. Pensez à Annibal, le plus célèbre et le plus entreprenant des capitaines, lui qui déconfit si bien les Romains, les chassa de l'Afrique, de la Sicile, de l'Espagne, de la France, et qui parcourut en maître toute l'Italie. Je crois qu'il n'a guère

existé d'homme plus remarquable. S'il avait eu un bon historien qui lui eût consacré sa plume, nous connaîtrions de lui de bien beaux exploits.



Le dimanche après la fête de sainte Marguerite, on voulut faire une levée de gens de guerre, sous prétexte de les envoyer retrouver le margrave à Ratisbonne, pour de là marcher contre les Turcs, mais on soupçonnait fort que c'était pour servir contre l'électeur de Saxe. Aussi beaucoup de gens ne voulurent pas se laisser inscrire et se retirèrent. Un d'eux vint trouver le docteur Luther et lui demanda ce qu'il avait à faire, et le docteur Luther lui répondit : « Vous êtes des gens de guerre soldés, et si vous combattez contre les Turcs, faites de votre mieux, et comportez-vous vaillamment; mais si l'on veut vous faire combattre contre la parole de Dieu, alors arrêtez-vous, car vous ne devez agir en rien contre votre conscience. »



Les armes à feu sont des instruments cruels et condamnables, ainsi que le canon; il jette à bas les murailles, il fait voler les gens en l'air. Je crois que c'est l'œuvre du diable en enfer, et que c'est lui qui l'a inventé. Contre les balles, il n'est vaillance ni courage qui serve ; l'on est mort sans avoir rien vu. Si Adam avait vu les instruments que fabriquent ses enfants, il serait mort de chagrin.



Maximilien et le roi de France, Louis, avaient ensemble fait un traité auquel ils désirèrent que le pape accédât. Et lorsqu'ils eurent conclu leurs conventions et que, pour les ratifier plus solennellement, ils se furent partagé entre eux trois une hostie consacrée, chacun en prenant sa part, le pape rompit l'alliance et se ligua avec les Vénitiens. Lorsque l'empereur l'apprit, il dit : « Nous sommes trois qui prétendons être les chefs de la chrétienté, et nous sommes les plus grands scélérats, sans foi ni loi, qu'il y ait sous le soleil ; non-seulement nous nous manquons réciproquement de parole, mais encore nous voulons tromper Dieu. »

Le pape fut battu à Ravenne par les Français le jour de Pâques, et, découragé, abattu, il envoya en secret le cardinal Matthias Lange, qui était alors évêque de Salzbourg, vers l'empereur, et ils s'allièrent derechef contre les Français. Les Suisses enlevèrent aussi Milan aux Français. Il a été répandu bien du sang pour décider à qui passerait Milan, cette belle fiancée dont la dot est de plus d'un million de florins de revenu par an ; c'est une ville fort riche et la clef de l'Italie ; le roi de France offrit à l'empereur Charles, s'il voulait lui en laisser la possession, de lui payer un tribut annuel ; l'empereur consentait seulement à ce que Milan fût cédé au second fils du roi de France, et pour la durée de sa vie uniquement. La guerre s'ensuivit. Lorsque les Français et les Allemands furent en présence, les premiers furent battus ; car l'Allemagne fournit les meilleurs et les plus braves soldats ; ils se contentent de leur solde et protégent le peuple ; ils ne sont pas comme les Espagnols qui veulent être maîtres au logis, avoir les clefs de tout, qui fouillent dans tous les coffres et qui abusent des femmes et des filles. Aussi Antoine de Lève, l'un des plus grands généraux de l'empereur et qui était né en Espagne, lui conseillait bien, au moment de mourir, de ne rien négliger pour s'attacher ses soldats allemands et pour conserver leur amour et leur dévouement.



Les papistes ne déposeront pas les armes qu'ils tournent contre la pauvre Allemagne. Je ne crois pas que nos descendants soient en paix. Que Dieu détourne sa colère de dessus nous, car la guerre est un des plus grands fléaux ; elle ébranle et détruit la religion ; elle bouleverse les États et les familles. Il n'est rien qui ne lui soit préférable. La famine et la peste ne peuvent lui être comparées ; la peste est le moindre et le plus tolérable de ces fléaux. Aussi David, ayant le choix des trois, choisit-il la peste ; il aima mieux tomber dans les mains de Dieu que dans celles de l'homme ; on y trouve plus de miséricorde.



La guerre est comme un hameçon doré; si l'on veut pêcher avec, on n'y gagne pas grand'chose. Et le landgrave, qui est un bon guerrier, me dit un jour en parlant comme un prince et comme un chrétien : « J'ai deux fois fait la guerre; je ne veux plus l'entreprendre. De notre côté, nous nous tiendrons en repos; si nous sommes attaqués, alors nous nous défendrons en invoquant l'assistance de Dieu. » « Ces paroles de ce bon prince furent pour moi une grande consolation, dit le docteur Luther. »



L'an 1539, comme les princes étaient réunis à Francfort à la diète, le docteur Luther dit : « Il n'y a nulle paix à espérer tant que les papistes seront si arrogants et irrités ; ils nous sont bien supérieurs en puissance, en richesse et en force ; mais il n'est pas bon de combattre contre Dieu, car il est le maître de répandre la terreur dans de grandes armées et de les faire battre par un petit nombre d'hommes, ainsi que l'Écriture sainte en offre de nombreux exemples. Ah ! si nous n'étions pas aussi corrompus que nous le sommes ! Grâce à Dieu, notre cause est juste et sainte, mais malheureusement nous sommes ingrats et pervertis. Aussi Dieu viendra-t-il et punira-t-il les bons avec les méchants.



Jules César a assisté à cinquante-deux batailles, et onze cent mille hommes ont péri dans ces mêmes batailles.



On demanda au docteur Luther quelle différence il y avait entre Samson qui avait été si fort, et Jules César, ou tout autre homme célèbre qui aurait eu égale vigueur de corps et d'esprit. Il répondit : « La force de Samson était un effet de l'Esprit-Saint qui l'animait, car il fait accomplir de grandes choses à ceux qui servent Dieu avec obéissance. La force et la grandeur d'âme des païens étaient aussi une inspiration et une œuvre de Dieu, mais non pas de celles qui sanctifient. Je pense souvent avec surprise

à l'exemple de Samson. Une force humaine n'aurait jamais pu accomplir ce qu'il a fait. »

Le 11 avril 1542, Jean Matthesius, maintenant ministre à Joachimsthal, donna un dîner dans la maison de Gaspard Creuziger, et tous les professeurs de théologie et autres professeurs de l'Université y assistèrent, et, lorsqu'on était à table, maître Philippe Mélanchton dit : « Il fait aujourd'hui bien mauvais temps et l'air est bien froid et humide. » Le docteur Luther répondit : « Oui, car c'est le jour de la séparation de l'hiver et de l'été. » Philippe Mélanchton dit : « C'est un triste temps pour les pauvres soldats qui couchent sur la terre. » Le docteur Luther répondit : « On n'y peut rien ; pourquoi les princes jouent-ils à ce jeu-là ? » Philippe Mélanchton : « On dit que chaque prince a des forces considérables avec lui. » — Le docteur Luther : « Il ne s'agit pas tant d'avoir beaucoup de soldats et un grand appareil de guerre qu'une bonne et juste cause à défendre. Les païens eux-mêmes l'ont dit :

Frangit et attollit vires in milite causa,
Quæ nisi justa subest, excutit arma pudor.

Le motif de la guerre donne du cœur et de la vaillance à un soldat ou bien lui brise le courage ; si la cause pour laquelle il se bat n'est pas juste, il en a honte et il manque d'énergie. »

Bernard de Milo envoya au docteur Luther une grande pancarte où il y avait une figure mystérieuse destinée à préserver de toute blessure celui qui en était porteur. Le docteur dit : « Cette superstition est répandue chez les Turcs, les Tartares et les idolâtres, et elle parvient enfin parmi les chrétiens. »

L'empereur Maximilien montrait une grande superstition dans ses campagnes [1]. Dans les périls il vouait à Dieu et il égorgeait le premier être vivant qui s'offrait à lui. — Le docteur Luther raconta ensuite l'histoire d'un Tartare qui fut contraint de tuer une jeune fille fort belle qui était tombée en son pouvoir et pour laquelle il avait une vive passion. « Nous autres chrétiens, nous avons en combattant un grand privilége, celui de la foi dans la prière; tandis que les impies sont complétement étrangers à l'oraison et à la foi. Jephté fit un vœu superstitieux et insensé, et il lui fallut, après sa victoire, tuer sa fille. S'il s'était trouvé en ce temps-là quelque homme pieux, il aurait recommandé à Jephté de ne point commettre ce meurtre.» Maître Vitus demanda alors pourquoi la fille de Jephté avait demandé deux mois pour pleurer sa virginité. Le docteur Luther répondit : « c'est qu'elle mourait sans postérité, ce qui passait, parmi les Juifs, comme la plus grande des calamités, ainsi que nous le montre l'exemple d'Anna, la mère de Samuel. La stérilité est une chose qui engendre la haine, surtout entre des époux vertueux.»

[1] L'empereur Maximilien manifesta, sur le déclin de sa vie, des idées bizarres ; il reste de lui une lettre fort singulière écrite à sa fille Marguerite; devenu veuf, il manifesta le projet d'abdiquer en faveur de Charles, son petit-fils, de se faire nommer pape, et d'être canonisé plus tard. Cette dépêche, écrite en très-mauvais français, mérite que nous en rapportions quelques passages.

« Ne trouvons point pour nulle résun (*raison*) bon que nous nous devons franchement marier, mais avons mis nostre délibération et volonté de jamès plus hanter faeme nue... Après la mort du pape pourunt estre assure de auver le papat, et après estre sainct, et que il vous sera de nécessité que, après ma mort, vous serés contraint me adorer dont je me trouueré gloryoes... Je commence aussy practiker les cardinaulx don II. C ou III. C (200 ou 300) mylle ducas me ferunt un grand seruice... Tenez cette matière secrète, pour laquelle il faut avoir de tant de gens et d'argent secours et pratique; et adieu, fait de la main de vostre bon père, Maximilianus, futur pape.

DES SACREMENTS.

On demanda si les Hussites agissaient bien en donnant la communion aux petits enfants, prétendant que les grâces de Dieu s'appliquent à toutes les créatures humaines. Le docteur Luther répondit qu'ils avaient tort, et que les enfants n'avaient point besoin de la communion pour être sauvés; que cependant il ne fallait pas regarder cette innovation comme un péché, car autrefois saint Cyprien en avait donné l'exemple.



Un hérétique peut-il administrer les sacrements ? Le docteur Luther répondit à cet égard : « Oui, si l'on ignore qu'il est hérétique. Mais aussitôt qu'il avancerait ses erreurs au sujet des sacrements, ce ne serait plus des sacrements véritables. Les sacramentaires nient le corps de Jésus-Christ; les anabaptistes qui nient le baptême, ne baptisent pas réellement. Si quelqu'un s'adressait à un sacramentaire, ignorant qui il était, et ayant la persuasion de recevoir le véritable corps du Seigneur, c'est en effet le véritable corps du Seigneur qu'il recevrait. »



Les anabaptistes disputent sur la manière dont les hommes peuvent être sauvés par l'eau. Il faut répondre que tout est possible à celui qui croit en Dieu tout-puissant. Si un boulanger disait : « Ce pain est un corps, et ce vin est du sang », je ne le croirais pas, et j'en rirais. Mais quand Jésus-Christ, le Dieu tout-puissant, dit, en prenant du pain et du vin : « Voici mon corps et mon sang », il faut bien observer qui est-ce qui parle. Dieu a parlé, et toutes choses ont été faites; il a ordonné, et tout a été créé; il accomplit d'un mot bien des choses que nos yeux ne peuvent voir. Telle est la vertu de l'imposition des mains. Il faut donc croire fermement en Dieu tout-puissant qui peut et veut selon sa promesse. Sa toute-puissance a fécondé la matrice morte de

Sara[1]. Les conceptions et générations de tous les hommes, provenant d'une petite gouttelette de sang, ne sont pas un miracle moindre que la formation d'Adam et d'Ève du limon de la terre et d'une côte de chair. Le monde est tout plein de ces divins prodiges, et toutefois il demeure aveugle. La naissance d'un enfant est un plus grand miracle que la création d'Adam du limon de la terre. Le monde entier ne saurait créer un membre ou une feuille.



On demanda si, en cas de nécessité, un père de famille pouvait administrer à ses enfants et à ses serviteurs la cène du Seigneur. Le docteur Luther répondit : « Il ne le peut nullement, car il n'y est point appelé. Nous lisons dans le *Pentateuque* : « Seigneur, fais défense à ceux qui prophétisent. « Ceux qui ne sont point appelés ne doivent point s'aviser de prêcher, à plus forte raison d'administrer le sacrement. Il en résulterait de grands scandales, car beaucoup de gens n'auraient plus recours aux ministres de l'Eglise, s'ils pouvaient se dispenser de leur ministère. »



Un pasteur demanda comment il fallait agir avec ceux qui, méprisant la parole de Dieu, n'avaient pas, depuis vingt ans, participé à la cène. Le docteur Luther répondit : « Il faut les envoyer au diable, et, après leur mort, les ensevelir à part des fidèles. » — Interrogé ensuite si l'on devait les contraindre à approcher du sacrement, il répondit : « Non, car ce serait agir comme les papistes. Qu'on les instruise, les attire, les exhorte, afin qu'ils viennent spontanément. Mais je suis surpris qu'ils s'abstiennent ainsi des sacrements ; peut-être redoutent-ils la confession particulière. »



On cita le cas de trois frères qui étaient brouillés : l'aîné avait voulu s'attribuer, sur la succession paternelle, une part plus forte

[1] *Saræ mortuam vulvam fœcundavit.*

que celle qui devait lui revenir, et l'affaire était soumise au jugement du sénat. On demandait si les deux autres frères pouvaient participer à la communion. — Le docteur Martin Luther répondit : « Comme ils n'ont point donné cause au procès et comme ils ont cherché à se réconcilier avec leur frère aîné, il doit leur être permis d'approcher du sacrement, d'autant que ce n'est pas d'eux, mais des juges que dépend la décision du différend. »



Le 22 février 1539, un bourgeois de Leipzick, vieux et pieux, étant dangereusement malade, demanda la communion sous les deux espèces; il demanda aussi qu'elle lui fût donnée par un diacre de Wittemberg qui lui donnât l'absoluttion et le consolât. —Le docteur Luther répondit : « Il faut le consoler par la parole de Dieu, et qu'il demande le sacrement à ses pasteurs. Car les ecclésiastiques de Wittemberg n'ont aucun droit sur l'église de Leipsick. »



Le diable, ennemi de Jésus-Christ, s'efforce d'obscurcir par diverses profanations la cène du Seigneur. Epiphane écrit que de son temps quelques fanatiques avaient poussé l'impiété jusqu'à avaler le sang menstruel des femmes en disant : « Ceci est mon sang. » Il faut donc veiller pour la vraie religion, afin que nous ne participions pas aux scandales.



Le docteur Luther dit en 1531 : « Dieu a souvent changé les sacrements et les signes dont il fait usage. Depuis le temps d'Adam jusqu'à celui d'Abraham, l'Église offrait des sacrifices, et le feu du ciel, descendant sur les victimes, les consumait. Noë a eu l'arc-en-ciel pour signe. La circoncision a été recommandée à Abraham, elle a duré jusqu'à la venue de Jésus-Christ. C'est alors que le baptême a été institué, et il dure encore de nos jours. Les signes visibles se sont amoindris, mais les mystères

et les œuvres qu'ils couvrent sont devenus bien plus considérables. »



Le docteur Luther ayant un jour demandé à Jérôme Weller comment il se trouvait, celui-ci répondit qu'il était troublé et mal à l'aise ; alors le docteur lui répliqua : « N'as-tu pas reçu le baptême? Oh! quelle grâce Dieu nous a faite en instituant ce sacrement, que les Turcs et les infidèles ne reçoivent pas! Remercions de tout notre cœur Dieu qui nous régénère, nous fortifie et nous console. »



Lorsque Jésus-Christ recommanda à ses apôtres d'aller instruire toutes les nations et de les baptiser, il voulut que les enfants ne fussent pas exclus ; les apôtres devaient baptiser tous les gentils qu'ils fussent jeunes ou vieux, grands ou petits. Le baptême des enfants a été ainsi prescrit. Jésus-Christ a dit : « Le royaume de Dieu est aux petits enfants (Saint Marc, ch. x, v. 14). Il ne faut pas que nous regardions ce texte avec les yeux d'un veau ou que nous le contemplions comme une vache considère une porte neuve ; il faut que nous agissions à son égard comme, à la cour, l'on agit à l'égard des lettres d'un prince; il faut le lire trois fois, c'est-à-dire souvent, et y réfléchir mûrement.



Les papistes disent que le pape Melchiade baptisa l'empereur Constantin, mais c'est une fable ; cet empereur fut baptisé à Nicomédie, par Eusèbe, évêque de cette ville, dans la soixante-cinquième année de son âge et la trente-troisième de son règne.



Le docteur Luther raconta qu'un docteur en médecine avait vu baptiser un enfant dans une église et qu'il avait été tellement touché des paroles de la cérémonie, qu'il dit que s'il était sûr d'avoir, lui aussi, reçu le baptême, il ne ressentirait aucune frayeur en présence du diable. On assura au docteur qu'il avait été bap-

tisé, et telle devint son audace que le diable lui ayant apparu sous la forme d'un bouc, il le saisit, se confiant en son baptême, par les cornes, le renversa sur une table et le retint de force, si bien que les cornes lui restèrent dans la main, le bouc ayant disparu. Un autre voulut en faire autant, et le diable l'étrangla. « Il en est ainsi, ajouta le docteur Luther, lorsqu'on veut, par témérité, suivre des exemples qui ont été le fruit d'une inspiration de la foi. »



Les anabaptistes prétendent que les enfants, n'ayant pas la raison, ne doivent pas recevoir le baptême; je réponds que la raison ne contribue en rien à la foi. De ce que les enfants sont dépourvus de raison, ils n'en sont que plus propres et plus aptes à recevoir le baptême. Car la raison est le plus grand adversaire qu'ait la foi : elle ne vient nullement en aide aux choses spirituelles; bien souvent elle tient pour folie tout ce qui vient de Dieu et elle lutte contre la parole divine. Si Dieu peut donner le Saint-Esprit aux adultes, il peut, bien davantage, le donner aux enfants. La foi vient de la parole de Dieu, lorsqu'on l'entend; les petits enfants entendent la parole de Dieu en recevant le baptême, et ils reçoivent ainsi la foi.



Lorsque, dans l'accouchement d'une femme, le bras ou la jambe de l'enfant se présente seul, il ne faut pas baptiser ce membre, dans l'idée que l'enfant peut ainsi recevoir le baptême [1]. Encore moins peut-on prétendre baptiser un enfant qui n'est pas venu au monde en versant l'eau sur le ventre de la

[1] Il existe sur la question que discute ici Luther, et sur d'autres du même genre, un gros in-folio imprimé à Palerme en 1758, l'*Embryologia sacra* du chanoine sicilien Cangiamila. L'abbé Dinouart, assisté du médecin Roux, a donné une version abrégée de cet ouvrage, lequel a été, de plus, traduit en diverses langues, et notamment en grec moderne par le jésuite Velastie. Cangiamila n'hésite pas à attribuer les accouchements laborieux à la malice du démon.

mère. Le texte de saint Jean nous montre évidemment que pareilles pratiques sont interdites et contraires à l'Ecriture : « Sinon que quelqu'un soit né de nouveau, il ne peut voir le royaume des cieux. » Il faut donc pour qu'un enfant soit baptisé qu'il soit *né*, ce qui n'a point lieu tant qu'il n'est pas sorti entier du corps de sa mère. Quand pareil cas se présente, les assistants doivent s'agenouiller et adresser leurs prières à Jésus-Christ, afin qu'il daigne délivrer le pauvre enfant de ses peines et souffrances; ils ne doivent plus douter ensuite que le Seigneur n'agisse selon ce que lui conseilleront sa miséricorde et sa sagesse. Cette prière est faite avec foi et elle introduit l'enfant auprès de Dieu, qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient. » Nous devons donc nous tenir pour assurés que l'enfant n'est point exclu du salut, lors même qu'il n'aurait pu recevoir le baptême régulièrement. S'il arrive qu'en venant au monde l'enfant soit extrêmement faible et débile, et qu'il coure un danger certain de mourir avant qu'on ait eu le temps de le porter à l'église, alors les femmes doivent le baptiser elles-mêmes, en employant la formule consacrée. En pareil cas, il doit être recommandé à la mère d'avoir auprès d'elle, tout au moins, deux ou trois femmes ou individus qui puissent attester que le baptême a été administré à l'enfant. Car, ainsi que l'a dit l'Écriture : « En la bouche de deux ou trois, gît tout témoignage. »



Quelqu'un qui était absent écrivit pour que l'on demandât au docteur Luther s'il était permis de baptiser avec de l'eau chaude. Le docteur répondit : « Mandez à ce benêt que, chaude ou froide, l'eau est toujours de l'eau. »



En 1541, le docteur Menius demanda au docteur Luther comment il fallait baptiser un juif, et le docteur lui dit qu'il fallait remplir une grande cuve d'eau, ôter au juif ses vêtements, le couvrir d'un habillement blanc et le faire asseoir dans l'eau et le

baptiser sous l'eau. « De même, ajouta le docteur Luther, les anciens, lorsqu'ils recevaient le baptême, s'y présentaient revêtus de vêtements blancs. Aussi le premier dimanche après Pâques, consacré à cette cérémonie, était appelé *dominica in albis*; un pareil vêtement était d'autant plus convenable, que l'on avait coutume d'ensevelir les morts dans des linceuls blancs. Le baptême est un emblème de notre mort, et je prétends que lorsque Jésus-Christ reçut, dans le Jourdain, le baptême des mains de Jean, il était vêtu de blanc. Si un juif non converti de cœur me demandait le baptême, je le conduirais sur le pont de l'Elbe, je lui attacherais une pierre au cou et je le jetterais dans le fleuve, car les drôles nous insultent ainsi que notre religion.»

Et le docteur Luther recommanda à Juste Menius de ne pas se laisser séduire par les paroles flatteuses des juifs.

⁂

On demanda ce qu'il fallait faire dans l'incertitude que quelqu'un eût reçu le baptême; devait-on le baptiser une seconde fois sous condition en disant : « Si tu n'as pas été baptisé, je te baptise? » Le docteur Luther répondit : « L'Église ne doit point souffrir semblables baptêmes; si l'on doute qu'un homme ait été baptisé, il faut lui donner le baptême pur et simple. » — Quant aux motifs de cette décision, ils sont consignés dans une lettre que le docteur Luther écrivit au docteur Wenzel Linken, ministre à Nuremberg.

⁂

L'eau et la parole divine sont l'essence du baptême; si un juif se faisait baptiser dans de mauvaises intentions et par astuce, le baptême que nous lui aurions administré de bonne foi n'en serait pas moins valide. De même, ceux qui s'approchent du sacrement de l'Eucharistie sans en être dignes, reçoivent réellement la communion, bien qu'ils n'aient pas les dispositions nécessaires.

⁂

Voyez quelles grâces Dieu nous a faites; il nous appelle à lui par le baptême et par la parole de l'Evangile, mais nous nous montrons constamment indignes de tant de faveurs, et nous ne renonçons point à nos péchés. Que la parole divine murmure tout bas ou qu'elle tonne, qu'elle chante aigre ou doux, elle ne nous émeut point. Aussi Dieu a-t-il dit : « Le juste vivra de sa foi » (*Habacuc*, ch. II, v. 4), c'est-à-dire, celui qui croira sera sauvé.



Il n'y a pas de doute que les femmes qui meurent en mal d'enfant et qui meurent dans la foi, ne soient admises à la béatitude, car elles succombent dans l'emploi et les fonctions que Dieu leur a assignés. Le docteur Luther dit ensuite qu'autrefois il s'était introduit l'idée de différer le baptême jusqu'à ce que l'on fût devenu grand, afin d'effacer les péchés en même temps. Mais cette pieuse erreur devint une occasion de malice, et il y eut des gens, comme saint Augustin, qui retardaient et remettaient toujours le moment de leur baptême, ce qui marquait le peu d'estime qu'au fond ils éprouvaient pour ce sacrement.



A propos de la confession auriculaire, on demanda si un prêtre pouvait être contraint de révéler en justice ce qui lui avait été confié. — Le docteur Luther répondit : « Il n'y est nullement tenu; ce qu'il a appris ne relève que du tribunal de Dieu et de la conscience, et il peut dire : « Seigneur juge, dès que je suis sorti du confessionnal, j'ignore totalement les faits au sujet desquels vous m'interrogez. »



On demanda ceci au docteur Luther : si un prêtre a absous une femme qui a tué son enfant, et si ensuite le crime vient à se découvrir, le prêtre peut-il être interrogé par le magistrat? — Le docteur répondit : « Il ne le peut d'aucune façon ; il faut distinguer entre le droit politique et le droit ecclésiastique. Ce n'est pas à un homme qu'elle s'est confessée, mais à Jésus-Christ ;

si Jésus-Christ se tait sur son crime, je dois me taire également et répondre tout simplement que je n'ai rien appris. Il ne faut pas laisser le droit politique empiéter au delà de ses prérogatives. »

On raconta le trait suivant qui s'était passé à Venise : un moine avait donné l'absolution à une femme qui lui avait avoué, en confession, avoir coupé la gorge à un jeune homme couché avec elle et avoir jeté le cadavre à l'eau. Ensuite ce moine se laissa corrompre par une somme d'argent et il révéla l'action de cette femme. Elle se défendit en disant qu'elle avait eu l'absolution. Le conseil de Venise jugea que le moine devait être brûlé et la femme bannie de la ville. — Le docteur Luther dit : « C'est une décision juste, sage et équitable ; elle fait honneur au sénat de Venise; le moine méritait fort bien d'être brûlé, comme traître et parjure. »

DU PÉCHÉ ORIGINEL, DE LA JUSTIFICATION, DE LA PRIÈRE, ETC.

Le docteur Luther se faisait un jour couper les cheveux et raser le visage, et il dit au docteur Jonas qui se trouvait là : « Le péché originel est en nous comme la barbe. On la coupe aujourd'hui, notre visage est frais, demain elle a repoussé ; tant que nous sommes en vie, elle ne cesse de repousser. Il en est de même du péché originel [1] ; il ne peut être extirpé complétement, il se fait sentir et se montre tant que dure notre existence. Mais notre devoir est de l'abattre sans relâche et de nous opposer à lui autant que nous le pouvons. »

[1] Dans son commentaire sur le quatrième psaume, Luther prétend que l'enfant est déjà pécheur dans le sein de sa mère, fange digne de réprobation avant d'être changée en vase humain : *Lutum illud ex quo vasculum hoc fingi cœpit damnabile est. Fœtus in utero antequam nascimur et homines esse incipimus, peccatum est.*

Quoique le péché originel ait eu pour résultat, afin de nous punir, qu'il y ait eu beaucoup de bêtes méchantes et sauvages qui peuvent nuire à l'homme, tels que les lions, loups, ours, serpents, lézards, etc., Dieu a cependant étendu sur nous sa miséricorde. Car n'est-il pas vrai qu'il existe bien plus de moutons que de loups, beaucoup plus d'écrevisses que de scorpions, plus de poissons que de serpents, beaucoup plus de bœufs que de lions, beaucoup plus de vaches que d'ours, etc. ?



L'Oraison dominicale est ma prière ; c'est celle que je répète ; j'y mêle de temps en temps quelque chose des psaumes, afin de demander à Dieu qu'il confonde et couvre de honte les faux docteurs et les ennemis de la foi. Je ne trouve aucune prière qui soit comparable à l'Oraison dominicale ; je la préfère à tous les psaumes [1].



Les papistes s'efforcent de soutenir leur détestable cause par de très-mauvais arguments qu'il est facile de réfuter ; c'est ainsi

[1] Telle était aussi l'opinion de Montaigne : « Ie ne scay si ie me trompe, mais, puisque par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a esté prescrite et dictée par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons. A toutes actions particulières auxquelles on a accoustumé de mesler des prières ie vouldroy que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement au moins tousiours. » (*Essais*, liv. I, ch. LVI.)

Luther s'appliquait avec ferveur à l'oraison ; il écrivait, à l'époque de la diète d'Augsbourg : « Je prierai et je pleurerai jusqu'à ce que je sache que mes cris ont été entendus dans le ciel. » Citons encore le témoignage d'un de ses familiers, le docteur Vitus, qui s'exprime ainsi dans une lettre adressée à Mélancthon : « Il ne s'écoule pas un jour dont Luther ne passe en oraison au moins trois des heures les plus favorables à l'étude. Il m'est arrivé une fois de l'entendre prier. Bon Dieu ! quelle spiritualité ! quelle foi dans ses paroles ! »



qu'ils disent : « Tout acte de concupiscence est illicite; donc, etc. » Je réponds : « Le penchant d'un sexe vers l'autre dans l'état de mariage n'est pas un acte de concupiscence, mais une institution de Dieu, légitime et pure, quoiqu'elle soit empoisonnée par les conséquences du péché originel. »



Le fondement de la justification[1], ce sont les promesses divines qui sont appliquées aux consciences par la foi. La foi n'est pas seulement une qualité, mais une connaissance des promesses de Dieu, accompagnée d'un véritable assentiment. Elle comprend la volonté de Dieu, et elle met en elle sa confiance, en mortifiant par l'Esprit saint les œuvres de la chair. Cette véritable foi ou confiance, les démons ne l'ont pas, parce qu'ils ne croient pas tous les articles de la foi.



Telle fut la foi d'Abraham, que lorsqu'il ressuscitera au dernier jour, il gourmandera notre incrédulité, disant : « J'ai à peine eu la centième partie des promesses qui vous furent faites, et cependant j'ai persévéré dans la foi. »



[1] Empruntons ici à un écrivain distingué, à M. Nisard, quelques explications nécessaires sur un point de doctrine qui occupe une place éminente dans les écrits de Luther et dans les controverses au milieu desquelles s'écoula sa vie. La question de la justification était l'une des plus considérables que la réforme eût soulevées. Être justifié, c'est-à-dire, quitter l'état injuste pour l'état juste ; d'impie, de païen, devenir enfant de Dieu ; d'exclu de ses divines promesses, y être à jamais participant ; quel plus grand intérêt, et où était-il de plus grande conséquence d'assurer les esprits, puisqu'il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort éternelle ? Dans la doctrine catholique, on était justifié principalement par les bonnes œuvres. La part de la foi se réduisait à la connaissance de la loi chrétienne. Luther changea tout cela. Saint Paul avait dit : « Nous sommes justifiés par la seule foi », Luther ajouta : « Par la seule foi sans les œuvres. » Dans la doctrine catholique, la foi était implicitement dans les œu-

C'est un grand aveuglement du cœur humain de ne pouvoir se saisir du trésor des grâces qui lui est donné; nous avons été baptisés, nous avons la foi, les sacrements, et nous ne voulons pas nous dire saints. Car nous ne distinguons pas la foi de l'Esprit saint, qui est la certitude elle-même dans la parole.—Maître Kinneck répondit: « Si vous dites que l'Esprit saint est une certitude vis-à-vis de Dieu, alors tous les sectaires qui ont une persuasion certaine de leur religion, ont l'Esprit saint. » Le docteur Luther répondit: « Ils n'ont aucune certitude; Mahomet, les papistes, les sacramentaires ne s'appuient pas sur la parole de Dieu, mais sur leur foi personnelle. »



La foi est dans l'intelligence, l'espérance dans la volonté; mais ces deux vertus ne peuvent se séparer, non plus que les chérubins du lieu de propitiation.

vres; dans la doctrine luthérienne, elle en était séparée, elle était tout. Il est vrai qu'à cette foi paisible et de tradition que demandait la doctrine catholique, la doctrine luthérienne substituait une foi spéciale, absolue, véhémente, marquée du caractère de son auteur et réclamant de Dieu la justification à titre de promesse. Cela consistait à dire, dans la pratique, de toutes les forces de son être: « Je crois que mes péchés me seront remis par les seuls mérites de Jésus-Christ, médiateur et propitiateur. » C'est ce qu'on appela la justice imputative. Dans le commencement, on fut si épris de cette justice, qu'on ne s'occupa point des œuvres. On les proscrivit dans ce qui n'avait été que l'abus; mais les difficultés que Luther et ses disciples n'avaient pas vues d'abord, ne tardèrent pas à se montrer dans toutes leurs forces. Mélanchton se donna des peines incroyables pour retenir les bonnes œuvres, dont son esprit pratique sentait toute la nécessité, et toutefois ne pas abandonner la justice imputative aux charmes de laquelle, pour parler comme Bossuet, il ne put jamais renoncer. Luther ne prit point tant de peine; une fois le dogme de la justification par la foi proclamé, il ne se soucia point de le concilier avec les œuvres et se reposa dans la joie de son invention, ou bien, lorsque les événements le pressèrent, on le vit, selon le besoin de sa politique ou de son orgueil, tantôt abonder dans son premier sens, tantôt faire à la doctrine des œuvres des concessions inattendues, peu calculées, et comme avec la pensée de les retirer dans l'occasion.



Des prières émanées du fond du cœur, et les plaintes des pauvres gens, soulèvent une telle clameur, que tous les anges dans le ciel doivent l'entendre. Notre Seigneur Dieu doit avoir de grandes oreilles et une ouïe perçante et subtile.



Quelqu'un demanda au docteur Luther si celui qui prie maudit aussi. « Oui, répondit-il, car lorsque je fais cette prière : *que ton nom soit béni*, alors je maudis Erasme et tous les hérétiques qui offensent et méprisent Dieu. »



Jésus-Christ a donné l'Oraison dominicale d'après les idées des Juifs, c'est-à-dire qu'elle s'adresse au Père seul, bien que ceux qui prient doivent, pour être exaucés, le faire par l'intercession du Fils. Quelqu'un demanda au docteur Luther pourquoi il en était ainsi ; il répondit : « Jésus-Christ ne voulait pas être loué avant sa mort. »



L'an 1542, le docteur Luther parla de la puissance et de l'utilité de la prière, et il raconta cette histoire : « Le roi de Perse avait assiégé la ville d'Edesse, et l'évêque, voyant que tout secours humain était trop faible, et que la ville ne pouvait résister, ni se défendre longtemps, monta sur les murailles, étendit sa main vers le ciel et pria, et il fit en même temps le signe de la croix du côté des ennemis. Aussitôt tous les chevaux eurent les yeux pleins de mouches, et ils s'enfuirent dans la campagne. Dieu peut également affaiblir et briser le cœur des Turcs, si nous prions avec persévérance et avec foi. »



DE LA FOI, DU ROYAUME DE DIEU, ETC.

Puisque Dieu savait que l'homme ne persévérerait pas dans son état d'innocence, pourquoi l'a-t-il créé ? — Le docteur Luther

répondit en riant : « Le Seigneur, puissant et magnifique, savait bien qu'il lui fallait dans sa maison des latrines et des égouts; il sait bien ce qu'il fait. Abstenons-nous de ces pensées et questions abstraites; considérons la volonté de Dieu telle qu'il nous l'a révélée. Il y a bien des gens qui, ayant entendu et compris la parole de Dieu, voudraient qu'elle ne fût pas venue à leurs oreilles; mais le serviteur qui connaît la volonté de son maître, et qui ne l'accomplit pas, sera puni plus rigoureusement. En toute parole et en toute action, Satan est l'opposé de Dieu. Ainsi, tout impie est très-assurément possédé de Satan, quoique ce ne soit pas toujours corporellement. »



Le docteur Henning demanda au docteur Luther si la raison n'a point d'autorité parmi les chrétiens, puisqu'elle doit être écartée dans les choses de la foi. Le docteur répondit : « Avant la foi et la connaissance de Dieu, la raison n'est que ténèbres; mais pour ceux qui croient, c'est un excellent instrument ; et toutes les facultés et tous les dons sont pernicieux chez les impies, mais salutaires chez les gens pieux, la raison, l'éloquence, la parole. La raison doit être illuminée par la foi et vivifiée par l'esprit, alors elle est régénérée. C'est ainsi que ma langue est tout autre que ce qu'elle était, quand j'étais dans les erreurs du papisme. La raison est sujette à la vanité, mais la foi sépare la vanité de la substance, comme David a fait usage de son arc, de son glaive et de ses armes, disant : « Je ne mettrai pas ma confiance en mon arc ; » cependant il ne le jeta pas. De même, les gens pieux savent que leur femme, leurs enfants, leur or ne servent nullement à acquérir la vie éternelle; cependant ils n'y renoncent point, mais ils séparent la substance de la vanité. L'or reste de l'or au cou d'une p—n. Le corps d'une p—n est l'œuvre de Dieu tout comme celui d'une femme vertueuse.



De tous les dons accordés à l'homme, il n'en est pas de plus grands que celui de la parole ; c'est ce qui le met au-dessus de

tous les autres animaux; il en est qui nous surpassent sous le rapport de la vue, de l'ouïe, de l'odorat; mais la faculté de parler leur manque. Les filles parlent et marchent plus promptement que les garçons. L'ivraie croît plus vite que le bon grain. A quatorze ans, une fille est nubile, tandis que l'homme est encore trop jeune pour le mariage. La misère est grande dans la vie humaine, et ce que nous devons le plus souhaiter, c'est d'avoir une heureuse nuit et de dire adieu au monde. Toute la vie n'est que folie. Enfants, nous avons tous les défauts de l'enfance; dans la jeunesse, l'amour nous fait succomber; vieux, nous devenons pires, nous sommes avares, adorateurs de Mammon.



La foi est la dialectique, car ce n'est autre chose que la sagesse et la prudence. L'espérance est la rhétorique, car ce n'est autre chose qu'une élévation de l'esprit. De même que la prudence, sans le courage, est vaine, la foi n'est rien sans l'espérance, parce que l'espérance supporte les maux et elle en triomphe, tout comme le courage, sans la prudence, n'est que témérité. L'espoir sans la foi est la présomption dans l'esprit. La foi est donc la clef de l'Écriture sainte, et la vraie cabale qui est reçue des mains de la tradition, tout comme les prophètes laissèrent leur doctrine à leurs disciples. On dit que saint Pierre versait des larmes toutes les fois qu'il lui revenait dans la mémoire avec quelle douceur Jésus-Christ enseignait. C'est l'espérance qui accomplit toutes choses dans le monde. Nul cultivateur ne sèmerait un grain de blé, s'il n'avait pas l'espoir de la récolte; nul jeune homme ne se marierait sans l'espoir d'avoir des enfants; nul marchand ou ouvrier ne se livrerait au travail, s'il n'espérait pas un profit ou un salaire; l'espérance nous encourage bien plus à mériter la vie éternelle.



L'empire du Christ est un empire de grâce, de miséricorde et de toute consolation, ainsi que le décrit le psaume CXVII, v. 2: « Sa gratuité est très-grande sur nous, et la vérité de l'Éternel

demeure à toujours. » Le royaume de l'antechrist, c'est-à-dire du pape, est un royaume de mensonge et de corruption, ainsi que l'a dit David (psaum. x, v. 7). Sa bouche est pleine de malédictions, de tromperies et de fraudes; il n'y a sous sa langue que tourments et qu'outrages. Le royaume de Mahomet est un royaume de vengeance, de courroux et de dévastation.



Les faibles dans la foi appartiennent aussi au royaume de Jésus-Christ, autrement le Seigneur n'aurait pas dit à saint Pierre : « Fortifie tes frères. » Il est dit aussi dans l'Epître aux Romains (xiv, 1) : « Recevez celui qui est faible dans la foi », et dans la première aux Thessaloniciens (v. 14) : « Nous vous prions de consoler ceux qui ont l'esprit abattu, et de soulager les faibles. » Si les faibles dans la foi n'appartenaient pas à Jésus-Christ, que seraient devenus les apôtres que le Seigneur a souvent gourmandés pour leur incrédulité, même après sa résurrection ?



Nous devons nous réjouir sans réserve en Jésus-Christ, comme saint Paul nous y exhorte, nous recommandant d'être pleins de joie et d'allégresse, et de ne pas nous laisser aller à l'abattement et à la maladie. Mais le malin esprit met tous les obstacles qu'il peut à cette joie ; il tourne sans relâche autour de nous, nous vexe et nous tourmente, nous attaque de ses flèches de feu, déchaîne contre nous de méchantes gueules pleines de venin. J'ai souvent beaucoup à en souffrir.



Tant que Jupiter, Saturne, Apollon, Mars, Diane, Junon, Vénus, etc., gouvernaient, c'est-à-dire, étaient adorés par les païens comme des dieux (les Juifs avaient aussi adopté souvent des idoles étrangères), Jésus-Christ, d'abord, et les apôtres ensuite, durent employer les miracles et les signes visibles pour amener les infidèles à la véritable doctrine et pour détruire le culte des idoles. C'est pour que ces signes durassent jusqu'à ce que la

doctrine de l'Évangile fût affermie et consolidée, que le baptême et l'eucharistie furent institués.



Les miracles spirituels, ceux que Jésus-Christ regarde comme les vrais miracles, durent encore, et s'effectueront jusqu'à la fin du monde. Il y a tous les jours des personnes qui croient en Jésus le crucifié, et qui sont prêtes à sacrifier la vie et tout ce qu'elles possèdent plutôt que de déserter sa parole. Elles sont les émules du centurion, qui était païen, mais dont notre Seigneur a loué la foi, et de la Chananéenne à laquelle il a dit : « Femme, ta foi est grande. »



La plus grande punition que Dieu nous inflige dans son courroux, c'est lorsqu'il nous retire sa parole, ou qu'il ne nous parle plus, et qu'il laisse les gens s'égarer. C'est ainsi qu'il en a usé pour les Grecs, les abandonnant à Mahomet et aux Turcs ; et nous, il nous avait livrés aux Italiens, au pape, et aux plus honteux excès.



Le docteur Luther, voyant un jour des animaux paître dans une prairie, dit : « Je regarde ces bêtes comme des prédicateurs chargés de nous annoncer d'avoir confiance en Dieu, qui nous nourrit et qui nous traite comme ses enfants ; ne nous apportent-elles pas du lait, du beurre, du fromage, de la laine ? »

Personne ne peut faire le compte de ce que la Providence divine distribue, même aux animaux qui nous semblent les moins utiles. Je suis sûr que la nourriture des moineaux, durant une seule année, excède, sous le rapport de la valeur, la totalité des revenus du roi de France.



Dieu exerce tous les métiers avec une habileté consommée ; comme tailleur, il prépare pour un cerf un habit dont il le revêt, et qui peut lui durer neuf cents ans sans avoir besoin d'être renouvelé. Comme cordonnier, il lui donne d'excellents souliers,

en munissant ses pattes de sabots qui résistent à toutes les fatigues. Dieu se montre aussi comme cuisinier; il cuit et apprête toutes sortes de plats au feu qu'il a allumé, c'est-à-dire au soleil.

Que tout ce qui respire loue le Seigneur, dit le psaume CL; d'où il suit que Dieu doit être loué et honoré dans tous les idiomes. Pourquoi donc l'empereur a-t-il défendu de prier et de chanter en allemand?



A coup sûr, Dieu a bien plus de bonté et d'attachement pour moi que ma Catherine n'en a pour son petit Martin. Ni ma Catherine ni moi ne voudrions arracher un œil à notre enfant, ou lui couper la tête; Dieu bien moins encore. Il voit d'un cœur tendre et affectionné ceux qui lui sont fidèles, ainsi qu'un père et une mère considèrent leurs enfants, comme Dieu lui-même l'a dit par la bouche du prophète Isaïe (chap. XLIX, v. 15): « La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite? Mais quand même elle l'aurait oublié, encore ne t'oublierai-je pas. » Mais Dieu montre de la patience et de la clémence à notre égard. Il a voulu que son fils se revêtît de notre chair, et s'incarnât afin de nous sauver.



Lorsque je pense à la miséricorde divine, je suis effrayé de voir jusqu'à quel point Dieu l'a portée.



Lorsque Jésus-Christ dit un mot, il ouvre la bouche d'une telle grandeur qu'il embrasse le ciel et la terre, même lorsqu'il ne parle que du bout des lèvres. La parole de l'empereur a de la puissance, mais celle de Jésus-Christ gouverne l'univers entier.



Jésus-Christ est venu une fois sur la terre; il s'est manifesté par des signes et des miracles visibles, et il doit apparaître une

seconde fois. Je ne demande pas qu'il m'envoie un ange. Et lors même qu'un ange viendrait vers moi et se montrerait à mes yeux sous une forme corporelle, je ne croirais point en lui. Je ne veux m'attacher qu'à la parole de Dieu, telle qu'il me l'a révélée par ses apôtres et ses prophètes, et je ne veux écouter ni entendre aucune autre voix. Le docteur Luther ajouta : « Il y a maintenant bien plus de chrétiens qu'il n'y en avait du temps de saint Paul; mais y a-t-il plus de justes et de fidèles observateurs de la parole de Dieu? Ah! je crains bien qu'au moment où viendra la fin du monde, elle ne trouve la terre aussi corrompue que lorsque survint le déluge, lorsqu'il n'y eut que huit personnes sauvées dans l'arche. »



Le diable prétend être le prince et le Dieu du monde; il est donc l'ennemi juré, implacable de Jésus-Christ, de sa parole et de ceux qui la suivent avec sincérité et sans corruption. Il est impossible que Jésus-Christ et le diable restent ensemble dans le même lit; l'un doit étouffer l'autre. De même, nous autres, luthériens et papistes, nous ne pouvons demeurer ensemble sous le même toit; nous ne pouvons nous souffrir mutuellement; il faut qu'une des parties succombe. Les Juifs et les apôtres habitèrent quelque temps sous le même toit; mais les Juifs finirent par plier bagage.



Tout ce qu'il y a dans le monde, hors de Jésus-Christ, quelque élevé et pompeux que cela soit, quelque angélique que cela paraisse, qu'on l'appelle sainteté, vertu, honneur, mérite, ce n'est qu'un masque imposteur sous lequel se cachent la plus extrême malice et le diable lui-même. Ce n'est pas qu'il ne soit bien d'être savant, sage, vertueux; mais si l'on ne rapporte pas à Dieu toutes ces qualités et tous ces dons, le diable en profite pour abriter dessous les péchés les plus honteux.



En 1546, le docteur Luther étant à Eissleben, dit que jusqu'à sa quarantième année un homme était presque comme un enfant, et il cita ce proverbe qui est d'une grande vérité : « Celui qui, à vingt ans, n'a pas de beauté, à trente ans, pas de force, à quarante ans, pas de prudence, et à cinquante ans, pas de sagesse, peut bien renoncer à connaître le bonheur. »



La grâce de Dieu est si grande qu'elle ne peut être embrassée, ni saisie sans combat, sans tribulations et sans épreuves, ainsi que saint Paul en a offert un exemple, lorsqu'il dit qu'un ange de Satan lui donne des soufflets ; il en est de même de tous les justes.



Tous les hommes sont les esclaves du péché ; il est le plus cruel et le plus barbare tyran qui puisse sévir contre la race humaine et comprimer les efforts de toutes les créatures. Ceux de tous les anges, pour briser son joug, auraient été sans résultat, sans l'intercession de Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice pour nous en délivrer. C'est ce qu'exprime, avec beaucoup d'énergie, ce passage de saint Paul (*Épître aux Galates*, ch. I, v. 4) : « Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nos péchés. »



On demanda un jour au docteur Luther d'où venait le péché, et quelle en était la source. Il répondit : « La sainte Écriture nous montre qu'il vient du diable, qui séduisit nos premiers parents, et qui les fit renoncer à l'obéissance qu'ils devaient à Dieu. Leur péché a non-seulement affaibli nos corps, et nous a rendus sujets à la mort, il a encore complétement corrompu et infecté la volonté, le cœur et la raison. L'homme a perdu la véritable connaissance de Dieu, et son libre arbitre est devenu tellement dépravé, qu'il ne s'attache qu'à ce qui est mauvais, c'est-à-dire, à ce qui est contre la parole divine. »



Les péchés qui concernent le prochain sont supportables; mais ceux qui attaquent la miséricorde de Dieu sont sans excuse. Il n'en est pas de plus grand ni dont il sera tiré plus sévère vengeance que de persécuter les pauvres chrétiens.



La nature humaine est tellement corrompue, qu'elle n'a plus aucun désir de la vie éternelle et des biens célestes. De même, un petit enfant, lorsqu'il vient d'arriver au monde, n'a aucune curiosité de savoir ce qui se passe sur la terre, et on lui offrirait toutes les richesses, toutes les grandeurs, tous les plaisirs imaginables, qu'il ne s'en soucierait nullement; il ne voudrait que le sein de sa mère. Nous agissons pareillement, nous autres hommes charnels; la prédication de l'Evangile nous offre de magnifiques trésors qui nous serviraient à gagner le royaume de Jésus-Christ; nous en faisons fi, et nous ne pensons qu'à satisfaire notre goût pour les choses terrestres et passagères.



Le docteur Luther disait souvent: « J'ai trois mauvais chiens: l'orgueil, l'ingratitude et l'envie. Celui qui est mordu de ces chiens l'est bien cruellement. »



Je voudrais bien savoir ce qu'est l'âme humaine: le corps, lorsqu'elle ne l'anime plus, est comme une pierre. Il y a là des choses que je ne puis comprendre.



Un mensonge est comme une boule de neige; plus il roule de çà et de là, plus il devient gros.



L'écorce de cannelle a la propriété de purger et de purifier les yeux ; elle sert contre la morsure des vipères et celle des serpents. C'est l'image de l'Evangile, qui dissipe les ténèbres et qui ramène la lumière, et qui est aussi un excellent remède contre les morsures du ver empoisonné, c'est-à-dire du diable et de ses sectateurs.



En 1540, le docteur Luther donna un souper auquel il invita les principaux membres de l'Université, et maître Eissleben fut du nombre des conviés. Après que l'on eut mangé, comme chacun se livrait à l'allégresse, le docteur Luther fit apporter un grand verre, sur la surface duquel étaient tracés des cercles successifs, et il y but à la santé de ses convives. Chacun lui rendit raison, et lorsque vint le tour d'Eissleben, il fit passer le verre au docteur Luther, et il dit : « Docteur, prenez que ce verre de vin représente, jusqu'au premier cercle, les préceptes du Décalogue, jusqu'au second, la foi, jusqu'au troisième, l'Oraison dominicale, et jusqu'au dernier, le catéchisme. » Le docteur Luther vida le verre, et, l'ayant derechef fait remplir, il le renvoya à maître Eissleben. Celui-ci voulut boire, mais cela lui fut impossible, et après avoir bu jusqu'au premier cercle, il le posa, et il parut confus. Alors le docteur Luther dit : « Je savais bien que maître Eissleben pouvait avaler les dix commandements ; mais quant à la foi, à l'Oraison dominicale et au catéchisme, il y renonce volontiers.



J'ai cru à tout ce que disaient le pape et les moines, et maintenant j'ai peine à croire à ce que dit Jésus-Christ lui-même, qui ne saurait mentir. C'est une chose bien désolante, et contre laquelle il nous faut lutter jusqu'à notre dernier moment.



DES LÉGENDES.

Sainte Elisabeth est née l'an 1207, lorsque l'empereur Othon et Philippe se disputaient la couronne impériale. Elle n'a pas

vécu au delà de vingt-quatre ans. Cinq ans après sa mort, elle a été canonisée et inscrite au rang des saints par le pape Grégoire IX. Beaucoup de gens qui l'avaient connue et qui avaient vécu de son temps, l'invoquaient. — Lorsque le docteur Luther lut cette légende et d'autres, il soupira et il dit : « Hélas ! nous avons renversé les évêques et nous avons été assez négligents pour laisser subsister dans l'Église semblables erreurs. Mais, lorsque la Bible est mise en oubli, pareilles choses s'enseignent, et c'est un indice frappant de la colère de Dieu. »



On demanda au docteur Luther quelles étaient les légendes canoniques, c'est-à-dire sincères, et quelles étaient les apocryphes, et il dit : « Il en est fort peu d'authentiques ; celles des martyrs sont les moins corrompues; ils ont appuyé ce qu'ils disaient du témoignage de leur sang. L'histoire des ermites qui vivaient dans la solitude est remplie de miracles étranges et d'actions folles. J'ai une considération toute particulière pour les saints dont la vie n'offre aucune circonstance extraordinaire, dont l'existence paraît avoir été la même que celle habituelle aux hommes, et qui n'ont nullement cherché à se faire remarquer. »



On raconte de sainte Anne qu'elle eut trois maris, et de chacun d'eux une fille nommée Marie. De Joachim, Marie, la mère de notre Seigneur Jésus-Christ ; de Salomé et de Cléophas, les deux autres Marie [1]. On dit aussi que saint Jean l'évangéliste

[1] Voir le singulier ouvrage de Jean Venette (mort en 1369) : *La vie des trois Maries*, écrite d'abord en vers, mise en prose par J. Drouin, et réimprimée plusieurs fois au commencement du seizième siècle. Lacurne de Sainte-Palaye (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, 4°, t. XIII, p. 520-533; 8°, t. XX, p. 267-387) et Gouget (*Bibl. franç.*, t. IX, p. 146-155), ont donné des extraits de l'ouvrage *en ryme* resté manuscrit ; quant à la rédaction en prose, il en est question dans les *Mémoires* de d'Artigny, t. VI, p. 237-291, et dans les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, t. E).

devait épouser Marie-Madeleine ; mais il y renonça, afin de suivre le Messie.



Le docteur Luther prêcha au sujet de saint Christophe le jour de la fête de ce saint [1], et il dit que ce n'était point une histoire, mais une légende imaginée par les Grecs, gens sages, instruits, et doués d'une grande imagination, afin de montrer quelle devait être la vie et la conduite d'un chrétien, le représentant comme un homme très-grand, très-fort et très-robuste, qui porte sur ses épaules l'enfant Jésus, ainsi que l'indique le nom de Christophe. Mais l'enfant est si lourd que celui qui le porte se courbe sous ce fardeau ; il traverse une mer orageuse, agitée, c'est-à-dire le monde, et les vagues qui l'assaillent, ce sont les tyrans et les factions, ainsi que tous les diables, qui cherchent à lui donner la mort de l'âme et du corps ; mais il s'appuie sur un grand arbre qui lui sert de soutien, c'est-à-dire sur la parole de Dieu. De l'autre côté de la mer est un petit vieillard avec une lanterne qui renferme une lumière allumée ; ce sont les écrits des prophètes ; il se dirige de ce côté et il arrive sur la plage où il se trouve en sûreté. Il a à son côté un panier où se trouvent du pain et du poisson ; ceci signifie que Dieu n'abandonne point

[1] Au sujet de la curieuse légende de saint Christophe, consultez le tome premier de la traduction que nous avons donnée en 1843 de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine ; elle fait partie de la *Bibliothèque d'élite*. Nous ajouterons que l'importance de l'ouvrage de Voragine se fait chaque jour sentir de plus en plus, sous le rapport de l'étude des idées du moyen âge et pour la connaissance de l'art chrétien devenu l'objet d'une attention persévérante et générale. Depuis la publication de notre version, il a paru en Allemagne la première partie d'une édition nouvelle et critique du recueil que nous avons tenté de faire passer dans notre langue : *Jacobi à Voragine Legenda aurea, vulgo Historia lombardica dicta. Ad optim. libr. fidem recensuit, emendavit, supplevit, potiorem lectionis varietatem adspersit, notas historicas, prolegomena et catalogum sanctorum bibliographicum adjecit Dr. J. G. Th. Graesse.* (Dresdæ e Lipsiæ, Arnold, gr. 8°.) Le docteur Graesse occupe une des premières places parmi les plus savants et les plus infatigables bibliographes de cette Germanie si laborieuse et si docte ; il suffit de rappeler son *Lehrbuch einer literargeschichte*, son travail sur les *Gesta Romanorum*, sa *Bibliotheca magica*.

ses fidèles sur la terre, au milieu de tous les maux et de toutes les tribulations qu'ils ont à endurer, mais qu'il les nourrit et ne les laisse point mourir de faim. C'est un beau poëme chrétien. Il en est de même du chevalier saint George, car George, en grec, veut dire un architecte qui élève des édifices avec justice et régularité, et qui chasse et repousse les ennemis qui veulent les détruire et les endommager.



C'est un grand fléau dont le diable est l'auteur que nous n'ayons aucune bonne légende des saints. Celles qui existent sont un amas des plus honteux mensonges, et il est difficile de les corriger.— Le docteur Luther lut le même soir la légende de sainte Catherine, et il dit : « C'est contre toutes les histoires romaines, car Maxence s'est noyé dans le Tibre devant Rome, et il n'est jamais allé à Alexandrie ; mais Maximien y est allé, ainsi qu'on le lit dans Eusèbe, et depuis le temps de Jules-César il n'y a pas eu de roi en Égypte. Celui qui a troublé les chrétiens par de pareils mensonges était sûrement un scélérat désespéré ; il doit être plongé bien profondément dans l'enfer. Nous avons cru toutes ces fables monstrueuses, mais alors nous ne les comprenions pas. Rendez grâce au Seigneur Dieu, vous autres jeunes gens, de ce que vous n'êtes plus tenus de croire de semblables choses ou d'autres encore plus honteuses. »



DU JUGEMENT DERNIER ET DE L'AUTRE VIE.

Le docteur Luther dit : « O mon Dieu ! ne diffère pas ta venue; j'attends le jour où renaîtra le printemps, lorsque le jour et la nuit sont d'égale longueur et qu'il y aura une très-belle aurore. Mais voici quelles sont mes pensées, et je veux prêcher à ce sujet. Bien peu de temps après l'aurore, viendra un nuage noir et épais, et trois éclairs se feront voir, et un coup de tonnerre se fera entendre, et le ciel et la terre tomberont dans la plus

grande confusion. Loué soit Dieu qui nous a appris que nous devions soupirer après ce jour et l'attendre avec impatience! Pendant la papauté, le monde entier n'y pensait qu'avec effroi, comme le témoignait l'hymne que l'on chantait à l'Église : *Dies iræ, dies illa*. J'espère que ce jour n'est pas éloigné, et que nous le verrons de notre vivant. »



Quelqu'un demanda au docteur Luther : « Seigneur docteur, est-ce que l'Évangile n'a pas déterminé la venue du dernier jour, car Jésus-Christ a dit qu'il trouverait à peine de la foi sur la terre? » — Oui », répliqua le docteur Martin, « cela veut dire que l'Évangile se sera caché dans quelques coins. L'Évangile est inconnu en Asie et en Afrique; il n'est point annoncé en Grèce, en Italie, ni en Hongrie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Pologne. Le pays de Saxe, cette portion si petite du monde, n'empêchera pas l'avénement du dernier jour. »



Un autre jour, le docteur Martin dit beaucoup de choses concernant le jugement dernier et la fin du monde, car, depuis six mois, il avait été tourmenté de rêves affreux et épouvantables au sujet du dernier jour. « Il est possible, dit-il, qu'il ne soit pas éloigné, et l'Écriture est là pour nous le faire croire. Ce qui reste de temps au monde, si on le compare aux temps qui se sont déjà écoulés, n'est pas plus large que la main ; c'est une petite pomme, la seule qui tienne encore faiblement à l'arbre et qui est près de tomber. Les empires entre lesquels Daniel a vu le monde partagé, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Romains, n'existent plus. Le pape a conservé quelques restes de l'empire romain, c'est le dernier sceau de l'Apocalypse; il va se briser. Il survient au ciel beaucoup de signes que l'on y voit fort bien et qui annoncent que la fin du monde n'est pas éloignée. Sur la terre, on s'occupe avec ardeur de planter, de bâtir, d'accumuler des trésors; tous les arts se développent, comme si le monde vou-

lait se rajeunir et recommencer à fleurir. J'espère que Dieu mettra fin à tout ceci. » Alors maître Léonard dit : « Les mathématiciens et les astrologues prétendent que, pour la quarantième année (c'est-à-dire, pour l'an 1540), les conjonctions des planètes annoncent des grands événements. » — « Oui, répondit maître Martin, cela peut durer quelques années, mais nos descendants verront l'accomplissement des Écritures, et peut-être sera-ce nous qui en serons témoins. »



En 1536, le docteur Martin dit : « Les prédictions de l'Apocalypse se sont accomplies jusqu'à celles qu'annonce le cheval blanc [1]. Le monde ne durera pas longtemps ; peut-être encore, si Dieu le permet, une centaine d'années.



Lorsque les Turcs commenceront à déchoir, alors la fin du monde sera proche, car les paroles de l'Écriture doivent se vérifier. Il y a déjà de grandes agitations parmi les hommes. Jamais les hommes de loi n'ont eu autant d'occupation qu'à présent. Il existe de vives dissensions dans nos familles, même parmi nos fils et nos filles, et l'Église est en proie à la discorde.



C'est au temps de Pâques, au printemps, lorsque l'on a le moins de crainte de la pluie, que Pharaon a été englouti dans la mer Rouge et que le peuple d'Israël a été délivré de l'Egypte. C'est vers la même époque que le monde a été créé ; c'est alors que l'année recommence et que Jésus-Christ est ressuscité pour renouveler le monde. Ce sera peut-être vers la même époque qu'arrivera le jugement dernier. J'ai l'idée qu'il viendra vers le temps de Pâques, lors du moment le plus agréable et le plus at-

[1] « Et je regardai, et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et il sortit victorieux. » (*Apocalypse*, ch. VI, v. 2.)

trayant de l'année, et qu'il surviendra de bonne heure, au lever du soleil, comme lors de la destruction de Sodome et de Gomorrhe.

Le 28 septembre 1532, maître Stifel Locha vint à Wittemberg afin d'avoir, au sujet de ses opinions sur le jugement dernier, une conférence avec le docteur Luther; mais l'électeur avait enjoint de garder le silence à ce sujet, et Stifel en fut extrêmement contrarié, et il dit au docteur Luther : « Je m'étonne que vous ne vouliez pas me laisser parler devant le peuple ; il est certain que ce que j'ai à dire, je suis forcé de le dire, même contre ma propre volonté. » Le docteur répondit : « Maître, vous avez eu la force de souffrir sous les papistes; souffrez donc encore jusqu'à ce que quatre semaines se passent »; et il ajouta qu'un meunier de village lui avait déjà prédit que le jugement dernier devait arriver le 27 septembre, c'est-à-dire la veille du jour actuel. — Stifel répliqua : « Lorsque j'étais en route, j'ai vu de grand matin, du côté de l'Orient, un superbe arc-en-ciel, et j'ai pensé que ce pouvait être un signe de l'avénement de Jésus-Christ. » — Le docteur Luther répondit : « Ce n'est pas seulement l'arc-en-ciel qui se montrera alors ; toutes les créatures seront consumées par la foudre et le feu. Le son terrible de la trompette appellera tous les morts à la résurrection; plût à Dieu que nous entendissions bientôt cet appel! » — Le docteur Luther dit un autre jour : « Stifel a prétendu fixer l'époque de la fin du monde ; il calculait qu'elle tombait quarante-deux semaines à partir du mois de décembre 1532, et il avait trouvé qu'elle arriverait le jour de la fête de saint Michel. La veille il me dit : « Nous avons bien peu de temps à vivre ; le moment approche ; je distribuerais volontiers mes biens, mais je crains qu'il ne se rencontrât personne qui en voulût ; demain soir nous serons assis dans le ciel. » Stifel prétendait que le monde n'avait que 1500 ans à durer depuis l'ascension de Jésus-Christ [1]. Il est à

[1] On composerait une bibliothèque nombreuse en réunissant les écrits dont les auteurs, émules de Stifel, ont tenté de déterminer l'époque de la

regretter qu'un homme pieux et savant comme lui soit tombé dans la persuasion qu'il était le septième ange et qu'il devait faire résonner la trompette annonçant le dernier jour ; il distribua tous ses livres et tout son mobilier, comme ne pouvant plus lui être utiles.— Alors je dis[1] : « Un des signes du dernier jour, c'est le grand mépris dans lequel sera précédemment tombée la parole de Dieu. » Le docteur Luther répondit : « Les papistes ont avancé là-dessus des erreurs que nous méprisons. Dieu n'a pas voulu révéler sa volonté, afin que nous persistions dans la prière et dans la crainte. »

On demanda au docteur Luther si dans l'autre vie et dans le royaume des cieux il y aurait des chiens et d'autres animaux. Il répondit : « Sans doute ; la terre ne sera pas nue, aride et désolée après le jugement dernier, car saint Pierre a dit que nous attendons une nouvelle terre où la justice habite. Dieu, qui créera une nouvelle terre et de nouveaux cieux, y mettra

fin du monde. Les Anglais ont pris une part active à ces recherches hasardeuses. En 1740, Bengel établissait que la destruction de la bête de l'Apocalypse tombait au 18 juin 1836 ; en 1766, Barton prétendait démontrer, à grand renfort de calculs très-abstraits, que les gentils se convertiraient en l'an 2436. Clayton, évêque de Clogher, en Irlande, fixait à l'an 2000 ou à peu près, l'extinction de la papauté ; et, plus récemment, un ministre écossais, Culberston, dans ses *Lectures upon the Prophecies of John* (Edinburg, 1812, 2 vol. 8°), voulait établir que la bataille d'Armageddon, commencée en 1815, se terminerait en 1821 par l'anéantissement complet de l'Église romaine. Pour d'autres opinions tout aussi fondées, mais plus anciennes, voir un curieux article de M. Louandre dans la *Revue de Paris* (nouvelle série, t. XII, 1842). Un mot en passant au sujet du mathématicien écossais Craig, qui s'avisa, à la fin du dix-septième siècle, d'appliquer les calculs de l'algèbre à la théologie, en recherchant quel devait être l'affaiblissement des preuves historiques suivant l'intervalle des temps et la distance des lieux. Ses formules l'amenèrent à découvrir que la force des témoignages sur lesquels s'appuie le christianisme ne peut subsister que quatorze cent cinquante-quatre ans, à partir de 1699. Il en conclut qu'il y aura, vers l'an 3155, un second avénement de Jésus-Christ ou une seconde révélation pour rétablir la vérité dans toute sa force. Ces assertions étranges donnèrent lieu à une vive controverse ; Ditton, Houteville et autres docteurs réfutèrent en forme les écrits de Craig.

[1] C'est Lauterbach qui parle.

de petits chiens dont la peau sera d'or et dont les poils seront de pierres précieuses. Il n'y aura plus d'animaux carnassiers, ni de bêtes venimeuses comme les serpents, les crapauds, qui sont devenus malfaisants et nuisibles à cause des péchés de la terre. Ces bêtes non-seulement cesseront de nous être nuisibles, mais elles deviendront aimables, jolies et caressantes, afin que nous puissions jouer avec elles. »



Lorsque je me suspendis au sein de ma mère et que je commençais à téter, je ne me doutais certes pas de ce que je pourrais faire ou manger plus tard, ni de ce que serait ma vie. De même nous n'avons nulle idée de ce qui nous attend dans la vie future. Dieu pourrait nous dire : « Ce que vous serez diffère bien de ce que vous êtes; vous êtes encore *in utero;* vous êtes des fœtus ; vous n'êtes pas encore nés. »



Nous aurons, sous l'empire de Jésus-Christ, un nouveau ciel et une nouvelle terre; le feuillage des arbres et l'herbe des champs offriront alors tout l'éclat et la beauté d'une émeraude ; toutes les créatures seront d'une beauté admirable. Maintenant le corps est assujetti à la volonté dont il accomplit les ordres, qu'ils soient bons ou mauvais; alors l'esprit et le corps agiront de concert, et le corps exécutera à l'instant les désirs de l'esprit. Nous aurons les mêmes membres que nous possédons aujourd'hui, mais sous une nouvelle forme bien plus parfaite. Les yeux auront l'éclat de l'argent le plus pur, et nous serons délivrés de toute maladie et de toute tribulation.



Ce sera une grande joie et un grand bonheur lorsque, dans l'autre vie, nous serons délivrés de tout ce qui nous assujettit ici-bas à la servitude du corps, au boire, au manger, au som-

meil, etc. Si nous avons ici tant de plaisir à contempler les œuvres de Dieu, le soleil, les étoiles, etc., que sera-ce lorsque nous verrons le Seigneur face à face ! Quelle ineffable satisfaction sera-ce aussi de revoir, au nombre des justes, ses parents et ses amis [1] ! »



Maître Vitus questionna le docteur Luther au sujet du grincement de dents des damnés. Le docteur répondit que c'était quelque peine extérieure qui devait suivre la mauvaise conscience, c'est-à-dire, le désespoir, lorsque les hommes se voient abandonnés de Dieu. Des consciences bourrelées de remords s'effrayent de tout ; la chute d'une feuille n'a jamais tué personne, cependant elle suffirait pour faire fuir un cœur dont le désespoir aurait pris possession. — Le docteur Luther ajouta : « Je voudrais que Zwingle fût sauvé, mais je crains qu'il n'en ait été autrement ; car Jésus-Christ nous a dit que ceux qui le renient seront condamnés. Les impies seront donc réprouvés. »



DES ANGES.

Quelqu'un demanda au docteur Luther, ce qu'était un ange[2] ;

[1] La question que soulève ici Luther a été l'objet de deux dissertations spéciales, l'une de G. Less, *Num beati parentes suos liberos, conjuges, etc., quibuscum in terris vixerunt, in ista vita denuo sint agnituri?* (Gotting., 1772, 4°) ; l'autre de C. G. Hoffmann, *An in vita æterna animæ beatorum corpore separatæ, sint se invicem visuræ atque nosciluræ?* (Viteb., 1772, 4°). Un autre Allemand a publié sous le titre de « *Nous nous reverrons* » un livre qui fit sensation, et, tout récemment, un savant ministre anglican a mis au jour une dissertation curieuse, *On the sex in the world to come* ; les sexes seront-ils distingués dans la vie future ?

[2] Donnons ici l'indication des principaux auteurs qui ont écrit sur les anges des volumes assez peu consultés de nos jours : Eximenez (Fr.), le *livre des Saints anges*, Genève, 1478, plusieurs fois réimprimé, et traduit en diverses langues, même en catalan ; Stuckius, *de Angelis*, 1595, 4° ; Casmann, *Angelographia*, 1597, 1605 ; Herrenschmidt, *Theatrum ange-*

il répondit : « Un ange est une créature spirituelle, que Dieu a créée sans corps, pour le service de la chrétienté et de l'Église.»



En 1538, le jour de saint Michel, le docteur Luther parla longuement des anges, disant que c'étaient des esprits, non chargés d'un corps. Il exposa ensuite que c'était de bons esprits, et que les méchants n'avaient point été créés tels, mais qu'ils étaient déchus par suite de leur rébellion contre Dieu ; ils ont com-

lorum, 1629 ; Musœus, *Angelologia apostolica*. 1664 ; Voitius, *de Angelorum natura*, 1595, 4°; Mirus, *Angelographia*, 1681, 4°; Otten, *Dissertatio de angelis*, 1695, 4°; Rhyzelius, *Angelologia tripartita*, 1672 ; Hertwig, *Dissertatio de substantia angelorum*, 1686, 4°; Engestroem, *Angelologia judaica*, 1737 ; Dannhauerus, *Dissert. de custodia angelica*, 1641 ; Ode, *Commentatio de angelis*, 1739; Titius, *de Angelis*, 1665, 4°; Superbi, *Idea angelica*, 1601, 4°; Molineus, *de Hierarchia angelica*, 1646, 4°; Faxe, *de angelis in genere et specie*, 1736, 4°; Wilisch, *de Precibus angelorum pro nobis*, 1723, 4° ; Loers, *de Angelorum corporibus et natura*, 1731; Meerheim, *Historia angelorum*, 1792, 4°, etc.

Nous n'indiquerons point les écrits de Deutschmann, de Cotta, de Seiler, d'Ekermann, de Koecher, de Cellaria, de Muller, d'Heywood, de Theill, de Waldung, de Tarsa, de Camfield ; mais nous ne saurions oublier l'ouvrage du jésuite Maldonat, plusieurs fois réimprimé au seizième siècle et le plus étendu qu'il y ait sur pareil sujet.

Quelques savants ont jugé que de toutes les questions à l'étude desquelles l'on peut user sa vie, il n'en est point de plus importante et de plus digne d'examen que celle de rechercher quelle est la langue que parlent les anges ; c'est un problème qu'ont plus ou moins habilement résolu Paschius (*de Angelorum linguâ*, Viteb., 1684, 4°) ; Ehrenberger (*de Sermone angelorum* ; Helmst., 1693, 8°); Engel (*de Linguis angelorum*, Viteb., 1698, 4°) et Maurice Engelfin (*Dissert. II de linguis angelorum* ; Viteb., 1698, 4°). Falck a recherché si les anges connaissent nos pensées, (*Num angeli secreta cordium intelligunt*, Viteb., 1692, 4°); Zarottus les a considérés comme guerriers (*de Angelorum pugna*, Venet., 1642, 8°). Wernsdorff s'est occupé de leur commerce avec les filles des hommes (*Exercit. hist. crit. de comercio angelorum cum filiabus hominum*, Viteb., 1742, 4°), tradition qui a servi de sujet à un poëme bien connu de Thomas Moore (*The loves of the Angels*), et sur laquelle la *Zauber Bibliothek* de Horst (Mayence, 1826, 6 vol. 8°) renferme (tom. V et VI) une dissertation curieuse.

mencé dans le paradis et ils continueront, jusqu'à la fin du monde, à combattre Jésus-Christ et l'Église. Il montra ensuite quelles étaient les fonctions des anges qui sont, ainsi que l'a dit saint Paul (*Épître aux Hébreux*, chap. I, v. 14) « des esprits administrateurs, envoyés pour servir, pour l'amour de ceux qui doivent avoir l'héritage du salut. »



C'est une grande consolation pour les chrétiens fervents que de savoir que des créatures aussi pures et aussi parfaites que les anges nous assistent et nous servent avec fidélité, faisant des choses qu'un pauvre et misérable mendiant aurait honte de faire pour rendre service à un autre. Il faut donc enseigner avec soin, méthode et attention, ce qui concerne les anges. Celui qui n'en parle pas avec la méthode que prescrit la dialectique, s'expose à dire bien des choses erronées, étrangères à son sujet, mais il n'édifie rien de sérieux.



Les anges nous protégent contre les démons qui sont auprès de nous et qui cherchent sans relâche à nous nuire, mais qui ne peuvent accomplir leurs mauvais desseins.



Il ne serait pas avantageux pour nous de savoir avec quelle vivacité les saints anges combattent en notre faveur contre le diable, et combien la lutte est acharnée et difficile. Si nous savions combien d'anges occupe un seul diable, nous tomberions dans le désespoir. Aussi l'Écriture sainte n'en parle-t-elle qu'en peu de mots, comme dans le psaume XII : « Il donnera charge de toi à ses anges, afin qu'ils te gardent en toutes tes voies » ; et psaume XXXIV : « L'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent et les garantit. » Mais ne sois pas dans la peine, bannis le trouble et le désespoir ; ne doute pas de la protection

et de la sauvegarde des anges ; ils sont autour de toi et ils te portent sur leurs mains ; reste donc sans inquiétude , car Dieu l'a dit et c'est chose assurée. Nous lisons dans le livre de Job (ch. IV, v. 18) : « Voici , il ne s'assure point sur ses serviteurs, et il met la lumière dans ses anges. »



Le docteur Luther dit un jour : « C'est une idée que j'ai et dont je suis bien persuadé; les anges sont tous en mouvement; ils revêtent leur armure, ils bouclent leur cuirasse , car le dernier jour approche et ils se préparent au combat, et ils précipiteront le pape et le Turc au fond de l'enfer. »



Le docteur Gaspard Creuziger a entendu le docteur Luther raconter l'histoire suivante : Non loin de Zwickau , l'enfant d'un villageois s'était égaré en hiver dans un bois et il avait été forcé d'y passer la nuit ; il vint à tomber beaucoup de neige, et l'enfant resta trois jours dans la forêt ; mais chaque jour, un homme vint à lui, et après lui avoir apporté à manger, se retira. Le troisième jour, l'homme, après avoir encore apporté de la nourriture à l'enfant, le conduisit hors de la forêt, sur la route qui menait au village. L'enfant, ayant rejoint ses parents, leur raconta ce qui lui était arrivé, et le docteur Luther a dit que c'était un ange qui avait pris la forme de cet homme.



DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Le docteur Martin Luther parlant une fois de la Bible ou de l'Écriture sainte avec Philippe Mélanchton, avec le docteur Juste Jonas et avec d'autres, dit qu'elle était comme une très-grande et vaste forêt où croissent toutes sortes d'arbres en très-grand nombre et où l'on pouvait cueillir du fruit en abondance; car l'on trouvait dans la Bible : consolation, instruction, édification,

admonition et satisfaction ; et il ajouta qu'il n'y avait aucun arbre dans cette forêt qu'il n'eût secoué et dont il n'eût fait tomber un couple de fruits.



Le docteur Luther dit une fois que la Bible était la parole et le livre de Dieu, et que tout ce qui existe et ce qui est dans le monde est décrit dans le premier livre de Moïse sur la création. Un grand nombre de princes ont tenté de détruire et d'anéantir ce livre ; le roi Alexandre le Grand, les souverains de l'Égypte et de Babylone, les monarques de la Perse, de la Grèce et de Rome, les empereurs Jules-César et Auguste ; mais ils n'ont pu accomplir leurs projets, et le Livre est demeuré triomphant et entier, tel qu'il avait été écrit. Qui est-ce qui le conserve, et qui est-ce qui l'a protégé contre de si rudes attaques? Personne sur la terre ; mais c'est Dieu même ; et ce n'est pas sans un grand miracle que ce livre a été conservé, car le diable et le monde lui sont très-hostiles. Et je crois que le diable a détruit beaucoup de bons livres que possédait l'Église, tout comme il a tué et mis à mal un grand nombre de saints personnages à l'égard desquels nous sommes aujourd'hui dans l'ignorance ; mais il a été forcé de laisser subsister la Bible. Le baptême, le sacrement de l'autel, du véritable corps et du sang de Jésus-Christ, et la prédication nous sont également restés pour nous défendre contre tant de tyrans et de persécuteurs. Homère, Virgile et semblables grands, beaux et utiles livres, sont des livres d'une grande antiquité, mais ils ne sont rien en comparaison de la Bible.



Le docteur Luther parla un jour des livres apocryphes de l'Écriture [1], et il dit : « L'auteur du livre de *l'Ecclésiastique* prêche

[1] Les protestants rejettent, sous le nom d'écrits apocryphes de l'ancien Testament, les livres et portions de livres ci-après, qui ne sont pas dans l'hébreu, qu'on ne trouve que dans les Septante et que l'Église romaine a admises, leur donnant la désignation de deutéro-canoniques : *Tobie*, *Judith*, la *Sagesse*, *l'Ecclésiastique*, *Barruch*, les *Machabées*, *Esther* depuis le ch. x, v. 4, jusqu'au ch. xvi, v. 24, *Daniel*, ch. iii, v. 24 à 90, et ch. xiii et xiv.

bien la loi, mais il n'est pas un prophète. Ce n'est pas l'ouvrage de Salomon, et les *Proverbes* aussi, qui portent le nom de ce monarque, ont été recueillis par d'autres. Quant au troisième livre, celui d'*Esther*, je le jette dans l'Elbe. Le livre de *Judith* n'est pas une histoire, mais un poëme, une composition dans le genre des légendes des saints. Le livre de *Tobie* est une comédie. Je suis tellement ennemi du second livre des *Machabées* et du livre d'*Esther*, que je voudrais qu'ils ne nous fussent point parvenus. Les discours d'aucun des prophètes n'ont été mis intégralement par écrit; c'est plus tard que leurs disciples et leurs auditeurs ont réuni l'un un discours, l'un un autre, y ajoutant après coup et en formant ainsi la collection.



Pendant la papauté, la Bible était inconnue aux peuples [1]. Le docteur Carlstadt ne commença à lire la Bible que huit ans après avoir été nommé docteur ; cette lecture l'amena, ainsi que le docteur Pierre Lupin, à entreprendre celle des écrits d'Augustin.



Comme l'on parlait un jour de la traduction de la Bible, le docteur Luther dit que 341 ans avant la naissance de Jésus-Christ, les Septante, c'est-à-dire les soixante et dix interprètes, docteurs et scribes de Jérusalem, avaient traduit les cinq livres

[1] La première traduction complète de la Bible en français, œuvre de Jacques Le Févre, parut à Anvers en 1530. L'Italie avait déjà la version de Nicolo di Mallermi, mise au jour à Venise en 1471 et plusieurs fois réimprimée dans le quinzième siècle. En espagnol, nous n'avons rien à citer avant la Bible imprimée à Ferarre en 1553 ; mais une traduction limousine avait été exécutée à Valence en 1478. La plus ancienne Bible en langue allemande porte la date de 1477 (Augsbourg), chez A. Sorg. L'ancien Testament, mis en hollandais, sortit en 1477 des presses de Jacob Jacobs, à Delft. On connaît deux bibles bohémiennes, Prague, 1488, et Kuttenberg, 1489 ; mais ce ne fut qu'en 1535 que parut une traduction complète en anglais. On voit cependant que l'assertion de Luther est trop absolue.

de Moïse et les Prophètes, de l'hébreu en grec, du temps du grand-prêtre Éléazar et à la demande du roi d'Egypte, Ptolémée Philadelphe, et ce roi avait dépensé de grosses sommes pour avoir cette traduction [1]. Cent vingt-quatre ans après la mort de Jésus-Christ, un Juif, nommé Aquila, après avoir embrassé la foi chrétienne, traduisit l'ancien Testament de l'hébreu en grec, du temps de l'empereur Adrien. Cinquante-trois ans après cet Aquila, vivait Théodose, qui a aussi traduit la Bible. Et Symmaque, trente ans après Théodose, a également accompli la même tâche sous l'empereur Sévère ; et, huit ans après Symmaque, un docteur, dont le nom n'est pas connu, a aussi traduit la Bible, et cette traduction, qui est la cinquième, est celle qui est généralement reçue.



Saint Jérôme corrigea le travail des Septante et des autres traducteurs, et il fit passer la Bible de l'hébreu en latin, et sa version est encore aujourd'hui en usage dans les Églises. Il a accompli ce qui paraissait impossible à un seul homme, mais il n'aurait point mal fait s'il avait appelé à son aide un ou deux savants personnages, car alors l'Esprit saint se serait manifesté à lui avec plus de force, ainsi que le Seigneur l'a dit dans l'Evangile de saint Matthieu : « Lorsque deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Et un traducteur ne doit pas être seul, car les mots propres et les expressions justes ne s'offriront pas toujours à lui. Les ennemis de la vraie foi se sont toujours opposés à ce que la Bible fût répandue et qu'elle fût mise dans le langage vulgaire, et nous devons rendre de vives actions

[1] Une histoire détaillée des Septante ou des soixante-douze interprètes qui traduisirent la Bible en grec, à la demande de Ptolémée Philadelphe, nous est parvenue sous le nom d'Aristée ; mais la critique moderne regarde le tout comme une fable imaginée par quelque juif d'Alexandrie. Il est hors de doute que la version des Septante a été faite par parties et à diverses époques, mais antérieurement à la conquête de l'Égypte par les Romains.

de grâces à Dieu de ce que nous avons pu ici même, à Wittemberg, la traduire en langue allemande.

Le docteur Luther dit un jour que la sainte Ecriture était pleine de vertus et de dons spirituels, et que tous les livres des païens n'enseignaient rien au sujet de la foi, de l'espérance et de la charité ; ils ne donnaient aucune notion à cet égard et ils ne concernaient que ce qui est terrestre et ce que la raison peut comprendre, mais il ne fallait y chercher nul motif de confiance et d'espoir en Dieu. Nous n'avons qu'à voir dans le Psautier et dans le livre de Job combien ces deux livres renferment de traits pour nous porter à la foi, à la résignation et à la prière. En somme, l'Écriture sainte est le plus parfait et le meilleur des livres, rempli de consolation pour toutes les tribulations ; il nous enseigne qu'à cette vie misérable et douloureuse succède une autre vie éternelle.

Il vint une fois chez le docteur Luther le fils d'un docteur renommé, un étudiant actif, zélé et recommandable, qui ne perdait point son temps à éparpiller de çà et de là son application, et qui ne prétendait pas s'élever tout d'un coup aux sommités de la science, mais qui s'en tenait à la base et aux premiers éléments de ses études, c'est-à-dire à ses *Institutions du droit*, et il les étudiait avec beaucoup d'assiduité. Les convives du docteur Luther lui firent un grand éloge de ce jeune homme et le docteur Luther dit : « Il agit ainsi sans doute d'après les conseils et les recommandations de son père. Lorsqu'il se sera bien rendu maître des principes et du texte de la loi, il ne courra pas risque de commettre d'erreurs. Il en est de même d'un théologien ; il doit posséder parfaitement la base et la source de la foi, c'est-à-dire la sainte Ecriture. C'est ainsi que j'ai confondu et réduit au silence tous mes adversaires, car ils s'occupent peu d'approfondir l'Écriture ; ils la parcourent avec négligence et sans se réveiller tout à fait : ils enseignent, ils écrivent, ils parlent suivant ce que leur imagination leur suggère. M'est avis qu'il faut aller chercher l'eau à la source ou à la fontaine, c'est-à-dire s'adonner à la lecture de la Bible. Celui qui en possédera à fond le texte sera un théologien consommé. Bien souvent un seul verset, une sentence du texte en apprend plus qu'une foule de gloses et

de commentaires qui manquent de force et qui ne nous enfoncent rien dans le cœur.



«N'abandonnons point la Bible, disait un jour le docteur Luther, mais lisons-la et prêchons-la avec zèle et dans la crainte de Dieu; partout où elle fleurit, prospère et obtient l'attention convenable, tout va bien. Elle est la souveraine et l'impératrice de toutes les sciences et de toutes les facultés.»



Les choses se maintiendront tant que ceux qui sont encore en vie et qui s'appliquent avec zèle à la parole de Dieu, tant que Philippe Mélanchton et d'autres pieux et savants personnages qui m'ont vu et entendu, seront encore de ce monde; mais après leur mort, et lorsque ce temps-ci sera passé, il y aura une grande décadence. Et nous en avons un exemple dans le livre des *Juges*. Car il y est dit (ch. II, v. 10) : « Toute cette génération avait été recueillie avec ses pères, puis une autre génération s'était levée après eux qui n'avait point connu l'Eternel, ni les œuvres qu'il avait faites pour Israël. » De même, après la mort des apôtres, il y eut des chutes éclatantes, et même, lorsqu'ils étaient encore en vie, il survint dans l'Eglise, ainsi que saint Paul s'en est plaint, une grande chute parmi les Galate[illegible]thiens et en Asie. Et nous aurons beaucoup à souff[illegible]ntaires, des anabaptistes, des antinomiens et [illegible]ires.

L[illegible]ste Jo[illegible]
M[illegible]dit q[illegible]
s[illegible]e p[illegible]
[illegible]
[illegible]endre à
[illegible]e, et nous
[illegible]rfaitement.

C'est ainsi que nous ne saurions nous élever à tout ce que renferme cette ligne d'une épître de saint Pierre (Ire ép., ch. IV, v. 13) : « Autant que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi à la révélation de sa gloire vous soyez remplis de joie. » Saint Pierre veut que nous soyons gais et joyeux dans la tribulation, et que nous baisions, comme des enfants, les verges qui nous frappent. Que pensent de cela ces épicuriens, ces esprits orgueilleux qui méprisent et corrompent l'Ecriture sainte, tout en prétendant qu'ils l'ont étudiée; ces gens qui sont, comme les docteurs S. et M. E., la peste et le poison de la religion, et dont l'aveuglement et la folie sont le fruit de leur défaut d'attention et d'obéissance à la parole de Dieu? Ah! mon Dieu! comme nous devrions agir avec tremblement en ta sainte présence et nous soumettre à ta parole, la méditant et nous y appliquant de notre mieux! Nous voyons que les païens eux-mêmes étaient remplis de tant de zèle et d'ardeur pour leur fausse religion, que les jeunes femmes et les matrones ont consacré leurs cheveux à l'ornement des temples. »



Le docteur s'étendit beaucoup un autre jour touchant la grande puissance de l'Ecriture sainte, et combien elle était au-dessus de toutes les connaissances des jurisconsultes et des philosophes. Ces dernières étaient choses bonnes et utiles, mais elles étaient mortes et sans vie en comparaison de la Bible. Il fallait la voir avec d'autres yeux que tout autre livre.



Le docteur Luther dit une autre fois que les enfants du monde croyaient qu'il n'y avait rien de si facile que l'étude de la théologie, mais qu'ils se trompaient beaucoup; et il dit: « Je donnerais tous mes doigts, à l'exception de trois, pour que ce fût aussi aisé qu'ils se l'imaginent. »



En 1546, le docteur Luther se rendit à Eisleben où il ne passa que deux jours, et il écrivit sur une bande de papier un passage en latin qu'il plaça sur sa table. Le docteur Juste Jonas, surintendant à Halle, qui était alors à Eisleben, a gardé ce papier, et moi, Jean Aurifaber, je l'ai copié. « Personne ne peut bien comprendre les Bucoliques de Virgile, s'il n'a été cinq ans pasteur. Personne ne peut comprendre les Géorgiques de Virgile, s'il n'a été cinq ans cultivateur. Personne, à mon avis, ne peut comprendre à fond les Epîtres de Cicéron, s'il n'a été, durant vingt ans, mêlé aux affaires publiques d'un Etat. Que personne ne se croie en état de comprendre l'Ecriture sainte s'il n'a, durant cent ans, gouverné l'Eglise avec les prophètes, avec Elie et Elisée, saint Jean-Baptiste, avec Jésus-Christ et les apôtres. N'y prétends donc point, mais adore les traces de cette Enéide divine. Nous ne sommes que des mendiants ; telle est la vérité. 16 février de l'an 1546. »



Une autre fois, le docteur Luther dit que les puissants et les docteurs ne comprennent pas la parole de Dieu, mais qu'elle se révèle aux petits et aux humbles, ainsi que le Sauveur en a rendu témoignage dans l'Evangile selon saint Matthieu (ch. XI, v. 25) : « O Père, Seigneur du ciel et de la terre, tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et tu les as révélées aux petits enfants. » Et il ajouta : « Grégoire a eu bien raison de dire que l'Ecriture sainte est un torrent d'eau vive où un éléphant peut nager et qu'un agneau peut passer sans que ses pieds cessent de toucher le fond. »



Le docteur Juste Jonas parla un jour au docteur Martin Luther d'un homme noble et puissant du pays de Misnie qui s'appliquait par-dessus toutes choses à ramasser beaucoup d'or et beaucoup d'argent, et qui était tellement livré à son aveuglement, qu'il ne faisait nul cas des cinq livres de Moïse. Ce noble avait une fois répondu au duc Jean-Frédéric, électeur de Saxe, qui l'entretenait longuement de l'Evangile : « Seigneur, l'Evangile ne rap-

porte aucun profit. » Alors le docteur Luther dit : « Y avait-il là du son ? » Et il raconta une fable, comme quoi le lion avait un jour invité tous les animaux à un festin et ils avaient été traités splendidement, et la truie avait été également invitée. Et, lorsqu'elle vit la table couverte des mets les plus recherchés et les plus exquis, elle demanda : « Y a-t-il du son ? » Il en est de même, ajouta le docteur, de nos épicuriens. Nous autres prédicateurs, nous leur offrons dans nos églises les mets les plus exquis et les plus inestimables, comme la vie éternelle, la rémission des péchés et la grâce de Dieu ; ils détournent leurs grouins et ne cherchent que des écus : on offrirait à une vache de la muscade, elle aimerait mieux manger de la paille d'avoine. Et ceci rappelle ce que les paroissiens d'un certain curé lui répondirent. Il se nommait Ambroise R., et comme il exhortait ses paroissiens à venir écouter la parole de Dieu, ils lui dirent : « Oui, notre digne curé, si vous faites apporter et défoncer dans l'église une barrique de bière, et si vous nous engagez à venir en prendre, nous irons volontiers vous écouter. » L'Evangile est à Wittemberg comme la pluie qui tombe dans l'eau et qui produit peu de bons effets, mais si cette pluie tombe sur une terre aride et desséchée du soleil, elle la rend fertile.



Le docteur Luther dit un jour : « La grande ingratitude, le mépris de la parole de Dieu et la méchanceté que je vois régner dans le monde m'épouvantent, et me font craindre que la lumière divine ne cesse bientôt d'éclairer les hommes. Du temps des rois de Juda, Baal est déjà venu obscurcir la clarté de la parole de Dieu, et l'on a eu beaucoup à faire pour arracher son empire du cœur des hommes. Du temps même des apôtres, il y a eu des hérésies, des erreurs et de mauvaises doctrines répandues par de faux frères. Arius vint ensuite, et la parole de Dieu fut couverte de ténèbres, mais les saints Pères, Ambroise, Hilaire, Augustin, Athanase et beaucoup d'autres lui rendirent son éclat. La Grèce et beaucoup d'autres pays ont eu la parole de Dieu, mais elle les a abandonnés. Il est à craindre qu'elle

ne quitte l'Allemagne et ne passe en d'autres contrées. J'espère que le jugement dernier n'est pas loin et qu'il ne se fera pas attendre beaucoup d'années. Les ténèbres s'épaississent et les bons serviteurs appliqués aux bonnes œuvres deviennent de plus en plus rares; l'impiété et la licence prévalent dans le monde et nous vivons comme des truies, comme des bêtes sauvages et privées de raison. Mais une voix se fera tout à coup entendre : « Voici que l'époux arrive. » La patience de Dieu sera épuisée, il viendra châtier, au dernier jour, le mépris de sa parole.



Le docteur Luther dit : « Tous les maux qui nous affligent viennent de ce que l'Ecriture sainte est délaissée ; il y aura bientôt une telle pénurie de prédicateurs et de desservants, qu'il faudra renoncer à entendre la parole de Dieu. Il reste assez de médecins et de jurisconsultes pour mener le monde, mais il faut avoir deux cents ministres dans un pays où un seul jurisconsulte serait suffisant. Quand même il n'y aurait à Erfurth qu'un seul jurisconsulte, ce serait assez. Mais il n'en est pas de même pour les ministres; chaque village et chaque hameau doit avoir le sien. Mon Dieu ! l'électeur de Saxe aurait assez de vingt jurisconsultes pour tous ses sujets, mais il lui faut bien dix-huit cents ministres. Nous serons obligés de faire des ministres avec les gens de loi et avec les docteurs en médecine. »



Le docteur Luther dit un jour que ceux qui ne voulaient point prêter l'oreille à ses instructions tant qu'il était en vie, se réjouiraient aussitôt qu'il serait mort, et il ajouta : « Que chacun songe à récolter tant que la moisson est encore sur pied, ainsi que notre Seigneur l'a recommandé (saint Jean, ch. XII, v. 35). » Et il recommanda la lecture continuelle, et la méditation attentive de l'Ecriture sainte.



Une fois on annonça au docteur Luther une fâcheuse nouvelle tandis qu'il était à table ; il dit : « L'Evangile nous annonce toujours d'heureuses nouvelles, et elles sont certaines, puisqu'elles nous viennent du ciel et que c'est Jésus-Christ, notre sauveur, qui nous les envoie ; autrement il est bien difficile de recevoir d'heureuses nouvelles en ce monde. C'est un bien graud don et une grande grâce que d'être persuadés que Dieu nous a parlé ; si nous en étions pleinement convaincus, nous serions heureux.»



Quand je suis dans de rudes tribulations, alors j'aime mieux me mêler parmi mes pourceaux que de rester seul et de me trouver dans la solitude. Le cœur humain est comme une meule dans un moulin ; lorsque l'on jette dessus du grain, elle tourne, le brise, le broie et le réduit en farine ; mais s'il n'y a pas de grain pour le moment, la meule tournant toujours s'use et s'amincit, et s'amoindrit elle-même de plus en plus ; de même, le cœur d'une créature humaine a besoin d'être occupé ; s'il n'a pas les occupations de son état pour lui donner de l'emploi, le diable vient, il y lance des tribulations, des vexations, des pensées fâcheuses, et le cœur se consume de mélancolie, tellement qu'il doit sécher d'inanition et périr. Bien des gens se livrent à la perplexité et au chagrin jusqu'à ce qu'ils en meurent, ainsi que l'a dit Syrach.



Le docteur Luther se plaignit un jour de la multitude des livres, disant qu'il n'y avait ni terme ni mesure dans cette occupation d'écrire, et que chacun voulait s'ériger en auteur, et il dit : « Les uns agissent ainsi par vanité, parce qu'ils veulent devenir célèbres et acquérir un nom. D'autres le font par amour du gain et du lucre, et ils augmentent ainsi le mal. La sainte Bible a été ensevelie et comme enterrée sous tant de commentaires et de livres, que l'on ne fait plus attention au texte. Dans toutes les sciences, les plus habiles sont ceux qui ont fait une lecture approfondie des textes et qui les possèdent complétement. Un bon jurisconsulte doit avoir parfai-

tement présents les textes de la loi; mais, de nos jours, l'attention ne s'est portée que sur les interprétations et les gloses. Quand j'étais jeune, je m'attachais beaucoup à la Bible, je la lisais assidûment et je m'en étais rendu le texte si familier, qu'il n'y avait pas un seul verset dont je ne susse où trouver la place. Je lus ensuite les commentateurs, mais je dus y renoncer et les écarter de moi, car j'y trouvais beaucoup de choses que ma conscience ne pouvait approuver et qui étaient contraires à la Bible, et il vaut beaucoup mieux voir avec ses propres yeux qu'avec ceux d'autrui. Je voudrais que tous mes livres fussent enfouis sous terre dans un trou de neuf aunes de profondeur, à cause du mauvais exemple qu'ils donneront, en ce sens que beaucoup de gens voudront m'imiter et qu'ils composeront une foule de livres, dans l'espoir qu'ils deviendront célèbres. Non, le Christ n'est pas mort pour favoriser notre vanité, et afin que nous obtenions de la gloire et de la renommée; mais il est mort pour que son nom seul soit glorifié. »



Je crois que les paroles du symbole des apôtres sont l'œuvre du Saint-Esprit; seul il peut énoncer d'aussi grandes choses en termes aussi précis, aussi expressifs, aussi forts. Aucune créature humaine n'aurait pu s'exprimer de la sorte; dix mille mondes se seraient en vain efforcés d'y réussir. Les termes du symbole doivent donc être l'objet de la plus sérieuse attention. Pour moi, je ne saurais assez les admirer.



Lorsque j'étais moine, j'étais fort versé dans les significations spirituelles, j'étais fort sur les allégories, il n'y avait en moi que de l'art; mais ensuite, lorsque l'épître aux Romains m'eut un peu mené à la connaissance de Jésus-Christ, je reconnus que toutes les allégories étaient vaines. Avant cette époque, je tournais tout en allégorie, même les besoins les plus humiliants de l'humanité. Mais ensuite je réfléchis sur les faits historiques,

je vis combien il était difficile que Gédéon combattît les ennemis de la façon dont l'Ecriture le raconte ; il n'y avait pas là d'allégories, ni de signification spirituelle, mais l'Esprit saint, dans ce passage, dit simplement que la foi a battu, avec trois cents hommes, une si grande multitude d'ennemis. Saint Jérôme et Origène (Dieu leur pardonne) ont été cause de ce que les allégories ont joui d'une si grande estime. Mais Origène tout entier ne vaut pas une seule parole de Jésus-Christ. Maintenant j'ai renoncé à toutes ces folies, et ma meilleure méthode est d'interpréter l'Ecriture par le sens naturel; c'est là qu'il y a vie, force et doctrine ; ailleurs il n'y a qu'absurdité, quel que soit l'éclat dont elle brille parfois. C'est de cette manière que Muntzer envisageait le chapitre de saint Jean : « Si un homme n'est pas né une seconde fois de l'eau, etc. » : l'eau, disait-il, signifie la tribulation; mais saint Augustin nous a enseigné la règle véritable, c'est que les figures et allégories ne prouvent rien du tout.



Quelqu'un demandait au docteur Luther son psautier qui était vieux et déchiré, lui promettant de lui en rendre un nouveau ; le docteur s'y refusa, parce qu'il était habitué à son exemplaire [1]. Il ajouta : « La mémoire locale est fort utile, et j'ai troublé la mienne en traduisant la Bible. C'est un conseil fort sage que de puiser à la source et de lire la Bible avec

[1] Bon nombre de savants, obligés de faire un fréquent usage de livres, partagent la façon de voir, la manie, si l'on veut, de Luther ; ils s'accoutument si fortement aux exemplaires des ouvrages dont ils se servent d'habitude, qu'ils ne travailleraient pas aussi bien avec d'autres entièrement identiques, mais qu'ils n'ont pas l'habitude de feuilleter. On cite en ce genre l'obstination du traducteur d'Hérodote, Larcher, qui ne voulut jamais se servir que de volumes lui appartenant. Son collègue Langlès ayant reçu de Londres, à une époque où les communications étaient très-difficiles, le travail du célèbre Rennel sur la géographie de l'historien grec, s'empressa de le porter au vieux savant, le mit à sa disposition. Il fut bien surpris d'entendre Larcher le remercier sèchement et lui dire : « J'ai pour principe de ne jamais travailler avec des livres qui ne sont pas à moi. »

assiduité; celui qui possède bien les textes est un bon théologien. Un seul passage de la Bible a plus de vertu que quatre volumes de commentaires. Les Pères ont obtenu une grande autorité, cela a été au détriment de la Bible. »



Les mots de la langue hébraïque ont une énergie particulière; il est impossible de s'énoncer ainsi dans une autre langue. Pour bien se faire entendre, il ne faut pas traduire mot à mot, mais rendre le sens et l'idée. Lorsque nous lisons dans le *Pentateuque* : « ils frappèrent cette ville; la bouche du glaive », ce sont des hébraïsmes. Nous nous ferons comprendre en disant : *Ils dévastèrent cette ville; un glaive acéré*. En traduisant Moïse, je voudrais en ôter les hébraïsmes, mais c'est une rude tâche qu'une semblable traduction, et il se rencontre toujours des gens qui prétendent en savoir plus que nous; ils me reprennent sur un mot, et je pourrais, s'ils faisaient le travail que j'ai accompli, les attaquer sur cent.



Le docteur Luther parlait souvent de l'efficacité de l'Ecriture sainte « qui surpasse de beaucoup tous les autres arts et toute la science des philosophes, des jurisconsultes, des médecins, quoique celle-ci soit bonne et nécessaire à la vie, mais qui est vaine et morte pour ce qui concerne la vie éternelle. La Bible doit être regardée avec des yeux tout autres que les écrits des auteurs profanes. Celui qui renonce à lui-même fera de grands progrès dans la Bible; et le monde ne peut le comprendre, puisqu'il ignore la mortification qui est un don de Dieu. Remarquez qu'Adam, qui n'eut que deux fils, appela le premier Caïn, c'est-à-dire *possesseur, maître*; Eve pensait que son second enfant serait une fille; mais quand elle eut un fils, elle lui donna le nom d'Abel, qui signifie *vanité, néant*, comme pour dire : « Je suis misérablement trompée dans mon attente. » C'est la figure du monde et de l'Eglise; car l'impie Caïn est le maître de la terre, et

le pieux Abel est assujetti, vexé, maltraité ; mais en présence de Dieu, c'est tout l'opposé ; l'un est choisi, l'autre rejeté. Ismaël est un très-beau nom, *auditeur de Dieu ;* Absalon signifie *le père de la paix ;* mais ce furent des impies, des séditieux et des rebelles à la parole de Dieu. Il nous faut aimer la Bible et nous y appliquer avec beaucoup d'assiduité. »



Quiconque reconnaît que les Évangélistes ont rapporté la parole de Dieu, sera bienvenu de nous; quant à celui qui le nie, je ne lui adresserai pas un mot, car l'on ne peut disputer avec ceux qui rejettent les premiers principes; les Juifs, les gentils, les Turcs conviennent que la Bible est un livre sacré. Il lui a été rendu les témoignages les plus complets. — Maître Forstheim dit alors : « Selon bien des gens, le *Pentateuque* n'est pas l'œuvre de Moïse [1]. » Le docteur Luther répondit : « Qu'importe? Si ce n'est pas Moïse qui l'a écrit, c'est toujours le livre de Moïse, qui a très-bien relaté la création du monde. Il faut éviter de traiter des questions inutiles et dépourvues de sens. »



Le docteur Luther dit un jour que Dieu lui-même nous parlait dans sa sainte Écriture : « Si vous le croyez du fond de votre cœur, songez à ce que mérite celui qui pense d'une manière et qui agit de l'autre. D'un seul mot Dieu ébranle le monde entier; c'est ce qu'a fort bien énoncé le psalmiste : « l'Éternel a dit, et ce qu'il a dit a eu son être ; il a commandé, et la chose a comparu. »

[1] Cette idée a été reproduite à diverses reprises, notamment par Richard Simon, dans son *Histoire critique du Vieux Testament*. Ce téméraire oratorien attribuait les livres de Moïse à des scribes du temps d'Esdras, lesquels, selon lui, les auraient rédigés sous la direction de la grande synagogue.



Oh! qu'il est beau et heureux d'avoir devant soi la parole de Dieu! L'on peut alors en tout temps être dans l'allégresse et dans la sûreté; l'on ne peut manquer de consolations; l'on voit dans toute sa clarté le chemin de la pureté et de la droiture. Celui qui perd de vue la parole de Dieu tombe dans le désespoir; la voix du ciel ne le soutient plus; il ne suit que les penchants déréglés de son cœur et la vanité qui le mènent à sa perte. David avait eu bien raison de dire : « Seigneur, tu as rudement tancé les orgueilleux maudits qui se dévoient de tes commandements! » c'est-à-dire, qui ne veulent pas se soumettre à ce qu'enjoint la parole de Dieu.



Il faut savoir administrer avec discernement la parole de Dieu, car il y a diverses sortes de gens; les uns sont troublés et effrayés dans leurs consciences; leurs péchés les épouvantent, la colère divine les fait trembler, ils se repentent et frémissent : il faut leur offrir les consolations que présente l'Évangile. Il y a d'autres gens rebelles, endurcis, au cœur révolté et indocile : ceux-là, il faut les effrayer et leur citer les exemples du courroux de Dieu, tels que le feu descendant à la voix d'Élie (2e livre des *Rois*, ch. v), le déluge, la destruction de Sodome et de Gomorrhe, la ruine de Jérusalem. Sur ces cervelles opiniâtres et revêches frappez fort et dur.



Le docteur Luther parla un jour sur ces paroles de Jésus-Christ : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui »; et il dit que le ciel et la terre, que tous les rois et empereurs ne sauraient parvenir à construire un château digne que Dieu vînt l'habiter; tandis qu'il vient résider, de grand cœur, en l'homme qui observe sa parole. Isaïe a dit (chap. LXVI, v. 1) que les cieux étaient le trône de l'Éternel et la terre le marchepied de ses pieds; il n'a pas dit que ce fût sa

résidence. Lorsqu'on cherche où habite Dieu, on trouve que c'est dans le cœur de ceux qui accomplissent la parole de Jésus-Christ. Il a dit lui-même : « Celui qui m'aime observe mes commandements, et nous ferons en lui notre demeure. » Rien ne pouvait être plus simple, plus clair que cette injonction du Sauveur ; elle peut faire honte à tous les docteurs. Il n'a pas voulu s'exprimer d'une manière sublime, mais de la façon la plus humble; il ne dit pas : Renoncez aux femmes, à l'argent, aux viandes; mais il recommande tout simplement l'observation de sa parole. Si je voulais instruire un enfant, c'est ainsi que je m'y prendrais pour l'enseigner.



J'exhorte tout chrétien pieux à ne pas se troubler ni se mettre en peine, s'il rencontre dans la Bible des discours et des histoires qui le choquent: qu'il réfléchisse que ce qui peut lui paraître bas ou étrange émane toujours de la souveraine majesté, puissance et sagesse. Le livre saint fait tomber au rang des fous les docteurs et les habiles; il n'y a que les gens pieux et simples de cœur qui puissent le comprendre, ainsi que l'a dit Jésus-Christ. « Tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et tu les as révélées aux petits enfants » (S. Math. ch. XI, v. 25). Tenons-nous-en donc à cette source d'une abondance souverainement riche, qui ne peut jamais s'épuiser et dont on ne saurait trouver le fond. L'Écriture contient des langes et des haillons dont l'aspect est misérable, mais ils enveloppent Jésus-Christ, tel qu'il était dans la crèche.



On demanda au docteur Luther comment Dieu s'était montré aux patriarches. Car saint Jean a dit : « Nul homme ne vit jamais Dieu » (chap. I, v. 18), tandis que Jacob s'exprime ainsi (*Genèse*, ch. XXXII, v. 30) : « J'ai vu Dieu face à face. » Le docteur répondit : « Dieu a conversé avec les patriarches en se montrant à eux, mais sous un voile; ce n'est pas Dieu lui-même

qu'ils ont vu, mais la figure de Dieu [1]. » La parole divine, les sacrements et l'Église sont pour nous l'emblème de la présence de Dieu, et c'est ainsi qu'il se manifeste; mais le monde impie et corrompu ferme les yeux à la lumière.



DES TENTATIONS ET DES PERSÉCUTIONS.

Le docteur Luther dit: « Le Seigneur notre Dieu est le Dieu des humbles et des affligés; il manifeste en eux ses perfections; si nous étions toujours forts, nous nous enorgueillirions, et Dieu ne peut montrer sa puissance suprême que dans notre infirmité. Il n'éteint pas une lampe fumante; le diable au contraire ne songe qu'à nous tenter et à nous perdre. Si vous êtes dans la prospérité, louez Dieu et rendez-lui-en grâces; si vous vous trouvez dans la tribulation, priez et invoquez le Seigneur dont la volonté s'accomplit sur ceux qui le craignent. Il est un temps pour la paix, pour la guerre, pour la sagesse, pour l'ignorance, pour la joie, pour la tristesse, pour l'affliction, pour la tentation. Se sentir faible dans la foi, c'est désirer être fort. Ah! c'est une bonne portion de la justice que d'aspirer à être juste. Ne vous abandonnez jamais au désespoir, mais appuyez-vous sur la parole de Dieu et sur les exemples des Écritures. Dieu qui a prêté assistance à tous les patriarches et aux prophètes ne vous abandonnera pas. »



Les gens pieux doivent, quand le diable s'efforce de les tenter, lui opposer cette prière, en le tournant en dérision: « Saint Satan,

[1] Le savant oratorien Houbigant, éditeur de la belle Bible hébraïque, mise au jour à Paris en 1753 (4 vol. in-folio), a discuté, dans une dissertation spéciale, la question qu'effleure ici Luther. Il s'est proposé d'expliquer ce que disent les anciens Pères, principalement les Pères grecs, des fréquentes apparitions du Fils de Dieu aux patriarches avec une nature inférieure à la nature divine.

prie pour nous ; nous n'avons point péché contre toi, ô diable! ce n'est point toi qui nous as créés ou qui nous as donné la vie : pourquoi nous accuses-tu donc en présence de Dieu? Fusses-tu le plus grand des saints et le juge suprême de tous les saints, reçois le pet que nous faisons en tes mains [1], et va-t'en avec à Rome trouver le pape qui est ton ministre.



Le docteur Luther se tournant vers H. W. lui conseilla, lorsqu'il était dans l'abattement, de recourir à la société des hommes et de ne pas rester dans la solitude. « Malheur, dit Salomon, malheur à ceux qui sont seuls! Je fuis la solitude lorsque je ressens de la tristesse. Ce fut quand Jésus-Christ était seul dans le désert qu'il fut tenté par le diable. Les tentations de l'esprit surpassent de beaucoup les souffrances du corps. Un moine, éprouvant des tentations dans sa cellule, s'écria : « Je ne resterai point ici isolé; mais je sortirai plutôt et j'irai trouver les frères. » Le docteur dit ensuite à quelqu'un qui se plaignait de son sort : « La vie de nul homme n'est tranquille ni exempte de tentation, et personne n'est satisfait de sa destinée. L'homme marié voudrait être célibataire, le célibataire voudrait être marié; le serviteur aspire à être maître, et le pauvre à devenir riche. »



Le 2 août 1538, le docteur Luther, après avoir été, la nuit précédente, fort abattu par la dyssenterie, ressentit des douleurs très-vives de sciatique, et il dit : « Que le nom du Seigneur soit béni! ces paroles peuvent encore se dire, parce qu'il y a des tentations que l'on peut supporter; le péril le plus extrême n'est pas encore venu ; maudit le jour où je suis né. Jésus-Christ était comme mort lorsqu'il fut tenté dans le jardin des Oliviers et qu'il dit : « Mon Père, éloigne de moi ce calice, si telle est ta volonté » ; il y avait là une lutte de la volonté, mais bientôt il se

[1] *In manu sume crepitum ventris.*

résigna à la volonté de son Père et l'ange vint le consoler. Jésus-Christ a été tenté en notre chair ; c'est un puissant intercesseur pour nous auprès de Dieu dans nos tentations. Que la colère de Dieu se manifeste dans les malheurs qui nous frappent ; si nous faisons pénitence dans des sentiments de foi, alors la bonté et la miséricorde de Dieu se manifestent sous sa colère. »



Le 8 août, le docteur Luther était malade et sa femme avait la fièvre, et il dit : « Dieu m'a assez frappé et châtié, et j'ai été impatient, étant accablé de tant de maux, dyssenterie, sciatique, gravelle ; mais Dieu sait bien de quelle utilité il est pour nous de souffrir, et c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Dieu est semblable à un imprimeur qui range les caractères de façon qu'il faut les lire à rebours ; dans l'autre vie cette impression se lira tout naturellement ; en attendant, il nous faut prendre patience. Que de bon cœur je mourrais et quitterais les traces de cette vie ! car je suis faible et épuisé par de grands travaux, et j'ai à peine un instant de tranquillité ; mais puisque saint Paul n'a pu obtenir d'être délivré de l'ange de Satan qui lui donnait des soufflets, nous ne devons pas nous attendre à être exempts de tentation. »



Ah ! si saint Paul vivait encore, que je voudrais apprendre de lui quelle est cette tentation dont il se plaint ! ce ne fut point une révolte de la chair (comme le prétendent les papistes) et de l'attachement pour Thècle [1]. Je crois que ce fut un sentiment de désespoir au souvenir de ses anciens péchés. Il y a dans les psaumes des sentiments semblables ; ainsi dans le XXII[e] : « Mon

[1] L'histoire apocryphe de sainte Thècle est rapportée dans le *Spicilegium Patrum sæculi primi*, précieux recueil publié à Oxford en 1698, par les soins du savant L. Grabe. Cette légende pleine de naïveté, offrant à la fois le double intérêt d'un poëme populaire et d'un monument historique, a été l'objet d'une appréciation remarquable de M. Saint-Marc-Girardin (*Revue de Paris*, 1829, t. 1er). L'ingénieux critique a très-habilement fait ressortir le double caractère de merveilleux d'une part, de vérité de mœurs de l'autre, dont est empreint ce récit.

Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» Le livre de *Job* est plein de pareilles idées; les plaintes du patriarche peuvent se résumer en ceci : « Je suis juste et innocent; donc Dieu n'a nul égard à la justice et à l'innocence des hommes. » Je regarde le livre de *Job* comme ayant une base historique, mais l'on en a fait un poëme; la chose est arrivée, mais les paroles prononcées ont été autres. Saint Jérôme et d'autres Pères n'ont pas été exempts de tentations, mais ce sont des tentations de la chair et puériles, ce n'est rien auprès de l'ange de Satan qui souffletait l'apôtre; ne nous y arrêtons donc pas. Si je devais vivre encore quelque temps, j'écrirais un livre au sujet des tentations sans lesquelles nul homme ne peut comprendre l'Ecriture sainte, ni parvenir à la crainte et à l'amour de Dieu. Dans chaque verset des psaumes il n'est guère question que de tentations, de tribulations, d'afflictions. La persécution extérieure est préférable à l'intérieure; mais les justes tomberaient bientôt dans la tiédeur s'ils demeuraient exempts de tentations. — Le docteur Jonas exposa alors diverses tentations qui affligent les gens pieux, et le docteur Luther répondit : « Il faut prendre patience et s'appliquer à l'oraison. Si tout advenait selon notre volonté, nous deviendrions négligents, ainsi qu'il arrive aux papistes. La tentation est un remède qui peut devenir fort profitable.»



Le diable s'efforce de nous tenter en nous inspirant des pensées de tristesse et de désespoir. Toute joie et toute paix vient de Dieu, l'Esprit saint est notre consolation et notre encouragement dans les périls et dans les tentations de la mort; alors il faut dire : « Va-t'en, péché, mort, diable et enfer; si tu veux m'ôter la vie, tu peux me tuer, mais ma mort ne te servira de rien, et quand même tu m'étranglerais, tu ne nuirais en rien à mon âme; va donc dans le ciel et essaye de faire périr celui qui est ma vie; voilà ce que tu ne pourras faire. » — Un esprit allègre et content est ainsi un don bien précieux. Dans la loi de Moïse, les gens affligés n'étaient pas admis aux sacrifices, ni près de l'autel.



Les papistes ont écrit au sujet de saint Benoît que, ressentant un jour de violentes tentations d'impureté, il s'était roulé nu parmi des épines, afin de chasser le malin esprit. Ils ont exprimé beaucoup de plaintes au sujet de ce genre de tentations diaboliques; il aurait fallu leur donner le conseil de suivre le précepte et l'institution de Dieu, lorsqu'il a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »



Lorsque le diable me trouve oisif, et que je ne pense pas à la parole de Dieu, alors il trouble ma conscience, me suggérant que je ne prêche pas la vérité, mais que j'ai occasionné du trouble dans le gouvernement, et qu'avec ma doctrine j'ai soulevé de grandes rébellions et entraîné de grandes offenses. Mais lorsque j'ai repris la parole de Dieu, alors je reprends le dessus, je résiste au diable, et je lui dis : « Je sais, et, d'après la parole de Dieu, je suis certain que cette doctrine n'est pas de moi, mais la doctrine du Fils de Dieu »; et je pense en moi-même : quel soin Dieu a-t-il du monde, fût-il dix fois plus vaste qu'il ne l'est! Il a voulu que son Fils fût roi, et il l'a si fermement établi dans son royaume, qu'il ne peut être ébranlé; car Dieu lui-même a dit : « C'est mon Fils, écoutez-le. » — Le docteur Luther répéta alors ce passage du psalmiste : « Maintenant donc, ô rois, soyez entendus; juges de la terre, recevez instruction. Servez l'Eternel avec crainte, et vous égayez avec tremblement. Baisez le Fils, de peur qu'il ne se courrouce et que vous ne périssiez quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! » C'est-à-dire : « vous coaliserez-vous contre le Fils de Dieu? Alors, ainsi qu'il est arrivé aux royaumes des Juifs et à d'autres, vous serez entièrement consumés et anéantis avec tous vos royaumes, principautés, gouvernements, privilèges, ordres, lois, pouvoirs, trésors et richesses. » Soyons pardessus tout sûrs et certains de notre cause. Saint Paul se rend ainsi témoignage à lui-même : « Je suis un apôtre et serviteur de Jésus-Christ, et envoyé pour instruire les gentils. » Aucun homme dont l'esprit est charnel n'est capable de comprendre

cette espèce de louange de soi-même, qui alors était aussi nécessaire et indispensable pour saint Paul qu'un article de foi.



Le docteur Luther dit un jour : « Aucun papiste ne se jettera de lui-même dans le feu, tandis que nos gens affrontent volontiers le feu et la mort, imitant en cela l'exemple des saints martyrs, de sainte Agnès, sainte Agathe, saint Vincent et saint Laurent. Si l'on voulait menacer du feu les papistes qui tiennent à leur doctrine, vous verriez combien ils se hâteraient de l'abandonner. Les empereurs, les rois, les princes, les seigneurs traquent et massacrent aujourd'hui les chrétiens; mais le Turc les châtiera. Les papistes rejettent la domination de Dieu; ils auront celle du diable. Nous sommes, nous, des brebis destinées à la boucherie, *oves occisionis*.



Tout récemment on a brûlé, à Paris, à la fois, deux nobles et deux magistrats pour la cause de l'Evangile; les théologiens ont pressé le roi de France si bien, qu'il a mis de ses mains le feu au bûcher[1]. Nous sommes un innocent troupeau de moutons qui n'ont point la liberté d'aller paître dans les prairies, mais qui sont re-

[1] Luther enchérit un peu sur la conduite de François Ier; ce monarque porta cependant le zèle jusqu'à déclarer que si l'un des membres de son corps venait à être infecté de l'hérésie, il ne balancerait pas à le faire couper, et que si l'un de ses fils avait le malheur d'avaler ce poison, il l'immolerait de sa propre main. Le 21 janvier 1535, il fit brûler, à la suite d'une procession expiatoire, six luthériens et une femme, accusés d'avoir affiché des placards injurieux à l'Eucharistie et au clergé. On avait renchéri sur le supplice ordinaire en imaginant une estrapade ou balançoire qui élevait et faisait retomber à plusieurs reprises dans les flammes les malheureux condamnés. Il y a souvent dans l'histoire des hommes, des traits qui souilleraient celle des bêtes féroces. Quelques auteurs ont prétendu que François Ier portait une torche et que, parvenu auprès du bûcher, il la remit au cardinal de Lorraine; voir Théodore de Bèze, *Hist. ecclésiastique*, l. I, p. 21 ; Sleidan, l. IX, fo 144 ; Belcarius, l. XX, p. 644 ; Garnier, t. XII, p. 652; Daniel, t. V, p. 654 ; Gaillard, *Hist. de François Ier*, t. VI, p. 458; Sismondi, *Hist. des Français*, t. XVI, p. 452, etc.

tenus à l'étable; ils attendent qu'on vienne les mettre à la broche ou les jeter dans le poêlon.



Le chancelier du comte Albert de Mansfeld, George Lauterbach, arriva de Francfort à Eisleben en 1546, et, étant à table avec le docteur Luther, il lui dit que l'empereur Charles et le pape étaient extrêmement courroucés contre l'évêque de Cologne, Herman, et qu'ils voulaient le priver de ses États; le docteur dit: « Ils ne peuvent s'armer contre nous de la parole de Dieu et de l'Écriture sainte; ils emploient alors pour nous nuire la ruse, la force, la trahison et l'astuce. Eux-mêmes nous rendent ainsi le témoignage que la sagesse, la vérité et la parole de Dieu sont de notre côté. Il arrive ce qu'a annoncé le psalmiste: « Les rois de la terre se trouvent en personne, et les princes consultent ensemble contre l'Éternel. » Mais quel sera le résultat de leurs complots? c'est encore ce que nous apprend le même psaume (II, v. 4): « Celui qui réside aux cieux rira, le Seigneur se moquera d'eux. » Ces petits messieurs en colère ne peuvent rien contre le Seigneur; ils ne gagneront que les remerciements du diable. Dieu leur dit: « Voici six mille ans que je règne et que je fais toutes les lois; mes petits amis, ne faites pas les insolents; écartez-vous de la muraille, ou elle tombera et vous écrasera la tête. Instruisez-vous, rois et juges de la terre; soumettez-vous à Jésus-Christ, ou le diable vous enlèvera tous.



DE LA PATIENCE, DE LA TRISTESSE, DE LA COLÈRE, ETC.

Le docteur Juste Jonas [1] demanda un jour au docteur Luther si les pensées et les paroles du prophète Jérémie, lorsqu'il maudit le jour de sa naissance, étaient dignes d'un chrétien. Le doc-

[1] La correspondance de Luther éditée par Aurifaber (Eisleben, fol. 271) renferme un billet difficile à rendre dans notre langue, et qui montre que Jonas attachait peu de prix aux bienséances de la société : « Non de

teur lui répondit : « Il nous faut de temps à autre presser le Seigneur par de semblables paroles. Jérémie avait raison de murmurer ainsi. Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « O vous, génération perverse et infidèle, combien de temps serai-je avec vous; et jusqu'à quand vous supporterai-je ! » Moïse aussi mit à Dieu le marché à la main (pour employer ici un proverbe), lorsqu'il dit (*Nombres*, ch. XI, v. 11) : « Pourquoi as-tu affligé ton serviteur? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple, ou l'ai-je engendré? »



Il est impossible qu'un homme ne soit pas plongé dans une amère affliction, lorsqu'au fond de son cœur il veut le bien, et lorsqu'il reste délaissé. Je ne puis jamais me défaire de ces pensées, en désirant que je n'eusse jamais commencé mes discussions avec le pape. De même, je désire être mort plutôt que d'entendre mépriser la parole ou les serviteurs de Dieu ; c'est la fragilité de notre nature qui nous livre ainsi, par moments, au découragement.



Ceux qui condamnent les mouvements de colère contre des antagonistes, sont des théologiens qui ne s'occupent que de spéculations; ils jouent avec les mots, et ne s'occupent que de subtilités ; mais lorsqu'ils commencent à se réveiller et à prendre un intérêt réel à l'affaire, alors ils s'échauffent et ils montrent qu'ils peuvent être piqués au vif.



Le docteur Luther dit un jour : « Il y a peu de temps qu'un prêtre papiste, un flatteur hypocrite, me réprimanda et me blâma très-vertement de ce que j'avais mis tant de colère dans mes écrits, et de ce que j'avais si rudement gourmandé le peuple. Je

cloaca papyrum sumo, quemadmodum Jonas noster, qui te nihil pluris æstimat quam ut dignus sis qui schedas natales, hoc est de natibus purgatis, legas. »

lui répondis « : Le Seigneur notre Dieu doit envoyer d'abord un violent orage accompagné de tonnerre et d'éclairs, et le faire suivre d'une pluie douce; alors le sol est complétement humecté. De même, je puis aisément trancher avec mon couteau une branche de saule; mais s'il s'agit d'un gros chêne, ce n'est pas trop d'employer des haches, des pioches pour l'abattre et le déraciner, et l'on n'eu vient pas à bout sans peine. »



Il y a beaucoup de personnes qui se plaignent de moi, trouvant que je suis trop emporté et trop violent contre le papisme. Moi, au contraire, je me plains, hélas! que je suis beaucoup trop doux; je voudrais pouvoir souffler des foudres contre le pape et le papisme, et que chacune de mes paroles fût un coup de tonnerre.



On demanda au docteur Luther pourquoi le Christ maudit avec tant de rigueur dans le psaume CIX, tandis qu'il a défendu de maudire, et le docteur répondit : « Un chrétien ne maudit point et ne se venge pas s'il s'agit de sa propre personne, mais la foi maudit et se venge elle-même. Pour comprendre ceci exactement, nous devons faire une distinctiou entre Dieu et l'homme, entre la personne et la cause. Pour ce qui concerne Dieu et sa cause, nous ne devons point avoir de patience, et nous ne devons point bénir. Ainsi, par exemple, lorsque les impies persécutent l'Evangile, cela concerne Dieu et sa cause; alors nous ne devons pas bénir ni souhaiter une heureuse réussite, mais nous devons maudire et anathématiser les persécuteurs et leurs efforts. C'est ce qu'on appelle les malédictions de la foi, et, plutôt que de souffrir que la parole de Dieu fût supprimée et l'hérésie établie, la foi voudrait que toutes les créatures périssent dans les supplices; car l'hérésie nous fait perdre Dieu lui-même. Mais les hommes ne doivent pas se venger eux-mêmes; ils doivent tout endurer et faire du bien à leurs ennemis, ainsi que le recom

mandent la doctrine de Jésus-Christ et les préceptes de la charité. »



Le docteur Luther dit un jour : « Si des pensées fâcheuses et inquiétantes se saisissent de toi, chasse-les en employant les meilleurs moyens que tu pourras ; parle et entretiens-toi avec de bons amis de choses dans lesquelles tu prends plaisir. On dit parfois : sans une pensée sérieuse, il ne peut s'effectuer rien de bon. A cet égard, je fais une distinction : il est des pensées de plus d'un genre. Les pensées de l'esprit ne produisent pas de mélancolie ; ce sont les pensées de la volonté qui causent de la tristesse, comme lorsqu'on s'afflige d'une chose ou lorsque l'on soupire et se plaint ; mais l'entendement n'est pas mélancolique. »



Lorsque j'écris contre le pape, je ne suis pas mélancolique, car alors je travaille de tête et d'intelligence, et j'écris avec la joie dans le cœur. Le docteur Reisinbusch me disait il n'y a pas longtemps : « Je suis fort étonné que vous soyez aussi joyeux; si pareille situation était mienne, il s'en faudrait de peu qu'elle ne me tuât. » Je lui répondis : « Ni le pape ni toute sa bande rasée ne peuvent m'attrister, car je sais que ce sont les ennemis de Jésus-Christ ; aussi je combats contre eux avec une intrépidité singulière et pleine d'allégresse. »



Depuis que Silvestre Prierias a écrit contre moi et qu'il s'est intitulé, au début de son livre, maître du sacré palais [1], depuis que

[1] Prierias, dominicain, jouissant d'une haute faveur à la cour de Léon X. Il adopta, pour combattre Luther, la forme du dialogue. Le Saxon ne se piquait point de parler avec modération des écrits dirigés contre lui. Il qualifia l'ouvrage ultramontain d'*epitomen tot tantisque blasphemiis a capite ad pedes usque refertum*, *ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satana editum libellum existimem.*

j'ai vu cet ivrogne barbouiller pareil fatras, je n'ai fait qu'en rire et je me moque de lui, de son maître le pape et de toute sa bande de papistes. Rien ne dissipe la tristesse qui m'assaille parfois comme le spectacle de leur fureur.



Maintenant, à mon âge, rien ne me vexe et ne me tourmente, si ce n'est les tribulations du diable qui marche avec moi dans la chambre où je couche; il se moque cruellement de moi. Quand il ne peut rien gagner sur mon cœur, il tombe sur ma tête et il me tourmente beaucoup. Souvent il me trouble au sujet de la prière. Il me glisse dans le cœur la pensée que je néglige de prier avec assiduité; je sais pourtant que dans un seul jour je prie plus que tous les prêtres papistes et que tous les moines; seulement, je ne bredouille pas autant qu'eux. Je conseille bien de ne pas mépriser les prières écrites; un homme qui récitera un psaume, en forme de prière, s'en trouvera tout échauffé.



Souvent le diable me fait des objections contre la cause dont (avec l'aide de Dieu) j'ai entrepris la défense. Il fait aussi des objections contre le Christ; mais que le temple s'écroule plutôt que si Jésus-Christ y restait caché.



Ce que j'enseigne, écris, prêche et prétends, tout cela je l'expose au grand jour, je ne le déguise pas dans un coin. Je règle et dispose tout d'après l'Évangile, d'après le baptême et d'après l'Oraison dominicale. C'est là qu'est Jésus-Christ; je ne peux le renier; c'est sur l'Evangile que j'asseois ma cause. Nonobstant tout cela, le diable me tracasse tellement avec ses disputes subtiles et insidieuses, que la sueur de l'angoisse tombe souvent de mon front; souvent je peux sentir et voir qu'il dort plus près de

moi que ne le fait ma femme Catherine, c'est-à-dire qu'il me tourmente plus qu'elle ne me console ou ne me satisfait.



Tous ceux qui sont en proie à de semblables luttes spirituelles doivent fréquenter la compagnie de leurs connaissances et, par-dessus tout, ne pas rester seuls, ne pas se cacher, se tourmenter, se mordre eux-mêmes de pareilles idées et de celles que suggère le diable; l'Esprit saint a dit : « Malheur à celui qui est seul! » Quand je me trouve mélancolique, triste, la tête lourde, alors je quitte ma retraite, je vais voir les gens et je cause avec eux.



Les pensées fâcheuses amènent des indispositions; lorsque l'âme est troublée et que le cœur est inquiet, le corps se ressent de ce triste état. Saint Augustin l'a bien dit : « L'âme est là où elle aime, plus que là où elle anime. » Quand les soucis, les tracas, les inquiétudes l'emportent, le corps s'en trouve tout affaibli; sans l'âme, il est mort ou comme un cheval privé de conducteur. Mais quand le cœur est tranquille et en repos, alors il prend soin du corps et lui donne ce qui lui revient. Nous devons donc résister aux pensées fâcheuses et les chasser par tous les moyens possibles. La plus grande lutte que j'aie à soutenir est lorsque le diable m'assaille avec mes propres pensées.



J'ai éprouvé par moi-même que dans mes plus vives tribulations (qui tourmentaient et épuisaient mon corps au point que je pouvais à peine respirer) j'étais sec et pressé comme une éponge. Aucune créature n'était capable de me consoler, au point que je disais : « Suis-je donc le seul homme réservé à de semblables tribulations spirituelles? » Mais il y a de ceci dix ans, lorsque j'étais solitaire et isolé, Dieu me consola par le mi-

nistère de ses anges et il m'anima à combattre et à lutter contre le pape.



Le docteur Jérôme Weller étant en proie à de grands accès de mélancolie, le docteur Luther lui dit : « Prends courage; tu n'es pas le seul qui endures la tribulation ; je suis dans le même cas ; et quant aux péchés, j'en ai sur moi de plus grands que toi et ton père, car j'ai blasphémé mon Dieu quinze ans de suite, en célébrant cette abominable cérémonie idolâtre de la messe ; je voudrais de tout mon cœur avoir été plutôt, durant tout ce temps-là, un voleur ou un débauché. »



Lorsque je suis troublé d'idées mélancoliques concernant les affaires temporelles ou domestiques, alors je prends un psaume ou une sentence de saint Paul et je me couche pour me reposer et pour dormir. Mais les pensées qui me viennent du diable me sont bien plus à charge ; il faut que je veille alors rigoureusement sur moi et que je me mette fortement à l'œuvre pour m'en débarrasser.



Je ne fais nulle meilleure besogne que celle que m'inspirent le zèle et la colère. Que je veuille dicter, écrire, prier, prêcher, il faut que je sois en colère ; alors tout mon sang s'allume, mon intelligence devient plus perçante, toutes les tentations et les pensées malhonnêtes me laissent en paix.



La patience est la plus excellente des vertus ; le Saint-Esprit la recommande très-fortement en maint passage des Ecritures; quoique les philosophes l'aient beaucoup louée, ils ne pouvaient connaître sa véritable base. Epictète a dit une belle maxime : « Supporte et abstiens-toi. »



Quelqu'un se plaignait d'être en butte à la haine de beaucoup de gens, quoiqu'il vécût en paix avec tous; le docteur lui dit : « Prends patience et ne te courrouce pas, si tu es haï. Quel mal avons-nous fait au diable pour qu'il nous déteste et s'acharne après nous comme il le fait ? Si le Seigneur te donne de la nourriture, mange; s'il t'inflige des privations, résigne-t'y; s'il t'envoie des honneurs, reçois-les; s'il te jette en prison, souffre-le; s'il veut que tu sois roi, suis son appel; s'il t'abat, n'en aie point de souci. »



Veillons et prions, parce que Satan ne s'endort pas. — Comme l'on parlait au docteur Luther des trêves stipulées à Francfort, il dit : « Je ne puis me persuader qu'entre nous et les papistes il puisse y avoir de trêve ; c'est une guerre continuelle, comme celle entre la semence de la femme et le serpent. Lorsque les rois sont épuisés par de longues guerres, ils concluent entre eux une trêve de quelques années. Mais, pour ce qui nous concerne, cela ne peut avoir lieu, parce que nous ne pouvons renoncer, comme les papistes le demandent, à observer l'Évangile ; eux, ils ne veulent point renoncer à leurs idolâtries et à leurs abominations; le diable ne veut pas consentir à ce qu'on lui coupe les pieds. Jésus-Christ ne veut point laisser arrêter le cours de sa parole; il ne peut donc être question d'aucune trêve entre Jésus-Christ et Bélial. »



Le 11 mai, le docteur Luther harangua le peuple avec beaucoup d'allégresse, l'engageant à rendre grâces pour la paix qui avait duré cette année, parce que Dieu veillait pour nous protéger contre les sanguinaires papistes qu'anime contre nous une haine diabolique et qui, chaque année, respirent la guerre, altérés qu'ils sont de notre sang; mais Dieu les a souvent confondus et les confondra. Il nous a déjà maintenus en paix d'une manière miraculeuse, l'impie duc George ayant péri. Ainsi, rendons grâce, prions et faisons pénitence, car il n'y a aucune paix à espérer tant que régnera le pape, et la clarté de l'Évangile at-

tire, de la part des impies, une haine perpétuelle. Prions afin que Dieu nous protége contre les hommes de sang.



Le docteur Luther dit : « L'homme adonné à la colère sera éternellement malheureux ; le diable se trouve bien à son aise là où règne la tristesse, ainsi que Syrach a fort bien dit, ch. XXXVIII. » Il cita ensuite quelques exemples de gens en proie à la mélancolie. Un homme s'était persuadé qu'il était malade au point de ne plus pouvoir boire ni manger ; plus on l'engageait à prendre de la nourriture, plus il s'y refusait, disant : « Ne voyez-vous pas que je suis mort? comment donc puis-je manger? » Après avoir passé quelques jours dans une abstinence entière, il se retira dans une cellule écartée, et il y vint un moine très-vorace qui, trouvant une table fort bien servie, se mit à manger de grand appétit et à boire avec fracas ; alors le malade irrité s'approcha et dit : « Je ne puis m'empêcher, fussé-je cent fois mort, de boire avec toi. » Et, ayant avalé un coup, il s'en trouva bien ; il voulut alors manger, et il fut bientôt guéri de sa mélancolie.—Le docteur Gaspard Lindeman raconta alors l'histoire d'un hypocondriaque qui se croyait changé en coq ; il soutenait qu'il avait une crête sur la tête, un bec au visage, et on ne pouvait le dissuader de cette idée. Il courait à la façon des coqs. D'après le conseil des médecins, on mit avec lui quelqu'un qui prétendit aussi être un coq et qui, après avoir passé quelques jours à sauter et à chanter ensemble, dit : « Je ne suis plus un coq, mais un homme, et tu as éprouvé le même changement. » Et de la sorte le malade fut persuadé.—Un troisième cas d'hypocondrie est celui d'un homme de loi qui entendit un moine dire en chaire qu'un certain saint s'était tenu trois ans de suite sur un seul pied, et qu'un autre avait pris pour demeure le sommet d'une colonne [1], et qu'il était resté trois ans

[1] Saint Siméon Stylite, mort en 459, à l'âge de soixante-douze ans. Il s'était retiré, vers l'an 423, sur une colonne dont le dessus était entouré d'une balustrade, et d'où il adressait deux fois par jour des exhortations aux auditeurs qui se pressaient pour l'entendre. Il changea trois fois de demeure aérienne, et elles étaient placées dans une enceinte dont les

sans boire ni manger, au point que des vers tombaient de ses pieds et se changeaient en pierres précieuses aussitôt qu'ils touchaient la terre ; ce moine conclut par dire : « Ce n'est qu'ainsi et à force de mortifications que vous ferez la conquête du royaume des cieux. » Et l'homme de loi résolut de ne plus pisser, et on ne put le persuader de renoncer à cette détermination durant trois jours entiers ; il disait qu'il avait fait un vœu. Il vint quelqu'un qui lui dit : « Tu as raison de te mortifier pour entrer dans le royaume des cieux et de persévérer dans ce que tu as promis. Moi aussi, j'avais fait un vœu semblable, mais comme je tirais vanité de mon vœu, j'ai vu que je commettais un plus grand péché et j'ai cédé [1]. Tu seras accusé d'arrogance et d'orgueil ; satisfais donc un besoin de la nature. » Et ce raisonnement convainquit l'hypocondriaque.



LES ADVERSAIRES DE LUTHER.

Parlant un jour du cardinal de Salzbourg, le docteur Luther dit : « Ce cardinal n'est pas un frère d'ignorance, mais un frère de malice ; il affecte des semblants de bon vouloir et de douceur, mais il n'est pas sincère ; il peut artificieusement se préparer et s'accommoder aux humeurs des gens, comme font les Italiens, qui donnent de belles paroles tandis que leurs cœurs restent remplis de malice. » — Et le docteur Luther ajouta en soupirant

femmes n'avaient pas la liberté d'approcher. Ce fut sur une colonne qui avait quarante coudées de hauteur que cet anachorète passa les vingt-deux dernières années de sa vie, dans le diocèse d'Antioche. Théodoret a écrit sa *Vie* ; elle se trouve, avec d'autres écrits relatifs au même saint, dans les *Acta Sanctorum*, recueillis par les Bollandistes, t. Ier de janvier. F. G. Lautensach a publié en 1700, à Wittemberg, une *Dissertatio de Simeone Stylita*. A l'exemple de ce solitaire, on a vu, dans l'Orient, des *stylites* jusqu'à l'époque où le mahométisme établit sa domination. Dans l'Occident, on ne cite que saint Vulfilaïc qui mena quelque temps, non loin de Trèves, ce genre de vie, au rapport de Grégoire de Tours.

[1] *Ideo minxi.*

profondément : « Ah ! Seigneur Jésus ! donne-moi assez de vie et de force pour que je puisse raser la tête de ce prélat, car il tourne grandement ton nom en dérision ; c'est un coquin fieffé ; il ne se gêne pas pour se vanter qu'il est peu de ses stratagèmes qui ne lui aient réussi. Dernièrement j'écrivis en termes très-rudes et très-durs à ce prélat et je lui reprochais avec beaucoup d'amertume et ses dérisions et ses mépris ; alors il avoua que dans les choses de la religion il avait tort, et qu'à cet égard il céderait volontiers le devant à Luther et se laisserait reprendre par lui ; mais que, dans les autres affaires et les circonstances temporelles, il ne plierait en rien devant lui. Je vois que je dois le piquer encore. Ah ! Seigneur ! nous ne devons pas jouer avec toi, ni abuser de ton saint nom ; il suffit que nous ayons péché contre toi ; nous devons nous repentir et être contrits de nos fautes. A coup sûr, ce cardinal est comme un soldat qui vint dernièrement à moi, et quand je lui conseillai de renoncer à sa conduite déréglée, il me répondit : « Si je pensais ainsi, je ne retournerais ja-« mais à la guerre ! » Il en est de même de ce cardinal. »



La bonne et pieuse princesse électrice de Saxe me demanda dernièrement s'il restait quelque espoir que le cardinal de Salzbourg se convertît. Je lui répondis : « Je ne le crois pas ; cependant ce serait une grande joie pour moi s'il rentrait à temps en lui-même, revenait à la vérité et se repentait ; mais il ne faut guère s'y attendre : je l'aurais plutôt pensé de Pilate, d'Hérode et de Dioclétien, qui péchèrent ouvertement. » La princesse me répliqua : « Dieu est tout-puissant et miséricordieux, et il aurait accueilli Judas s'il s'était repenti. » — Je répondis : « C'est vrai, madame, et Dieu ferait aussi miséricorde à Satan si, du fond de son cœur, il pouvait dire : Que Dieu ait pitié d'un pécheur comme moi. Mais hélas ! il n'y a pas d'espoir pour ce cardinal, parce qu'il s'oppose à la vérité reconnue. Il y a peu de jours qu'il a fait massacrer misérablement onze chrétiens, parce qu'ils avaient reçu la communion sous les deux espèces. Il est vrai que Dieu est tout-puissant et miséricordieux ; il peut accomplir au delà

de ce que nous sommes en état d'espérer, mais il ne peut faire que ce qu'il a prédestiné de faire, comme dit saint Paul : *Ceux qu'il prédestine, il les appelle.* Quand le Seigneur Dieu dit : « Je ne ferai pas ceci ou cela », alors il est temps pour nous de laisser nos cœurs s'abandonner au repos, comme Dieu dit à Samuël : *Pourquoi pleures-tu pour Saül, voyant que je l'ai rejeté?* Aussi ai-je perdu tout espoir au sujet de ce cardinal ; je remets ce qui adviendra à Dieu ; il y pourvoira. »



Le docteur Luther dit une autre fois : « Le cardinal m'a souvent écrit en termes fort affectueux, pensant huiler mes lèvres, au point que je lui ai conseillé de prendre une femme ; mais, en même temps, il cherchait, sous le voile de ces paroles flatteuses, à me tromper. A la diète impériale d'Augsbourg, je reconnus son véritable caractère ; il faisait encore montre d'une grande amitié pour moi, et, dans les cas importants, il me choisissait pour arbitre. Lorsque je fus parti, m'éloignant de la diète, il assembla les habitants de la ville et il leur adressa ces paroles : « Bonnes « gens, soyez-moi soumis et recevez la communion sous une « seule espèce, et non-seulement je serai pour vous un seigneur « affectionné, mais de plus un père, un frère et un ami, et j'ob« tiendrai pour vous de l'empereur de grands priviléges. Mais « dans le cas que vous refusiez de m'obéir, je serai votre ennemi « déclaré et je jetterai vous et votre ville dans la plus grande « confusion. » N'étaient-ce pas les paroles d'un empereur turc plutôt que d'un prélat chrétien ? »

« Au sujet de ce cardinal », dit une autre fois le docteur Luther, « je laisserai derrière moi ce témoignage, qu'après Néron et Caligula, il est le plus acharné des persécuteurs qui se soient élevés contre les serviteurs de Jésus-Christ. »



Depuis vingt ans, j'ai vu plus de cinquante sectaires qui ont prétendu m'instruire ; mais Dieu m'a mis en garde contre eux ;

il a dit : « Je te montrerai ce que tu dois souffrir en mon nom. » Saint Paul a dit aussi : « Il faut qu'il y ait des hérésies. » Puisqu'il en était ainsi du temps de l'apôtre, devons-nous nous attendre à être mieux traités que nos pères ? Dès que la tyrannie et la persécution cessent, l'hérésie se déclare.



On raconta qu'un grand nombre d'anabaptistes ayant été mis à mort, avaient péri avec beaucoup de fermeté et de joie. Pierre Weller demanda au docteur Luther s'ils étaient sauvés ; le docteur répondit : « Nous devons juger et prononcer d'après l'Evangile ; il est écrit : « Celui qui ne croit pas est déjà condamné. » Nous devons donc tenir pour assuré qu'ils sont dans l'erreur, et qu'ils sont réprouvés. Toutefois, Dieu peut faire quelque chose en dehors des règles établies, ce qui nous est interdit. »



On demanda si l'on pouvait mettre à mort les anabaptistes ; le docteur Luther répondit : « Il y a deux sortes d'anabaptistes ; les uns sont des séditieux déclarés ; leur doctrine est l'ennemie de l'autorité ; un prince peut les juger et les condamner à mort ; d'autres sont des fanatiques qui ont des opinions folles et étranges ; pour ceux-là il faut d'ordinaire les bannir [1].



Le docteur Jacques Schenk, qui a été prédicateur de l'électeur Jean Fréderic, a agi de façon que, dit-il la vérité, on ne peut plus le croire. Il parle sans discernement au sujet du péché,

[1] Luther avait dit une autre fois dans un moment d'humeur tolérante : «*Christus non voluit vi et igne cogere homines ad fidem.*» Cependant Mélancthon conseilla et approuva le supplice de trois anabaptistes, Juste Muller de Schœnau, J. Peisker d'Eutersdorf et Henry Kraut, tailleur à Esperfelt ; il applaudit à la mort de Servet.

ainsi que je l'ai moi-même entendu dire en chaire à Eisenach; car il s'exprimait ainsi : « Le péché, le péché, le péché n'est rien[1]; Dieu recevra les pécheurs, et il a dit qu'ils entreraient dans son royaume. » Schenk ne fait pas la distinction entre les péchés qui ont été commis et ceux que l'on commet au moment même et que l'on a l'intention de commettre. Lorsque le vulgaire entend dire que Dieu recevra les pécheurs, il dit : « Eh bien, péchons donc! » C'est une doctrine fort erronée. Quand il est dit que Dieu recevra les pécheurs, cela s'entend des pécheurs qui auront fait pénitence; il y a une distinction importante à faire entre *agnitum peccatum* qu'accompagne le repentir, et *velle peccare* qui est une inspiration du diable.



Philippe Mélanchton écrivit de Francfort, qu'il avait à lutter avec les antinomiens, et qu'ils avaient séduit beaucoup de gens dans cette ville où ils avaient grandement répandu leurs opinions. Le docteur Luther dit : « Le diable est déchaîné, il se démène et frémit. Il occasionne de grands malheurs par l'entremise des antinomiens; il s'ensuivra bien des résultats fâcheux lorsque la loi sortira ainsi de l'Église pour passer dans l'Hôtel-de-Ville. »



Le 15 avril 1539, on reçut des propositions imprimées à Leipzick et que l'on disait avoir été soutenues par Jean Hammer; il y disputait avec beaucoup de subtilité; il divisait la pénitence en trois espèces différentes, disant que celle des juifs, celle des païens et celle des chrétiens n'étaient pas les mêmes. Le doc-

[1] Luther avançait bien quelque chose d'analogue, lorsqu'il écrivait à Mélanchton, le 1er août 1521 : « Sois pécheur et pèche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que ton péché.... Il nous suffit que nous reconnaissions, par les richesses de la gloire de Dieu, l'agneau qui efface les péchés du monde, et dont le péché ne peut nous arracher, quand même nous commettrions en un seul jour un millier de milliers de fois la fornication ou le meurtre (*ab hoc non avellit nos peccatum etiamsi millies uno die fornicemur aut occidamus*). »

teur Luther dit : « Qui aurait pensé que l'on pût rencontrer des esprits aussi extravagants? Distinguer la pénitence d'après les personnes, est une erreur pernicieuse et condamnable ; il n'est qu'une pénitence pour tous les hommes, puisque tous les hommes, les uns aussi bien que les autres, ont offensé un même Dieu, qu'ils soient juifs, chrétiens ou païens. Autant vaudrait dire qu'il y a une espèce de pénitence pour les hommes, et une pour les femmes; une pour les princes, et une pour les sujets; une pour les maîtres, une pour les valets; une pour les riches, et une pour les pauvres. Est-ce que Dieu fait ainsi acception des personnes? »

Lorsque les hérétiques, a dit saint Hilaire, se prennent aux cheveux et se battent, la véritable Église a la paix. C'est ainsi que la secte d'Arius s'était développée après les sabelliens, et d'elle vinrent les eunomiens et les macédoniens[1]; tandis qu'ils étaient en train de se mordre et de se déchirer, l'Eglise put goûter du repos et du calme.

En 1542, maître Mathesius et les autres commensaux lurent à la table du docteur Luther l'ouvrage du juif baptisé Antoine

[1] Le système de Sabellius n'est qu'imparfaitement connu; selon saint Épiphane, il était emprunté à un évangile apocryphe répandu en Égypte, écrit sous l'inspiration de la philosophie juive d'Alexandrie. Autant qu'il est permis de le reconnaître à travers l'obscurité des temps, Sabellius enseignait que Dieu et le monde étaient identiques, et que le Fils n'avait été qu'une forme de l'unité divine tombée passagèrement dans l'humanité.— Eunome, évêque de Cyzique, avait cherché à concilier l'arianisme et le sabellianisme ; il avançait que le Fils et le Saint-Esprit étaient des créatures, et que le Saint-Esprit était une production du Fils. Il ajouta, pour multiplier ses prosélytes, que ceux qui conserveraient sa doctrine, ne pourraient perdre la grâce, quelques péchés qu'ils commissent. Cette secte s'éteignit promptement, ainsi que celle de Macédonius, patriarche de Constantinople, qui, après avoir professé le semi-arianisme, fut déposé en 360 par les Ariens purs, et qui enseigna que le Saint-Esprit n'était qu'une simple créature semblable aux anges, quoique d'un ordre supérieur, assertion condamnée en 381 par le concile de Constantinople.

Margarita, *De variis ritibus et ceremoniis Judæorum;* le docteur dit : «Toutes les religions qui sont en opposition avec la véritable se fondent sur l'*opus operatum*, sur l'œuvre accomplie, disant : « Je ferai ceci ou cela, ce sera agréable à Dieu. » Mais il faut faire attention à une règle essentielle; c'est que toute œuvre semblable est un acte d'idolâtrie. Les papistes n'admettaient pas ce principe, et chez eux ce n'était qu'œuvres de ce genre, ils en avaient beaucoup emprunté aux Juifs. »



Martin Cellarius, ce drôle fort impie[1], me flattait en me disant : « Ta vocation est supérieure à celle des apôtres. » Je repondis : « Ah ! je ne suis nullement à comparer aux apôtres. » Il m'envoya quatre gros cahiers qu'il avait écrits au sujet du temple de Moïse et des allégories qu'il présentait; il s'y vantait arrogamment et il me louait aussi beaucoup, m'élevant au-dessus des apôtres. Satan a employé ces paroles pour me vexer. Je ne voulus pas le croire, et il m'insulta grossièrement; je lui répondis : « Va-t'en, et fais ce que tu voudras. » Un autre vint me trouver du fond de la Basse-Allemagne, voulant disputer avec moi point sur point; c'était un ignare et je lui dis : « Nous ne disputerons qu'au sujet d'un pot de bière. » Il partit et me laissa.



On parla d'un anabaptiste fameux qui, pendant trois jours, avait erré dans la solitude sans boire ni manger, et qui, revenant ensuite dans la ville, convoqua tous les habitants, les gens instruits comme les ignorants. Il les plaça en deux endroits séparés, et lorsqu'il s'adressa aux savants, il s'emporta beaucoup

[1] Cellarius, surnommé Borrhœus, après avoir été un des plus rigides sectateurs des dogmes de Luther, devint un anabaptiste des plus zélés; il mourut à Bâle en 1564. Il avait, sur ses derniers jours, embrassé les opinions des sociniens. Ses nombreux écrits théologiques, ses commentaires sur la Bible, rentrent dans la classe passablement considérable des livres qui sont comme si jamais ils n'avaient été.

contre la sagesse du monde ; lorsqu'il parla aux ignorants, il loua et exalta beaucoup leur simplicité. Le docteur Luther dit : « Les anabaptistes n'ont rien écrit contre moi ; ils n'ont ni docteur ni personnage illustre parmi eux. C'est une canaille séditieuse. »



Les anabaptistes sont d'abominables coquins ; ils se vantent d'être d'une extrême patience, ils disent qu'ils ne veulent pas porter les armes, et ils sont toujours altérés de sang [1]. Ils n'ont pas l'image de Dieu, mais celle d'un vrai diable. Carlostadt fut un anabaptiste, il laissa mourir son fils sans baptême.



Le roi d'Angleterre a écrit contre moi, mais c'est le diable qui l'a inspiré, et c'est du diable qu'il recevra sa récompense ; il voudrait bien me poursuivre jusqu'en Allemagne ; Dieu se chargera de nous défendre [2].

[1] Au sujet des anabaptistes, voir leur *Histoire* par le P. Catrou, le *Pantheon anabaptisticum et enthusiasticum* de Kornmayer, 1702, folio, etc. On connaît les fureurs et la fin tragique de Jean de Leyde, qui avait établi à Munster la polygamie et la communauté des biens. Parmi les nombreuses ramifications de l'anabaptisme, on peut signaler les *Apostoliques* qui, prenant à la lettre un précepte de l'Evangile, ne prêchaient que sur les toits des maisons, les *Taciturnes*, qui s'imposaient la règle d'un silence inviolable, les *Impeccables*, qui prétendaient ne pouvoir commettre un péché, une fois leur régénération spirituelle consommée, les *Sabbataires*, qui rejetaient le dimanche et fêtaient le samedi.

[2] Nous avons rapporté quelques-unes des invectives dont Luther couvrit Henry VIII. Extrayons encore de la gigantesque collection des œuvres de l'ex-moine trois ou quatre lignes qu'il aurait payées de sa tête s'il s'était trouvé au pouvoir de son adversaire : «Ut nescias an ipsa mania sic insanire possit, aut ipsa stoliditas tam fatua sit, quam est caput hoc Henrici nostri... Damnabilis putredo ista et vermis. Jus mihi erit majestatem anglicam luto suo et stercore conspergere... Impudens mendacium..... morbus virulentissimi animi sui.... pus invidiæ et malitiæ..... os impurum..... Pudescitne tua frons, Henrice, non jam rex, sed sacrilegus latro... Nonne et ipse Henricus cum suis porcis et asinis docuerunt... cum insensatis monstris me hoc libro agere, qui omnia mea optima et modesta scripta, tum humillimam meam submissionem contempserunt, et magis ex mea modestia induruerunt. Deinde a virulentia et malitiis abstinui.

On montra au docteur Luther le livre de Guillaume Postel sur la concorde de l'univers [1], dans lequel cet auteur s'efforce de déduire de la nature et de la raison les articles de la foi, et de ramener les Juifs, les Turcs et tous les hommes, afin que tous les cultes divers se réunissent en une même foi. Le docteur Luther dit : « Il a trop voulu entreprendre. Avant notre époque, il a été composé d'autres livres de théologie où l'on s'efforçait de démontrer la religion chrétienne par les ressources de la raison naturelle. Mais Postel a montré la vérité du proverbe : les Français manquent de cervelle. Ce sera folie de la part de ceux qui voudront ramener au principe de la foi toutes les idolâtries diverses. » Philippe Mélanchton dit alors qu'un marchand lui avait dit avoir vu des Indiens adorer des serpents et rendre les plus grands hommages à un dragon monstrueux. — « Le monde, répondit le docteur Luther, est très-attaché à ses sectes diverses ; il aime les cérémonies resplendissantes. Voyez cependant combien il se répandait de larmes lors de la profession des religieux. Ah ! que de pleurs devaient couler aussi lorsque des parents faisaient à Moloch un horrible sacrifice de leurs enfants ! »



Un Hongrois proposa par écrit au docteur Luther des questions futiles et extraordinaires, et le docteur dit : « Oh ! plût à Dieu que

[1] *De orbis terræ concordia* (Paris, 1543 ; Bâle, vers 1544). Cette dernière édition forme un in-f° de 454 pages. Il est divisé en quatre livres : le premier est consacré à une explication rabinico-scolastique de la doctrine chrétienne ; c'est un morceau fort obscur et que personne ne cherchera à comprendre. Le second livre discute et réfute l'Alcoran. Le troisième développe les principes de la loi naturelle, tels qu'ils sont répandus chez tous les peuples ; il pèse les théories de la justice et du droit, les mêmes dans toutes les religions. Le quatrième livre enfin expose les moyens de faire embrasser la religion chrétienne aux Juifs, aux Musulmans et aux idolâtres. En dépit de toutes ses extravagances, Postel fut un homme d'un immense savoir ; on peut consulter son *Histoire*, écrite par le P. Desbillons (Liége, 1773), et l'*Histoire* (en allemand) *de la folie humaine*, par Adelung, 1788, t. VI, p. 106-206. Dans une intéressante notice sur la *Bibliographie des feux*, M. Nodier lui a accordé quelques lignes remarquables.

nous demeurassions dans la volonté que Dieu nous a révélée! c'est en Jésus-Christ qu'il nous a proposé tout ce que nous devions entendre, c'est en lui qu'il veut nous donner toutes choses, pourvu que nous nous humiliions dans une sincère obéissance; mais c'est ce que nous n'admettons pas, et nous demandons pourquoi Dieu a fait ceci et cela. Grande est la sottise des hommes; c'est comme si le vase de terre voulait dire au potier comment il faut s'y prendre pour le former. Nous sommes hors d'état de comprendre même les choses dont nos yeux sont témoins, et nous prétendons disputer avec Dieu au sujet du salut, de la régénération, du baptême des enfants, des mystères des sacrements. Imbéciles que nous sommes, pouvons-nous seulement expliquer l'origine du vent qui s'échappe de nos entrailles [1]? L'Écriture dit: « Que le monde entier tremble, si Dieu prononce une seule parole. » Il faut alors croire et se soumettre. Voyez ces papistes qui osent mettre l'autorité d'une prétendue Église au-dessus de celle de la parole de Dieu. C'est un blasphème affreux et intolérable.



Je ne répondrai à aucun des livres que Cochlœus pourra composer contre moi, et cela redoublera sa colère; si je lui répondais, il s'en enorgueillirait; mais il ne mérite pas que je lui fasse cet honneur [2].

[1] *Unde veniat nobis crepitus ventris.*

[2] Le chanoine Cochlœus écrivit la *Vie* de Luther, dont il avait été l'infatigable adversaire; cette biographie, où l'impartialité ne se montre guère, a été imprimée en 1549, en 1565, en 1568. Plus tard, le cordelier Taillepied réunit, dans une autre *Vie* du réformateur, nombre de petits contes qui avaient cours parmi les adversaires du protestantisme: donnons-en quelques échantillons, en consultant aussi l'*Histoire de la naissance, progrès et hérésie de ce siècle*, par Florimond de Rémond (Rouen, 1618, 2 vol. 4°).

Luther naquit le 22 octobre, à 11 heures 36 minutes. Sa mère, Marguerite, gagnait sa vie à décrasser ceux qui allaient laisser leurs ordures aux estuves publiques. On raconte des choses estranges de l'accouplement d'un démon avec ceste femme, lorsque le diable, en forme de marchant lapidaire, vint loger chez son père. Je ne veux entrer en caution de la vérité de cette histoire que sa mère se fust jouée avec un démon. Erasme

Cochlæus écrivit un traité où il appela le docteur Luther une bête à sept têtes, et l'on rapporta à table que le fils du margrave avait dit : « Si Luther a en effet autant de têtes, il sera donc bien invincible ; jusqu'ici il n'en a eu qu'une seule, et personne n'a pu venir à bout de lui. »



Mon petit livre contre le duc George n'a pas provoqué autant de courroux que deux autres écrits de ma façon, celui contre les écrits de l'empereur, et l'*Avertissement à mes chers Alle-*

en parle à mots couverts dans une de ses épistres. Vier l'a recitée comme chose fabuleuse ; Coclée et Simon Fontaines, comme histoire véritable.... Le diable fut vu par l'empereur Maximilien sur les épaules de Luther, en 1518, à Augsbourg ; Bredenbachius en fait le récit en son septième livre, chapitre 41. En hébreu, en grec, en latin, le nom de Luther donne le chiffre mystérieux de 666, le nombre de la bête de l'Apocalypse... Nesenus, compagnon de Luther, estant un iour près de la rivière d'Albir (l'Elbe), se noya, de quoy Luther en fut fest marry tellement qu'avec certaines oraisons qu'il prononça auprès du corps, en grande affection, s'efforça à le miraculeusement resusciter, mais il perdit ses peines. Aux confins et limites de Wuitemberg, naguères avoit une vache fait un fort horrible monstre, à sçavoir un veau ayant la teste charnue et pelée, sembloit qui fust enchaperonné du froc de Luther. Ce que Dieu avoit permis pour monstrer l'abomination de Luther. Ainsi l'ont interprete tous gens doctes et de saine réputation. Il y avoit en un village nommé Chéol plusieurs démoniacles qu'on avoit conduits là pour estre guéris par les intercessions et prières d'un saint honoré en ce lieu. Tout à coup ces pauvres créatures affligées des malins esprits furent délivrées. Ce fut le même jour que Luther trépassa. C'est chose qui fut au veu et sceu de tout le monde. Mais le jour apres, ces mesmes esprits rentrèrent dans le corps des tourmentez. Interrogez où ils estoient allez le jour precedent, ils firent response que, sur le commandement de leur prince, ils avoient été appellez au convoi de l'ame du grand prophète et de leur compagnon Luther. Un sien serviteur confirma cecy ayant raconté depuis que la nuit mesme, ayant ouvert la fenestre pour donner de l'air à la chambre où le corps de son maistre reposoit, il vit non sans beaucoup d'effroy, plusieurs fantosmes en diverses formes dansans et sautelans..... Luther voulant une fois exorciser une possédée, le diable le prit par le collet, le tirassa par la chambre et l'eust étranglé sur l'heure s'il n'eust été secouru. Stafile son disciple, qui fut présent à cette farce, l'a écrite au long : Luther sautoit et virevoltoit autour de la table, puant et sale de ce qu'il avoit lasché dans ses chausses. Stafile craignant que le diable ne s'en prist à lui, enfonça la porte avec une coignée.

mands [1]. Le duc George ne put y tenir, il écrivit à cet égard à l'électeur, il fit écrire contre moi Meuchler de Dresde, il excite à présent cette cuiller de cuisine de Cochlæus; mais ils trouveront leur maître. J'ai été fort modéré dans cet écrit, j'ai parlé avec beaucoup de douceur; dorénavant je répondrai de façon à secouer rudement ces bavards, à jeter à bas leurs messes, de sorte qu'ils ne sauront plus s'ils auront encore ou non le sacrement sur l'autel.



Le docteur Luther dit que le docteur Eck avait du talent et d'heureuses dispositions: il ne serait pas fort disposé à soutenir la cause du pape et se tiendrait volontiers entre les deux partis; mais il penche vers le pape, afin de satisfaire son ventre. C'est un véritable pourceau, très-avide d'argent; à la diète d'Augsbourg, comme il n'avait pas reçu un canonicat qui avait été vendu à un autre pour une somme de quatre cents florins, il menaça de déserter la cause du pape. Dans les disputes et les conférences, il se montre instruit et habile, mais il est très-froid dans ses écrits et dans ses prédications. Il ne serait pas fâché de rester neutre, mais pareilles gens sont ceux qui font le plus de mal. Les Athéniens, en gens sages et prudents, prononcèrent la peine de mort contre ceux qui voulaient tirer gloire et honneur des deux partis à la fois.

[1] *Warnung an meine lieben Deutschen.* Cet écrit audacieux parut simultanément en latin: *Commonitio D. M. Lutheri ad Germanos suos.* Il s'agissait de savoir si l'on pouvait faire, en sûreté de conscience, la guerre à l'empereur. Luther levait tout scrupule à cet égard dans ce pamphlet dont M. Audin a reproduit les principaux traits: « Quand des égorgeurs et des chiens de sang n'ont qu'un désir, celui de tuer, de brûler, de rôtir, il n'y a pas de mal à s'insurger, à opposer la force à la force, le glaive au glaive. Il ne faut pas traiter de rébellion ce que ces chiens de sang appellent rébellion. Qui s'élève contre le droit ne se révolte pas, car alors toute négative du droit serait une révolte. Donc, résister à ces chiens de meurtriers, ce n'est pas faire de la rébellion; qui dit: papiste, dit oppresseur. »

Charles de Miltitz, homme vain et arrogant, vendit son patrimoine pour 6000 florins, aspira à une position plus élevée, se rendit en Italie, y obtint de grasses prébendes et de bons canonicats. Il chercha à m'entraîner avec lui et à me livrer au pape; il apporta de Rome une rose d'or que le pape envoyait à l'électeur Frédéric; enfin, il fut légat de l'archevêque de Mayence [1], et il se noya dans le Rhin.



Le docteur Schmidt, évêque de Vienne, prononça publiquement ces paroles à la diète de Spire: « Avant d'embrasser les croyances de Luther, je croirais à l'Alcoran, car les Turcs observent nombre de cérémonies et de bonnes œuvres, telles que la prière, le jeûne, etc. » Le docteur Luther dit à cet égard: « Il prophétise mieux qu'il ne pense, car il embrassera en effet l'Alcoran avant d'arriver à la connaissance de la vérité. »



Il y avait à Wittemberg un poëte, nommé Lemnius, qui fit des vers contre le docteur Luther [2], et le docteur les ayant vus,

[1] Albert, archevêque de Mayence et de Strasbourg, frère de l'électeur de Brandebourg et l'un des adversaires les plus déterminés de Luther. Il eut une bonne part dans les invectives dont l'ex-moine saxon gratifiait si libéralement ceux qui lui déplaisaient; il faudrait remonter jusqu'à Aristophane pour trouver un exemple d'un pareil débordement d'épithètes injurieuses, qui ne sauraient passer d'une langue dans une autre: cardinal d'enfer, bourreau de cardinal, fripon de valet, tête folle, épicurien forcené, assassin, chien couvert de sang, ver impudent qui souille de sa fiente la chambre de l'empereur, voleur, brigand, coureur de p—ns, frère cadet de Caïn; il aurait fallu te pendre dix fois à une potence trois fois plus haute que le faîte d'une maison; Luther te réserve une bonne et joyeuse nuit de carnaval. Apprête-toi à te trémousser; c'est Luther qui jouera du fifre, etc.

[2] Lemnius (ou Lemchen) indisposa contre lui les docteurs de Wittemberg en dédiant deux livres d'épigrammes à l'archevêque de Mayence; il fut accusé d'avoir insulté l'électeur de Saxe en le peignant sous les traits de Midas; il prit la fuite, il fut condamné à un bannissement perpétuel, il trouva un asile à Caire, où il fut nommé recteur de l'école municipale; il

dit : « Voyez combien le diable nous en veut, il dirige de toutes parts ses flèches contre nous. Il a à son service, parmi les papistes, des coquins qu'il emploie à nous harceler et à nous combattre. Il n'en use pas de même avec le Turc qu'il laisse bien tranquille; mais comme nous voulons prêcher l'Evangile, il nous poursuit comme un lion furieux. Mais il ne faut avoir ni peur, ni étonnement, ni chagrin de tout ceci; souvenons-nous de ce qui est écrit en saint Jean (chap. xv, v. 19) : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est sien; mais parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai élus, le monde vous hait. » Ce béjaune dit de nous toute sorte de mal; il loue les évêques qui nous persécutent et il les appelle saints. Quoiqu'ils sachent bien que notre doctrine est bonne, ils la condamnent. C'est de pareilles gens que saint Paul a dit qu'ils étaient *autocatacriti*, c'est-à-dire condamnés par eux-mêmes. Bien que les croyants soient les plus grands coquins, ils ne veulent pas suivre ceux qui enseignent mieux qu'eux. Ils n'ont aucun autre motif, si ce n'est qu'ils sont riches, grands et puissants, tandis que nous sommes pauvres, faibles et débiles. Or, vous savez ce qu'a dit Salomon (*Proverbes*, ch. xvii, v. 15) : « Celui qui déclare juste le méchant et celui qui déclare méchant le juste sont tous deux en abomination à l'Eternel. » Il nous faut donc nous opposer aux méchants et aux papistes et ne point nous taire. Il faut dire hautement que le pape est l'antechrist; les princes et les seigneurs ne valent pas mieux que les évêques qui ont fait pacte et alliance avec le pape : vous êtes tous des réprouvés, d'impies coquins et des ennemis de Dieu. »

mourut de la peste en 1550. Il a laissé diverses poésies, des églogues, quatre livres d'*Amores*, une traduction en vers latins de l'*Odyssée*, une comédie peu édifiante (*Monachopornomachia*, 1538) d'une extrême rareté et que Gottsched a analysée dans son *Histoire du Théâtre allemand* (2me partie, p. 192). Lemnius grossit le fâcheux recueil de ses épigrammes d'un troisième livre où il dirigea contre Luther des traits sanglants; il composa aussi un mémoire justificatif auquel Schelhorn a consacré une notice dans ses *Amœnitates* (t. I, p. 850), et dont le titre indique assez le style acrimonieux : *Apologia contra decretum quod, imperio et tyrannide Mart. Lutheri et Justi Jonæ, Witemb. Universitas coacta iniquissime et mendacissime evulgavit.* Coloniæ, 1540.

On montra au docteur Luther un autre écrit de Lemnius où il y avait aussi beaucoup d'injures contre le pauvre sexe féminin, et le docteur dit : « C'est bon ; qu'ils dirigent contre nous leurs invectives et leurs calomnies ; Jésus-Christ a dit : « Vous serez bienheureux quand on vous aura injuriés et persécutés, et quand, à cause de moi, on aura dit contre vous, en mentant, toute mauvaise parole. Réjouissez-vous et vous égayez, parce que votre salaire est grand aux cieux. » (Saint Matthieu, ch. v, v. 11).



On parla de Jean Faber, le méchant et venimeux calomniateur, et le docteur Luther dit : « Pareils individus, pleins de poison, sont ce qu'il y a de plus nuisible et de plus détestable ; il ne faut ni disputer, ni avoir affaire avec eux ; ils ne viennent point droit devant vous, mais ils agissent par une haine furieuse. Tels étaient Cochlæus, Emser, Eck [1], etc.



Le 11 octobre 1538, on parla de l'animosité affreuse de Cochlæus et de Tetzel qui ont écrit contre la confession d'Augsbourg et qui vantent beaucoup l'autorité des Pères ; le docteur Luther dit : « Je ne lirai point leurs livres. Qu'importe ? Nous avons au ciel un Père qui est au-dessus de tous les pères ; leur tas de guenilles rapetassées ne signifient rien. Ils écrivent sous l'inspiration d'un cœur corrompu et vicieux, et chacun sait bien que leurs ouvrages ne sont qu'un tissu d'impudents mensonges. »



Le docteur Luther dit : « Voici comment s'opère la génération d'un papillon. C'est d'abord une chenille qui se suspend à

[1] Donnons encore un échantillon de l'animosité de la polémique engagée entre ces écrivains : Carlostadt compose, en 1520, sous la dictée de Luther, un écrit contre Eck et l'intitule : *Contra brutissimum asinum et assertum doctorculum.* Luther, après avoir traité Emser de bouc, écrit à Mélanchton : « *Emsero non respondebo... nisi is dignior sit, quam ut cum stercore committatur.* » Il disait aussi : « *Asinos pontificios non curo ; indigni enim sunt qui de laboribus meis judicent.* »

une muraille et se forme un abri ; ensuite, au printemps, lorsque le soleil a de l'éclat et de la chaleur, elle sort de sa coque et elle s'envole sous la forme d'un papillon. Quand approche l'heure de sa mort, il se suspend à une feuille ou à un arbre et il pond une longue traînée d'œufs d'où éclosent autant de jeunes chenilles. Il y a donc là ce qu'on appelle *generatio reciproca*, ce qui a d'abord été chenille redevient chenille. J'ai trouvé dans mon jardin diverses espèces de chenilles, je crois que c'est le diable qui les y a apportées. Elles ont aussi des cornes sur le nez. Il est dans tout ceci de grandes ressemblances avec les sectaires. Les chenilles offrent à l'œil de belles boucles d'or et d'argent, leur robe est belle et brillante ; mais au dedans elles sont pleines de poison. Les sectaires se présentent sous des dehors pieux et saints, mais ils avancent des doctrines fausses, erronées et corrompues. De même que d'une chenille il vient beaucoup de chenilles, un fanatique, séduisant beaucoup de monde, produit une foule de fanatiques et de visionnaires.»

Un autre fois le docteur Luther compara les sectaires à des fruits piqués des vers et non parvenus à maturité, qu'un peu de vent fait tomber de l'arbre.

Le 18 août 1538, le docteur Luther exprima son étonnement au sujet de l'insolence et de la présomption d'Agricola [1], qui cherchait à dominer et qui, étant devenu puissant, laissait à l'écart et

[1] Jean Agricola, né en 1490, eut une part remarquable aux travaux, aux actes qui assurèrent le succès de la réformation. Son véritable nom était *Schnitter* ou *Moissonneur*, qu'il latinisa suivant l'usage de son siècle. Il donna naissance à la secte des *antinomiens*, en soutenant contre Mélanchton l'inutilité de la loi de Moïse dans l'œuvre de la conversion chrétienne. Les disputes que souleva sa doctrine le déterminèrent à quitter Wittemberg en 1540 et à accepter la place que lui offrait l'électeur de Brandebourg, de premier prédicateur de la cour de Berlin ; il mourut dans cette ville en 1566.

dédaignait la cause de l'Evangile. Philippe Mélanchton répondit: « Les gens occupés de grandes affaires temporelles font peu d'attention à leur conscience et ils en étouffent la voix ; aussi Dieu les châtie-t-il souvent en les abaissant et en les renversant. » Le docteur Luther répliqua : « Qui aurait prévu la secte des antinomiens? J'ai vu s'élever et cesser trois orages violents; Munzer, les sacramentaires et les anabaptistes : mais dès qu'une secte est éteinte, il en renaît une nouvelle. Il n'y a nul terme à la nécessité d'écrire. Je ne désire pas que ma vie se prolonge, car il n'y a plus de paix à espérer. Les anciens, comme saint Bernard, ont eu raison de dire : « Il faut prêcher « sur quatre choses, sur les vertus et sur les vices, sur les ré- « compenses et les menaces divines. » C'est une belle sentence. »

Lorsque Munzer était à Zwickau, il alla trouver une jeune fille qui était d'une grande beauté, et il lui dit « qu'il venait vers elle obéissant à une voix divine qui lui avait prescrit de coucher avec elle; autrement il ne pourrait pas enseigner la parole de Dieu.» C'est ce qu'à son lit de mort cette fille a révélé à son confesseur [1].

[1] Munzer, curé d'Alstaedt dans la Thuringe, se mit à la tête des sectaires qui, sortant des entrailles de la réforme, et poussant à leur dernière limite les doctrines du libre examen et de l'indépendance individuelle, se mirent en révolte ouverte contre toute autorité. Luther n'avait voulu briser que la tiare et la mitre ; les novateurs, en rudes logiciens, prétendirent fouler aux pieds le diadème et l'épée, jeter aux vents les codes et les lois. Le style de ces nouveaux prophètes est brusque, coupé, rempli d'images bibliques, étincelant d'expressions audacieuses ; lisez les prédications de Munzer, de Storch, de Stubner ; vous croirez avoir sous les yeux une page des *Paroles d'un croyant*. « Voici ce que je vous annonce, » s'écriait Storch : « Dieu m'a envoyé son ange. Que l'impie tremble, que le juste espère. Le règne de l'impie durera peu ; l'élu de Dieu montera sur le trône. Des vêtements simples, une nourriture grossière, du pain et du sel ; alors Dieu descendra sur vous. » Entraînés par ces déclamations frénétiques, les paysans de la Franconie se soulevèrent ; les princes, réunis par un danger commun, marchèrent contre les insurgés ; on se choqua à Frankhausen en 1525 ; mal armés et sans discipline, les paysans furent écrasés sous les pieds des chevaux, leur déroute fut complète. Munzer, blessé et pris, fut décapité. L'insurrection s'éteignit avec lui.

Le 29 septembre 1538, le docteur Luther parla beaucoup de l'insolence des sectaires et de leurs chefs. Carlostadt était orgueilleux [1], opiniâtre, enflé de l'idée qu'il avait de soi ; Zwingle fut d'abord un homme juste, pieux et recommandable [2], mais tel devint son aveuglement qu'il osa dire et écrire : « Je soutiens qu'aucun homme au monde n'a cru que le corps et le sang de Jésus-Christ fussent dans l'eucharistie. » C'est ainsi qu'il a eu l'audace de s'exprimer, bravant l'autorité et la foi de tous les hommes. Aussi a-t-il péri misérablement.

[1] Luther écrivait dans son traité *Contre les prophètes célestes* : « Carlostadt dit ne pouvoir raisonnablement comprendre que le corps de Jésus-Christ se réduise dans un si petit espace. Mais si l'on consulte la raison, on n'aura plus foi à aucun mystère. » — A la page suivante, Luther ajoutait cette phrase étrange, que M. Michelet qualifie de bouffonnerie et d'une incroyable audace : « Tu penses apparemment que l'ivrogne Christ ayant trop bu à souper, a étourdi ses disciples de paroles superflues. » Une autre fois, Luther attaquant en chaire Carlostadt sur sa doctrine de l'Eucharistie, s'oublia jusqu'à dire : « Prenez garde, Dieu ne peut souffrir qu'on se joue à lui, comme font les saints : *quia Deus non potest ferre jocum, sicut sancti ferunt* » (serm. Dom. prim. quadrag.).

[2] Zwingle, né en 1484 et successivement curé à Emsiedlen et à Zurich, attaqua la doctrine des indulgences dans un sermon prononcé en 1516, devançant ainsi Luther d'une année. En 1524, il parvint à faire prononcer, dans le canton de Zurich, l'abolition de la messe et du culte des images. Il se maria la même année, et il eut à soutenir avec Luther une vive controverse au sujet de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Le Saxon admettait la *réalité*, le Suisse s'en tenait à la *figure*. La dispute s'échauffa de plus en plus. Zwingle n'épargna rien pour adoucir l'esprit de Luther, mais le docteur de Wittemberg resta inflexible et ne voulut entendre à aucun accommodement. Le landgrave de Hesse s'efforça de réunir les deux partis; Marbourg fut choisi pour le lieu de la conférence; Zwingle s'y rendit en 1529 avec Bucer, OEdion et OEcolampade ; Luther avec Mélanchton, Jonas, Agricola et Osiander. Après beaucoup de conférences particulières et de contestations publiques, ces théologiens rédigèrent quatorze articles contenant l'exposition des dogmes controversés, et ils les signèrent d'un commun accord. La paix ne fut troublée qu'après la mort de Zwingle ; il périt le 10 octobre 1581, dans un combat qui eut lieu à Cappel entre les catholiques et les Zurichois. Il se publie en ce moment (novembre 1843) à Zurich un choix des *Praktische Schriften* de Zwingle, traduits du latin ou rajeunis ; le septième volume in-12 de cette collection a vu le jour.

Zwingle a tiré l'épée, aussi a-t-il reçu sa récompense; car, ainsi que l'a dit l'Evangile : « Tous ceux qui ont pris l'épée périront par l'épée » (saint Matthieu, chap. XXVI, v. 52). Si Dieu l'a admis à la béatitude, ç'a été *extra regulam*, contre la teneur de la parole divine et par une exception particulière. — Le docteur Luther ajouta : « Zwingle et OEcolampade sont comme Phaëton et Icare chez les poëtes; ils veulent être maîtres et ils croient pouvoir accomplir tout ce que leur suggère leur présomption.



Les troubles de l'Église viennent de ce que les sectaires n'écoutent pas la parole de Dieu ou qu'ils croient dominer sur elle; au lieu de chercher humblement en bas afin de trouver Jésus-Christ parmi les langes de sa crèche, ils aspirent en haut. Et pourtant quelle n'est pas l'autorité de cette parole que Dieu a mise dans la bouche de son Fils et de ses apôtres ! Aussi saint Paul écrivait-il aux Thessaloniciens : « Vous avez reçu de nous la parole de la prédication de Dieu, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle est véritablement, comme la parole de Dieu. » Mais l'on ne s'en tient pas à la parole divine, et les sectaires recherchent indiscrètement le pourquoi. Ils demandent pourquoi Dieu est-il en même temps un et triple? pourquoi une des personnes divines a-t-elle été Dieu et homme? pourquoi Jésus-Christ a-t-il pris une vierge pour mère? pourquoi étend-il sa miséricorde sur celui-ci et non sur celui-là ?



Le 13 septembre 1538, il y eut contre les antinomiens une vive dispute qui dura près de cinq heures, et durant laquelle le docteur Luther s'éleva avec la plus grande force contre les novateurs, leur disant qu'ils détruisaient l'Évangile et qu'ils rejetaient la loi de Dièu, et qu'ils entraînaient à mal les esprits qui étaient dans la sécurité. Il ajouta qu'il les combattrait tant qu'il lui resterait un souffle de vie, dût-il en mourir.— Le soir, il s'entretint longuement de l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie [1];

[1] Pour qui veut étudier à fond l'origine et les développements des doc-

lorsqu'il commença à répandre sa doctrine, le patriarche d'Alexandrie, Pierre, dit qu'elle était erronée et tendant à déshonorer Jésus-Christ, car celui qui nie la divinité de Jésus-Christ lui enlève toute sa gloire. Arius commença d'abord par prétendre que Jésus-Christ n'était qu'une créature, mais douée de perfection. Combattu par les catholiques et par les pieux évêques, il dit ensuite que Jésus-Christ était la plus parfaite des créatures et que toutes avaient été faites par lui et qu'il était au-dessus des anges. Il avança ensuite que Jésus-Christ était Dieu émanant de Dieu, la lumière procédant de la lumière, et il développa des doctrines si subtiles, que beaucoup de gens se rallièrent à lui et partagèrent ses idées. Le pieux évêque de Milan, Auxence, contre lequel saint Hilaire a composé une épître, tomba dans ces erreurs. Arius finit par dire que Jésus-Christ avait été créé de la même essence que le Père, mais il ne voulut pas renoncer à cette assertion de création. Alors s'engagea la dispute sur le mot *homousion* qui fut inséré au symbole d'Athanase, mais qui n'est point dans la Bible, ni dans l'Écriture sainte. — En somme, ce que je voulais dire, c'est qu'il n'est pas d'hérésie, d'erreur et d'idolâtrie, quelque grossière qu'elle soit, qui ne trouve des partisans et des soutiens; nous le voyons à Rome, où, aujourd'hui même, le pape est honoré comme un Dieu.

❧

Je ne connais rien de relatif à Jésus-Christ que le diable n'ait déjà combattu; aussi faut-il qu'il revienne sur ses pas et qu'il ranime les vieilles hérésies et les antiques erreurs.

trines de ce célèbre hérésiarque, il n'est pas d'ouvrage plus complet et plus savant à consulter que celui de Moehler : *Athanase et l'Eglise de son temps en lutte avec l'arianisme*. M. Lerminier a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* (juin 1840, t. XXVI, p. 813-839), une notice remarquable sur cette profonde et savante analyse de tous les écrits de saint Athanase. L'ouvrage allemand a été traduit en français par M. Cohen (Paris, Debecourt, 3 vol. 8°).

❧

Je crois que Balaam est réprouvé [1], quoiqu'il ait eu de grandes révélations qui ne sont point au-dessous de celles de Daniel, puisqu'il embrasse aussi quatre empires dans sa prophétie. C'est un exemple contre la présomption, afin que l'homme ne s'enfle point d'orgueil et ne présume point des dons de Dieu. Si l'on savait que l'on est saint lorsque l'on prophétise, on serait heureux, mais Dieu a rejeté Balaam, Saül et Caïphe qui avaient aussi prophétisé par l'inspiration de l'Esprit saint. Ah ! que l'homme se maintienne fermement dans la crainte de Dieu, qu'il prie et qu'il ne soit point adonné à l'orgueil.



En 1536, lorsque les théologiens suisses étaient venus à Wittemberg au sujet de la dispute sur l'eucharistie, le docteur Luther dit : « Dieu a représenté les hérétiques et les réprouvés sous l'image du renard et du loup; ces deux animaux ont l'air aussi doux et aussi pieux que si, à toute heure, ils récitaient le *Pater* et le *Credo*, mais que le diable leur donne sa confiance! »



Dieu est un juge équitable, et il ne laisse pas sans les punir les blasphémateurs et les ennemis de sa parole ; ils périssent misérablement; c'est ce qu'il a manifesté à Hambourg ces jours derniers. Il se trouvait dans cette ville un misérable qui déclamait contre l'Evangile et qui avait corrompu beaucoup de monde ; on ne gagnait rien à lui faire des représentations et à l'admonester. Il tomba ensuite dans un désespoir extrême, et, rejetant toute consolation, il dit : « Mes péchés sont trop grands pour que j'en obtienne le pardon, car j'ai égaré beaucoup de gens ; » et, en plein

[1] Telle est aussi l'opinion des rabins ; consulter la *Bibliotheca rabinica* de Bartolocci (t. I, p. 655) au sujet des idées plus qu'étranges consignées, touchant ce faux prophète, dans les écrits des Talmudistes : *de eo obscœna proferunt, ut quod abutebatur asina sua, et per mentulam divinaret ; addunt postremo eum sepultum esse in inferno, et in caldario ferventis spermatis cruciari.*

jour, il s'échappa de sa maison et se jeta dans un canal. L'eau n'était pas assez profonde pour le submerger, et la foule accourut ; l'on chercha à le sauver et on lui adressa des paroles de consolation. Mais il s'enfonça davantage dans l'eau et il se noya. — Il y avait aussi à Bâle un blasphémateur qui se précipita par une croisée et qui se brisa le cou. Tout cela est l'effet de l'équitable jugement de Dieu. Ne pas croire à la parole divine, c'est déjà digne de réprobation, mais la blasphémer et la tourner en dérision, c'est trop fort et trop abominable.



Le docteur Luther parla des Abélistes, hérétiques qui avaient pris le nom du patriarche Abel et qui adoptaient les dogmes les plus étranges que l'on ait jamais vus sous le soleil. Ils voulaient d'abord que tous ceux qui appartiendraient à leur secte fussent mariés et amenassent leurs femmes avec eux ; ensuite qu'ils vécussent ensemble s'abstenant de tout commerce charnel et s'occupant de l'administration du ménage ; pour héritiers ils adoptaient des enfants étrangers [1]. C'était vraiment une secte bien étrange, et c'est ainsi que le mariage, cette institution de Dieu, est assailli de toutes parts.



On parla des blasphèmes de Tetzel [2], qui appuyait ses mensonges de mots pompeux et de phrases ronflantes, et le docteur Luther dit : « Nous sommes dans le plus extrême aveuglement et notre ingratitude est grande, car nous avons été affranchis par le moyen de l'Évangile et par un effet de la grâce de Dieu, et

[1] Cette secte surgit en Afrique sous le règne d'Honorius ; elle subsista peu de temps ; consulter saint Augustin, *de Hæres.*, 78.

[2] Le dominicain Jean Tetzel, né vers 1470 à Misna, et dont les prédications relatives aux indulgences, soulevèrent le courroux de Luther. Ce fut le germe de l'incendie. Tetzel mourut à Leipzig en 1519 ; on prétend que ce fut de la douleur que lui causèrent les violents reproches du légat apostolique Miltitz. Hecht, dans sa *Germania sacra et litteralis*, 1717, lui a consacré une assez longue notice.

nous n'en témoignons nulle reconnaissance, ce qui attirera sur nous la colère divine. Ah! bon Dieu! ne nous châtie pas selon nos péchés, mais aide-nous à nous amender.

Satan, l'ennemi le plus acharné de notre Seigneur Jésus-Christ et de son Évangile, a amené les hommes à se forger toutes sortes d'idoles et à adorer des oignons, des serpents, des priapes [1], et à commettre mille et mille abominations, ainsi que saint Paul l'a dit dans son épître aux Romains (chap. I, v. 21-23): « Leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres; se disant être sages, ils sont devenus fous, etc. »

L'esprit de ténèbres n'a pas oublié les habits de moine dont on recouvre les morts dans l'idée qu'ainsi leurs péchés seront pardonnés. Cette superstition et cette idolâtrie sont choses si horribles, que si je ne les avais pas vues, je n'aurais pas pu y croire. C'est un semblable motif qui a amené tous les monarques à créer des ordres; le roi de France a créé celui de Saint-Michel; le roi d'Angleterre, celui de Saint-Georges; l'empereur, celui de la Toison-d'Or, etc. Tout cela a été une suite de l'inspiration du diable; il a voulu contenter la vanité et la cupidité des hommes.

[1] Quant au culte du phallus, qui de l'Inde et de l'Egypte s'introduisit dans la Grèce, on peut consulter Dulaure, *Des divinités génératrices*, 1805, 8°; seconde édition, avec quelques changements, 1825, 8°; J. J. Rosenbaum : *Die Lustseuche im Alterthume* (Halle, 1839, 8°, p. 62-78) et R. Payne Knight : *an Account of the remains of the worship of Priapus, lately existing at Isernia, in the Kingdom of Naples. To which is added a discourse on the worship of Priapus and its connexion with the mystic theology of the ancients*, London, 1786. Ce volume fort rare, et dont le prix a dépassé 200 fr. dans quelques ventes, est un in-4° de 195 p. avec 18 planches. Je ne l'ai trouvé indiqué avec quelques détails dans aucun ouvrage français, mais j'ai sous les yeux deux notices dont il est l'objet, insérées dans des recueils allemands; l'une de Bottiger (*Amalthea*, t. III, p. 408-418), l'autre de Choulant (Heckers *Annalen*, t. XXXIII (1836), p. 414-418).

Le pape s'est, de son côté ; efforcé d'accomplir les volontés de son créateur le diable, et il n'a eu nul égard ni pour Dieu ; ni pour les hommes. Aujourd'hui l'Évangile se montre dans une clarté plus grande que celle du jour, et le pape n'en continue pas moins de pécher sans vergogne. Il remplit tous les royaumes de cardinaux ; ce sont des douillets, des efféminés, des imbéciles ; ils passent leur temps à la cour et dans les chambres des femmes, auprès desquelles ils se montrent galants. Il a partout mis une foule de cardinaux et d'évêques. Notre Allemagne est la proie des évêques, car l'on y en compte plus de quarante, sans parler des abbayes et des chapitres qui ont de plus grands revenus que les évêchés. En Allemagne, les évêques sont plus puissants que les princes. Voilà ce qui rend les papistes si insolents ; ils s'appuient sur leur argent et sur leurs ressources ; nous ne voyons pas que, depuis vingt ans, un seul évêque se soit amendé.



Les papistes se vantent de former l'Église et d'avoir pour eux l'autorité du concile ; ils veulent avoir le pouvoir de le réunir et de le faire cesser : ils n'ont aucune intelligence du sens de l'Ecriture sainte qu'ils comprennent moins que ne le ferait un enfant, et ils sont bien pires que les Sadducéens, qui conservaient du moins quelques dehors ; mais ces papistes sont des impies, des blasphémateurs et des sodomites ; ils consentiraient à réformer les cérémonies extérieures de l'Eglise, mais toute réforme qui ne toucherait pas au vif dans la doctrine et dans le genre de vie serait nulle.



Nous ne savons pas combien il est avantageux pour nous d'avoir des antagonistes, et que des hérétiques s'élèvent contre nous et nous attaquent. Si Cérinthe n'avait pas bougé [1], saint Jean

[1] Cérinthe, juif d'Alexandrie, s'efforça de fondre ensemble les doctrines chrétienne, juive et chaldaïque ; il enseignait que le Christ et Jésus étaient deux êtres distincts, dont le premier était un esprit et l'autre un homme. Il existe sur cet hérésiarque des dissertations spéciales de Paulus (Jéna, 1795) et de Schmidt (t. I, p. 181 de la *Bibliothek fur Krit. und. Exeg.*).

n'aurait point écrit son Evangile. Mais Cérinthe s'étant élevé contre la divinité du Seigneur Jésus, Jean dut écrire : *In principio erat Verbum*, et il établit la distinction des trois personnes d'une manière si lucide que rien ne pouvait être plus clair.



La coutume de dire trente messes pour un mort a été introduite par le pape Grégoire, et elle a duré huit cents ans. Ce pape était si pieux, c'est-à-dire si superstitieux, qu'un frère étant mort, laissant trois florins qu'il possédait à l'insu de la communauté, Grégoire fit enterrer cet argent avec le trépassé, pour lequel il fit dire trente messes, afin de délivrer son âme des feux du purgatoire.



Tetzel alla si loin qu'il fallut le combattre, car il écrivait et enseignait que l'indulgence accordée par le pape était la réconciliation entre Dieu et l'homme. Il prétendait que l'indulgence conservait toute son efficacité et sa force, lors même que le pécheur n'éprouvait aucun repentir et qu'il ne faisait point pénitence. Il disait que le pape pouvait d'avance remettre les péchés que l'on avait l'intention de commettre, et qu'une croix à laquelle le pape avait attaché des indulgences ne le cédait point en mérite à la vraie croix de Jésus-Christ et possédait mêmes vertus. Ce furent de pareilles énormités qui m'animèrent à écrire contre lui.



Saint Augustin et d'autres docteurs établissent entre un hérétique, un schismatique et un mauvais chrétien la différence que voici : un hérétique est celui qui avance et soutient opiniâtrément des opinions fausses et des doctrines contre les articles de la foi chrétienne et contre la juste intelligence de l'Écriture sainte ; un schismatique est celui qui professe la même véritable doctrine que la vraie Eglise de Jésus-Christ, mais qui n'est pas d'accord avec elle au sujet de quelques cérémonies et de quelques usages ; un mauvais chrétien est d'accord pour la doctrine

et pour les cérémonies avec l'Eglise, mais il vit mal et il mène une conduite déréglée et condamnable.



Les papistes n'osent pas me qualifier d'hérétique, mais ils m'appellent schismatique, comme étant l'auteur d'une séparation. Mais moi, je regarde le pape comme un hérétique, et comme un archi-hérétique, car il est l'adversaire de Jésus-Christ.



Le docteur Luther montra un jour un tableau qui représentait comment le pape, avec son idolâtrie et ses superstitions, menait le monde entier : l'on y voyait le vaisseau de l'Eglise plein de moines et d'ecclésiastiques qui jetaient des planches et des instruments de sauvetage à des gens qui nageaient dans la mer et qui étaient en danger d'être engloutis; le pape était assis au plus haut du navire, le Saint-Esprit le couvrait de ses ailes et il regardait le ciel; des patriarches, des cardinaux, des évêques l'entouraient. C'est un tableau très-ancien qu'un moine avait fait et composé à Venise, et ce qu'il représentait, nous l'avons tous cru comme articles de foi. Il en est de même de la Véronique à Rome. Ce n'est qu'une pièce d'étoffe noire, recouverte de deux tapis de soie que l'on soulève pour la montrer. On a peint dessus une image que l'on donne comme y ayant été appliquée miraculeusement.



Si j'avais la foi telle que l'Ecriture la demande de moi, alors seul je voudrais battre le Turc, étrangler le duc George et envoyer au supplice l'évêque de Mayence [1].

[1] Nous donnons ailleurs un échantillon des injures que lance Luther contre le cardinal de Brandebourg, Albert, archevêque de Mayence. Ajoutons qu'il lui adressa une fois une longue lettre pour l'engager à se marier. Voici un passage de cette épître assez singulière : « Il n'est pas bon que « l'homme soit seul; donnons-lui donc une aide qui soit avec lui. » Telle

Le 8 novembre 1543, Gaspard Schwenckfeld envoya au docteur Luther un de ses livres intitulé : *De la gloire*, et à cet égard le docteur fut agité d'un zèle ardent, et il dit : « Schwenckfeld est un sot, *qui non habet ingenium nec spiritum, sed est attonitus* [1], ainsi que le sont tous les séducteurs ; il ne sait ce qu'il balbutie ; voici son principe et son idée : *La créature ne doit pas être adorée, parce qu'il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui.* » Il pense donc que

est la parole de Dieu : à moins que Dieu ne fasse un miracle en transformant un homme en ange, je ne vois pas que cet homme puisse, sans encourir l'indignation de Dieu, demeurer tout seul et sans femme. » Déjà nous avons rapporté maints passages qui montrent jusqu'à quel point Luther prenait à cœur l'*indispensabilité* de l'union conjugale ; citons encore quelques lignes, que nous prenons au hasard dans l'immense collection de ses œuvres, sur un sujet sur lequel il revient sans cesse : « Quid vero facerem ? num divinam legem potius, quæ scortationem vetat, quam pontificias, quæ nuptiis interdicunt, violarem ? Si corpus alicujus jejunio parasceves periclitetur, nonne illi etiam imperabitur ut edat (1557, t. II, p. 463) ? Continentia non est emandata : insani et fatui papistæ virginitati et continentiæ nihil patiuntur æquari, prodigiosis mendaciis utramque jactantes (*Ib.* II, 505).

[1] Schwenckfeld ou Suenckfeldius, personnage fort entêté d'idées empreintes d'une hétérodoxie bizarre, s'est recommandé aux bibliomanes par son traité *De duplici statu, officio et cognitione Christi*, 1546, 8°. On assure qu'il n'existe qu'un seul exemplaire de cet opuscule ; bien qu'il n'ait que 22 pages, on le trouverait fort long si l'on essayait de le lire. Il s'est payé 144 fr. à la vente Gaignat en 1769, mais en 1839, à celle de M. de Pixerécourt, il est tombé à 30 fr. Flaccius Illyricus en donna une traduction allemande. Schwenckfeld écrivit plusieurs autres traités, peu recherchés de nos jours ; les amateurs de semblables raretés voient cependant avec plaisir le *Novus homo, scriptum anno* 1543, 8°, 27 feuillets, qu'il publia sous le nom de Valentinus Cravaldus. En somme, le nombre des écrits de ce novateur s'élève à plus de quatre-vingts ; il niait l'inspiration des livres saints, il subordonnait la croyance à la raison individuelle ou à l'inspiration intérieure, il prétendait que Dieu se communique à chacun en particulier. Il a conservé jusqu'au dix-huitième siècle quelques disciples dans certains cantons de l'Allemagne. Les réformateurs se montrèrent fort peu tolérants à son égard ; Luther, après lui avoir écrit de ne plus lui envoyer de ses livres *quos diabolus vomit et cacat*, le fit, en 1527, bannir de la Silésie, et Mélancthon n'en parle jamais sans défigurer son nom pour lui adresser une injure grossière ; Stenckfeld (champ puant) au lieu de Schwenckfeld.

le Christ, étant une créature, ne doit pas être adoré comme tel; il se forge deux Christs, et dit qu'après la résurrection et la glorification, la créature est transformée en déité et qu'elle doit ainsi être adorée. Il trompe ainsi le peuple avec le nom glorieux de Christ, car il écrit en tête de son livre : A la louange du Christ. Un petit enfant aborde plus nettement la question quand il dit : «Je crois en Jésus-Christ, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, etc.;» mais cet imbécile de Schwenckfeld veut forger deux Christs, l'un qui a été attaché sur la croix, l'autre qui est monté dans le ciel et qui est assis à la droite de Dieu, son père céleste. Nous ne devons point, à ce qu'il prétend, adorer ce Christ qui a été attaché sur la croix et qui est mort sur la terre. Mais Jésus-Christ se laisse adorer, lorsque l'homme se prosterne devant lui, et Jésus-Christ lui-même dit : *Celui qui croit en moi croit aussi en celui qui m'a envoyé.* Il a dit également : *Tous les hommes doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père.* Ce visionnaire-là a tiré quelques mots de mon livre sur les dernières paroles de David; il se pare de ces expressions : *communication de propriété* et *identité de personne ;* il mêle ses phrases avec les miennes et il les donne comme si elles rendaient mon opinion. Il m'apprendra ce qu'est Jésus-Christ et comment je dois l'adorer. J'en sais (grâces à Dieu) plus long que lui; je connais bien mon Christ; qu'il ne vienne plus me fatiguer. — Alors le docteur Rorer dit au docteur Luther : « Oh! seigneur, vos expressions sont trop dures. » Le docteur Luther répondit : « Semblables gens m'apprennent à être sévère; c'est ainsi qu'il faut que nous parlions au diable. Que Schwenckfeld rétracte, par une déclaration publique, son hérésie au sujet du sacrement, et qu'il m'apporte le témoignage du docteur Jean Hess et du docteur Jean de Moibane de Breslau; autrement je ne le croirai pas, me jurât-il qu'il a mis ses doigts dans les plaies. »



Le docteur Luther remit au messager qui lui avait apporté le livre de Schwenckfeld une lettre ouverte avec cette suscription : Réponse de Martin Luther au messager de Schwenckfeld, et il

lui dit : « Mon ami, tu rapporteras ma réponse à ton maître, et tu lui diras que j'ai de tes mains reçu le livre, et que je voudrais qu'il s'abstînt d'agir ainsi, car il allume dans la Silésie un feu qui n'est pas prêt de s'éteindre et qui, je crains, le brûlera éternellement. En outre, il continue de prêcher son eutychianisme et sa *créaturalité*; il jette l'Église dans des erreurs, n'ayant reçu ni mission, ni commandement de Dieu. »



D'ÉRASME.

Erasme de Rotterdam est le plus grand scélérat qui soit jamais venu sur la terre. Il cherche beaucoup à m'attirer dans ses pièges, et si Dieu ne m'avait pas prêté une assistance toute spéciale, il m'aurait réduit en captivité. En 1525, il m'envoya un de ses docteurs chargé d'un présent de 200 ducats de Hongrie qu'il fit donner à ma femme Catherine; mais je refusai de les recevoir, et je prescrivis à ma femme de ne pas se mêler de semblables choses, car, grâce à Dieu, je n'ai jamais passé pour convoiter l'argent.



Je hais Erasme de tout mon cœur[1]; il fait usage du même argument qu'employa Caïphe quand il dit : *Il convient qu'un seul meure pour tout le peuple*. C'est ainsi que s'expriment Erasme et tous les épicuriens. Il est préférable que l'Évangile tombe ou cesse d'être prêché, plutôt que si toute l'Allemagne et tous ses princes se prenaient aux cheveux et si l'Europe entière était ébranlée. Saint Jean l'Évangéliste, par suite de cet avis, devint

[1] Luther n'avait pas toujours manifesté pareils sentiments ; au début de sa carrière, le 28 mars 1518, il lui écrivait dans les termes les plus flatteurs, il adulait, il cajolait le philosophe batave, alors au comble de sa gloire. « Quel est le coin de terre où n'a retenti le nom d'Erasme ? Qui ne reconnaît Erasme pour son maître ?..... Vous avez reçu de Dieu les dons les plus magnifiques, et je reconnais toute la splendeur de votre génie.... Mon cher Érasme, mon tout aimable, tournez donc les regards, je vous en conjure, sur un petit frère qui vous aime si tendrement d'amour. »

l'ennemi déclaré de Caïphe. Du moins le Christ donna à Caïphe un coup dont il se ressentira éternellement, je le crains bien, et ce fut lorsque le Christ dit à Pilate : *Celui qui m'a remis en tes mains a le plus grièvement péché.* Et le docteur Luther, s'échauffant beaucoup, dit au docteur Jonas et à Pomeranus : « Je vous recommande, dans mon testament et dans mes dernières volontés, de haïr et de détester cette vipère d'Erasme. Je n'ai point d'égards pour ses paroles ; vraiment elles sont bien ornées, mais ce ne sont que maximes de Démocrite et d'Epicure ; de propos délibéré, il parle de toutes choses d'un ton de doute ; ses assertions sont équivoques, et il s'arrange de manière à leur donner le sens qu'il voudra. De semblables paroles ne surviennent point à aucun homme honnête, encore moins à un chrétien. Voyez quel poison il répand dans ses *Colloques* sous le masque d'interlocuteurs supposés, et comme, s'attachant à plaire à la jeunesse, il s'efforce de l'infecter. Aussitôt qu'il plaira à Dieu de me remettre sur mes jambes, je lui appliquerai la sentence d'Isaïe au sujet des œufs du basilic ; ils sont un régal tout prêt pour les dents d'Erasme. »

Une autre fois, le docteur Luther, étant dans son lit, fit ces deux vers contre ce même Érasme de Rotterdam :

> Qui Satanam non odit, amet tua carmina, Erasme,
> Atque idem jungat furias et mulgeat orcum.

Le 1[er] avril 1526, le docteur Luther étant malade dans son lit, passa presque toute la journée à lire les préfaces d'Erasme sur le Nouveau Testament, et il en fut extrêmement affecté ; il dit : « Quoique ce serpent soit si glissant qu'il nous est difficile de le saisir, cependant, nous et notre Eglise, nous le condamnerons avec ses livres, et quoique beaucoup de gens mondains soient fâchés contre nous et qu'ils soient courroucés de ce que nous agissions ainsi, il vaut mieux pour nous les offenser que renier le Christ, notre Sauveur. »

Erasme écrit de très-lourdes et basses préfaces, bien qu'il les adoucisse ; il semble ne pas mettre de différence entre Jésus-Christ notre Sauveur et le sage législateur païen Solon. Il méprise aussi saint Paul et saint Jean, comme ses préfaces de l'épître aux Romains et de saint Jean le témoignent. Il ose dire que l'épître aux Romains n'est ni convenable ni appropriée à l'époque actuelle, et qu'elle est plus inquiétante et fâcheuse que profitable. N'est-ce pas là faire un bel éloge de l'écrivain de ce livre ? Honte à toi, misérable maudit !



Le docteur Luther dit une autre fois : « Erasme est un véritable Momus ; il se moque de tout, et ses livres, remplis d'équivoques, pourraient être lus par les Turcs. Lorsqu'on s'imagine qu'il a beaucoup dit, de fait il n'a rien dit du tout. Il ne peut être saisi ni par nous, ni par les papistes ; il est plein de termes ambigus et louches, que l'Écriture défend ainsi que les lois de l'empire, car elles portent : « Si quelqu'un fait usage d'expres-« sions douteuses, obscures et incertaines, elles seront enten-« dues et relevées contre lui. »



Voici, dit un autre jour le docteur Luther, ce que je laisse dans mon testament, et je vous en prends à témoin : je tiens Erasme de Rotterdam pour l'ennemi le plus décidé qu'ait Jésus-Christ[1]. Dans son *Catéchisme* (celui de tous ses écrits que je peux le moins supporter), il n'enseigne rien de certain ; il n'est pas un mot qui dise : fais cela, ou : ne fais pas ceci. Il ne fait que jeter dans l'erreur et le désespoir les consciences de la jeu-

[1] Luther a dit ailleurs : Erasme est un pauvre esprit qui n'a jamais su loger dans sa cervelle qu'une idée opiniâtre, celle de vivre en paix ; il ne sait pas ce que c'est que la croix de Jésus-Christ..... C'est un païen qui voudrait rétablir le culte des faux dieux. Dans son traité *De servo arbitrio adversus liberum arbitrium ab Erasmo defensum*, le docteur saxon donne à son antagoniste les épithètes de blasphémateur, d'épicurien, de pyrrhonien et d'athée.

nesse. Il écrivit un livre contre moi, intitulé *Hyperaspites* [1], dans lequel il avait l'intention de défendre son livre sur le libre arbitre contre lequel j'ai écrit mon livre au sujet de la dépendance de la volonté ; mon livre n'a pas été encore combattu, et Erasme ne sera pas capable de le réfuter, car je suis sûr et certain que ce que j'ai écrit à cet égard est l'immuable vérité de Dieu. Mais si Dieu vit dans le ciel, Erasme sentira et connaîtra ce qu'il a fait.



Erasme est l'ennemi de la véritable religion, l'adversaire déclaré de Jésus-Christ, l'image complète et fidèle d'Epicure et de Lucien.



Le docteur Luther, ayant appris la mort d'Erasme, dit : « Je ne voudrais pas, au prix de dix mille florins, courir la chance d'avoir, dans l'autre vie, la place qu'a saint Jérôme, et pour beaucoup plus forte somme, je ne voudrais pas de celle d'Erasme. »



Erasme ne peut que soulever des chicanes et faire des moqueries ; il n'est pas en état de réfuter et de détruire. Si j'étais papiste, je le combattrais et le terrasserais bien facilement. Il tourne en dérision le pape et ses cérémonies, mais il ne l'a pas culbuté et abattu ; et même, tout en se moquant du pape, il se moque de Jésus-Christ.



Erasme, Eck, Cochlœus et consorts ont un autre idiome que le mien. Erasme est un impie, et je veux un jour le délivrer du soupçon répandu parmi les papistes qu'il est luthérien. Il frappe en cachette, il n'avance jamais droit en face sur quelqu'un ; aussi

[1] *Hyperaspites, diatribæ adversus servum arbitrium Martini Lutheri* (Bâle, 1526). Luther dit une fois que ce livre était comme le sifflement de la vipère.

ses livres sont-ils pleins de poison. En mourant, je recommanderai à mes enfants de ne point lire ses *Colloques*, où il avance beaucoup d'impiétés sous des noms supposés, dans le dessein prémédité d'attaquer la foi et l'Église de Jésus-Christ. Qu'il se moque et se rie de moi et des autres, mais je ne lui conseille pas de se moquer de Dieu ; il ne s'en tirerait pas sans châtiment. Je pense qu'il finira mal.



En écrivant son livre sur la folie, Erasme a engendré une fille telle que lui. Il veut badiner, ricaner et railler; mais c'est un bouffon et un extravagant, et le livre de ce fou est pure folie.



Quelqu'un demanda au docteur Luther si, lorsqu'il priait, il maudissait en même temps. Il répondit : « Oui, lorsque je fais cette prière : Que ton nom soit béni, je maudis Erasme et tous les autres hérétiques qui blasphèment et outragent Dieu. »



Erasme aurait pu rendre de grands services à la cause de l'Évangile et il a été plusieurs fois prié de le faire; mais il n'a pas voulu. Le voudrait-il à présent, il ne le pourrait; les choses sont trop avancées ; les cartes ne sont plus en sa main, il les a jetées. Je dis de lui ce qu'un évêque disait d'Arius : il cherche à déshonorer Jésus-Christ.



Si Erasme avait à cœur la gloire de Jésus-Christ et de l'Évangile, au lieu de s'amuser à écrire des contes d'enfants et des folies, il donnerait un bon commentaire sur l'une des épîtres de saint Paul; mais il n'en a cure. Il est maître consommé dans l'art d'embrouiller les questions, de s'exprimer en termes louches et obscurs, qui peuvent signifier noir ou blanc au gré de chaque parti. C'est le roi des amphibologies. Je veux lui offrir le combat; qu'il vienne, et avec l'aide de Dieu je le confondrai en

peu de mots. Si je vis, je délivrerai l'Église de pareilles immondices.



Erasme a été infecté de doctrines épicuriennes à Venise et à Rome; il a donné plus de louanges aux ariens qu'aux catholiques, il a osé dire que Jésus-Christ n'est appelé Dieu qu'une fois dans l'Évangile de saint Jean, lorsque saint Thomas dit : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu (ch. xx, v. 28). » Mais de tous les traits qu'il a décochés, celui qui me révolte le plus, c'est son *Catéchisme;* il n'y enseigne rien avec certitude et à fond ; il ne fait que jeter le doute et l'erreur chez les jeunes gens.



Erasme regarde comme une chose ridicule que Dieu soit né d'une pauvre femme; je sais que, dans son cœur, il se moque de nous. Il imite Lucien qui s'est raillé de tous les dieux ; c'est un grand bouffon et un misérable. Mais, au jour du jugement dernier, il dira : « Voyez, ils sont parmi les saints de Dieu, ceux que nous regardions pendant leur vie comme des fous et des insensés (*Sagesse*, ch. v, v. 4). » C'est bien certainement ce qu'il reconnaîtra.



Je m'étonne qu'un homme puisse s'écarter de la connaissance de Dieu autant que le fait Erasme. Erasme a la conviction qu'il n'y a ni Dieu, ni vie future, tout aussi fermement que moi, grâces à Dieu, j'ai la conviction opposée à la sienne. Il ne vaut pas mieux que Lucien, mais ce qui me surprend, c'est qu'il veut se donner pour théologien, et il ne sait pas pourquoi Dieu est venu au monde. Avec sa théologie, il fait de Jésus-Christ un légiste. Que notre Seigneur me laisse seulement une année de vigueur; je suis plein d'ardeur et de zèle chrétien pour tirer vengeance d'Erasme et de mes autres ennemis.



MÉLANCHTON, BRENTIUS, ETC.

Le docteur Luther dit un jour : « Ce que Philippe Mélanchton écrit a des mains et des pieds, a de l'autorité et de la gravité, est plein de poids, mais contenu en peu de mots, ainsi que j'ai toujours trouvé ses lettres. Mais je prévois que nous serons forcés d'entrer en guerre, car les papistes voudraient bien continuer, seulement ils n'ont pas un bon estomac ; nous, nous ne pouvons laisser les choses dans l'état où elles sont à présent. Poursuivons donc notre route au nom du Seigneur ; je confierai tout à Dieu ; je le prierai de convertir nos adversaires. Nous avons une bonne cause, et qui de nous ne hasarderait pas corps et sang pour la sainte parole de Dieu ? D'ailleurs, les lois temporelles et les règles de la politique sont également conformes à notre manière d'agir, car nous avons toujours désiré et demandé la paix, mais nos princes sont provoqués et réduits à se défendre, eux et leurs sujets ; il faut nécessairement qu'ils résistent à un pouvoir inique. Nos adversaires ne nous laisseront pas vivre en paix. Cette lettre a été écrite il y a dix jours ; dans cet intervalle se sera décidé ce qu'il faut faire. Que le Dieu éternel et miséricordieux nous accorde sa grâce. Veillons et prions, car Satan ne dort point. »

❧

L'an 1536, le docteur Luther écrivit sur sa table les mots suivants : *Res et verba* Philippus ; *verba sine re* Erasmus ; *res sine verbis* Lutherus ; *nec res, nec verba* Carolostadius. C'est-à-dire : Ce que Philippe Mélanchton écrit a des pieds et des mains[1] ; le

[1] Au sujet de Mélanchton, après Luther, la plus grande figure qu'offre l'histoire de la réforme, on lira avec plaisir une élégante et judicieuse notice de M. Nisard (*Revue des Deux-Mondes,* 4e série, 1839, tom. XX, p. 5-44, 149-197, 377-413). Empreint de quelque partialité en faveur du docteur Philippe, ce travail ne dispense pas toutefois de recourir aux sources. Camerarius et Fischer ont écrit la *Vie* de Mélanchton, et J. F. Strobel, en publiant en 1777 un *Melanchtoniana,* nous apprend qu'il avait déjà paru en Allemagne 277 écrits sur la personne et les ouvrages de ce célèbre réformateur. Ses ouvrages sont extrêmement nombreux ; Rotermond en

fond est bon et les paroles aussi sont bonnes. Erasme de Rotterdam écrit beaucoup de paroles, mais sans résultat. Luther dit de bonnes choses, mais les paroles ne sont pas bonnes. Carlostadt ne dit point de bonnes choses et n'use point de bonnes paroles. —Philippe Mélanchton, arrivant à l'improviste en ce moment et lisant cela, se tourna en souriant vers le docteur Basile et il dit : « Au sujet d'Erasme et de Carlostadt, ce jugement est bon et cette censure est juste, mais trop d'éloges me sont accordés, et la bonté des paroles doit aussi être comptée parmi les mérites de Luther, car il parle extrêmement bien et ses discours sont substantiels. »

Celui qui a l'intention de s'instruire dans la théologie a maintenant de grands avantages ; d'abord il a la Bible, que j'ai traduite de l'hébreu en allemand d'une manière si claire que chacun peut facilement la comprendre. Il peut lire ensuite les *Lieux communs* de Philippe Mélanchton [1]; qu'il les lise avec tant d'assiduité qu'il les sache par cœur. Lorsqu'il aura accompli ces deux choses, on peut le regarder comme un théologien contre lequel ni le diable ni aucun hérétique ne pourra remporter nul avantage, car la théologie tout entière est devant lui, et il pourra lire ce qu'il voudra. Qu'il lise alors le *Commentaire* de Philippe Mélanchton sur l'épître aux Romains, qu'il lise mes *Explications* du Deutéronome et de l'epître aux Galates, qu'il s'efforce de devenir éloquent.

Nous ne possédons aucun livre où la théologie entière, la reli-

a énuméré 385. (Consultez surtout la *Bibliotheca Melanchtoniana* de trobel, dans le tome VI de ses *Miscell. litter.*) Ils n'ont été recueillis dans aucune édition complète ; celles de 1541, 1562, 1580, 1583, 1601, 1617, en 4 ou 5 vol. in-folio, ne renferment qu'une faible partie de tant d'écrits ; l'édition entreprise en 1834 à Halle, par le savant Bretschneider, est loin d'être terminée.

[1] Les *Loci communes* sont un abrégé de la doctrine chrétienne ; publiés pour la première fois à Wittemberg en 1541, ils ont été réimprimés soixante-cinq fois pendant la vie de l'auteur. Strobel a donné (Altdorf, 1776) une Bibliographie spéciale de cet ouvrage et de ses différentes traductions.

gion, soit mieux résumée que dans les *Lieux communs* de Mélanchton ; tous les Pères et les faiseurs de sentences ne peuvent être comparés à ce livre ; c'est, après la sainte Ecriture, ce qui existe de plus parfait. Mélanchton est plus logicien que moi ; il combat et il enseigne. Je suis plus rhétoricien, plus orateur. Si les imprimeurs se laissaient guider par moi, ils publieraient ceux de mes livres où il y a de la doctrine, comme mes *Commentaires* sur l'épître aux Galates, sur le Deutéronome, les *Sermons* sur les quatre chapitres de l'Evangile de saint Jean ; mes autres livres peuvent être lus pour connaître les progrès de la révélation de l'Évangile, afin qu'on puisse voir comment la doctrine s'est manifestée d'abord, car elle n'était pas alors aussi clairement exposée qu'à présent.



Aucun des théologiens de notre époque ne manie et n'expose l'Écriture sainte aussi bien que Brentius [1], au point que j'admire grandement son énergie, et que je désespère de l'égaler. Je crois vraiment que nul d'entre nous ne serait capable de faire ce qu'il fait, lorsqu'il explique l'Evangile selon saint Jean ; quoique parfois il s'arrête trop sur ses propres idées, toutefois il reste dans le véritable et juste sens, et il ne s'irrite pas de la noble simplicité de la parole de Dieu.



En 1538, le 18 septembre, le docteur Luther apprenant que les prédications de Jacques Schenck étaient partout louées et exaltées, s'écria : « Oh ! que ces nouvelles me seraient agréables, s'il ne mettait pas dans ses sermons ces mots doux à la bouche, glissants et sonores, dont saint Paul se plaignait aux Romains, et qui trom-

[1] André Brentius, dont le véritable nom était Althamer, était né à Brentz, en Souabe ; son zèle et son érudition lui firent jouer un rôle important dans les controverses religieuses de l'époque. Il partageait les préventions de Luther contre l'Epître de saint Jacques, et il se permit, dans un de ses écrits polémiques, cette expression étrange : *Si Jacobus dixit ex immolatione filii sui justificatum esse Abrahamum, mentitur in caput suum.* J. Arnold Ballenstad a publié en 1740 la biographie de ce réformateur.

pent la plupart des auditeurs. Ils sont comme le vent Cecias qui souffle avec tant de douceur et de mollesse, tant de chaleur et de mollesse que les bourgeons des arbres, les fleurs et les plantes se trouvent poussés à éclore, ce qui amène leur destruction. Le diable agit de même, car lorsqu'il prêche Jésus-Christ par la bouche de ses ministres, il a l'intention de détruire Jésus-Christ, et quoiqu'il dise la vérité, il ment. Un honnête homme peut bien monter les escaliers lorsqu'un coquin est caché derrière eux, et le diable peut bien, lorsqu'il est tapi sous une langue, souffrir que Jésus-Christ soit dessus, d'autant que les oreilles du peuple sont chatouillées et enflammées par ce qu'il entend volontiers. Mais ce doux chatouillement n'est pas de longue durée; Satan pervertira l'Evangile par le moyen de l'Evangile, car les esprits présomptueux et pleins de sécurité ne reconnaissent pas leurs péchés. Lorsqu'il n'y a pas d'amadou ou de combustible pour que le feu puisse y prendre, alors Jésus-Christ n'a pas de place ou d'endroit où il puisse se mettre à l'œuvre, car il est venu seulement pour ceux qui sont brisés et embarrassés de cœur et d'esprit, ainsi qu'il l'a dit : l'*Évangile est prêché aux pauvres.*

❧

Philippe Mélanchton et moi, nous aurions bien mérité de recevoir en ce monde, des mains de Dieu, tout autant de richesses pour le moins qu'en possède un cardinal, car nous avons fait pour sa cause plus que cent cardinaux. Mais Dieu nous a dit : « Soyez satisfait de me posséder; *sufficit tibi gratia mea.* » Lorsque nous le possédons, nous avons aussi l'opulence; et que nous servirait d'être en possession de toutes les richesses, si Dieu n'était pas avec nous? — Et le docteur Luther cita à cet égard les paroles du Seigneur, dans la prophétie d'Ezéchiel (chap. XXIX, v. 18) : « Nebucadnetsar a fait servir son armée dans un service pénible contre Tyr, et il n'a point eu de salaire. Que lui donnerai-je? Je donnerai la terre d'Egypte à Nebucadnetsar, et ce sera son salaire. »

❧

Le docteur Philippe raconta un jour l'apologue suivant : Un paysan, en traversant une forêt, trouva une caverne où était un grand serpent, mais il ne pouvait en sortir, parce qu'une pierre énorme en bouchait l'entrée ; le serpent pria instamment l'homme d'ôter cette pierre, et il lui promit une magnifique récompense. Le paysan fut tenté : il délivra le serpent, et lui demanda ensuite la récompense promise. L'animal lui répondit qu'il allait le traiter comme le monde traite ceux qui lui font du bien, qu'il allait le tuer. Le paysan supplia longtemps, et il obtint que le différend serait soumis à la décision du premier animal qui viendrait à passer. Ce fut un vieux cheval, extrêmement maigre, et il dit : «J'ai passé ma vie et je me suis épuisé à servir l'homme, et pour ma récompense, il va me tuer et s'emparer de ma peau. » Ils rencontrèrent ensuite un chien qui avait été cruellement battu par son maître et qui parla dans le même sens. Pour le coup, le serpent résolut de tuer celui qui lui avait rendu service, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que celui-ci obtint qu'ils s'en rapporteraient à un dernier juge, et que la décision de celui-ci serait en dernier ressort. Un renard vint à eux, et le paysan lui promit toutes ses poules s'il se prononçait en sa faveur. Quand le renard eut entendu les raisons données de part et d'autre, il dit qu'avant qu'il prononçât son jugement, il fallait que les choses fussent rétablies dans leur état primitif. Le serpent y consentit et rentra dans la caverne, et le paysan s'empressa alors de replacer la pierre, de sorte que le reptile se retrouva prisonnier. La nuit suivante, le renard vint pour prendre les poules qui lui avaient été promises, mais la femme et les valets du paysan l'attendaient, et ils le tuèrent.—Le docteur Luther répondit : « C'est bien l'image de ce monde. Préservez quelqu'un de la potence, et il vous fera pendre. Nous en avons bien des exemples, mais je ne citerai que celui de Jésus-Christ ; il a racheté le monde du péché, du diable, de l'enfer et de la mort, et il a été mis en croix par les siens.»

LES JURISCONSULTES, LE DROIT, LES USURIERS, ETC.

Les lois sont les sujettes de la parole de Dieu. Celles des Perses et des Grecs sont abolies; celles des Romains ont encore quelque autorité. Quand un empire tombe, ses lois s'écroulent avec lui; lorsque les choses sont à terre, les mots ne restent pas debout. Si quelqu'un voulait appliquer à ma femme les lois concernant les religieuses, il faudrait rire de lui, puisqu'elle est maintenant une mère de famille; c'est comme si je me mettais à déclamer contre les souliers à la poulaine qui ne sont plus en usage; je serais digne d'être bafoué



Le docteur Luther dit que la profession des juristes était si féconde en périls, qu'eût-il cent enfants, aucun d'eux ne l'embrasserait.



Le 17 janvier 1539, eut lieu la promotion du docteur Basile, et l'abbé de Neubourg y assista et il eut la place d'honneur après le recteur. Le jeune Jean Luther fit un discours sur la question de savoir si l'empereur Honorius avait bien agi en ôtant aux hérétiques les biens de l'Église et en les donnant aux catholiques. H. Schurff fut offensé, et après l'acte, il sortit du temple et ne revint pas pour le dîner. Un juriste dit à Philippe Mélanchton : « Vous autres théologiens, vous écrivez et vous avancez ce que vous voulez; mais nous autres juristes, nous réglons et établissons ce qui nous convient, et, au nom du diable, il faut que vous autres théologiens vous soyez soumis à nos constitutions. » — Le docteur Luther dit alors : « Leurs constitutions ne dureront pas toujours; car la parole de Dieu change le monde entier. Quand le Roi des rois viendra, il confondra tous les royaumes, rejetant la jurisprudence et toutes les institutions politiques. »



Le 13 février 1539, le docteur Luther parla avec beaucoup de force sur l'excommunication; il attaqua ensuite vivement les juristes et les canonistes qui méprisaient les doctrines de l'Évangile, et qui égaraient par les leçons des décrétales et les abominations des papistes les étudiants encore sans connaissance; de plus, ils parlaient avec beaucoup de mépris des théologiens, les appelant têtes d'ânes. « Pendant trois ans je me suis tu, mais je ne tolérerai plus semblable chose; s'ils veulent me condamner, qu'ils tâchent de le faire en s'appuyant sur la parole de Dieu et non sur les lois du pape; alors, je serai en effet condamné. Ils devraient respecter notre doctrine qui se fonde sur la parole de Dieu, telle qu'elle est sortie de la bouche de l'Esprit saint. Quoiqu'il y ait beaucoup de canons qui soient bons, je ne voudrais pas cependant être lié par eux. Nous n'adorerons pas les excréments du pape à cause des juristes. Je leur accorde de défendre leur droit, mais que ce ne soit pas au détriment de notre Église. »



Le principal argument des canonistes contre nous, est celui-ci: « Notre affaire est d'enseigner ce qui est approuvé par l'empereur et par les rois. Les luthériens ne sont pas approuvés, mais condamnés. » Moi, je réponds que Dieu prévaudra sur les rois, sur l'empereur et sur les juristes, car Balde a dit : « La loi divine doit vaincre tous les empereurs. » Si Balde et Barthole avaient vécu de nos jours, ils nous auraient donné raison. Balde était le plus actif de tous les juristes; il a laissé beaucoup d'excellents ouvrages, bien qu'il soit mort à quarante-six ans[1]. On dit

[1] Balde de Ubaldi, natif de Pérouse, mort en 1400, des suites de la morsure d'un chien enragé. Il a été durant près de deux siècles l'oracle de la jurisprudence. Ses leçons sur les Institutes et le Digeste ont, de 1473 à 1615, reparu au moins soixante-dix fois (voir Graesse, *Lehrbuch einer allg. literargesch.*, II, 3, p. 533-536; et Savigny, *Gesch. der romischen Rechts*, VI, 185-218). Quant à Barthole, il mourut en 1343. Sans cesse réimprimés durant le premier siècle qui suivit la naissance de la typographie, ses écrits ont été réunis à Venise, en 1615, en onze volumes in-folio. Le seul qui ne soit pas plongé dans l'oubli le plus complet, c'est un bizarre ouvrage intitulé : *Quæstio inter virginem Mariam et diabolum.*

qu'il ne mangeait qu'après avoir pesé ses aliments. Nos canonistes sont des agents du diable qui crient sciemment : ils scandalisent l'Église, et n'ont jamais été sincères.

Entre les juristes et les théologiens, il y a un combat perpétuel ; c'est la même lutte qu'entre la loi et la grâce. La jurisprudence est une belle fiancée, mais il ne faut pas qu'elle sorte de son lit nuptial. Si elle entre dans un autre lit, et si elle veut prendre la supériorité sur la théologie, elle n'est plus qu'une grande p — n. Le droit doit ôter son bonnet et s'incliner devant la théologie.

Qu'est-ce qu'un juriste ? Un cordonnier, un fripier, un tailleur de soupes, qui fait métier de disputer les choses qui ne sentent guère bon, du sixième commandement de Dieu, par exemple. Je n'aurais pas cru qu'ils pussent être si papistes qu'ils le sont ; je crois qu'ils sont dans la m.... jusqu'au cou, lourdauds qui ne savent pas distinguer le sucre de la m...... *Omnis jurista est aut nequista, aut ignorista.* Quand un juriste veut disputer avec vous, dites-lui : « Écoute, mon garçon, un juriste ne doit jamais parler avant d'entendre p.... un cochon [1]. »

S. Tract. procuratoris editus sub nomine diaboli, quando petiit justitiam coram Deo, et Beata Virgo Maria se opposuit contra ipsum : et obtinuit nec non obmutuit pugna contra genus humanum. On connaît six éditions exécutées au quinzième siècle ; c'est d'ailleurs une imitation du *Liber Belial* de Jacques de Theramo, ouvrage souvent réimprimé avant 1520, traduit en diverses langues et au sujet duquel on peut recourir au *Dictionnaire* de Prosper Marchand, t. II, p. 117-123 ; à un article de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* ; au *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, n° 14884, etc.

[1] Nous nous sommes servi de la version de M. Audin pour ce passage, extrait du feuill. 557 de l'édition d'Eisleben. Il ne faudrait pas en trouver beaucoup de semblables pour justifier ce qu'avant la publication des *Tischreden* écrivait Cochlæus (*Vita et scripta Lutheri*, 1565, feuill. 62) : « *Qui nihil habet in ore, præter latrinas, merdas, stercora, quibus fœdius et spurcius quam ullus unquam scurra scurratur.* »

Il se présente des cas sur lesquels les jurisconsultes diffèrent, et que les lois ne décident point. Supposez qu'une fille fût violée, étant couchée sur la frontière d'un pays, laquelle frontière se trouverait juste à sa ceinture, de sorte que la tête serait dans un pays, les pieds dans un autre ; quel serait le pays qui aurait le droit de punir? Le docteur Luther répondit : « Le corps entier est là où est la tête. C'est la règle pour les cadavres que l'on peut rencontrer. »

Quelqu'un devant être promu au grade de docteur en droit, le docteur Luther dit : « Demain une nouvelle vipère acharnée contre les théologiens recevra l'existence. »

Juristes, j'ai un conseil à vous donner : laissez dormir le vieux chien ; vous ne pouvez nous régenter, nous autres théologiens ; la direction et la supériorité dans l'Eglise nous appartiennent. Voudriez-vous nous refuser vos bons offices, vous seriez tout de même contraints de nous servir, et le diable ne vous en aurait nulle obligation.

En 1538, on écrivit au docteur Luther qu'il s'était passé le fait suivant : un habitant de la campagne avait porté son grain à la ville pour le vendre, mais il le tint à si haut prix que personne ne voulut l'acheter, et il dit : « Je ne le donnerai pas à moins, dussé-je le rapporter chez moi pour le voir manger par les rats.» Aussitôt il se présenta dans l'édifice où était déposé le grain, une immense quantité de rats, et ils dévorèrent tout. Le propriétaire revint chez lui, et il trouva que d'autres rats avaient dévasté ses moissons, tandis qu'ils n'avaient pas touché aux champs de ses voisins. Le docteur Luther dit : « Si la chose est vraie, elle indique un juste châtiment de Dieu et une malédiction très-certaine. Le Seigneur punit l'avarice. »

En 1539, le docteur Luther s'emporta très-vivement contre la cupidité des cultivateurs qui cachaient leurs grains dans l'attente d'une disette. Dieu a donné aux hommes ce qu'il leur fallait, mais le diable leur inspire des pensées d'avarice, et de là résultent des vols et de grands malheurs. Jésus-Christ a dit : «J'ai eu faim et vous ne m'avez point nourri » : c'est la condamnation de ceux qui font renchérir les denrées nécessaires, et celui qui est cause que son prochain meurt de faim sera sévèrement puni. Que tous les gens pieux mettent donc leur confiance dans le Seigneur, le suppliant de leur accorder le pain quotidien, et de confondre ceux qui causent la famine, ou de leur inspirer des sentiments de pénitence.



Le 7 avril 1539, l'électeur envoya au sénat un ordre de veiller à ce que les pauvres ne périssent pas de faim ; car telle était la disette, que l'on ne pouvait acquérir ni pain de froment, ni pain de seigle. Le soir, le consul T. K. se rendit chez le docteur Luther, et lui dit que les grains étaient arrêtés dans la marche, et qu'on ne les laissait pas venir jusqu'à la ville. Le docteur Luther répondit : « Ah ! où notre prince n'est pas en personne, les nobles se montrent bien perfides ; ils achètent tous les blés des cultivateurs et ils les cachent ; ils ne veulent pas qu'on en apporte ici pour en vendre ; ils amènent ainsi une famine qui n'a pas de cause raisonnable. Croyez-vous que Dieu laissera impunie une telle méchancheté ? Ah ! Seigneur ! puisque telle est la malice des hommes, je suis prêt à mourir avec joie. »



Le docteur Luther dit un jour : « Les lois civiles elles-mêmes prohibent l'usure. Echanger quelque chose avec quelqu'un en gagnant sur l'échange, ce n'est pas faire œuvre charitable, c'est voler. Tout usurier est un voleur digne du gibet. J'appelle usuriers ceux qui prêtent à cinq et six pour cent. Aujourd'hui, à Leipzick, celui qui prête cent florins en exige quarante au bout d'une seule année pour l'intérêt de son argent. Croyez-vous que

Dieu tolérera semblable chose? Il n'y a rien sous le soleil que je haïsse autant que cette ville de Leipzick, tant il y a là d'usure, d'avarice, d'insolence, de supercherie et de rapacité[1]. »



On ne doit pas observer les promesses faites aux usuriers; il ne faut point les admettre aux sacrements, ni les ensevelir en terre sainte.



Le docteur Henning demanda : « Si j'avais ramassé une somme d'argent dont je ne voulusse pas disposer, et qu'un homme vînt me prier de la lui prêter, pourrais-je lui répondre : « Je n'ai point d'argent? » —Le docteur Luther répondit : « Oui, c'est comme si l'on disait : « Je n'ai point d'argent dont je veuille disposer.» Jésus-Christ nous a recommandé de faire l'aumône, mais il ne nous enjoint pas de donner à tous les dissipateurs et à tous les prodigues. Voyez dans notre ville de Wittemberg; il n'y a rien qui y soit dans une indigence pire que les étudiants. Ils sont pauvres, mais ils sont encore plus fainéants et libertins. Je n'irai pas priver ma femme et mes enfants de pain, afin de faire l'aumône à des drôles à qui rien ne profite. »



DE L'IVROGNERIE.

Un délit commis dans un moment d'ivresse est-il excusable? Le docteur Luther répondit : « Nullement; au contraire, l'ivresse aggrave la faute. Les péchés cachés se manifestent durant l'ivresse, comme dit le proverbe : ce qui est dans le cœur de l'homme sobre, est dans la bouche de l'ivrogne; aussi les hom-

[1] Capitale et résidence du duc George de Saxe, Leipzick se montra hostile aux débuts et aux progrès de la réforme; de là l'animosité de Luther. « Je hais cette Sodome, sentine des usures et des maux de tout genre. Je n'y entrerai qu'autant qu'il sera nécessaire pour en arracher Loth. » (Lettre du 26 octobre 1539.)

mes astucieux observent-ils ce que dit un homme ivre.»—Maître Spalatin dit alors : « Les Italiens ont horreur des ivrognes qui vomissent. » — Et il raconta l'histoire d'un gentilhomme allemand qui, étant dans une hôtellerie en Italie, et trouvant tous les lits occupés par des Italiens, feignit de vomir, et aussitôt les Italiens se levant, s'enfuirent tous, car ils croient que les matières rejetées par le vomissement sont empoisonnées. — On parla ensuite de la variété des bons vins, et le docteur dit : « Nous abusons de la boisson, et nos excès sont à notre détriment; ils nous causent diverses maladies, la pierre, la goutte. Ceux qui font toujours usage de vin sont le plus souvent goutteux; la bière produit l'hydropisie. »



L'an 1534, le jour de saint Jean-Baptiste, le docteur Luther prononça une exhortation très-vive contre les buveurs qui faisaient tapage dans les tavernes, en dépit des préceptes de Dieu et des ordonnances de l'électeur, et qui donnent scandale aux étrangers. Il rappela aux magistrats qu'il était de leur devoir de punir de semblables désordres, de peur que la punition de Dieu ou de l'électeur ne vînt les frapper eux-mêmes. Pareils scandales ne doivent pas être tolérés dans la ville, à cause de l'Évangile.



Maître George Spalatin dit une fois à la cour de l'électeur de Saxe, Frédéric, que Corneille Tacite a écrit que, parmi les anciens Allemands, il n'y avait aucune honte à boire le jour et la nuit. Un gentilhomme entendit cela, et demanda depuis combien de temps c'était écrit; Spalatin répondit que c'était depuis quinze cents ans, et le gentilhomme dit : « Ah ! Seigneur, puisque copieusement boire est une coutume d'aussi vieille et honorable race, ne la laissons jamais de côté. »



Plutarque écrit dans ses *Propos de table*, que les convives à un repas peuvent se comparer aux lettres de l'alphabet. Quel-

ques-uns doivent se faire entendre avec force, tels sont les maîtres du logis, les professeurs, les prêtres. D'autres doivent ne faire entendre qu'une demi-articulation; ce sont les personnes honorables d'un rang ordinaire. Les jeunes gens doivent être tout à fait muets et se borner à écouter.



Si l'Allemagne n'avait pas besoin de tant de soieries et de satin, et d'épiceries, elle serait certes bien plus riche. Nous pourrions bien renoncer à l'orge, et boire de l'eau au lieu de bière; mais si les jeunes gens n'ont pas de bière, il leur semble qu'ils ne peuvent avoir aucune satisfaction.



Le 19 mai 1539, jour du dimanche *Exaudi*, le docteur Luther prononça un sermon très-véhément, sur un texte des Epîtres de saint Paul contre l'habitude brutale [1] de l'ivresse à laquelle s'adonnent les Allemands, se rendant la fable de toutes les nations, se privant des biens corporels, de l'honneur et de la santé, et se fermant le ciel. C'est un vice qui mérite l'excommunication et qu'il faut combattre de toutes manières; autrement les femmes et les enfants au berceau s'enivreront, et au jour du jugement dernier, le monde se trouvera rempli d'ivrognes. — Il parla de la sobriété des Turcs qui vivaient bien plus frugalement et qui faisaient usage d'une boisson qu'ils appellent *maslack*, faite avec des herbes et du miel. Et ils avaient trois sortes de boissons différentes : la première, pour l'usage de tous les jours, la seconde, lorsqu'ils voulaient aller à la guerre, la troisième, quand ils voulaient approcher d'une femme [2], comme la bière de Torgau.



Nous autres Allemands, nous sommes bien malheureux, car nous ne pouvons avoir aucune boisson bonne et franche. Les

[1] *Suillam*, digne des pourceaux.
[2] *Ad coitum.*

vins qui nous viennent du Rhin ou d'ailleurs sont fraudés par les conducteurs. Aussi les Italiens se moquent de nous, et disent que celui qui boit de nos vins devient hydropique. Voici ce qui m'est arrivé : un prince très-honorable m'envoya un tonneau rempli d'excellent vin du Rhin, et les conducteurs burent une portion de ce vin et substituèrent de l'eau à la place.

Le docteur Luther raconta qu'un juif fort opulent étant mort, avait ordonné que son corps fût porté à Ratisbonne ; mais comme le cadavre d'un juif ne pouvait voyager sans s'exposer à payer des taxes considérables, les autres juifs déposèrent en secret le cadavre dans un tonneau plein de vin. Les voituriers, ignorant cette circonstance, burent souvent furtivement, durant la route, de ce vin où séjournait le cadavre du juif ; ils furent bien attrapés.

DE L'ASTROLOGIE, DE DIVERSES SCIENCES ET DES ARTS.

Ni Philippe Mélanchton, ni aucun homme vivant, ne me fera croire que l'astrologie est une science certaine et un art ; tout ce qui a trait à l'astrologie est opposé à la philosophie. Je me suis souvent entretenu avec Mélanchton [1], et je lui ai raconté la suite et l'histoire de toute ma vie, et comment j'avais agi. Je suis le fils d'un fermier ; mon père, mon grand-père et mon bisaïeul

[1] Mélanchton ajoutait foi aux rêves, aux prodiges, à l'astrologie. Il calculait l'horoscope de sa fille, et un *horrible aspect* de Mars le faisait trembler pour elle. *De tristes conjonctions des astres* et *la flamme d'une comète extrêmement septentrionale* ne l'effrayaient pas moins. Il se consolait de la lenteur des conférences d'Augsbourg, parce que, *vers l'automne, les astres devaient être plus propices aux disputes ecclésiastiques*. Il avance sérieusement que la ruine de la papauté est prochaine, est démontrée, car il est né, près d'Augsbourg, un enfant à deux têtes ; le Tibre est débordé : une mule a mis bas un petit avec un pied de grue ; un arc-en-ciel, que Mélanchton avait vu, la nuit, de la maison d'un de ses amis, ne présageait-il pas clairement un mouvement populaire ?

étaient fermiers, mais mon père abandonna sa ferme et alla vers Mansfield, et là il se fit mineur dans les mines d'argent, et je fus né et élevé à Eisleben, à un mille de là. Mais il n'était pas écrit dans les planètes que je deviendrais bachelier, licencié ès arts, docteur, moine, etc. N'ai-je pas fait une chose fort honteuse lorsque j'ai renoncé à ma barbe noire et lorsque je suis devenu un sale moine? cela vexa beaucoup mon père et lui causa de vifs chagrins; néanmoins j'en vins aux coups avec le pape et il se battit avec moi. Je pris une femme, qui avait été religieuse et qui s'était enfuie de son couvent; j'ai eu d'elle plusieurs enfants: maintenant, je le demande, qui avait vu toutes ces choses dans les étoiles? qui m'avait annoncé d'avance qu'il m'en arriverait autant? Un astrologue ou un faiseur d'horoscopes peut se comparer à quelqu'un qui vend des dés et qui dit: « Tenez, voyez, j'ai des dés qui amènent douze à tous les coups. » Il en est de même de nos astrologues; si une ou deux fois leurs conjectures et leurs prévisions tombent juste et se réalisent, ils ne peuvent assez vanter et exalter leur art, mais dans les cas si nombreux où ils se sont trompés, ils gardent le silence et ne soufflent mot. J'accueille volontiers l'astronomie; elle me plaît à cause des avantages multipliés qu'elle donne.



Le 8 décembre 1538, un gentilhomme, le seigneur de Minckwitz, fit un discours public en l'honneur de l'astrologie, où il tâcha de montrer que le passage de Jérémie: « Ne redoutez pas les signes du ciel », ne s'appliquait pas à l'astrologie, mais aux images des gentils. Le docteur Luther dit: « On peut chicaner sur semblables passages, mais non les combattre. Le prophète parle là, ainsi que Moïse, de tous les signes du ciel, de la terre, de la mer; les gentils n'étaient pas assez stupides pour craindre le soleil et la lune, mais ils ont craint et adoré les prodiges et les merveilles. L'astrologie n'est pas un art: elle n'a nul principe, nulle démonstration; elle ne juge qu'au hasard et d'après l'événement, disant: « Cela est arrivé une fois, donc cela arrive toujours. » Philippe Mélanchton y est fort adonné, mais il n'a jamais pu me

persuader, et il avoue d'ailleurs la vanité de cet art en disant : « Il y a bien là une science, mais personne ne la possède. » — Elle n'a ni principe ni expérience, à moins que l'on ne veuille appeler expérience un événement accompli.



L'astronomie est la plus ancienne de toutes les sciences, et elle a amené avec elle des connaissances étendues. Elle était très-familière aux anciens, et spécialement aux Hébreux. Ils observèrent tous avec la plus grande attention le cours du ciel, ainsi que Dieu le dit à Abraham : « Lève les yeux en haut, et compte les étoiles. »



L'an 1538, le docteur Martin dit : « Cette année est vraiment une année calamiteuse à cause des grandes maladies qui ne proviennent point uniquement de causes naturelles, comme les comètes, les conjonctions et aspects des astres, la combinaison de Saturne et de Mars[1], mais qui sont aussi la suite des grands et innombrables péchés des hommes.

[1] L'idée d'attribuer les maladies épidémiques à l'influence des astres ne rencontrait pas de contradicteurs au commencement du quinzième siècle. C'est ainsi qu'écrivant sur une maladie jusqu'alors inconnue, et qu'on désigne clairement du moment qu'on ne la nomme pas, P. Mainard, professeur à Padoue, démontrait que la conjonction de quelques-unes des planètes en était la cause ; il calculait que le fléau aurait disparu en 1584. Voir son *Liber de morbo gallico* dans le Recueil d'Al. Luisinus, *Aphrodisiacus*, Venet., 1599, t. I, p. 336, recueil que Boerhaave a jugé digne d'une seconde édition (*Lugd. Bat.*, 1728). Dans un écrit adressé au duc d'Este, Conrad Gilinus avançait qu'il fallait s'en prendre à Saturne et à Jupiter (*Ibid.*, I, 296). Hork de Brackenau, dans son traité *De mentagra* (1502, 1504, 1514, Luis., I, 268 ; Gruner, *Aphrodis.* (Jena, 1789, p. 117), disait de même : *Veram causam et magis appropriatam fuisse aliquam influentiam stellarum erraticarum.* Un évêque sarde, C. Torella, dédiait au célèbre César de Borgia un *Tractatus cum consiliis contra pudendagram* (Rom., 1497, 4° ; voir Luis., I, 461 et Astruc, *De morb. gall.*, I, 568-574) ; c'étaient encore les étoiles qui étaient en faute : *In Ariete et Piscibus sunt quædam stellæ habentes virtutes generandi monstra.* Je termine en indiquant l'ouvrage d'un docteur de Ratisbonne, Jean Basilius : *Prognosticon de comete qui an. 1500 manifeste apparuit cum remedio cujusdam morbi qui vulgo Gorra nuncupatur.* Gebenni, 1501, 4°.

La chiromancie est tout à fait digne de réprobation[1]. Les devins peuvent prédire aux impies le genre de leur mort, parce que le diable connaît les pensées et les résolutions des impies qu'il tient en sa puissance, car il est le prince de ce monde.



On parla d'un astrologue[2] qui avait récemment entrepris de prouver que c'était la terre qui se mouvait et non le ciel, le soleil et la lune, comme si quelqu'un cheminant dans une voiture, ou sur un navire, pensait que c'était lui qui restait immobile, tandis que la terre et les astres seraient en mouvement. — Le docteur Luther dit : « S'il veut bouleverser toute l'astronomie, qu'il le fasse ; moi, je crois à la sainte Écriture, car Josué a commandé au soleil et non à la terre de s'arrêter. »



La science de l'alchimie me plaît fort, et vraiment c'est la philosophie des anciens. Je ne l'aime pas seulement pour le profit qu'elle donne lorsqu'elle amène la fonte des métaux, les préparations, extractions, coctions des substances diverses et la distillation des herbes et racines ; mais je l'aime aussi à cause de l'allégorie et signification secrète, qui est d'une extrême beauté,

[1] La *chiromancie* se fonde sur l'examen des lignes de la main. Selon Cardan, les lignes de la main et même des doigts ont rapport aux sept planètes des astrologues. Les chiromanciens se partagent sur la question de savoir si c'est la main droite ou la main gauche qui doit être consultée ; quelques-uns tranchent la difficulté en affirmant que les lignes des deux mains sont également significatives. Du temps de Luther, l'Allemagne possédait sur cette science un ouvrage alors fort renommé, exécuté à Augsbourg à la fin du quinzième siècle, *die Kunst cyromantia,* par le docteur Hartlieb, in-folio. Ce livre est devenu d'une extrême rareté, et les bibliophiles y mettent un prix excessif. En 1815, un exemplaire s'éleva à Londres, en vente publique, jusqu'à 125 livres sterling (près de 2,300 francs). On trouvera dans la *Bibliotheca magica* de Graesse (Leipzig, 1843, p. 106-108) l'indication de 49 ouvrages relatifs à la chiromancie.

[2] Il doit ici être question de Copernic dont le grand ouvrage, *De Revolutionibus orbium cœlestium libri VI*, parut à Nuremberg en 1543, trois ans avant la mort de Luther.

c'est-à-dire, touchant la résurrection des morts au dernier jour. De même que dans une fournaise le feu extrait et sépare d'une substance la portion qui est la meilleure, il fait monter aussi ce qui est la vie, l'esprit, la sève et la force ; de sorte que dans un alambic, ce qu'il y a de mieux se trouve au haut, et la matière impure, le rebut, reste au fond comme chose morte et sans valeur.

Le diable est puissant, il peut nous tromper lorsque nous dormons, tout comme quand nous veillons, et les interprétations humaines sont incertaines : il y a peu de Joseph et de Daniel. Saint Cyprien eut un songe où il vit Jésus-Christ assis et le diable qui lui tendait des filets ainsi qu'à ses saints. Philippe Mélanchton eut aussi un songe, et il le raconta en ces termes : « J'ai vu un lieu assez resserré et un vieux temple, et le docteur Luther y était assis non loin d'une fenêtre; près de lui était un verre rempli de vin. Jonas, Pomeranus, et d'autres docteurs étaient autour de Luther; je vis entrer le pape Paul III, et allant au-devant de lui, je lui dis : « Très-saint Père, rétablis la paix dans l'Eglise. » Il me répondit d'un ton plein de colère : « Rétractez-vous, rétractez-vous, et la paix renaîtra aussitôt. » J'insistai, et je dis : «Seigneur, ni les temps, ni les circonstances n'exigent que nous nous rétractions. » Il me sembla ensuite voir défiler tous les cardinaux couverts de vêtements de deuil, et ils étaient suivis d'une foule de luthériens très-misérablement vêtus, ainsi que j'ai vu dans la Thuringe les ecclésiastiques de village. Le cardinal Campège était à côté du pape et semblait le soutenir, et il se mit à entonner un cantique de deuil, comme on le chante aux vigiles : *Libera me, Domine.* Alors les luthériens se mirent à chanter avec allégresse un cantique triomphal : *Christus resurgens a mortuis non moritur.* » Le docteur Luther loua ce songe de Philippe, et dit : « Il a le don des songes; moi je ne leur accorde rien, je ne veux avoir ni songes ni apparitions. J'ai la parole de Dieu, où est plus de certitude. Il y a trois sortes de songes : les prophétiques, qui concernent l'administration salutaire; les physiques, qui laissent des impressions dont celui qui

dort conserve la mémoire; et les diaboliques, qui sont pernicieux.



Le docteur Luther parla un jour des peintres italiens et il fit un grand éloge de leur talent : « Telle est leur habileté à imiter la nature, qu'en outre des couleurs et des formes convenables, ils savent exprimer les gestes et les sentiments des personnes qu'ils représentent, au point que l'on croirait que leurs tableaux sont des objets animés. Les Flamands imitent les Italiens; ils ont l'esprit subtil et une grande facilité pour apprendre les langues des nations étrangères. Il y a un proverbe qui dit que si l'on portait un Flamand dans un sac à travers l'Italie et la France, il apprendrait tout de même la langue du pays. »



La musique est un des plus beaux et des plus glorieux dons de Dieu, et Satan en est l'ennemi déclaré; elle chasse beaucoup de tribulations et de mauvaises pensées. C'est un des meilleurs arts, les notes donnent la vie au texte; elle expulse la mélancolie, ainsi que nous le montre l'exemple du roi Saül. Les rois et les princes devraient favoriser et encourager la musique, car les souverains sont tenus de protéger les arts libéraux et les sciences utiles, et quoique les simples particuliers aient du goût pour les arts et y prennent plaisir, ils n'ont pas les ressources nécessaires pour les faire fleurir. Nous voyons dans la Bible que les rois bons et pieux entretenaient et payaient des chanteurs.

La musique est la meilleure consolation que puisse éprouver un esprit triste et affligé ; elle rafraîchit le cœur et lui rend la paix, ainsi que l'a dit Virgile : *Tu calamos inflare leves, ego dicere versus*. Chante les notes, moi je chanterai le texte. La musique est une demi-discipline et maîtresse d'école; elle rend les gens plus aimables et plus doux, plus modestes et plus intelligents. Les musiciens et les chanteurs bas et mauvais servent à nous faire voir et entendre quel bel art est la musique, car le blanc n'est jamais mieux connu que lorsque le noir le fait ressortir.

DE DIVERS PERSONNAGES DE L'ANTIQUITÉ.

Que de grandes et belles actions sont restées dans l'oubli, faute d'avoir été écrites! Les Grecs et les Romains seuls ont eu des historiens. Il ne reste de Tite-Live qu'une petite portion; le reste est égaré, perdu, détruit. Sabellicus avait l'intention d'imiter et de suivre Tite-Live [1], mais il n'a rien accompli. Ovide était un excellent poëte, il a surpassé tous les autres pour les belles sentences qu'il a su enchâsser dans ses vers, telle que celle-ci :

Nox et amor, vinumque nihil moderabile suadent.

Virgile est le premier de tous sous le rapport de la grandeur et du sublime, de l'*heroica gravitas*; il s'exprime vraiment en prince et avec une sérieuse majesté.



Le docteur Luther, ayant lu Lucain, dit : « Je ne sais si c'est un poëte ou un historien. Voici la différence qu'il y a entre eux : un historien dit ce qui est vrai; un orateur, un homme éloquent dit ce qui ressemble à la vérité; mais un poëte n'écrit ni ce qui est vrai, ni ce qui ressemble à la vérité. Aussi Aristote a dit : « Les poëtes mentent beaucoup; » car lorsqu'ils ont un sujet tant soit peu fondé, ils l'amplifient grandement, l'étendant de tous côtés; c'est comme un peintre qui peindrait une personne beaucoup plus belle qu'elle ne le serait réellement. — Jules César a dit : « Lorsque je lis les écrits de Brutus, alors je me crois élo-

[1] Marc-Antoine Sabellicus, mort en 1508, a laissé deux grandes compositions historiques dont le succès fut général lors de leur apparition; une histoire de Venise (1487, in-folio) et une *Rapsodie des Histoires*, ou histoire générale depuis la création du monde jusqu'à 1503, ouvrage dépourvu de critique et médiocrement écrit; il vit le jour en 1498 et 1504, et il est partagé en quatre-vingt-douze livres. Les œuvres complètes de Sabellicus, réunies à Venise, en 1560, en quatre volumes in-folio, figurent au nombre des livres les plus délaissés.

quent moi-même, mais quand je lis les oraisons de Cicéron, j'ai perdu toute mon éloquence; je balbutie comme un enfant. »



Aristote est un épicurien complet; il tient que Dieu ne se mêle pas des affaires de l'humanité, mais qu'il nous laisse agir selon notre plaisir. Suivant lui, Dieu gouverne le monde comme une servante endormie berce un enfant.



C'est par une grâce particulière de Dieu que les fables d'Esope se sont conservées dans les écoles. Il n'est, après la Bible, aucun meilleur livre que les fables d'Esope et les distiques de Caton [1].



On rapporte que Jules César disait que lorsqu'il lisait les discours de Cicéron, il lui semblait n'être qu'un enfant. Cicéron montra une grande sagesse; ce qu'il a souffert et accompli est considérable : j'espère que Dieu sera propice à lui et à ceux qui lui ont ressemblé, mais il ne nous appar-

[1] De tous les livres de morale employés dans le moyen âge pour l'instruction de la jeunesse, il n'en est guère de plus célèbre que celui qui porte le nom de Dionysius Cato. C'est un recueil de préceptes divisé en quatre parties; il a été longtemps attribué à Caton l'ancien, mais il est bon de remarquer que Virgile, Lucain et Ovide s'y trouvent cités parmi les poëtes dont la lecture est recommandée. Le véritable auteur de ces distiques reste inconnu; quant à la date de leur composition, Fabricius la porte, d'après des arguments fort plausibles, au second siècle de notre ère. Alcuin, Abeilard, Hincmar, Jean de Salisbury et bien d'autres leur décernent les plus grands éloges. Traduit en français, en allemand, en italien, ce recueil d'apophthegmes fut reproduit à profusion dès le début de la typographie; il en a paru à Amsterdam, en 1759, une édition savante qui, grâce à un commentaire étendu et à une version en six langues différentes, remplit deux volumes in-8°. Ces distiques ont récemment été reproduits à la suite du *Publius Syrus* de C. Zell (Stuttgart, 1829), et dans le *Corpus Poet. latinor.* de G. E. Weber (Francof., 1833, p. 1192-1198).

tient pas de rien affirmer à cet égard [1]. Nous ne pouvons connaître quand, ni comment il peut plaire à Dieu de dispenser sa grâce parmi les nations. Il y aura un nouveau ciel, une nouvelle terre bien plus considérable; là, chacun pourra être traité selon ses mérites.



Le docteur Luther disait qu'il était fort nécessaire de supprimer dans le pays et dans les écoles les écrits de Juvénal, de Catulle, de Martial, les priapées de Virgile et tous ces livres où il y a tant d'obscénités et de choses immorales qu'on ne peut les lire sans inconvénient.



DES CONCILES.

En 1533, des envoyés de l'empereur vinrent trouver l'électeur de Saxe, Jean Frédéric, pour s'entendre au sujet de la réunion d'un concile; les princes de Saxe répondirent qu'ils s'y rendraient en personne ou par leurs représentants, sous certaines conditions, mais qu'ils voulaient avoir l'assurance que ce serait un concile chrétien et indépendant. Ensuite le docteur Luther et Philippe Mélanchton, soupant ensemble, gémirent et se lamentèrent sur le temps actuel, où il s'élevait beaucoup d'esprits présomptueux qui se combattaient les uns les autres sans qu'aucun voulût céder ni reconnaître un maître. Chacun, comme Osiander et Grickel, veut être un grand docteur, et de là résultent beaucoup

[1] On peut rapprocher de ce passage l'assertion contenue dans la profession de foi que le père de la réforme en Suisse, Ulrich Zwingle, adressa en 1536 à François Ier : « Dans cette réunion céleste de toutes les créatures admises à contempler la gloire du Très-Haut, vous devez espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints, courageux, fidèles et vertueux dès le commencement du monde. Là vous verrez un Abel, un Enoch, un Noë, un Abraham, un Isaac, un Jacob, un Juda, un Moïse, un Josué, un Gédéon, un Samuel, un Phinée, un Élie, un Isaïe, un David, un Ézéchias, un Jonas, un Jean-Baptiste, un saint Pierre, un saint Paul. Vous y verrez *Hercule*, Thésée, Socrate, Aristide, Numa, Camille, les Caton, les Scipion. Enfin, il n'y aura aucun homme de bien, aucun esprit saint, aucun ami fidèle, que vous ne voyiez là avec Dieu. »

de troubles et d'inquiétudes. Il serait donc bon que l'on réunît un concile, mais les papistes ne le veulent pas; ils fuient la lumière et se cachent comme des chats-huants, parce que leur cause est mauvaise et leur conscience corrompue [1].

Le 24 août 1538, le docteur Luther dit : « Il ne peut y avoir en ce moment de concile, car le pape redoute la clarté et ne veut aucun jugement; il sent qu'il serait condamné lui et sa doctrine. Voyez ce qui se passa au concile de Nicée, où toute l'assemblée se laissa guider par le seul Paphnuce, qui dit que la

[1] Lorsque le pape eut convoqué le concile de Trente, l'humeur guerroyante de Luther se réveilla de plus belle. Un de ses derniers ouvrages fut un écrit à cet égard; il ne contient pas moins de 80 pages in-folio d'injures furibondes. Nous en transcrirons textuellement quelques passages.

«Nos nullo opus habemus concilio, et si ob id nobis irascuntur, age, facimus eis jus concacandi femoralia, et a collo suspendendi, et hoc esset bulla amaracini et osculum pacis pro id genus delicatis sanctulis... Progredere caute, care mi Paulule, mi asine, ne subsileas. Ah! mi Papaselle, ne subsileas. Carissime mi asellule, ne facias ne forte labaris et tibiam frangas, et si forte inter cadendum tuam podicis animam amitteres; nam toti mundo te ridendum propinares, diceretque, Vah diabolo, ut Papasinus se totum fœdavit!.... Audis, sed quod os hic intelligit? Num per quod ventris crepitus deflare soles? Istos tibi servandos relinquo, vel per quod dulce illud vinum corsicum influit? In illud canis alvum dejiciat... crepitus et excretales (volui dicere decretales) vestros..... Hermaphroditarum et pediconum episcopus ac papa, diaboli apostolus... qui vult auditor esse diaboli, legat excreta et decretales papæ... Ipsi domini seculares, cur patiuntur sibi tot injurias ab illo pigro ventre, rudi papasino Romæ alvum crepitus semper deflante fieri? »

Plus loin, Luther discute : « Qualis debeat esse pœna papæ et omnium papatus sectatorum. Il faudrait les pendre, *tractis eorum linguis*; et il ajoute : « Dominus vult virtutem baptismatis perpetuo efficacem esse. Asinus fœtus crepitibus negat.»

Il fait dire au pape : «Qui non ventris mei crepitus adorat, qui non osculatur pedes meos, et si ita ligare velim, nates mihi lambit, mortaliter peccat et inferno dignus est. Et ailleurs : Horrebam et profecto putabam me tonitru fragorem audire, tam magnum et terribilem crepitum ventris papasinus hic defluebat : fieri non potuit quin prius magna vi contenti halitus laboraverit quam hac tuba crepitus, instar tonitru, clangeret :

chasteté conjugale était au-dessus de la sainteté dans le célibat. C'est aussi ce que j'ai répété bien souvent, et saint Paul a dit que le lit conjugal était pur. Mais aujourd'hui, supposez que deux cents Paphnuces vinssent parler ainsi ; on les brûlerait. »

XXX

L'archevêque de Salzbourg avait réuni un grand nombre d'évêques, et comme ils s'étaient rassemblés dans une église pour tenir un concile, il survint un orage des plus violents, avec beaucoup de tonnerre et d'éclairs, et la foudre tomba parmi eux et

mirum est si neque anus, neque venter illi diruptus sit.... Il n'y a qu'un seul remède : Agere cum papa, cardinalibus et tota romana familia jure (ut vulgus ait) vulpino, cute videlicet corporis detracta, pœnas luendo satisfacere, et excoriata viscera in salutare balneum juxta Ostiam vel in flammas abjicere. »

Les adversaires de la réforme imitèrent de leur côté semblables emportements de style ; nous n'irons pas remuer ces vieux livres de controverse couverts, au fond des dépôts publics, d'une inamovible poussière, mais nous citerons, comme échantillon de pareilles aménités, quelques lignes de la *Singerie des Huguenots*, satire amère dirigée par Artus Désiré contre « les apostats lubriques et charnels sortis de leur cloistre par la chaleur du feu de paillardise, » tissu d'invectives assez originales contre ces « hérétiques charcuitiers d'enfer, moines reniez, sacriléges, simoniaques, larrons, homicides et voleurs. »

« Au lieu des orgues, ils usent de violons, lucs, guiternes et autres instruments provoquant à la luxure et paillardise pour resjouir leurs guenons montées sur les crouppes de leurs grands chevaux. Au lieu d'encens, ils ont musc, civette, perfuns et autres odeurs lubriques, pour corrompre la senteur des gresses et onguents de leur ministres gouteux et verollez. Au lieu de la discipline régulière, ils ont faict des bordeaux de concubinage, pour accomplir leur paillardise et fornication, suyvant la nature des marmots et guenons qui sont les plus luxurieuses bestes de tout le monde..... Les guenons ont une longue queue et sont merveilleusement chaudes et lubriques, comme sont celles de ladite division qui ont ordinairement un grand nombre de singes et marmots à leur suite et queue, et attirent à leur luxure et paillardise une infinitez de moines reniez qu'elles font tomber en éternelle damnation, de sorte que lesdites guenons hérétiques attireront et divertiront plus d'hommes en une heure de nuit que ne sauraient faire les singes et marmots en un an.... Ils ayment trop mieux un jour de bonne chère que une heure de jeusne et d'abstinence. »

les dispersa tous; ils se rassemblèrent ensuite dans le château, et l'orage les en chassa une seconde fois.



Le 27 janvier 1539, le docteur Luther étant à table, tenait en sa main un livre sur les conciles, où se trouvait l'énumération de soixante, tant généraux que provinciaux, réunis depuis l'époque des apôtres; quatre surtout se distinguaient au-dessus des autres et étaient dignes de louange; deux d'entre eux, celui de Nicée et celui de Constantinople, défendirent la Trinité et la divinité de Jésus-Christ; les deux autres, savoir, ceux d'Ephèse et de Chalcédoine, défendirent l'humanité de Jésus-Christ. Il n'est pas écrit qu'un évêque de Rome assista au concile de Nicée. Il n'y vint qu'un prélat de l'Occident, Osius, évêque de Cordoue; les autres prélats étaient venus des Eglises de l'Orient, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Egypte, de l'Afrique. Ah! mon Dieu! les conciles et les synodes, que sont-ils? sinon vanité et convoitise? L'on s'y dispute pour des titres, des préséances et autres enfantillages et niaiseries. Voyez ce qui, depuis trois cents ans, est résulté de ces conciles, rien que ce qui concerne les cérémonies et les choses extérieures, rien qui eût trait à la véritable doctrine divine, au service de Dieu et à la foi.



Les conciles n'ont point le droit de rendre des lois et des ordonnances sur ce que l'on doit enseigner et croire dans l'Eglise; ils n'ont d'autre pouvoir que celui de promulguer les règlements sur les choses extérieures, les usages et les cérémonies, encore dans ce qui concerne uniquement certaines personnes, certains temps ou lieux. Lorsque ces circonstances ont changé, les règlements qui les concernaient tombent frappés de caducité et ne subsistent plus. Les lois romaines sont mortes et éteintes, car Rome n'est plus ce qu'elle était; elle est devenue tout autre chose. De même les décrets et les ordonnances des conciles n'ont plus de vigueur, parce que nous sommes dans un tout autre temps

Saint Paul a dit (*Epître aux Colossiens*, ch. III, v. 20) : « Si vous êtes morts au Christ, pourquoi vous charge-t-on d'ordonnances qui sont toutes choses périssables par l'usage, étant établies suivant les commandements et les doctrines des hommes? » Semblables commandements n'engagent donc pas les consciences, et aussitôt qu'une de ces trois circonstances, personnes, temps ou lieux, vient à changer, ils changent aussi et ne sont plus en vigueur. C'est un grand aveuglement que de vouloir prendre pour base et pour fondement semblables lois relatives à l'extérieur; il est écrit dans saint Luc : « Le royaume de Dieu ne vient point avec les apparences. »



Le docteur Luther dit qu'un moine, Augustin-André Proles, homme pieux et éclairé, s'était exprimé ainsi au sujet de la parole de Dieu lorsqu'on prétendait la commenter, l'interpréter et l'expliquer d'après les écrits des Pères : « La parole de Dieu, en passant par les Pères, me fait l'effet d'une quantité de lait que l'on ferait couler à travers un sac à charbon ; ce lait serait gâté et tout noirci. » Il donnait ainsi à entendre que, par elle-même, la parole de Dieu est claire, limpide et nette, mais qu'elle s'obscurcit, se gâte et se corrompt en traversant les écrits et les doctrines des Pères.



LES ÉLÉMENTS, LES PLANTES, ETC.

Le 16 mai 1538, une pluie très-abondante étant tombée pendant la moitié de la journée et ayant rafraîchi la terre qui était fort aride, le docteur Luther eut une grande joie et il disait : « Ah ! rendons grâce à notre Dieu, car cette pluie nous promet des biens d'une valeur supérieure à des centaines de milliers de florins, du blé, de l'orge, de l'avoine, du vin, etc. Le Seigneur nous comble de tant de faveurs, et, de plus, il nous octroie le don de son Esprit saint, et nous, nous le crucifions et nous lui faisons outrage. Si Dieu avait voulu accorder des faveurs spéciales aux

rois et aux princes, il aurait donné à celui-ci pouvoir contre la peste, à celui-là contre le mal français, à d'autres contre la fièvre, la lèpre, etc. Ç'aurait été pour eux moyen d'amasser bien des florins. »

Le 18 novembre 1538, on parla de l'inondation des rivières causée par des tremblements de terre qui avaient bouleversé les sources dans les montagnes. Le docteur Luther dit : « Le Nil déborde chaque année, mais il dépose sur les terres de l'Égypte un limon qui les fertilise. L'Elbe n'apporte que du sable, et elle entraîne les arbres et les maisons. Le nom de l'Elbe lui vient du mot *elffe* (onze), parce qu'elle provient, dans l'origine, des eaux réunies de onze sources différentes. C'est un fleuve dont le cours est sujet à changer à cause du sable qu'il charrie. Le Rhin, le Pô et le Danube sont les principaux fleuves de l'Europe ; ils arrosent de vastes pays. »

Le docteur Luther dit un jour : « Il y a de grands périls sur les eaux ; Satan y exerce sa tyrannie, et souvent des hommes très-robustes sont submergés et périssent dans des endroits où il y a bien peu d'eau. » — Il raconta à cet égard divers événements qui s'étaient passés à Wittemberg ; il ne faut pas tenter Dieu sur les eaux. Les navires que l'on construit dans les ports de l'Océan septentrional sont de dimension énorme ; un seul coûte 36,000 ducats. L'arche de Noé était un bâtiment colossal ; il avait trois cents coudées de long, cinquante de large et trente coudées de hauteur, ce qui semble prodigieux et ce que l'on ne croirait point, si ce n'était dans l'Écriture sainte.

Le 2 avril 1539, une inondation de l'Elbe mit la ville de Wittemberg dans un grand péril ; le docteur Luther dit en soupirant : « Comment pouvons-nous opposer nos prières au très-juste châtiment que Dieu nous inflige? telles sont l'impiété, l'ingratitude

l'avarice et le luxe de notre temps, qu'il ne faudrait nullement s'étonner si l'Elbe était changée en un torrent de feu et de soufre.»



Le docteur Luther se promenant dans son jardin, dit à maître Lucas : « Grande est l'utilité des arbres qui sortent d'une toute petite graine.» Il dit ensuite «qu'un bon arbre était exposé à autant d'épreuves qu'un bon chrétien, à la tempête, à la foudre, à la grêle, aux insectes qui sont de diverses espèces, tels que papillons, fourmis et araignées ; cependant l'arbre croît et donne son fruit. »



Le 11 avril 1539, le docteur Luther, se promenant dans son jardin et considérant le feuillage des arbres, rendait grâce à Dieu qui rend, lorsque vient le printemps, la vie à toutes les créatures qui étaient frappées de mort dans l'hiver. Prions Dieu qu'il nous donne notre pain de chaque jour. L'olivier est l'image de l'Église ; il vit et fleurit durant deux cents ans. L'huile est le symbole de la douceur de l'Évangile, comme le vin est celui de la doctrine de la loi. Le sycomore est un arbre semblable au figuier; il donne une grande abondance de fruits, mais ils ne mûrissent que lorsqu'ils sont fendus par le fer et arrosés d'huile. C'est l'image du peuple soumis à la loi, qui ne donne des fruits mûrs, c'est-à-dire, qui ne fait des actions agréables à Dieu, que lorsqu'il a été coupé, c'est-à-dire éprouvé par de nombreuses tribulations. Le citronnier a la propriété de porter des fruits à toute époque ; lorsqu'ils sont mûrs, ils tombent à terre et ils sont remplacés par d'autres qui mûrissent à leur tour. Le citron est un remède assuré contre le poison de la vipère. Cet arbre et son fruit offrent une excellente image de Jésus-Christ et de l'Évangile, car le Seigneur substitue de nouveaux docteurs et champions à la place de ceux qui tombent en combattant pour lui ; il veille à ce que la prédication de sa parole ait lieu sans interruption, afin que sa voix soit entendue et l'héritage éternel du Fils de Dieu recueilli. L'Évangile est aussi un contre-poison très-

efficace et très-salutaire qu'il faut opposer au venin du serpent, c'est-à-dire au diable, au péché et à la mort.



Je pense que Dieu a autant à faire et à besogner lorsqu'il emploie un objet et le fait reparaître sous une nouvelle forme, que lorsqu'il le crée et le fait pour la première fois. Ceci fut dit au sujet de la fiente qui s'emploie en fumier d'où il sort de nouveaux fruits. « Et je m'étonne, ajouta le docteur Luther, que les hommes n'aient depuis longtemps couvert de fiente le monde entier jusqu'au ciel. »



Je suis surpris que Dieu ait mis dans la fiente des remèdes si importants et si utiles, car l'on sait par expérience que la fiente de truie arrête le sang, et celle de cheval sert pour la pleurésie. La fiente de l'homme guérit les blessures et les pustules noires; la fiente d'âne, mêlée à d'autres, s'emploie dans les cas de dysenterie; la fiente de vache mêlée avec des roses est un fort bon remède dans l'épilepsie qui attaque les enfants.



« Notre Seigneur voit fort bien comme les chiens font leurs ordures dans tous les coins [1] et il a l'air de les laisser faire, mais quand il commence sa visite, il s'irrite sans fin et sans mesure. » Le docteur Luther s'exprima ainsi au sujet de la vie déréglée, honteuse, cochonne [2], que mènent de çà et de là les grands seigneurs, les rois, les princes, les nobles et surtout le pape, les cardinaux, les évêques, les chanoines et toute la bande tonsurée, qui se livrent à tout genre d'impudicité et à d'affreux péchés.

[1] Le texte allemand est plus crû : *scheissen, pissen.*
[2] *Saüischen.*



VISIONS, CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, ETC.

Une jeune fille de Wittemberg, étant malade, eut une vision comme si Jésus-Christ se présentait à ses regards sous un aspect imposant et plein de beauté. Elle lui adressa des prières ferventes, car elle n'imagina pas que ce pût être un autre que Jésus-Christ. On s'empressa d'envoyer un exprès au cloître, afin de donner avis de cela au docteur Luther; il se rendit auprès de la jeune fille et il lui dit, après avoir vu la vision, que pareilles apparitions étaient souvent un effet de l'imposture du diable et qu'elle devait se tenir en garde contre les ruses de Satan. Alors elle se mit en prières, et, élevant les yeux, elle vit la figure du Sauveur se changer aussitôt en un gros serpent qui sauta sur la jeune fille dans son lit et la mordit à l'oreille, de sorte qu'il coula plusieurs gouttes de sang. Le serpent disparut ensuite. C'est ce que le docteur Luther a vu de ses yeux, ainsi que beaucoup d'autres personnes.

Jésus-Christ s'est montré visiblement sur la terre et il a manifesté sa gloire, et, conformément à la détermination préalable de Dieu, il a accompli l'œuvre de la rédemption du genre humain. Je ne désire pas qu'il se montre une seconde fois de la même manière, ni je ne souhaite qu'il m'envoie un ange. D'ailleurs, un ange descendrait-il du ciel vers moi, il n'ajouterait rien à ma foi, car j'ai la promesse et le sceau de Jésus-Christ notre Sauveur; je suis en possession de sa parole et de ses sacrements ; je m'en repose sur pareilles assurances et je ne réclame pas une nouvelle révélation. Afin de me confirmer plus résolument dans cette détermination de m'en tenir à la seule parole de Dieu, je vous raconterai ce qui m'est arrivé dernièrement. Le jour du vendredi-saint, j'étais dans ma chambre, livré à une oraison fervente, et je contemplais en mon esprit comment Jésus-Christ fut attaché sur la croix et comment il souffrit et mourut pour nos péchés : il apparut soudain sur le mur une image brillante de Jésus-Christ percé de cinq plaies, et me re-

gardant fixement comme si c'eût été le Sauveur lui-même en présence corporelle. Au premier aspect, je pensai que c'était quelque révélation céleste, mais je réfléchis ensuite qu'assurément c'était une illusion et une ruse du diable, car Jésus-Christ nous a apparu dans sa parole et sous une forme beaucoup plus humble et plus vile. J'adressai donc la parole à la vision en ces termes : « Fuis, diable réprouvé; je ne connais d'autre Christ que celui qui a été crucifié et qui s'est retracé et présenté à moi dans sa parole. » Alors l'image disparut, montrant évidemment de qui elle était l'ouvrage [1].



En 1521, lorsque je partis de Worms et non loin d'Eisenach, je fus fait prisonnier. Je fus logé dans le château de Wartbourg, qui fut mon île de Pathmos, relégué dans une chambre, loin de tous les hommes, et personne ne pouvait avoir accès jusqu'à moi, si ce n'est deux jeunes garçons qui, deux fois par jour, m'apportaient à boire et à manger. Entre autres choses, ils m'apportèrent des noisettes que je mis dans une boîte, et parfois je m'occupais de les briser et de les manger. Durant la nuit, le diable vint; il sortit les noisettes de la boîte et il les cassa contre un des pieds de mon lit, faisant ainsi un grand fracas; mais je n'y fis aucune attention, et je commençais à m'endormir lorsqu'il fit, sur les escaliers, un affreux vacarme, comme si une foule de barriques vides dégringolaient pêle-mêle. Je savais que l'escalier était barré par de fortes grilles en fer, de sorte qu'il n'y avait de passage ni en haut ni en bas; je me levai cependant, et j'allai voir ce qui en était; mais trouvant la porte bien fermée, je dis : « Tu es là; eh bien! restes-y : je me confie en Jésus-Christ, mon Seigneur et Sauveur, dont il est écrit : *Tu as soumis toutes choses à ses pieds* »; et je me recouchai.

[1] L'éditeur anglais qui a donné, en 1832, un extrait fort insuffisant des *Propos de table*, cherche à établir (page 179) que cette vision fut réelle, qu'elle fut l'œuvre du diable et que le malin esprit s'enfuit à la voix de Luther.

Moi, le docteur Luther, je ne veux rien savoir d'un autre Dieu que de celui qui a été attaché sur la croix, c'est-à-dire Jésus-Christ, le fils de Dieu et de la vierge Marie. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il n'y aurait assurément pas de Dieu. Je ne crois point à un autre Dieu, bien qu'aucune religion ne semble plus insensée que celle du Christ [1]. Que Jésus-Christ soit Dieu et homme tout ensemble, c'est contre toute raison. Mais je rends grâce à la connaissance que j'ai de ce mystère ; il n'est pas écrit que je doive le comprendre ou que je ne doive croire que ce que saisira ma raison. Ici il ne s'agit pas de disputer. Disputer trouble l'allégresse et donne motif que l'on commence à douter. Ce qui m'irrite si fort contre Erasme, c'est qu'il met en doute des choses qui doivent être pour nous des sources de la plus grande joie. Celui qui prend conseil de la raison ne pourra jamais avoir une foi sincère dans les bases de notre croyance.



Dans les grandes luttes et combats que j'ai eu à soutenir avec le diable, j'ai appris de l'Écriture sainte et je suis assuré que Jésus-Christ, vrai Dieu par nature, est aussi un homme; et non-seulement je crois, mais encore j'ai éprouvé de diverses façons que cet article de la foi est sincère et certain. C'est à lui que j'ai eu recours dans mes plus rudes épreuves, et c'est ainsi que j'ai éprouvé de la consolation et que j'ai repoussé le diable. Dieu a fort et ferme maintenu cette vérité; il l'a soutenue puissamment contre les hérétiques, le pape, le Turc, et il l'a appuyée de beaucoup de signes merveilleux. Toute la sagesse du monde n'est qu'enfantillage auprès de la connaissance de Jésus-Christ.



Jésus-Christ a dû, à Nazareth, aider son père à construire des maisons [2]. Que penseront au dernier jour les habitants de Naza-

[1] *Wiewohl keine religion narrischer scheint denn der Christen.*

[2] Les évangiles apocryphes racontent divers miracles que fit Jésus pour aider son père dans sa profession de charpentier; des pièces de bois

reth, lorsqu'ils verront Jésus-Christ et qu'ils lui diront : « Seigneur, ne m'as-tu pas aidé à construire ma maison ? D'où vient donc que tu es élevé à une telle gloire ? »



Lorsque Jésus-Christ est né, il a pleuré et crié comme un autre enfant ; Marie a dû le soigner et veiller sur lui, l'allaiter, lui donner à manger, l'essuyer, le tenir, le porter, le coucher, etc., tout comme une mère fait pour son enfant. Ensuite il a été soumis à ses parents ; il leur a souvent porté du pain, de la boisson et autres objets. Marie lui aura dit : « Mon petit Jésus, où as-tu été ? ne peux-tu donc pas rester tranquille ? » Et, lorsqu'il aura grandi, il aura aidé Joseph dans son état de charpentier.



On a écrit qu'il y avait eu un pieux évêque qui avait souvent demandé à Dieu avec ferveur de lui révéler ce que Jésus-Christ avait fait dans sa jeunesse. Cet évêque eut un songe, et il lui sembla qu'il voyait un charpentier occupé des travaux de sa profession, et, près de lui, il y avait un jeune garçon qui ramassait les copeaux de bois tombés par terre. Puis, il vint une jeune femme en robe verte qui les appela tous deux, leur disant de venir dîner, et elle leur apporta un pot de bouillie. L'évêque, pendant ce temps, se tenait derrière la porte et les observait. Et l'enfant se mit à dire : « Que fait cet homme qui est là ? est-ce qu'il ne viendra pas manger avec nous ? » L'évêque fut si épouvanté de se voir ainsi interpellé, qu'il se frappa avec force la tête contre le chevet de son lit, et il se réveilla.

s'allongeaient, se raccourcissaient, s'étendaient à sa voix. Voir l'*Évangile de Thomas l'Israélite*, chap. XIII (p. 305 du *Codex apocryphus* de C. Thilo, Leipzick, 1832) et (p. 118) le chap. XXXIX de l'*Evangile de l'Enfance*.



J'ai grand plaisir lorsque, à l'église, on chante bien fort, avec lenteur et harmonie, ces paroles : *Et homo factus est.* Ce sont des mots que le diable ne peut entendre ; il lui faut alors s'enfuir à bien des milles de là ; il sait bien ce que renferme cette sentence.



Quand nous lisons que Judas s'est pendu lui-même, que son ventre a crevé et que ses intestins sont tombés, nous devons penser qu'il y a là une allégorie et un mystère. Le ventre de Judas signifie toute la nation juive, qui devait également tomber et choir par terre, si bien qu'il n'en restât rien. Quand nous voyons que les intestins du traître se sont répandus, cela montrait que les enfants des Juifs, leur race et leur postérité la plus reculée devaient partager leur sort.



Quelqu'un dit à table que les éclipses n'avaient nul effet ni résultat, mais que, depuis une époque fort éloignée, on prétendait qu'elles annonçaient la mort d'un roi ou d'un grand personnage. Le docteur Luther dit : « Les éclipses n'auront bientôt aucun résultat. Je pense que notre Seigneur Dieu se montrera bientôt et qu'il fera comparaître le monde au jugement dernier, ainsi que je l'ai vu récemment en songe ; car m'étant, après midi, disposé pour dormir, j'ai fait un rêve qui m'annonçait que le jugement dernier surviendrait le jour de la fête de la conversion de saint Paul. »



Le docteur Luther, tenant en sa main un *Pater noster* [1] d'agate blanche, dit : « Plût à Dieu que le dernier jour vînt bientôt ! J'avalerais ce *Pater noster* pour que ce fût demain. »

[1] Un chapelet.



Le docteur Luther dit un jour que l'Esprit saint était la certitude absolue dans le monde, nous donnant une telle assurance en la parole de Dieu, que nous croyons fermement et sans hésitation qu'il en est comme l'annonce la parole divine et non autrement. L'Esprit saint est seul capable de dire que Jésus-Christ est Dieu; il enseigne, prêche et déclare Jésus-Christ. L'Esprit saint va le premier et devant, dans ce qui concerne l'enseignement; mais quant à ce qui regarde l'audition, la parole va la première, et l'Esprit saint la suit. Car nous devons d'abord entendre la parole, et ensuite l'Esprit saint opère en nos cœurs. Il opère dans les cœurs de qui il veut et quand il lui plait. L'Esprit saint n'opère pas sans la parole. Le Sauveur a prononcé la plus terrible des dénonciations contre ceux qui lui résisteront et qui pécheront contre lui [1].



DES LIVRES DE LUTHER, SA MORT.

Rien ne comblerait davantage mes vœux que de savoir que les ouvrages sortis de ma plume sont destinés à être oubliés et rejetés de tout le monde, et même que leur sort est de périr complétement [2]. La principale raison qui me détermine à penser

[1] Il serait déplacé de rechercher ici quel est ce péché contre le Saint-Esprit au sujet duquel on a tellement discuté et qui paraît purement intellectuel. Voir une dissertation du bénédictin allemand Martin Gerbert, imprimée en 1767 : *De peccato in Spiritum sanctum in hac et in altera vita irremissibili.*

[2] Les vœux du grand réformateur ont été loin de s'accomplir; les nombreux écrits de Luther ne cessent de se réimprimer en Allemagne : son Catéchisme et sa traduction de la Bible y sont sans cesse reproduits sous toutes les formes; en ce moment (décembre 1843) il vient de paraître le tome Ier du commentaire latin sur l'Epître aux Galates (Erlangen, *curavit Dr.* J. C. Irmischer), et le 23e volume d'une réimpression allemande des œuvres (*Sammtliche werke*), in-8o, publiée également à Erlangen, sous la direction du même éditeur. Un chanoine de Ratisbonne, Westermayer, vient de donner un écrit sur Luther et le célibat catholique; Bretschneider a fait paraître le tome XI, in-4o, de son *Corpus Reformatorum* ; il est consacré à Mélanchton ; E. von Brunnow a terminé trois volumes sur Ulrich de Hutten ; Baum et Herzog ont choisi, l'un Théodore de Bèze et

ainsi, c'est que je vois quelles suites fâcheuses résultent depuis longtemps de la trop grande multiplicité des livres. On a entassé, sans discernement, de grandes bibliothèques, et d'abord il s'en est suivi une honteuse perte d'un trésor bien précieux, le temps; ensuite l'étude des saintes Ecritures a été abandonnée, et de plus, ce qu'on ne peut énoncer sans répandre des larmes, la connaissance pure et sincère de la parole divine a été presque entièrement anéantie, et la Bible, qui devrait être jour et nuit dans les mains de tous les fidèles, gisait complétement oubliée et couverte de poussière. Lorsque j'entrepris de traduire la Bible en allemand, c'était dans l'espoir et la pensée qu'il s'ensuivrait la cessation de cette habitude d'écrire sans cesse des livres nouveaux. Je comptais aussi que l'étude et la méditation des livres saints feraient de rapides progrès parmi les personnes pieuses. Jamais nous ne pourrons égaler, dans nos écrits, les livres saints qui ont été inspirés de Dieu. Il nous faut laisser à la place d'honneur les prophètes et les apôtres, et nous tenir humblement à leurs pieds, afin d'écouter ce qu'ils disent et ce qu'ils enseignent. Je désire vivement que ceux qui voudront posséder mes livres et s'en servir durant l'époque orageuse où nous nous trouvons, n'y consacrent aucun instant qu'ils auraient employé à l'étude et à la lecture de l'Écriture sainte; voilà ce qui doit être leur occupation continuelle.



L'an 1546, le 16 février, le docteur Luther, étant à Eisleben, dit : « Lorsque je retournerai à Wittemberg, je serai mis dans un cercueil et je donnerai aux vers un gros Luther à manger. » — Et c'est ce qui arriva, car, deux jours après, il mourut à Eisle-

l'autre Calvin pour sujets de leurs recherches ; enfin trois nouvelles Vies de Luther, sorties de la plume de Genthe (Leipzig, in-8°), de Mathesius (Stuttgart, in-8°), de Meuzer (Dresde, in-8°), sont venues s'ajouter à des biographies déjà innombrables. Tant d'écrits enfantés dans l'espace de quelques mois démontrent combien l'étude des premiers moments de la réforme continue de préoccuper les esprits de l'autre côté du Rhin. Nous ne parlons pas des nombreux romans historiques dont Luther est le héros; il vient d'en paraître un tout récemment à Grimma, en 3 vol. in-12. En français, M. Barginet en avait donné un autre (1831, 2 vol. in-8°).

ben[1]; trois heures avant sa mort, il demanda une plume, de l'encre et du papier, et il écrivit ces mots :

Pestis eram vivens, moriens ero mors tua, papa.

[1] La maladie à laquelle succomba Luther fut courte ; ce fut une violente inflammation d'entrailles. Ses adversaires répandirent le bruit que le diable l'avait emporté. « Estant arrivé à Islebe, le dix-septième de febvrier, ayant soupé, se retira en sa chambre avec sa moniale de telle heure que jamais n'en sortit vif. Aulcuns disent qu'en se levant pour secourir nature, il tomba mort. » (Taillepied, *Vie de Luther*, p. 15.)

FIN.

TABLE

DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

ET

DES PRINCIPAUX OBJETS MENTIONNÉS DANS LES PROPOS DE LUTHER.

FIN DE LA TABLE.

CR

